

Au-delà de la preuve

Darcie Lacerte



Table des matières

Prologue	Lundi 22 avril 1974	9
Chapitre 1		20
Chapitre 2	Mardi 3 mai 1994	25
Chapitre 3	Vendredi 6 mai 1994	49
Chapitre 4	Lundi 9 mai 1994	52
Chapitre 5	Jeudi 12 mai 1994	54
Chapitre 6	Mardi 24 mai 1994	61
Chapitre 7	Mercredi 25 mai 1994	87
Chapitre 8	Jeudi 26 mai 1994	91
Chapitre 9	Vendredi 3 juin 1994	99
Chapitre 10	Lundi 6 juin 1994	157
Chapitre 11	Mardi 7 juin 1994	204
Chapitre 12	Mercredi 15 juin 1994	221
Chapitre 13	Jeudi 17 juin 1994	235
Chapitre 14	Vendredi 18 juin 1994	282
Chapitre 15	Vendredi 30 septembre 1994	300

Au-delà de la preuve

Darcie Lacerte



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Au-delà de la preuve / Josée Bellemare.

Noms : Bellemare, Josée, 1962- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210058501 | Canadiana (livre numérique)

2021005851X | ISBN 9782925178125 (couverture souple)

| ISBN 9782925178132 (PDF) | ISBN 9782925178149 (EPUB)

Classification : LCC PS8553.E4617 A9 2021 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du
Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édi-
tion.



Conception graphique de la couverture : Geneviève St-André

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Josée Bellemare, 2021

Dépôt légal – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce
livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite
de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, novembre 2021

Prologue

Lundi 22 avril 1974

Assis à une table d'un restaurant de quartier, Georges Gilbert sirote un café en attendant Rémi Blais. Le rendez-vous a été fixé à quatorze heures et il espère que l'avocat ne tardera pas. L'homme à la barbe noire taillée avec soin et portant de minuscules lunettes rondes examine les environs. Installée à la table en face de lui, une dame boit un Coca-Cola en lisant un journal. Elle est tellement concentrée sur la lecture d'un reportage, qu'elle ne porte aucune attention au gamin d'environ trois ans qui s'amuse à tourner inlassablement les pages du juke-box dont dispose chaque table. Dans le hall, un adolescent feuillette une revue d'automobiles, alors que non loin de lui, la serveuse profite d'un répit bien mérité. Dehors, le temps est sombre. Un vent violent fait tout virevolter sur son passage. Georges voit bien des gens circuler devant la porte du casse-croûte, mais aucun ne semble être Rémi Blais. Du coup, il commence à s'inquiéter. Les minutes filent et sa nervosité se fait lentement sentir. En ce début d'après-midi, il y a un peu trop de va-et-vient autour de lui et il déteste ça. En attendant, le journaliste se questionne sur les informations détenues par Rémi. Lors de leur dernière conversation téléphonique, ce dernier lui a mentionné qu'il avait été témoin d'une série d'incidents inhabituels. Est-ce que cet homme détient des éléments susceptibles de faire progresser cette enquête qu'il ne parvient pas à résoudre? Si tel est le cas, il y a de fortes possibilités que la vie de ce Rémi Blais, ainsi que celle de ses proches, soit en danger!

Discrètement, une serveuse fait une tournée pour réchauffer les cafés des clients. Au même moment, un homme d'une trentaine d'années vêtu d'un imperméable noir et d'un chapeau gris entre dans le restaurant. Son manteau entrouvert laisse voir une chemise blanche et une cravate bleue. Il scrute la salle à manger du regard, à la recherche du journaliste. Soudain, un client lui fait un signe de la main, et il le va le rejoindre aussitôt.

— Excusez mon retard, dit Rémi en donnant une poignée de main au journaliste. Un client me retenait. Impossible de mettre un terme à l'entretien.

— Ça va ! Ça va ! Est-ce que vous avez apporté les documents ?

— Vous êtes du genre pressé ! Est-ce que je peux au moins prendre une minute pour enlever mon manteau et suspendre ce parapluie avant d'entamer la discussion ?

— Je suis désolé, mais depuis que vous m'avez annoncé que vous déteniez des renseignements importants, j'ai hâte de savoir ce que c'est.

— Parlant de ça, je voulais vous demander un délai supplémentaire.

— Il me semble qu'on avait fixé la date limite à aujourd'hui !

— Je vous en prie, Georges ! Donnez-moi une journée de plus, j'ai un dernier détail à vérifier.

— J'espère que vous avez une excellente raison.

— En réalité, j'ai changé d'idée. On devrait laisser la justice faire son travail. Je ne crois plus que mon intervention et votre implication soient la meilleure solution.

— Rémi ! Je tiens à vous rappeler que c'est vous qui m'avez approché pour m'indiquer que vous aviez recueilli des preuves et que le moment d'agir était venu.

— Vous êtes dur avec moi, réplique l'homme de loi en grimaçant.

Georges est furieux. Il peine à croire que son interlocuteur va laisser tomber cette affaire. Or, il doit se calmer s'il tient à obtenir ce qu'il veut. C'est pourquoi il se réjouit en voyant la serveuse s'amener vers leur table. Sa présence lui permettra de reprendre son souffle, de réfléchir et de trouver les bons mots pour amadouer l'avocat. Il faut absolument que cet homme lui donne un indice, ne serait-ce que verbalement, afin qu'il puisse poursuivre son projet. À condition, bien sûr, que l'information soit pertinente. Rémi lui a certifié qu'il avait entre les mains des documents percutants. Il doit donc savoir ce dont il est question et connaître l'identité des personnes impliquées pour pouvoir aller de l'avant. Pour lui, impensable de rester dans le néant. Mais comme il n'a aucun pouvoir, il devra se montrer patient, même s'il sait que dans ce genre d'histoire, le temps peut facilement être un ennemi.

— Excusez-moi de vous déranger, messieurs, dit la serveuse, mais j'aimerais savoir si vous désirez boire ou manger quelque chose... J'ai apporté le menu.

— Un ordre de toast et un café noir, commande Rémi. Merci.

— D'accord, monsieur, je vous apporte ça à l'instant. Et vous, s'enquiert la dame auprès de Georges, désirez-vous un autre café?

— Oui, s'il vous plaît.

Puis la serveuse repart vers le comptoir, alors que le silence règne à la table. Georges en profite pour réfléchir. Comment comprendre ce changement de cap de Rémi? Il doit y arriver s'il veut parvenir à lui soutirer ces renseignements. En tout cas, ce n'est certes pas en criant qu'il réussira. Les deux hommes regardent la serveuse poser deux tasses de café et une assiette devant eux. Dès qu'elle s'éclipse, la discussion se poursuit.

— Rémi! Vous connaissez ma position. Voilà plusieurs années que je suis journaliste de terrain. Je ne peux pas attendre jusqu'à demain. J'aimerais que vous me transmettiez ce que vous savez, ainsi que l'identité des personnes impliquées. Ça me permettrait d'établir des liens entre certaines affaires en cours. Je n'ai pas de problème à ce que vous me remettiez le tout plus tard aujourd'hui. Vous pourrez me faire suivre les informations et si ça peut vous rassurer, je vous promets de ne pas agir sans d'abord avoir validé les faits. Aussi, si je le juge adéquat, je vais remettre une copie des documents aux enquêteurs, qui pourront procéder aux arrestations s'il y a lieu.

— Si vous comptez aviser les autorités, pourquoi publier les noms et les méfaits de ces personnes?

— Ce que vous pouvez être naïf, mon cher! Je ne peux faire autrement. Sinon, rien ne sera prouvé aux yeux des autorités et ces crapules seront blanchies de tout soupçon, réplique Georges. Changement de sujet, est-ce que vous avez parlé à votre femme?

— À propos de quoi? questionne innocemment l'autre.

— De ce que vous savez, de notre rencontre, des arrestations et du procès à venir, de votre implication dans une affaire susceptible de modifier définitivement le cours de votre vie...

Silencieux, Rémi se contente de fixer le plafond en prenant une grande inspiration.

— J'en conclus que vous ne lui avez rien dit ! enchaîne Georges. Vous n'êtes pas sérieux !

— Je n'ai pas eu le temps, se défend timidement l'avocat.

— Je pense que vous avez peur et que vous manquez de courage.

— Ce n'est pas facile, vous savez, de convaincre ma femme d'accepter de subir les conséquences de mes actes. Si tout tourne mal, elle devra quitter sa famille, sa meilleure amie, et mettre une croix sur son passé. Elle ne sait pas dans quelle galère je me suis impliqué et si nous devons fuir, elle n'aura même pas le temps de dire adieu aux gens qu'elle aime. Puis il y a la petite. Depuis qu'elle est là, mes priorités ont changé.

— Vous dramatisez. J'ai une femme et un fils et ça ne m'a jamais empêché de foncer pour le bien de la justice et de la vérité. De toute façon, ce n'est pas mon problème ! C'était à vous de lui parler avant d'entreprendre ces procédures. Je vous le répète, vous avez la journée. Je veux tout ce que vous avez accumulé au fil des mois. J'ai l'habitude des situations de ce genre et je vais prendre toutes les précautions pour que votre famille et la mienne soient en sécurité en cas de nécessité. Je tiens également à vous faire remarquer que c'est moi qui prends des risques en publiant cette affaire. Votre nom n'apparaîtra nulle part, car je ne dévoile jamais mes sources. Notre rencontre et la provenance des preuves ne seront jamais dévoilées. Aussi, j'aimerais que vous me fassiez suffisamment confiance pour tout me remettre avant que ces individus n'aient des doutes. Je ne veux pas vous vexer, mais vous n'avez pas l'expertise pour les affronter.

Cela dit, Georges abandonne le jeune avocat. Il dépose un billet pour payer la facture, et quitte le restaurant en furie. Il voulait des noms, des preuves, des témoignages, et voilà qu'il repart bredouille. Dire qu'il avait réservé les prochaines heures pour travailler sur ce dossier. Or, à son grand désarroi, il devra attendre le bon vouloir de Blais. Il déteste ces personnes qui n'ont pas le courage de poursuivre ce qu'ils ont commencé. Il ne connaît pas l'ampleur de ce que l'avocat a découvert, mais il est sûr que cet homme ne possède pas les ressources

pour affronter un groupe de malfaiteurs. À ce stade, tout ce qu'il est à même d'espérer, c'est que son discours aura des répercussions et que l'homme respectera sa parole. Puisse-t-il prendre conscience que c'est lui, Georges, qui assumera tous les risques. De par ses articles et ses chroniques judiciaires, celui-ci est reconnu autant par ses pairs que par les lecteurs. Il a toujours protégé l'identité de ses sources, peu importe la teneur de leurs révélations. Il s'est toujours fait un point d'honneur de collaborer avec les policiers et les enquêteurs de la Sûreté du Québec, mais ne s'est jamais gêné pour dénoncer les criminels par l'entremise de ses articles.

Toujours assis à la table du restaurant, Rémi est songeur. Il pense à sa femme Linda et à sa fille Émilie-Rose. Il n'arrive pas à oublier ce qu'il a vu et il s'en veut de sa réaction. Il aurait dû dès le départ poursuivre sa route et faire fi de son besoin d'assouvir sa curiosité et sa soif de justice. Or, il doit maintenant subir les conséquences de son choix. Il sait que le journaliste a raison et craint le pire. Il ne pourra pas tout gérer. De plus, Georges Gilbert risque de s'attirer de gros problèmes à cause de lui. Ce rendez-vous dans un lieu public est d'ailleurs un signe flagrant de son incompétence. En refusant de dévoiler l'identité de ces malfrats et de remettre leurs photos, il a commis une énorme bêtise. Pour réparer sa faute, il pense sérieusement à se rendre à son bureau pour prendre la clé qui ouvre le coffre-fort contenant les documents qu'il a amassés. Comme c'est fou ! Par pur hasard, il a été témoin de réunions clandestines. Sa surprise a été si grande de voir tous ces gens ensemble, qu'il a spontanément capté trois images avec son appareil photo, et ce, à trois endroits différents. Ensuite, il s'est mis à chercher des indices pour comprendre le lien qui unit ces personnes afin de découvrir ce qu'elles mijotaient. Pendant plusieurs mois, il a accumulé des preuves. Puis, en ce 22 avril 1974, il a commis l'erreur de se rendre à un rendez-vous dans un lieu public. Georges Gilbert lui avait pourtant proposé un endroit discret, à l'abri des regards, mais il a refusé. Il a été si stupide ! Il craint à présent que des personnes malveillantes aient eu connaissance de cet entretien. Nerveux, il quitte le restaurant en s'imaginant que tous ceux qu'ils croisent sur sa route font partie du complot.

Il est quinze heures trente et Linda s'apprête à sortir de la maison pour faire quelques courses, lorsque la sonnerie du téléphone résonne dans le salon. Elle accourt, prend le combiné et répond d'une voix essoufflée.

— Linda Morin, bonjour.

— Salut, Linda.

— Oh, Chantal ! J'étais sur le pas de la porte, je sortais.

— Je viens d'apprendre que je dois travailler plus tard que prévu et je suis incapable de joindre mon mari. Je me demandais si...

— Ménage ta salive, ma chère. Je vais prendre ton fils chez la gardienne en même temps qu'Émilie-Rose, puis tu viendras le chercher à la maison.

— Je te remercie.

— Je sais que tu as du boulot et que c'est ta période la plus achalandée de l'année. Puisque je ne travaille pas en ce moment, ce sera un plaisir de m'occuper de Guillaume. Il est si gentil ! N'oublie pas d'aviser la gardienne !

— C'est ce que j'avais l'intention de faire après notre conversation. Je ne suis pas certaine de l'heure à laquelle je terminerai, mais je vais te téléphoner juste avant de quitter le boulot.

— Sans problème. À plus tard ! lance Linda avant de mettre un terme à l'appel.

La jeune femme de vingt-deux ans aperçoit un gros nuage noir par la fenêtre. Elle prend son manteau, attrape un parapluie et sort. En verrouillant la porte, la sonnerie du téléphone se fait à nouveau entendre. Elle jette un coup d'œil à sa montre, puis se dit : « Bah ! La personne n'aura qu'à rappeler. Je n'ai pas le temps. »

Au bout du fil, Rémi Blais rage. Son cœur bat de plus en plus vite, ses mains deviennent moites et des spasmes parcourent son corps de la nuque aux jambes. Il est si énervé qu'il doit s'asseoir pour éviter de s'effondrer. Il étire la main droite dans le but de trouver son fauteuil à roulettes et l'attirer vers lui avant de faire une chute. Linda doit répondre ! Tout en laissant son oreille sur le combiné, il couche doucement son front sur la table de travail. D'un geste impulsif, il masse le dessus de sa tête en écoutant le son agressant de la sonnerie

du téléphone. Sa rencontre avec Georges Gilbert l'a troublé beaucoup plus qu'il ne l'avait imaginé. Il faut dire que leur conversation l'a remis en contact avec la réalité. Il avait retardé la discussion qu'il devait avoir avec sa femme le plus longtemps possible, persuadé qu'il trouverait une façon de l'éviter et ainsi, ne pas avoir à avouer ses torts. Désespéré, il raccroche et pleure discrètement. Après quoi, il se lève péniblement, va à son minibar, et se verse un verre de brandy qu'il avale d'un trait sans prendre le temps de le savourer. Il doit faire un homme de lui et se rendre à la maison. Ne lui reste plus qu'à espérer que sa belle Linda saura lui pardonner ses sottises. Il part à la course sans préciser la raison de son départ à sa secrétaire, qui le regarde sans broncher.

«Il doit avoir un rendez-vous urgent», se dit cette dernière. «Que se passe-t-il avec lui?» Non seulement le comportement de Me Blais l'intrigue, mais de plus, il l'inquiète. Depuis quelques jours, elle le trouve méconnaissable. Lorsqu'il est passé devant elle, Jessica a vu de la détresse dans son visage. Il était blême et semblait paniqué. Elle n'est certes pas dans le secret des dieux en ce qui le concerne, mais elle est tout de même son bras droit et à ce titre, elle sait bien que quelque chose de dramatique se joue actuellement. À leur première rencontre, Rémi Blais lui donnait l'impression d'être un homme bon, juste et gentil, fier d'être devenu le père d'un joli bébé. Et puis soudain, tout s'est assombri. Le véritable Rémi, simple et authentique, manque à la secrétaire, qui espère vivement qu'il parviendra à régler ses soucis avant qu'il ne soit trop tard. En fait, elle craint que les autres associés du cabinet lui montrent la porte de sortie. Une fois de plus, elle décide de le couvrir. Elle prend le combiné du téléphone dans l'intention d'appeler un client potentiel pour lui annoncer que sa rencontre avec Me Blais était annulée. Elle prend l'agenda, l'ouvre à la date du jour, puis compose le numéro de téléphone.

Il est seize heures quarante-cinq lorsque Linda sort du centre commercial. Un orage gronde. Les bras chargés de sacs, elle se dirige vers sa voiture, ouvre le coffre arrière, y dépose les paquets, puis va s'installer derrière le volant. Ceci fait, elle jette un œil dans le rétroviseur, replace ses cheveux, insère la clé dans le contact de la Volvo

de son mari et quitte lentement le stationnement. Normalement, elle se rend à la maison pour déposer ses achats avant d'aller chercher sa fille, mais avec le mauvais temps qui sévit, elle décide de se rendre directement chez la gardienne. Plongée dans le trafic, elle rage contre la lenteur causée par les travaux routiers. En roulant, elle pense à Rémi, dont l'attitude a drôlement changé. Même que son comportement et son impatience la rendent perplexe. Elle sait qu'un nouvel emploi peut occasionner beaucoup de stress et d'inquiétude, mais le silence de son homme la rend nerveuse. Néanmoins, ces derniers jours, elle a préféré ignorer les messages de sa petite voix intérieure pour mieux se consacrer aux tâches ménagères et à sa fille. Il faut dire qu'elle-même, depuis la naissance d'Émilie-Rose, voilà maintenant vingt et un mois, a beaucoup changé. Elle a perdu le feu sacré. Et pas question d'imiter sa meilleure amie. L'horaires de Chantal est si rempli, que son fils Guillaume, âgé de quatre ans, ne la voit presque pas. Si bien que Linda doit le prendre sous son aile au moins trois fois par semaine. C'en est au point où Émilie-Rose le considère comme son grand frère. Ce n'est pas normal, comme situation, d'autant plus que celle-ci risque de s'éterniser.

Voilà une semaine, le patron de Linda lui a lancé un ultimatum et depuis, elle est confrontée à une importante décision. Est-ce qu'elle reprendra son poste en septembre? À maintes reprises, elle a tenté d'en discuter avec Rémi, mais celui-ci est de plus en plus absent. Les dirigeants du cabinet d'avocats où il travaille l'avaient bien prévenu qu'il aurait un horaire irrégulier, mais là, ça frôle l'exagération!

Chemin faisant vers la garderie, Linda songe à son avenir. La distance à parcourir se fait sans heurts, malgré l'état lamentable des rues et les nombreux détours. Au loin, elle reconnaît la maison verte où on prend si bien soin de sa petite cocotte. Les éducatrices sont gentilles et connaissent la réalité du couple Veilleux. Linda gare la voiture devant l'entrée de la bâtisse, puis s'y précipite. Elle a tellement hâte de prendre sa fille dans ses bras! Elle s'ennuie d'elle lorsqu'elle est à la garderie, mais elle doit la laisser s'amuser avec d'autres enfants. Rendue à la porte, elle sonne et entre sans attendre qu'on lui ouvre. Dès qu'elle est à l'intérieur, elle peut entendre l'excitation des enfants. Certains paniquent au son du tonnerre, d'autres s'inquiètent du manque de lumière, alors que quelques-uns s'emballent devant les jolis éclairs qui illuminent le ciel. Linda parvient facilement à ressentir

la crainte des plus jeunes lorsqu'elle s'approche du local où se trouve sa fille.

Dès qu'elle y est, elle la prend dans ses bras et discute avec l'éducatrice. La petite a été sage et a suivi toutes les consignes, bien qu'elle se soit permis de réprimander ceux qui n'ont pas fait de même.

Après quoi, Linda se dirige vers l'installation réservée aux plus grands. Elle écoute attentivement le résumé de la journée de Guillaume, afin de tout transmettre correctement à Chantal. Curieux et amical, l'enfant suit à la lettre chacune des consignes, en plus d'offrir son aide à Bénédicte. Fidèle à son habitude, le bambin fait un câlin à tous ses amis, mais ce soir, quelque chose d'étrange se produit. Tous les enfants l'entourent, comme pour former un cercle de solidarité autour de lui. En voyant la scène, la petite Émilie-Rose s'empresse de se joindre au groupe. Du coup, Linda ne peut s'empêcher de fondre en larmes devant l'éducatrice tout aussi émue qu'elle. C'est bien la première fois que Bénédicte assiste à une telle accolade collective. En fait, elle ne trouve pas les mots pour rassurer la mère. L'arrivée de monsieur Tremblay vient briser cet émouvant moment. L'homme a beau être joyeux, la lourde ambiance qui règne dans la salle fait vite de freiner son sourire. Il y a des instants, dans la vie, où il vaut mieux se taire et se contenter d'observer le comportement des autres ! C'est Guillaume qui le premier, défait cette chaîne humaine. Le gamin de quatre ans essuie ses larmes, puis va vers le vestiaire sans se retourner. Une fois sorti du local, il sourit et prend Émilie-Rose par la main. Ensemble, ils marchent vers la porte débouchant sur le stationnement. À leur sortie, l'orage a cessé. Voilà qui est bien. Ainsi, ils n'auront pas à se déplacer sous la pluie froide jusqu'à l'auto. Dès qu'ils y sont, Linda installe sa fille sur la banquette arrière, pendant que Guillaume s'assied à l'avant. Sans tarder, la conductrice démarre la grosse voiture familiale. Étrangement, le moteur laisse entendre un drôle de son. N'y connaissant strictement rien en mécanique, Linda ne s'en fait pas. « Avec toute la pluie qui est tombée, peut-être que de l'eau s'est accumulée dans le moteur », songe-t-elle.

Puis elle poursuit sa route. Curieusement, une vieille voiture brune semble les suivre. Au feu de circulation, elle reconnaît l'homme derrière le volant. Il s'agit de Robert Sirois, son ancien ami de cœur. Il la surveille régulièrement depuis leur rupture, qu'il a difficilement acceptée. Le détective privé profite de ses quelques heures de répit

pour s'assurer que tout va bien et que sa belle Linda ne court aucun risque. Cette dernière ne l'aime plus, même s'il lui arrive parfois de s'interroger sur les raisons de leur séparation. Oui, cet homme la comblait de mille et une attentions, mais il l'étouffait. Or, en y réfléchissant bien, il n'était pas si effrayant, finalement. C'est juste que Linda n'était pas habituée à autant d'affection et d'émotion. Ce n'est pas facile de devenir le centre de l'univers d'un homme. Robert est toujours là, soucieux du sort de sa bien-aimée. La vie est bizarre. Si Linda a choisi d'épouser Rémi, c'est que l'indépendance de ce dernier lui plaisait. Tout le contraire de Robert, quoi ! Mais aujourd'hui, la voilà dérangée par l'absence de son époux, qui se fait de plus en plus confiant et distant. Il ne la gâte pas et ne lui apporte jamais de fleurs. Robert et lui occupent des fonctions totalement différentes. Rémi est confortablement installé dans un bureau à régler des affaires d'ordre juridique, alors que Robert travaille sur le terrain, au cœur de l'action.

La jeune femme n'a jamais confié à son mari que son ex-ami se comportait d'une manière aussi particulière envers elle. En véritable gentleman, quoi ! Quand elle le voit, elle se sent en sécurité et moins seule. Elle ne dit rien, car elle sait que Rémi ne comprendrait pas. Elle n'a aucune envie de se faire dicter sa conduite ni de justifier celle de Robert Sirois.

Elle roule prudemment sur la chaussée recouverte de flaques d'eau. Installé à sa droite, Guillaume lui raconte sa journée tout en l'interrogeant sur les divers sujets qui lui passent par la tête. Linda trouve charmantes les interprétations farfelues qu'il imagine pour expliquer certains phénomènes qui les entourent. Dès qu'elle entend les premières notes de sa chanson préférée, *Ball room blitz*, elle augmente le volume de la radio. La joie et la bonne humeur règnent aussitôt dans la voiture. La musique joue tellement fort, que personne ne peut s'entendre parler. Linda chante à tue-tête, Guillaume fait danser ses bras en bougeant la tête de gauche à droite, puis de haut en bas, tandis qu'Émilie-Rose frappe des mains sans suivre le rythme. L'ambiance est à la fête. Soudain, en traversant une mare d'eau, Linda perd le contrôle. Alors qu'elle tente de rétablir la situation, les traits de son visage se crispent. Les bras tendus et les mains agrippées fermement au volant, elle essaie de ne pas paniquer. Aucun réflexe ni aucune réaction intelligente ne lui viennent à l'esprit, comme s'il lui était impossible de réfléchir. D'un geste brusque, elle appuie sur la pédale des freins,

ce qui provoque un parfait déséquilibre. Du coup, la voiture fait un tonneau, puis un deuxième. La Volvo tourne sur elle-même, non sans entraîner les passagers dans un total délire, avant de tomber à la renverse dans le fossé.

Tout près derrière, Robert Sirois est témoin de l'accident. Il reste figé un moment, puis gare sa vieille guimbarde sur le côté de la rue. Sans prendre le temps d'arrêter le moteur et de fermer la portière, il court vers sa belle en craignant le pire. Paniqué, il s'interroge sur les causes de l'accident. Rendu à quelques pas du fossé, il tombe lorsqu'une violente explosion fait vibrer les environs.

Chapitre 1

Accroupi devant une boîte de carton qu'il vient de découvrir dans le fond d'une armoire, Roger Després en vérifie le contenu. À sa grande surprise, elle est remplie d'articles de journaux. Il est vingt heures et il est à son bureau depuis le matin. L'avocat a décidé d'effectuer un bon ménage afin d'accueillir son fils qui terminera sa formation en droit dans quelques semaines. Ce grand nettoyage s'imposait. Pour l'occasion, le maître des lieux a exigé que sa secrétaire prenne des vacances, histoire d'être fin seul pour trier la paperasse qu'il a accumulée au cours des vingt dernières années. Comme il n'a jamais eu d'associé, la quantité de documents entassés le surprend. Vraiment, il ne s'attendait pas à trouver autant de boîtes dans la pièce adjacente à l'aire principale. Il saisit un article de journal, lit le titre et cherche le nom du journaliste qui l'a rédigé. Des frissons l'envahissent lorsqu'il prononce : Georges Gilbert.

Il ne peut pas le croire ! En lisant la date inscrite à la main sur le côté droit de la petite page du journal, il ressent des étourdissements. Il tremble et des larmes coulent sur ses joues. Il s'assoit par terre, et pleure. Le 25 octobre 1981 représente pour lui un douloureux souvenir. Comment Georges a-t-il pu publier une chronique dans un journal le jour même de sa disparition ? Est-ce qu'il avait des doutes ?

Dix-huit mois après le décès de sa femme, le journaliste avait confié à sa sœur Claudette qu'il lui était de plus en plus difficile de vivre dans le quartier familial sans sa complice des quinze dernières années. Est-ce qu'il préparait son départ depuis longtemps ? Reporter, monsieur Gilbert, qui travaillait en collaboration avec des enquêteurs, dénonçait les crimes et les injustices. A-t-il reçu des menaces de mort ? A-t-il fait croire à son unique sœur qu'il souhaitait prendre ses distances en lui fournissant une fausse raison dans le simple but de ne pas l'inquiéter ?

La vue de tous ces papiers donne à Roger l'envie de comprendre ce qui s'est réellement passé. Le jour de son départ, la demeure de Georges était intacte. Ce dernier est parti en laissant tout derrière lui, y compris un domicile entièrement meublé. Son corps n'a jamais été retrouvé, pas plus que celui de son fils. Est-ce qu'ils sont morts, ou est-ce qu'ils ont changé de vie ? s'interroge l'avocat.

Roger se lève d'un bond et dépose les mains sur sa tête. Immobile, il ferme les yeux en réfléchissant au comportement de son beau-frère. Jusque-là, il ne s'était jamais vraiment attardé sur les véritables causes ayant provoqué le départ de ce grand journaliste. Or ce soir, il découvre que des documents sûrement importants ont été cachés à son insu dans son bureau. Est-ce que Georges avait pressenti qu'il ne déménagerait jamais? À moins qu'il espérât qu'il les trouve rapidement? Roger s'en veut. Et si toute la vérité se trouvait là, sous ses yeux? Est-ce que son inaction a été néfaste ou profitable pour son beau-frère? Il doit chercher des indices et c'est en fouillant dans la grande armoire qu'il obtiendra des pistes.

Il s'installe par terre, retire une pile de papiers, prend les feuilles une à une et lit les titres en diagonale. Aucun n'attire son attention. Tous ne traitent que de faits judiciaires. Soudain, il aperçoit un cartable, qu'il s'empresse de tirer vers lui. Il a été inséré au milieu de la caisse parmi une tonne de documents. L'avocat se rend à son bureau en chêne de couleur bourgogne et s'installe sur son fauteuil en cuir noir. Après quoi, il allume la petite lampe et commence à feuilleter le cartable avec intérêt. La première page affiche un titre banal signalant un accident de la route. «Il en survient plusieurs chaque année, alors qu'est-ce que celui-ci a de particulier?» se questionne-t-il.

En apercevant une photo de la carcasse du véhicule, il ouvre un tiroir de son pupitre, attrape une loupe et examine la scène. Une Volvo est dans un fossé. L'état des pneus le laisse deviner que la voiture a effectué quelques tonneaux avant de tomber à la renverse dans le fossé. Après avoir observé le paysage, il cherche la date de l'événement. En tournant la page du cartable, il est étonné de trouver le rapport détaillé et les notes manuscrites du coroner. Il dépose la loupe et lit les renseignements recueillis sur l'accident datant du 22 avril 1974. Les noms des victimes sont mentionnés. Il s'agit de Linda Morin-Blais et Guillaume Veilleux, tous deux décédés. Selon les premières constatations, la conductrice aurait perdu le contrôle de la voiture après avoir freiné dans une flaque d'eau. Par la suite, l'auto s'est retrouvée dans un fossé. Le coroner ajoute qu'il ne comprend pas l'origine de l'explosion ayant suivi la chute, tout comme il ne parvient pas à expliquer la disparition du bébé. Effectivement, le corps d'Émilie-Rose Blais n'a pas été trouvé dans les décombres ni à proximité du lieu du drame. Il est également écrit qu'aucun autre véhicule n'est impliqué dans la tragédie.

Alors que Roger parcourt rapidement le reste des pages du cartable, les questions se multiplient à un rythme fou dans sa tête. Quelle est l'identité du mari de la dame? Quelle est sa profession? Pourquoi et comment son beau-frère a-t-il obtenu le document officiel du coroner? Quel est le lien entre la conductrice et le passager? Y a-t-il eu une demande de rançon? Est-ce que le corps du bébé a finalement été retrouvé? Est-ce que la violence de l'explosion a été suffisamment forte pour éliminer toute trace de ce dernier? Non! Impossible! La photo montre que deux personnes ont été propulsées à l'extérieur de l'auto. Pourquoi pas la troisième? Ce n'était qu'un bébé, après tout. Toutefois, il est possible qu'elle ait été retrouvée très loin de l'automobile!

Roger examine minutieusement les différentes chroniques judiciaires insérées dans le cartable en espérant que l'une d'elles conclura cette affaire. Il veut savoir si la fillette est décédée. Sa curiosité l'amène à vouloir s'enquérir du dénouement de l'enquête. Comment le simple fait de freiner dans une mare d'eau peut-il se terminer en un tel désastre? Est-ce qu'un dispositif à retardement a été enclenché à la suite des tonneaux ou de l'impact de la voiture au sol? Est-ce que la bombe devait exploser à cette heure précise de la journée? Est-ce que la Volvo appartenait à Linda Morin ou à son mari?

Le temps passe. Roger est si absorbé par sa lecture, qu'il sursaute lorsque le téléphone sonne. Il répond machinalement, sans vérifier l'heure. Une voix féminine morte d'inquiétude chuchote à l'autre bout du fil. Claudette Després est tellement fatiguée qu'elle en a perdu la voix. À 22 h 30, elle commençait à se faire du mauvais sang et avait hâte que son mari lui donne signe de vie. Le connaissant bien, elle sait qu'il est heureux de préparer l'arrivée de leur fils et qu'il ne doit pas voir le temps qui passe. À maintes reprises, elle lui a offert son aide, mais il a refusé, préférant agir seul et profiter de l'occasion pour répertorier tous les documents accumulés au fil des ans.

— Roger! Est-ce que tu as vu l'heure?

— Claudette? Excuse-moi, lance l'avocat en consultant sa montre. Je termine ce que je suis en train de faire et je te promets de rentrer dans une heure.

Même si Claudette ne doute pas de la promesse de son époux, elle décèle un petit quelque chose d'inhabituel dans son attitude. «Sûrement le stress et la fatigue», songe-t-elle avant d'aller s'étendre.

Dès que Roger raccroche, il se met à réfléchir. Un cartable noir et des feuilles de papier jaunies par le temps traînent ici et là sur la carquette grise. Que faire? Les remettre en place ou les apporter chez lui? La meilleure option, croit-il, est de les garder à l'endroit où il les a trouvés. Après tout, ils sont là depuis tant d'années, qu'il n'y a aucune chance pour qu'une personne les veuille à ce moment précis. Rapidement, Roger remet tout en ordre et quitte le bureau en se disant que les réponses viendront demain.

Frédérique Coté est incapable de s'endormir. Elle craint que le cauchemar qu'elle fait régulièrement revienne la hanter. Depuis un mois, l'étudiante a un sommeil agité. Nuit après nuit, elle ne parvient pas à faire disparaître les images qui défilent dans ses songes. Elle tente de se convaincre que ce soir, ce sera différent, que la fatigue finira par avoir raison de sa peur. Étendue sur son lit, elle ferme les yeux en écoutant la radio, persuadée que la musique parviendra à l'apaiser, d'autant plus qu'à cette heure, les interventions de l'animateur se font très rares. Très vite, elle en ressent les bienfaits. Elle se concentre sur les paroles et sur les mélodies, exercice qui lui permet de relaxer et d'oublier ses mauvais rêves.

À trois heures, elle se réveille en sueur, envahie par l'angoisse. Elle tremble et des frissons parcourent tout son corps. En ouvrant péniblement les yeux, elle aperçoit son lit. Une fois de plus, elle est recroquevillée dans un coin sombre. Elle est si confuse, qu'elle ne reconnaît même plus la pièce. Se trouve-t-elle dans sa chambre? Elle devrait pourtant le savoir, puisque les reflets de la lune illuminent parfaitement les lieux. La pauvre a beau essayer de revenir à la réalité, quelque chose l'empêche de réfléchir. Non seulement elle est traumatisée, mais de plus, ses cauchemars la rendent vulnérable. Quel est donc le message que tente de lui lancer son subconscient? Chaque nuit la plonge dans un drame épouvantable et chaque fois, elle entend la même chanson qui tel un tambour, résonne inlassablement dans sa tête. Puis la musique se transforme en explosion, telle une bombe qui éclate. Frédérique ne parvient pas à s'expliquer ce cauchemar qui étrangement, meuble ses nuits depuis le mois d'avril.

Incapable de se lever, elle se traîne péniblement jusqu'à son lit. Heureusement, nul n'est témoin de ce moment de faiblesse. Elle voudrait s'étendre et tout oublier, mais voilà qu'elle tremble à nouveau. La force et l'énergie qui la caractérisent tant se sont comme dilapidées ! Terrifiée, elle voudrait hurler, pleurer, mais rien ne sort.

Elle a tellement repoussé son sentiment d'impuissance que la tristesse n'arrive plus la perturber. Elle a déjà entendu cette phrase qui dit : *Seule avec mon cœur, la peur s'envole*, mais ce n'est pas son adage. Elle, c'est le genre de fille qui se tient debout en toute circonstance. Et ce qu'elle vit là est aussi humiliant qu'inadmissible. Elle doit se redresser et vaincre. Pas question de se laisser abattre par une succession d'images et de sons !

D'un pas chancelant, elle se rend à la salle de bain située tout à côté de sa chambre. Sa main cherche l'interrupteur, qu'elle allume du bout des doigts. Du coup, les globes scintillent dans la petite pièce d'eau. La jeune femme n'ose pas se regarder dans le miroir, de peur d'y voir une inconnue. En lieu et place, elle se penche au-dessus du lavabo, ouvre les robinets, remplit ses mains jointes d'eau tiède et s'asperge le visage. Une fois ressaisie, elle s'essuie avec une serviette. Sachant qu'elle ne parviendra pas à se rendormir, elle fait couler un bain, découvre son corps et s'étend dans la baignoire. Elle tente de se détendre en se remémorant les techniques de relaxation apprises lors d'un cours de yoga.

Environ vingt minutes plus tard, elle quitte la baignoire, s'essuie, jette la serviette par terre et enfle un grand chandail appartenant à Charles Després. Affamée, elle se dirige ensuite vers la cuisine. Dès qu'il y est, elle ouvre la porte du réfrigérateur et en examine le contenu. À première vue, rien ne l'inspire. Elle referme le frigo, puis, en apercevant un sac de pain sur le comptoir, elle décide de se préparer un sandwich. Elle s'empare d'une tranche de pain, prend le pot de beurre d'arachides et en étend généreusement avec un couteau. Après quoi, elle coupe en rondelles une banane mûrie à point et dépose celles-ci sur le pain. Avant de quitter la pièce, elle se verse un grand verre de lait froid et va au salon. Là, assise sur le divan, elle avale son savoureux goûter. Elle déteste le silence qui l'entoure, mais puisqu'elle veut pas réveiller sa colocataire, elle attrape son roman d'aventure et en poursuit la lecture.

Chapitre 2

Mardi 3 mai 1994

À six heures du matin, Roger Després est épuisé. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit tant il n'arrêtait pas de penser à ses découvertes de la veille. Il peine à croire que son beau-frère ait pu lui cacher la véritable raison de son départ. Pourtant, au fil des ans, une belle complicité semblait s'être installée entre eux. Furieux de l'attitude du journaliste, il s'interroge sur les agissements de cet homme en qui il avait une réelle confiance. Si sa vie était en danger et qu'il voulait protéger ses proches, pourquoi avoir camouflé le rapport d'un accident de la route dans les locaux de son beau-frère? Aucune logique! Cette façon de faire ne reflète en rien le caractère et le professionnalisme de Georges, qui a toujours fait preuve de prudence et de discrétion. Jamais il ne parlait des enquêtes sur lesquelles il se penchait. Souvent, il travaillait dans l'ombre et prenait tous les risques pour épargner ses sources. Le témoignage et l'identité de celles-ci restaient confidentiels jusqu'au procès. En fait, Roger ne serait guère surpris d'apprendre que son cher beau-frère allait jusqu'à brûler ses notes pour éviter des drames. Or, si tel était le cas, pourquoi aurait-il agi différemment dans ce cas-ci? À moins que les documents cachés dans le bureau l'aient été par quelqu'un d'autre? Mais qui aurait eu intérêt à faire une telle chose, alors les articles de journaux et le rapport sont du domaine public? Roger se devait d'élucider ce mystère à l'insu Claudette, car s'il devait prononcer le nom de Georges, sûr que la pauvre en serait perturbée.

L'avocat se lève et sort de la chambre sur la pointe des pieds. Lentement, il marche vers une petite pièce et s'installe sur un fauteuil. Il prend un bloc-notes et réfléchit. «C'est bizarre, se dit-il, je suis actuellement dans l'ancienne chambre de mon aîné et j'essaie de remonter les faits datant des années 70, alors que la résolution de cette énigme risque de compromettre notre première journée de travail père-fils! J'ai du mal à croire que dans mon cas, le rêve de plusieurs pères est sur le point de se réaliser. Mais en même temps, je veux absolument élucider ce qui s'est passé avec Georges. Voilà un bail qu'il a disparu. Hum... vaut-il mieux oublier tout cela? J'en doute. Charles comprendra. De toute façon, il doit attendre le résultat de l'examen

final du Barreau du Québec avant de pouvoir pratiquer.» Sur cette pensée, il ferme les yeux pour mieux visualiser les images et les textes qu'il a consultés à son bureau, mais des rires d'enfants l'empêchent de se concentrer. D'un bond, il se dirige vers la fenêtre et jette un coup d'œil à la cour arrière. Personne. Il voit un module de jeux et à sa gauche, une piscine. Tout est calme. Pourtant, il est persuadé d'avoir entendu des rires d'enfants. Le 22 avril 1974, Charles avait quatre ans et Sadie, un an. Pas surprenant que ce retour dans le passé l'amène à imaginer des cris d'enfants.

Revenant aux choses sérieuses, il repasse dans sa tête les informations découvertes la veille : un accident de la route, une perte de contrôle du volant, une automobile dans le fossé, une violente explosion, l'impact, puis deux morts. Le tout, sans oublier la disparition d'un bébé. Hier, Roger a manqué de temps pour lire tout le contenu de la boîte et du le cartable noir. Quelle doit être sa priorité? Aller à la bibliothèque municipale pour consulter les archives sur cet accident, ou fouiller l'armoire de son bureau afin d'en apprendre davantage sur l'issue de cette histoire? Il se doit d'admettre qu'il n'est pas un expert en la matière. Les enquêtes policières et les affaires juridiques, disons-le, étaient davantage le dada de son beau-frère. Or, leurs discussions ne touchaient jamais le métier de ce dernier. Aussi, au même titre que Claudette et des lecteurs du journal local, Roger devait se contenter de lire les articles de Georges, qui n'hésitait jamais à dénoncer les criminels. C'est pourquoi il ne comprend pas l'intérêt de celui-ci pour un simple accident de la route. De même, il n'a aucun souvenir d'un enlèvement d'enfant et de la fin tragique d'un gamin et de sa jeune mère. Pourquoi Georges s'est-il acharné à accumuler des écrits sur ce triste événement? Normalement, il ne s'intéressait qu'aux affaires criminelles et politiques. C'est pourquoi Roger veut se faire un devoir de découvrir l'identité des victimes et de chercher à comprendre l'engouement de son beau-frère pour cette tragédie. Existe-t-il d'autres articles sur le sujet? Que contient le cartable? Décidément, l'avocat devient de plus en plus hanté par cette affaire. Il doit aller jusqu'au bout et découvrir pourquoi son beau-frère ou quelqu'un d'autre a camouflé des traces de cet incident dans son bureau.

Est-ce que des dossiers d'enquêtes non résolues ont volontairement été cachés dans le bureau de Roger? Est-ce que Georges avait agi ainsi en sachant que ce dernier ne fréquentait pas la pièce où les do-

cuments étaient dissimulés? Les avait-il placés là dans l'espoir qu'ils soient en sécurité, ou parce qu'il espérait que le casse-tête soit résolu par son beau-frère? Quelque vingt ans se sont écoulés entre l'accident du 22 avril 1974 et la date d'aujourd'hui. Qui sont les parents du petit Guillaume?

Alors que le cadran indique presque sept heures, Roger descend à la cuisine pour se préparer un café. Il n'a pas faim, mais a soif de vérité.

Installé au volant de son automobile, un individu surveille Roger depuis maintenant quatre jours. Marco Couture ne connaît pas tous les détails sur la filature qu'on lui a confiée, hormis qu'il doit noter tous les déplacements et l'horaire quotidiens de l'avocat au profit de son patron. Il est six heures cinquante-huit et il vient de garer sa voiture à quelques pâtés de maisons de la résidence de sa cible. Hier matin, il s'est présenté au bureau de celle-ci à neuf heures quinze et a quitté les lieux à vingt-trois heures quarante-cinq. Il a été surpris par la réaction de son employeur, devenu fou de rage en apprenant cette information. «Je le savais, a-t-il hurlé dans le combiné. Je le savais!» Puis, après s'être calmé, il a ajouté: «Je sais, Marco, que je te demande de travailler au-delà des heures convenues, mais demain, tu devras être devant chez lui avant sept heures du matin.»

L'apprenti détective prend une gorgée de café, heureux de savoir qu'il n'aura pas à rester sur place bien longtemps quand il voit Roger Després sortir de sa résidence à sept heures tapantes. Un peu tôt pour se rendre au boulot, se dit le jeune homme, qui se contente malgré tout d'observer, de prendre des notes et de suivre l'avocat. Ce contrat a une grande importance pour lui. Il doit faire ses preuves et démontrer ses compétences.

Curieusement, Roger Després prend la direction de l'autoroute 55. Ainsi, il ne se rend pas à son bureau du centre-ville de Sherbrooke?

Il est presque huit heures et Sadie Després revient de son jogging matinal. En entrant dans le salon, elle n'est pas étonnée d'aper-

cevoir un corps étendu sur le divan. Elle sait que sa colocataire a un sommeil agité depuis un peu plus d'un mois. En regardant Frédérique, elle se souvient de leur première rencontre.

Sa nouvelle voisine dégageait une forte personnalité. Âgée d'à peine six ans, Frédérique n'avait peur de rien ni de personne. Au terrain de jeux, elle cherchait toujours à relever des défis. À l'école, elle n'hésitait pas à intervenir lorsqu'elle était témoin d'une injustice. Même qu'elle était prête à se battre pour protéger les plus faibles. Aussi, ses nombreuses convocations au bureau du directeur ne l'impressionnaient guère. Elle acceptait les conséquences de ses actes, car elle savait qu'ils étaient justifiés. Elle ne se sentait pas coupable de s'être tenue debout et d'avoir blessé un méchant. Selon ce que Sadie est à même de se souvenir, sa copine n'écopait jamais de lourdes punitions, comme si les adultes comprenaient ses intentions. La maladie et la longue hospitalisation de sa mère avaient sûrement forgé son caractère. Sans oublier les nombreuses absences de son père. Personne ne pouvait dire avec exactitude si cet homme se rendait au chevet de sa femme ou s'il partait travailler à l'extérieur de Sherbrooke. Pour cette raison, Frédérique allait régulièrement chez Sadie, dont les parents s'en occupaient comme de leur propre fille. Madame Després voulait lui permettre de vivre dans un lieu plus sain que le sien, probablement pour lui éviter de se retrouver dans une famille d'accueil.

À l'époque, Frédérique et Sadie étaient inséparables. Avec le temps, la jeune Després a fini par considérer son amie comme sa grande sœur. Elle se sentait en sécurité avec elle. Timide et anxieuse, la force et le dynamisme de Frédérique lui étaient d'un grand secours. Or, le départ de cette dernière pour l'Allemagne avait bouleversé toute la famille, qui avait l'impression d'avoir perdu un membre important. Malgré leur silence, Sadie savait que ses frères Charles et Didier étaient profondément attristés du départ de la belle Frédérique.

Puis, deux ans avant qu'elles n'emménagent ensemble, les deux filles s'étaient revues. Si leurs retrouvailles avaient charmé Sadie, encore aujourd'hui, elle ne peut s'empêcher de pleurer en pensant aux liens exceptionnels qui se sont détruits entre elles au fil des années.

Figée au centre du salon, la jeune femme est inquiète. Son amie fait des cauchemars à répétition et refuse de lui confier ce qu'elle vit. Lorsqu'elles avaient décidé d'emménager ensemble dans un logement situé à proximité de l'Université de Sherbrooke, Sadie entretenait

l'espoir de recréer une belle relation avec sa copine d'enfance. Elle doit toutefois se rendre à l'évidence... les dégâts causés par leur trop longue séparation sont irrévocables. Quel dommage.

À sept heures quarante-cinq, Roger gare son automobile près de l'entrée du cimetière de Magog. En voyant toutes les pierres tombales, il se demande où Linda Morin-Blais repose et si la petite Émilie-Rose est avec elle. Finalement, il aurait probablement été plus simple de rencontrer la mère de la défunte plutôt que de circuler dans ces allées. Le terrain est vaste, mais heureusement, la température est clémente en ce début du mois de mai. Il n'y a aucun plan à l'entrée, ce qui fait qu'il est impossible de repérer à l'avance l'emplacement recherché. De même, les défunts ne sont pas identifiés par ordre alphabétique ; les tombes sont placées pêle-mêle et seuls les proches peuvent s'y retrouver. Ils ont des repères, ce qui n'est pas le cas de l'avocat, qui a l'impression d'errer. Il doit oublier le temps qui passe et laisser son instinct le guider vers celle qu'il cherche. Il est triste à l'idée de devoir lire les noms des individus ayant laissé un vide dans la vie de quelqu'un. Certains sont décédés tragiquement, alors que d'autres ont perdu leur combat contre une maladie. Enfin, il y a ceux qui ont eu la chance de partir paisiblement.

Roger est intrigué par l'histoire de tous ces gens. À quoi ressemblait leur vie avant leur trépas ? Il est également fasciné par les deux dates figurant sous le nom de chacun. Or, il n'a pas le temps de s'attarder aux questions qui lui viennent en tête chaque fois qu'il s'arrête devant un monument. Il doit se contenter de lire les noms et espérer trouver rapidement les tombes de Linda Morin-Blais et de sa fille. En silence, il avance à pas de tortue. Il est tellement concentré, qu'il ne voit pas les deux individus qui le surveillent. Un homme à la chevelure blonde est assis sur une grosse branche d'arbre. Bien caché, il peut tout voir. Il s'agit d'un ancien soldat allemand spécialisé en filature et en camouflage. Discret, il peut dégainer son revolver sans se faire remarquer et fuir sans laisser de trace. Selon les termes du contrat passé avec une dame de la haute société, rien ne laisse entendre qu'il doive éliminer Roger Després. Il y est simplement stipulé qu'il doit rendre un rapport détaillé sur les déplacements de ce dernier.

Le deuxième espion est un jeune homme qui à l'instar de l'autre, n'a pas reçu l'ordre d'intervenir. Lui aussi doit se contenter d'informer son patron sur les moindres changements quant aux agissements de l'avocat.

En circulant dans les couloirs, Roger voit, sur une pierre tombale, la photographie de la personne qui gît au-dessous. Voilà une pratique qui n'est pas sans l'étonner. Pour lui, c'est comme accepter de souffrir davantage. Soudain, il aperçoit la silhouette d'une femme agenouillée devant un monument. Ressentant toute sa tristesse et son désarroi, il se sent gagné par une sensation indescriptible. Constatant que la dame ressemble beaucoup à Claudette, il éprouve de plus en plus de mal à respirer. Il étouffe. Il tente de chasser la scène de sa tête en se disant qu'un cimetière est propice à des scènes de ce genre ! Le hic, c'est que certains prétendent que ce cimetière est hanté et que des défunts n'acceptant pas leur mort profiteraient du passage des visiteurs pour envahir leur esprit d'images atroces. Alors qu'il est fin seul, Roger prend conscience que la mort rôde tout autour de lui.

N'ayant pas envie de s'approcher de cette femme, il s'empresse de quitter la rangée. Soudain, il est forcé s'arrêter. Une faiblesse aux jambes le fait tomber par terre. Il essaie de se relever, mais sans succès. Il est comme paralysé. Il a souvent entendu dire que certaines personnes reçoivent des signes avant de mourir. Est-ce son cas ? Voyant qu'il est étendu au sol à proximité d'un énorme trou prêt à accueillir la tombe d'un défunt, il panique. Se mourant d'envie de hurler au secours, il se dit qu'il doit s'éloigner de cet endroit. Que faire ? Croire que les rumeurs sont fausses et poursuivre sa quête, ou partir sans la moindre réponse ? Voilà un dilemme qui n'est pas sans le perturber. Mais en premier lieu, il doit se relever et bien observer les pierres tombales. Ensuite, il lui faudra prendre une décision. Persévérer ou fuir.

Soudain, il se remémore ce que disait sa mère lorsqu'elle cherchait quelque chose : *Saint-Antoine-de-Padoue, nez fourré partout, aide-moi à trouver ce que je cherche*. « S'il vous plaît, supplie-t-il, conduis-moi à la tombe de Linda Morin-Blais. » Sa demande faite, il compte jusqu'à dix et salue sa belle maman d'amour, partie depuis bientôt neuf ans. Mais pourquoi sa demande serait-elle exaucée ? Après tout, il n'a pas perdu une chaussette ! Il souhaite tout de même que le truc de sa mère fonctionne. Il cherche la pierre tombale de Linda Morin-Blais, décédée le 22 avril 1974. De même, il veut savoir si sa

filles Émilie-Rose Blais repose à ses côtés. Est-ce que cette dernière est officiellement morte? Est-ce que le délai de disparition est échu, ou est-ce qu'on l'a retrouvée en vie? S'il n'y a aucune information sur la date de décès de l'enfant, nul espoir de la retrouver. Il faudrait alors prévoir une rencontre avec la grand-mère dans l'espoir d'obtenir une photographie de Linda, du bébé et du père afin de faire un portrait-robot d'Émilie-Rose.

Roger se lève enfin, époussette ses vêtements remplis de terre, puis emprunte la direction que son instinct lui dicte. Il longe la rangée, tourne à droite et avance sans s'interroger. Il croise plusieurs allées, mais poursuit sa route sans changer de voie. Au bout du chemin, il tourne à gauche et prend le sentier situé à sa droite. Après quoi, il marche durant au moins un mètre avant de rebrousser chemin. Nerveusement, il se positionne devant un gros monument. Des larmes s'échappent de ses yeux lorsqu'il lit le nom inscrit sur la pierre tombale : Solange Deschamps.

La pierre tombale est aussi discrète que l'a été la dame durant son vivant. Placée entre deux impressionnantes pièces en marbre, on la remarque toutefois sans peine. L'épouse de Georges Gilbert est décédée le 8 mai 1975. D'un geste spontané, Roger jette un œil à sa montre. Il tremble en prenant connaissance de la date du jour. Mardi 3 mai 1994. Dans cinq jours, Solange aura quitté ce monde depuis dix-neuf ans. Malgré tout, il se souvient d'elle comme s'il l'avait vue la veille ! Il la salue tout en essuyant ses larmes, puis continue sa morbide promenade sans trop espérer atteindre son objectif. Comme il regrette de ne pas avoir osé déranger la mère de Linda ! À coup sûr, elle l'aurait conduit au bon endroit. En revanche, il aurait eu du mal à lui expliquer le but de ses recherches. C'est pourquoi il était préférable d'agir seul. Il n'a aucun repère, mais il garde tout de même un petit espoir. Il repart donc et avance lentement. À deux rangées de son point de départ, il croit apercevoir le nom *MORIN* inscrit sur un splendide monument. Il n'y a que les familles fortunées qui peuvent se permettre une aussi grosse dépense ! Il accélère le pas en s'interrogeant sur la profession du père de la défunte. Il est si heureux d'avoir résisté à l'envie de quitter les lieux, qu'il ne porte aucune attention au trajet qu'il effectue ni à ceux qui l'observent.

Il marche dans l'espoir d'obtenir des réponses. Il appréhende celles qu'il trouvera, mais sachant que toutes les quêtes sont sujettes

à bouleverser ceux qui les entreprennent, il poursuit son chemin. En arrivant devant la pierre tombale, il lit les noms des défunts et la date de décès de chacun. Tout d'abord, il est inscrit : Gaétan Morin (1935-02-05 à 1975-11-05). Roger est ému. Ce père est allé rejoindre sa fille, décédée quelque dix-huit mois avant lui. Sous son nom, l'avocat peut lire : Adèle Picard, épouse de Gaétan Morin : (1940-06-16 à ...). Ensuite, figure le nom de leur fille : Linda Morin-Blais (1952-12-26 à 1974-04-22), puis celui de Émilie-Rose Blais (1972-08-21 à 1981-05-22). Immédiatement, l'avocat effectue le calcul. «Sept ans, se dit-il, c'est le délai prescrit pour conclure au décès d'une personne disparue.» Il semble qu'il devra patienter avant d'obtenir des réponses.

En voulant redresser le pot de fleurs placé au-dessus du nom d'Émilie-Rose, il remarque une faille dans une section du monument. Délicatement, il tire sur un petit carré de pierre. Dès qu'il le tient dans sa main gauche, il se penche, puis voit quelque chose scintiller. Curieux, il insère son auriculaire et, de sa main droite, tire sur un bout de ficelle.

À sa grande surprise, une clé est attachée à la ficelle. Rapidement, il la cache dans la poche de son pantalon et remet la pierre à sa place. Ensuite, il laisse tomber le pot de fleurs sur le sol et le replace aussitôt. Nerveux, il se questionne sur la clé qu'il vient de trouver. Il ignore ce qu'elle ouvre et encore moins pourquoi on l'a déposée là. Sans prendre le temps de l'examiner, il se dit que le mieux serait de retourner au bureau. Bonne idée, car aussitôt, le son d'un projectile frôlant son oreille gauche se fait entendre, ce qui n'est pas sans l'effrayer. Décidément, le mieux est de fuir et de contacter l'enquêteur responsable du dossier de Linda Morin-Blais pour lui demander quelles seraient les démarches à entreprendre pour réclamer la réouverture de l'enquête.

En apercevant quelqu'un descendre d'un arbre, Marco Couture se questionne. Il est persuadé que l'homme qu'il voit en ce moment est un professionnel qui n'a pas reçu l'ordre de tuer sa cible, mais juste de l'effrayer. Il doit informer son patron au plus vite qu'un tueur à gages a tiré un coup de feu en direction de Roger Després. Mais avant, il s'approche pour examiner la pierre tombale, sans toutefois

s'attarder, car il ne faut surtout pas qu'il perde la trace de l'avocat. Après s'être assuré que le tireur a quitté les lieux, il s'approche prudemment dans l'allée, s'arrête, prend une photo, et s'éloigne. Soudain, une deuxième détonation résonne. Le détective plonge au sol, attend deux secondes, se lève, et observe les environs, bien caché derrière un monument. N'entendant plus rien que le silence, il se précipite vers le stationnement, non sans se demander si l'avocat est toujours en vie. Si tel n'est pas le cas, bye bye contrat. De même, le patron pourrait dire adieu à sa quête.

Étant d'avis que ce n'est pas le moment de pleurnicher sur son sort ni sur celui de son patron, Marco se dit que le mieux à faire est de poursuivre sa mission. Rendu dans le stationnement, il est surpris de n'y trouver aucun véhicule. Il est temps de retourner à Sherbrooke. Il semble que le coup de feu servait d'avertissement. Marco s'installe au volant de sa vieille guimbarde, compose le numéro de téléphone de son patron et roule à vive allure vers l'autoroute 10, direction Sherbrooke, non sans espérer qu'il rattrapera Roger Després. La voix de son supérieur le fait sursauter. Tout en conduisant, il lui dresse un résumé des derniers événements.

Roger réfléchit à la suite des choses. Il a trouvé une clé qui, selon sa taille et sa forme, ressemble à une clé de casier. Est-ce que Georges aurait camouflé des documents ailleurs que dans l'armoire du bureau? Tout en roulant sur l'autoroute, l'avocat s'efforce de deviner les intentions du journaliste. Et si ces documents ne servaient qu'à allumer une étincelle pour l'amener à trouver les véritables raisons du départ de son beau-frère? Qu'est-ce qui a provoqué la fuite de ce dernier? D'une part, il y a des articles de journaux traitant d'un accident de la route survenu en avril 1974. Après quoi, Roger trouve une clé qui le mènera sûrement vers un autre indice. Pas de doute, une visite à la bibliothèque municipale s'impose, histoire de consulter les archives. Ce sera un travail minutieux, mais dans ses cordes. Son expérience en droit commercial lui permettra d'établir un plan qui saura l'amener à résoudre cette affaire. Selon ce qu'il est à même de comprendre, c'est que son beau-frère l'a mandaté pour élucider un meurtre déguisé en accident. Comme il regrette de ne pas avoir ouvert cette armoire

avant ! Mais, comme le dit si bien l'adage, mieux tard que jamais.

Rendu à Sherbrooke, Roger emprunte la sortie menant à l'auto-route 610 et regarde l'heure sur le cadran près du volant. Dix heures trente. Tout ce qu'il espère, c'est qu'à la bibliothèque, il pourra accéder rapidement à un terminal.

Frédérique se réveille doucement. En ouvrant les yeux, elle constate qu'elle s'est endormie sur le divan. Au moins, elle est parvenue à oublier son horrible cauchemar. À présent, elle se sent d'attaque pour vivre pleinement cette journée ensoleillée. Elle se lève d'un bond et se dirige vers la salle de bain. Mais voilà que chemin faisant, elle ne se sent pas bien. Elle est nerveuse, comme si elle pressentait un drame. Vu l'absence, depuis sa naissance, d'un adulte pour la guider, elle a appris à écouter son instinct, qui l'informe toujours quand quelque chose d'habituel se prépare. Contrairement à ce que certains prétendent, elle n'est pas une sorcière, mais bien une personne à l'afflux des vibrations. Elle ignore toutefois si l'événement à venir la touchera elle ou un proche. À ce chapitre, sa petite voix intérieure reste muette, mais elle se dit que c'est peut-être mieux ainsi. Car déjà, le simple fait de savoir qu'un accident se produira la fait trembler de tout son être. Ne lui reste plus qu'à espérer que la tragédie ne sera pas fatale. Sachant qu'elle n'a aucun pouvoir sur son destin ou sur celui des autres, le mieux à faire est de chasser cette sensation. Quant à ses tremblements, elle sait qu'ils cesseront dès la fin de l'incident. Pour le moment, le mieux à faire est de manger, mais le nœud qui s'est logé dans son estomac lui coupe toute envie d'avaler quoi que ce soit. Elle se rend tout de même à la cuisine, prend la bouteille de jus d'orange dans le réfrigérateur, et en remplit un verre qu'elle boit d'un trait.

Soudain, elle ressent une folle envie d'aller à la bibliothèque. Elle ignore pourquoi, mais sans plus attendre, elle se prépare à s'y rendre. Elle ouvre le tiroir à paperasse, d'où elle retire un dépliant de la Société de transport de Sherbrooke pour vérifier l'horaire du bus menant là-bas.

À onze heures cinq, Roger pénètre dans la bibliothèque municipale de Sherbrooke et se rend au département des archives. Les articles du journal local étant répertoriés dans un fichier facile à trouver, il espère qu'il parviendra rapidement à obtenir toutes les réponses qu'il cherche. L'origine de l'explosion de la voiture est sûrement expliquée dans la rubrique des nouvelles judiciaires.

L'avocat se présente au comptoir d'accueil et attend. Au bout d'un moment, une vieille dame à la chevelure poivre et sel l'invite à s'approcher.

— Bonjour, monsieur, comment puis-je vous aider?

— Je voudrais consulter des archives, est-ce que vous pourriez m'indiquer la salle où je dois me rendre?

— Je vais voir s'il y a un terminal de disponible.

La préposée vérifie les locations, puis annonce :

— Il n'y a pas de problème, monsieur ! Un terminal est libre. Il me faut juste votre carte de membre pour inscrire l'information dans nos fichiers.

Sans délai, Roger lui montre sa carte. Dès que la dame a terminé de noter le numéro et l'heure d'arriver du client, elle confirme l'identité de ce dernier, s'assure que son adresse est inchangée, puis pointe l'escalier en indiquant :

— Vous pouvez vous rendre au deuxième étage, la salle se trouve à votre droite.

— Je vous remercie. Est-ce que vous fermez à midi?

— Non. Votre accès est valide pour les quatre-vingt-dix prochaines minutes. Si vous manquez de temps, vous devrez revenir au comptoir pour vous inscrire de nouveau. Si personne d'autre ne souhaite réserver de terminal, nous pourrons vous accorder une heure additionnelle.

— D'accord. Est-ce que je vais devoir réserver une plage horaire pour demain si la salle n'est plus libre et que je n'ai pas terminé?

— Oui, ce sera possible.

— Je vous remercie. Je vais voir si je devrai revenir. À plus tard.

— Bonne chance dans vos consultations.

Une fois arrivé dans la salle informatique, Roger s'installe et entame ses recherches. Sur le clavier de l'ordinateur, il tape : *La Tribune de Sherbrooke, avril 1974*. Le fichier étant lourd à télécharger, le délai est long avant que le contenu ne s'affiche. L'avocat parcourt les choix qui s'offrent à lui. Ne trouvant pas ce qu'il veut, il clique dans le rectangle de recherche et spécifie sa demande en écrivant : *accident de la route, 22 avril 1974*. Aussitôt, des images apparaissent à l'écran. Faisant défiler les pages lentement, Roger prend le temps de lire les titres et les détails afférents à chacune de celles-ci. Or, il ne trouve rien. Déçu, il appuie son dos sur le dossier du fauteuil et réfléchit. Puis, le chiffre 23 lui vient en tête. Hé oui ! Puisque l'accident s'est produit la veille en fin de journée, il se doit de modifier la date. Il tape donc : 23 avril 1974. Il ne suffit que de quelques secondes pour voir le titre : *Un accident de la route fait trois victimes*.

Connaissant le début de la triste histoire, Roger fait défiler les articles. Puis, le 30 avril, un titre attire son attention. *Funérailles émouvantes de Linda Morin et du petit Guillaume Veilleux*. L'avocat se redresse et poursuit la lecture. « *Les parents du bambin, Chantal et Guy Veilleux, se sont effondrés. Tout au long de la cérémonie religieuse, ni l'un ni l'autre n'arrivait à retenir ses larmes et à cacher sa souffrance. Les proches du policier et de sa conjointe ont dû les aider dans cette difficile épreuve. Le gamin et Linda Morin-Blais sont décédés dans un accident de la route il y a de cela une dizaine de jours* ».

Roger poursuit ses recherches, jusqu'à ce qu'il tombe sur cet article daté du 2 mai 1974 : « *Selon les circonstances de l'accident et de la chute de la Volvo, les spécialistes en sont venus à la conclusion que la conductrice a perdu le contrôle de la voiture lorsque celle-ci a traversé une grande mare d'eau. Probablement par manque d'expérience, la jeune femme aurait freiné trop brusquement, ce qui aurait provoqué la catastrophe. Pour le moment, il est impossible d'établir le lien entre l'accident et l'explosion. Dans son rapport, le coroner mentionne que la principale cause des décès résulte de l'expulsion des corps lors de l'impact. Or, après un examen minutieux de la carcasse de l'auto, un spécialiste a trouvé une charge explosive sur le moteur. Celle-ci était reliée à un dispositif à retardement. Le choc engendré par les tonneaux et la chute de la Volvo aurait provoqué prématu-*

rément l'explosion. Puisque la voiture appartenait à l'avocat Rémi Blais, le mari de la conductrice, ce dernier a longuement été interrogé, ainsi que le père de Guillaume Veilleux.»

La lecture de cet article terminée, Roger cherche à percer le mystère entourant la disparition du corps du bébé. Et s'il essayait d'accéder au dossier de la Sûreté du Québec? Qui sait? Le rapport des enquêteurs est peut-être bien public, même si cet événement remonte à vingt ans.

Avant de quitter le site, l'avocat inscrit la date du décès officiel d'Émilie-Rose Blais: 22 mai 1981. Après un long délai, des informations finissent par apparaître à l'écran. Georges Gilbert a écrit un article détaillé sur les circonstances ayant conduit à la détermination d'une date de décès de la fille de Linda Morin-Blais et de Rémi Blais. Rapidement, Roger lit les renseignements qu'il connaît déjà, jusqu'à ce qu'il tombe sur ce dernier passage qui n'est pas sans l'attrister: *«L'enquêteur Francis Charron a dû renoncer à la conclusion de cette affaire et la classer non résolue. Le départ de Robert Sirois, l'ancien ami de cœur de Linda Morin, et l'absence de preuves l'ont obligé à abandonner l'enquête. Croyant à une erreur, le père du petit Guillaume a crié haut et fort sa grande tristesse, ainsi que celle de son épouse».*

Du coup, Roger se souvient qu'il avait entendu dire que Guy Veilleux s'était accordé une année sabbatique pour effectuer des recherches personnelles sur cette affaire et qu'avec les années, il était devenu un enquêteur de renom. C'est pourquoi l'avocat se rend tout de suite à son bureau pour appeler la Sûreté du Québec. Peut-être bien que ce Guy Veilleux y travailler toujours...

À quelques pas de la porte d'entrée de la bibliothèque, Frédérique feuillette un bouquin sans vraiment y porter attention. En lieu et place, elle observe discrètement les personnes et les ombres qui circulent autour d'elle. Elle ne sait pas pourquoi elle est là, elle n'a fait que suivre son instinct. Soudain, le comportement d'un jeune homme l'intrigue. Il se cache, c'est évident! Puis, elle reconnaît facilement l'une des personnes qui descendent l'escalier. L'individu tient une mallette noire dans une main, et un chapeau dans l'autre. L'expression sur son

visage et son allure laissent deviner qu'il se passe un truc inhabituel. Il vise la porte de sortie sans voir Frédérique. «Que fait-il ici?» se demande cette dernière. Sadie lui avait pourtant dit que son père travaillait au réaménagement de son bureau afin de préparer l'arrivée de Charles. Qu'est-ce qui l'amène à la bibliothèque? La jeune femme jette un œil vers l'étage supérieur en s'interrogeant sur ce qui s'y trouve. Le meilleur moyen de le savoir, c'est de s'y rendre, ce qu'elle fera dès que monsieur Després sera sorti. Elle continue d'examiner les lieux. L'homme vêtu d'un T-shirt noir et d'une casquette de la même couleur n'a pas bougé. Il semble surveiller Roger Després. Sans hésitation, elle marche vers lui avec l'intention de lui bloquer l'accès au hall. Elle avance d'un pas ferme, lui donne un coup d'épaule, se retourne, et soutient son regard en disant simplement :

— Oups ! Je suis désolée. Est-ce que je peux vous aider à ramasser les dégâts que j'ai causés?

— Ça va, lance Marco Couture en la fixant.

Il se sent mal d'avoir été remarqué par cette femme. À n'en point douter, une lutte entre elle et lui se joue. Comme il est le premier à baisser les yeux, cela signifie qu'elle gagne la première manche. «Elle a du cran», note le détective avant d'abandonner le combat. Parfois, il vaut mieux renoncer que de persévérer et perdre un temps fou à vouloir gagner à tout prix. Son contrat consiste à suivre Roger Després et de rendre des comptes à son patron. À midi, il quitte donc la bibliothèque sans la moindre inquiétude, sachant que comme toujours, l'avocat sera bientôt à son bureau, tout juste après s'être arrêté à ce restaurant du coin qu'il fréquente tous les jours.

Fière de sa victoire, Frédérique monte à l'étage et pénètre dans la salle des ordinateurs. Elle s'assoit ensuite devant un terminal et parvient à trouver tous les documents ouverts par ce dernier.

À 13h30, Roger entre dans l'immeuble de bureaux en maugréant. Pour commencer, le restaurant était bondé et il n'y avait presque plus rien de disponible parmi les spéciaux du midi. Il a donc dû se contenter d'un hamburger, d'une portion de frites et d'un café. Il aurait pourtant eu besoin de calme, d'une soupe chaude et d'un bon

repas santé. De plus, dehors, il y avait beaucoup de circulation et de va-et-vient sur le trottoir, alors que la rue principale était envahie par des automobilistes enragés. Une camionnette bleu foncé bloquait une partie de l'artère, si bien que les piétons devaient la contourner pour pouvoir accéder à la gare située en face de l'établissement commercial. Roger est aussi en colère parce que les responsables de l'édifice n'ont pas avisé les locataires que des travaux devaient être effectués aujourd'hui. Tout ceci, sans oublier le gaillard à la chevelure blonde qui l'a sauvagement bousculé. Lorsqu'il passe devant le bureau d'accueil, il aperçoit Steve, le gardien de la sécurité, qui discute au téléphone. Celui-ci lui adresse un signe de la main, sûrement pour lui faire comprendre qu'il tente d'obtenir des explications en lien avec les travaux. Après avoir pris l'ascenseur, Roger se rend à son bureau. Dès qu'il y met les pieds, le téléphone sonne. Persuadé qu'il s'agit de Claudette, il répond d'une voix familière et sans protocole.

— Bonjour, mon amour.

— Je suis désolé de vous décevoir, mais je ne suis pas celle que vous espérez. Je vous appelle pour vous servir un sérieux avertissement. Je vous ordonne de cesser vos recherches et de vous concentrer sur le réaménagement de votre bureau.

Puis, l'individu raccroche sans rien ajouter. Assis dans son fauteuil en cuir bourgogne, les coudes appuyés sur son pupitre et les mains placées autour de sa nuque, l'avocat s'interroge sur les raisons de cet appel. Comment cet homme sait-il qu'il réaménage son bureau? La crainte d'éventuelles représailles commence à le stresser. Ceci le ramène à Georges. Son beau-frère a quitté la région en octobre 1982. Il s'en souvient, car cette date correspond au déménagement de sa petite voisine et de son père, Bernard Coté. Ce dernier devait souvent s'absenter et Frédérique, laissée seule durant de longues périodes, venait régulièrement chez les Després. Existe-t-il un lien entre ces deux départs?

Pour le savoir, Roger doit poursuivre sa quête. Nul doute que les documents camouflés dans son bureau lui seront très utiles. Sûr qu'il y a beaucoup plus que ce qu'il a découvert jusqu'à présent! En pensant aux noms des victimes de l'accident, celui de Guillaume Veilleux lui trotte dans la tête. Il doit absolument discuter avec son père. Il compose donc le numéro du poste de police de Sherbrooke. En appre-

nant que Guy Veilleux n'y travaille plus, il n'est pas vraiment étonné. L'agent qui lui a répondu lui a suggéré de vérifier auprès de la Sûreté du Québec, car selon lui, l'ex-policier aurait été promu à un poste d'enquêteur.

— Il est toutefois possible qu'il ait pris sa retraite, d'ajouter l'homme. Si tel est le cas, son remplaçant pourra peut-être vous aider à le retracer.

Confiant, Roger fait une tentative auprès du bureau des enquêteurs. La téléphoniste prend ses coordonnées et l'informe que Guy Veilleux a bel et bien pris sa retraite, mais que Réjean Simard, son remplaçant, le rappellera dès que possible. En attendant le retour d'appel Roger se lève et marche vers la pièce adjacente au bureau principal pour examiner le contenu de l'armoire, dans l'espoir de trouver une note ou un indice susceptible de l'aider à résoudre l'énigme. En apercevant la machine à déchiqueter, il s'en empare et l'apporte. Tout ce qu'il jugera inutile sera détruit. Il sort un grand cartable noir de la caisse et le dépose sur la tablette la plus haute de l'armoire en se disant qu'il l'examinerait plus tard, puis fait de même avec l'épaisse enveloppe jaune. Le reste des documents semble se résumer à des articles de journaux. Sont-ils tous rédigés par Georges Gilbert? Ont-ils été placés là pour brouiller les pistes ou est-ce que le journaliste les a consciencieusement choisis pour expliquer les véritables raisons de son départ?

Avant de se pencher sur la question, Roger va à son pupitre pour y prendre une grande enveloppe, un calepin et un stylo bleu. Lorsqu'il s'y rend, le téléphone sonne à nouveau. Nerveusement, il prend le combiné, le pose sur son oreille et ne dit rien. Seul son souffle laisse savoir à l'interlocuteur qu'il est bien là.

— Je ne suis pas certain d'avoir été clair.

— Vous avez raison, monsieur, car je n'ai aucune idée de ce dont il était question, tout à l'heure.

— Je sais que vous menez une enquête. Or, il est inutile de continuer, encore moins de nier vos intentions.

— Je vous le répète, je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Je vous suggère fortement de vous rendre immédiatement à la gare avec la clé que vous avez trouvée au cimetière, le cartable noir

et l'enveloppe jaune. Rendez-vous à la section des casiers et attendez mon signal. Ajustez votre montre... Il est présentement quatorze heures vingt-cinq et je veux que vous soyez à l'endroit désigné dans exactement dix minutes. Le décompte va commencer dès que j'aurai raccroché.

Tremblant de tout son être, l'avocat regarde l'horloge placée sur le mur, à côté d'un cadre. Sur celui-ci figure une magnifique photo de famille réunissant sa femme Claudette et leurs trois enfants. Les minutes sont comptées. Tout se bouscule dans la tête du quinquagénaire. Il fixe la porte de la pièce contenant la grande armoire remplie de secrets en s'interrogeant sur ce que veut le malfaiteur. Pourquoi veut-il mettre la main sur ces documents? Décidément, si Georges a caché ces papiers avant son départ, cet homme en a mis du temps avant de réagir! Machinalement, Roger jette un coup d'œil à sa montre. Ensuite, il ferme les yeux en tentant de visualiser le parcours qu'il devra emprunter pour se rendre à la gare. Définitivement, le délai est impossible à respecter. Il n'est pas bête au point de se jeter dans la gueule du loup! Rien ne lui confirme qu'il ne sera pas tué ou pris en otage pendant que cet escroc fouillera son bureau pour trouver ce qu'il cherche! Comment connaît-il l'existence du cartable, de la grande enveloppe et de la clé?

Soudain, un bruit sourd se fait entendre, alors qu'il ne reste que quelques minutes avant le rendez-vous. Roger court vers la fenêtre donnant sur la gare. Des éclats de verre recouvrent la chaussée et le bâtiment est en grande partie détruit. Il voit des gens en panique, des personnes étendues au sol et des véhicules endommagés. Une bombe? Les jambes molles, le cœur sens dessus dessous, il pleure, tremble, puis tombe. Assis par terre, il n'arrive plus à réfléchir. Il doit trouver une façon de remettre les documents à Guy Veilleux. À son avis, cet homme est le seul qui peut poursuivre cette enquête.

Près de la gare, les ambulanciers s'affairent à transporter les nombreux blessés. Un homme au visage joufflu se penche vers un corps inerte caché sous les décombres. La jolie jeune femme est recouverte de débris de verre. Il lui prend délicatement la main gauche et vérifie ses signes vitaux. Après quoi, il s'agenouille pour s'enquérir

de son état général. Elle est inconsciente et devra être conduite vers un centre hospitalier. Au même moment, un policier s'amène pour lui annoncer qu'il n'y a plus de place dans les hôpitaux de Sherbrooke, mais qu'il fera les démarches nécessaires pour s'assurer que les autres victimes puissent être accueillies à Magog. Au bout d'un bref instant, il revient pour informer les ambulanciers que l'équipe d'urgence de Magog est prête à recevoir plusieurs blessés. Sans délai, une vague d'ambulances quitte les lieux de l'explosion pour gagner au plus vite la ville touristique située à une trentaine de minutes de route.

Couchée sur une civière, Frédérique reprend difficilement ses esprits. Elle peine à se rendre compte de ce qui s'est passé. Elle ne sait pas si le bruit était réel tant il ressemblait à celui qu'elle entend constamment dans ses cauchemars. Serait-ce vraiment des rêves prémonitoires? En la voyant s'agiter, un infirmier se précipite vers elle.

— Toutes les ambulances sont parties, lui souffle-t-il. Dès que les prochains véhicules seront revenus, nous vous conduirons dans un centre hospitalier. D'ici là, ne bougez surtout pas, mademoiselle. Il y a des morceaux de vitres sur votre visage et quelques débris sont logés près de vos yeux.

— Que s'est-il passé?

— Une explosion.

— Une quoi?

— Une bombe a éclaté.

— Est-ce qu'il y a eu plusieurs blessés?

— Malheureusement, oui.

— Est-ce qu'il y a eu des morts?

— Je ne sais pas. Mon rôle est de prodiguer les premiers soins aux gens en attendant qu'ils soient transportés à l'hôpital. S'il vous plaît, attendez-moi, je reviens dans deux minutes.

Frédérique a des frissons. Elle ne souffre pas, mais ressent la présence de l'ange de la mort dans les parages. Elle, elle a eu de la chance, puisqu'apparemment, elle était loin du lieu de l'explosion. Elle réfléchit en essayant de deviner l'endroit où la bombe a été posée. Près de la porte, elle a vu une série de casiers destinés aux voyageurs. Soudain, elle sursaute lorsqu'une main se pose sur elle.

— Je suis de retour, lance l’infirmier. Une ambulance arrive. Je vais rester près de vous jusqu’à ce qu’on vous prenne en charge.

— D’accord. Merci.

En examinant consciencieusement les feuilles, les bouts de papier et les articles de journaux, Roger remet la main sur la vieille enveloppe jaune. Il l’ouvre et en retire une pile de photographies. Sur la première, il y a deux hommes dans un stationnement qui semblent échanger des documents. Le photographe se tenait visiblement loin de la scène, mais avec un appareil spécialisé, il sera possible d’agrandir l’image et de mieux distinguer les visages. Sur la seconde, deux hommes et une femme mangent dans un restaurant chic. Le décor est somptueux. À l’arrière-plan, un gars costaud vêtu d’un habit noir, d’une chemise blanche et d’une cravate bleue surveille le va-et-vient des gens qui circulent autour de la table. S’agit-il des mêmes personnes qui se trouvent sur la photo précédente?

Encore une fois, la nouvelle technologie permettra à Guy Veilleux ou à son remplaçant de les identifier. Selon l’avocat, en examinant leurs vêtements, ces rencontres ont eu lieu au cours des années 70. Ces gens sont-ils responsables de l’explosion de la Volvo? Est-ce Georges qui a pris ces clichés, ou la personne qui vient de menacer Roger? Alors qu’il entend les sirènes des véhicules d’urgence, une question se pose dans la tête de l’avocat. Qui est donc celui que l’a appelé? L’auteur de la bombe?

Durant le trajet, Éric prend les signes vitaux de la jeune femme qui n’a aucune pièce d’identité sur elle. Comme il y a beaucoup de circulation sur l’autoroute 10, Norbert fait de son mieux pour conduire l’ambulance sans brusquer la patiente. Les blessures de cette dernière ne sont pas très graves comparativement à celles de l’homme qu’il a transporté plus tôt vers le centre hospitalier de Sherbrooke.

Il doit se concentrer sur la route, tout comme il lui faut chasser les images macabres du drame auquel il vient d’assister. Heureuse-

ment, une fusillade n'a pas suivi l'explosion et le bâtiment n'est pas entièrement détruit. Il n'y a que la section avant de la gare qui a écopé, soit celle contenant les casiers destinés aux voyageurs.

Pour éviter de devoir discuter avec l'ambulancier, Frédérique garde les yeux fermés tout en résistant à l'envie de dormir. Non seulement elle a subi un traumatisme, mais de plus, elle craint que son cauchemar soit devenu une réalité ! Elle a été blessée par des débris de verre. Elle se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment, à l'instar de plusieurs personnes qui malheureusement, ont été plus gravement touchées qu'elle.

Roger s'empare d'une loupe pour examiner la troisième image. Un homme tend une enveloppe à une dame coiffée d'un grand chapeau noir. La scène se déroule dans un parc. Est-ce l'homme qui reçoit l'enveloppe ou le contraire ? Qui est cette femme ? Élégante, exubérante, elle n'est pas sans rappeler le personnage de Cruella dans le film *Les 101 dalmatiens* ! L'avocat est intrigué par le visage de l'homme. Il est certain de l'avoir déjà vu, mais ne parvient pas à l'identifier. Voilà une information qui serait pertinente. En remettant ces photographies à un enquêteur, il est persuadé qu'on réouvrira l'affaire. Sûrement, aussi, que les documents et la clé pourraient constituer des éléments essentiels. Du coup, il pense à la mère de Linda Morin et aux parents du petit Guillaume Veilleux qui ignorent encore ce qui a pu causer la mort de ces innocentes victimes. Et que dire de la mystérieuse disparition de la petite Émilie-Rose Blais !

À seize heures quarante, l'homme de loi prend tous les papiers inutiles et entreprend de les déchiqueter. Après quoi, il les dépose dans des sacs verts, qu'il laisse derrière la grande armoire. Une heure quinze plus tard, il ramasse le cartable noir et les deux enveloppes dans l'intention de les emmener chez lui. Puis, en touchant la poignée de la porte, il se remémore les deux hommes qu'il a aperçus au cimetière de Magog et se dit qu'il ne devrait se promener dehors avec des documents que ces individus souhaitent certainement détruire. Il va donc les remettre à leur place originale.

En roulant vers sa demeure, il est persuadé d'avoir agi pour le mieux. Il n'a conservé sur lui que la clé. Il y a certainement une raison

qui explique pourquoi cet objet s'est retrouvé dans le monument de la famille Morin ! C'est pourquoi il la gardera sur lui en tout temps. Méfiant, tout le long du trajet, il jette constamment un œil dans son rétroviseur.

Dans les hôpitaux de Sherbrooke et des environs, bon nombre de blessés ont pu obtenir leur congé et regagner leur tanière. Dans les salles d'attente, des gens pleurent la perte d'un être cher, alors que d'autres affichent un air inquiet, font les cent pas, ou encore, sont rivées sur leur siège. Nul n'ignore qu'aux soins intensifs, des blessés luttent pour leur survie.

Au centre hospitalier de Magog, Frédérique s'affole. Elle combat la fatigue en repensant à son affreux cauchemar. Si des infirmiers sont déjà passés la voir, le médecin, lui, tarde à arriver. Elle sait que la situation est grave pour plusieurs, mais elle a vraiment hâte d'obtenir son congé. De son propre avis, elle n'a subi aucun traumatisme sérieux. Comme un pansement couvre son visage et ses yeux, l'envie de sombrer dans le sommeil est très grande. Le bruit de l'explosion était identique à celui qu'elle entend dans ses rêves depuis des semaines. Incapable d'apaiser ses angoisses, elle appuie sur le bouton panique qu'une infirmière a déposé sur son ventre. Aussitôt, Stéphanie accourt vers la petite pièce. Elle éloigne le rideau, s'approche du lit, puis, en éteignant l'alarme, demande à la patiente :

— Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle ?

— Je veux m'en aller d'ici ! hurle Frédérique. J'étouffe ! Je dois partir ! Allez chercher le médecin afin qu'il signe mon congé.

— Il n'est pas disponible pour l'instant.

— Alors, enlevez-moi ces pansements ! Je veux retourner chez moi ! Je vais bien !

— Calmez-vous, mademoiselle, je vous en prie. Il sera bientôt là !

Ayant tout entendu, Michel Leblanc ne tarde pas à se présenter au chevet de la patiente. Il prend sa pression en lui décrivant ce qu'il fait.

— Est-ce que vous êtes le docteur?

— Oui.

— Alors, enlevez-moi ces bandages. Je dois pouvoir voir si je veux rentrer à la maison.

— Il n'est absolument pas possible de quitter les lieux. C'est trop dangereux.

— Je me fous carrément des conséquences de mon choix ! Si vous ne me retirez ces bandages, je vais le faire moi-même avant de m'enfuir !

— Soyez raisonnable. Je vais retirer les morceaux de verre dès qu'une salle sera disponible.

— Vous n'allez pas me faire croire que vous ne pouvez pas effectuer cette intervention ici !

— C'est pourtant le cas.

— Je déteste cet endroit ! Ça pue et sans mes yeux pour voir, je n'ai aucun repère.

— Je vais vous administrer un calmant.

— Je ne souffre pas, je veux juste m'en aller.

— Le niveau de votre pression est trop élevé pour que je vous laisse partir. Je préfère vous garder en observation pour la soirée, peut-être même pour la nuit.

— Ma pression est haute parce que j'ai une sainte horreur des hôpitaux !

— Bon ! lance l'interne, plutôt bouleversé, je vais tenter d'accélérer les choses, mais promettez-moi d'être sage jusqu'à mon retour.

— C'est promis.

Dans le couloir, Marco Couture attend le moment opportun pour s'approcher de Frédérique. Sachant que son patron lui demandera des nouvelles d'elle, il doit avoir une petite conversation avec cette jeune femme. Il se faufile donc dans la minuscule salle et sourit en voyant

qu'un tissu semblable à une serviette blanche recouvre le visage de la blessée.

— Bonsoir, souffle-t-il. Comment vous sentez-vous?

— Qui êtes-vous?

— Un ami de votre père.

— Mon père n'a aucun ami.

— Vous vous trompez, mademoiselle.

— Alors, parlez-moi de lui.

— Votre sœur Natalie étudie dans un collège privé situé à Drummondville et votre frère Nicolas, lui, fréquente un école en Allemagne.

— Ça ne veut rien dire.

— Votre mère s'appelle Monique Chapais. Durant les vacances, vous vivez à Francfort, en Allemagne.

— C'est n'importe quoi !

— À la naissance des jumeaux, votre mère a dû être longtemps hospitalisée. Vous aviez sept ans lorsque vous avez quitté Sherbrooke pour vous établir en Europe.

— Supposons que je vous crois. Qu'est-ce que vous faites ici?

— Je veux m'assurer que vous allez bien. Vous connaissez les inquiétudes de votre père lorsqu'il s'agit de votre bien-être.

— Vous êtes en train de me dire que mon père vous a engagé pour me suivre? Est-ce que vous êtes un détective privé?

— Non, vous avez trop d'imagination. Je suis un ami de votre père et j'étais à la gare lorsque la bombe a éclaté. Lorsque je vous ai aperçue et que j'ai vu les ambulanciers vous emmener, je me suis permis de les suivre.

— Est-ce que vous pouvez m'aider à quitter l'hôpital?

— Je ne sais pas. J'entends du bruit... Je dois me cacher, car je ne dois pas être ici. À plus tard.

Marco quitte rapidement l'hôpital, heureux de savoir que Frédérique n'a que quelques égratignures au visage. Sachant qu'elle sera vite

remise sur pied, il s'empresse de retourner à Sherbrooke. Puisqu'il est persuadé que Roger Després est chez lui, il pourra dormir après avoir fait un rapport complet à son patron.

Chapitre 3

Vendredi 6 mai 1994

Le soleil brille et la température est idéale pour une randonnée à vélo. Depuis l'explosion et la présence d'individus louches au cimetière de Magog, Roger a préféré rester discret, cesser ses recherches et rester à la maison en espérant se faire oublier des gangsters. Question de ne pas l'inquiéter, il a menti à sa femme en lui disant que l'aménagement du bureau réclamait un travail beaucoup moins ardu qu'il ne l'avait d'abord cru.

Après deux jours de repos, il éprouve l'envie de se dégourdir un peu et pour ce faire, rien de mieux qu'une balade à bicyclette. Voilà qui l'aidera à relaxer et à diminuer la tension des derniers jours. Il revêt son chandail, son cuissard et ses chaussures, enfle son manteau et descend au sous-sol. Il franchit le seuil de la porte menant directement au garage, inspecte sa bécane, la saisie par le guidon, puis marche vers la sortie. Une fois dans la rue, il s'installe et roule vers le petit lac Magog. Il emprunte la rue Beckett, et tourne sur la rue Prospect. En longeant le terrain de golf, il sourit. Lorsqu'il y frappera quelques balles, demain, ce sera le summum. Puisse Charles accepter de l'accompagner !

Il est tellement concentré, qu'il ne se rend pas compte que deux individus le surveillent et que Frédérique le salue en le croisant. Puis, au bout d'un moment, il augmente la cadence sans raison apparente. Voyant qu'il roule soudainement de façon imprudente, la jeune femme fait demi-tour et se lance à sa poursuite. Ses séances d'entraînement au club de vélo lui sont bénéfiques, même si elle perd de la vitesse en raison de ses pneus conçus pour les randonnées en montagne. Contrairement à ceux de monsieur Després, ils ne sont pas adaptés pour la route.

Tout en pédalant, elle se remémore l'explosion survenue à la gare. Ce mardi-là, elle souhaitait visiter l'avocat à son bureau, mais en fut empêchée en raison de la bombe qui a causé de graves dommages. Gagnée par l'émotion, elle est tourneboulée. Elle doit rattraper monsieur Després avant qu'il ne tourne sur le boulevard Lionel-Groulx et qu'il ne se blesse sérieusement. Elle ne comprend pas son empressé-

ment, jusqu'à ce qu'elle reconnaisse l'homme assis au volant d'une vieille auto... celui-là même qu'elle a bousculé à la bibliothèque. «Est-ce que monsieur Després l'a vu? se demande-t-elle. À la vitesse qu'il pédale, ce ne serait guère surprenant!» Faisant fi des risques qu'elle prend en le poursuivant ainsi, elle hurle à répétition: «RA-LENTISSEZ!»

Dès qu'il aperçoit la fin de la rue, Roger ralentit un peu, puis s'assure qu'il n'y a aucun danger avant de s'aventurer sur la pente abrupte du boulevard Lionel-Groulx. À son grand étonnement, il reconnaît l'homme qui lui a tiré dessus au cimetière. Du coup, il panique. Il voulait s'offrir une matinée paisible en pratiquant son activité favorite, et voilà qu'une menace survient.

Debout, les bras croisés, le colosse est appuyé sur une camionnette bleu foncé. La peur s'empare de Roger, qui craint de devoir le confronter. Tout se chamboule dans sa tête. Il pense aux documents qu'il a trouvés dans son bureau et à son beau-frère. Il ne connaît pas l'identité de ces gens et n'a pas réussi à s'entretenir avec Guy Veilleux. Il augmente encore la cadence et fonce vers la piste cyclable, persuadé qu'il y sera en sécurité. Il poursuit donc sa course effrénée, sans rien voir d'autre que ce qu'il fixe. C'est ainsi qu'il ne voit pas que sur la rue King Ouest, le feu de circulation est rouge et que les automobilistes sont nombreux. Lorsqu'il la traverse, un camion le heurte violemment. Aussitôt, son corps est propulsé et atterrit sur le terrain d'un commerce.

Témoin de l'accident, Frédérique se faufile jusqu'au lieu du drame. Dès qu'elle y est, elle laisse tomber son vélo sur la pelouse et court vers celui qu'elle a toujours considéré comme son père. Elle s'approche de lui et se penche pour écouter son souffle, non sans espérer entendre sa respiration. Il tente de lui dire quelque chose, mais elle distingue à peine le son de sa voix. Bien qu'il souffre beaucoup, Roger tient à relayer son enquête avant de mourir. Il agrippe la veste de Frédérique, l'attire vers sa bouche et parvient difficilement à articuler: «Clé... Guy Veilleux».

La jeune femme tremble en constatant que monsieur Després ne bouge plus. Il est figé et n'a aucune réaction. Elle lui ferme doucement les yeux et la bouche, certaine qu'il est décédé. En pleurs, elle jette un coup d'œil aux gens qui l'entourent. Puisque tout le monde regarde ailleurs, elle en profite pour fouiller les poches du manteau du défunt.

Elle y trouve une minuscule clé qu'elle s'empresse de déposer dans la poche de sa veste et quitte la place.

En roulant, elle entend les sirènes de police. À compter d'aujourd'hui, elle devra se méfier des deux hommes qui épiaient l'avocat. Chemin faisant vers chez elle, elle s'interroge sur ces individus et Guy Veilleux. Doit-elle se méfier ou faire confiance à cet homme? Enragée, elle sent le désir de vengeance l'envahir. Elle fera sa petite enquête et ne s'arrêtera que lorsqu'elle sera satisfaite.

Pour commencer, elle devra trouver à quoi sert la clé. Monsieur Després vient de lui confier une mission et la méfiance sera sa ligne de conduite. Elle ira jusqu'au bout, foi de Frédérique Coté !

Chapitre 4

Lundi 9 mai 1994

Depuis la tragédie, Claudette Després est inconsolable. Elle se terre dans sa chambre du matin au soir et pleure constamment. De même, elle refuse de manger et de voir quiconque. De son côté, sa fille Sadie suit le courant sans vraiment être là. Elle fait acte de présence dans la demeure familiale, sans plus. Elle ressent le besoin d'être près de sa mère et de ses frères. Au grand étonnement de tous, Didier prend l'autobus pour se rendre à l'école. À la maison, il étouffe. Il se sent tellement démuni lorsqu'il est entouré par les siens, qu'il refuse de changer quoi que ce soit à sa routine. Ses copains le réconfortent, ainsi que ses professeurs. Chaque matin, en le voyant arriver en classe, tous sont persuadés qu'il ne sera pas en mesure terminer sa journée et font de leur mieux pour l'aider à traverser son deuil.

De toute la famille, Charles est le seul qui parvient à se tenir debout. Le jour de l'accident, il s'est emparé du carnet d'adresses de sa mère afin d'aviser tous les proches de la famille du décès de son père. Ceci, pour éviter qu'ils ne l'apprennent par l'entremise des médias. En feuilletant le livret, il s'est senti ému lorsqu'il a vu le nom de Georges Gilbert. Du coup, des frissons l'ont envahi.

Lorsque la sonnerie du téléphone résonne dans la maison, le jeune avocat répond machinalement :

— Allo?

— Bonjour. Est-ce que je pourrais parler à monsieur Roger Després?

— Il est décédé.

— Quoi?

— Mon père est décédé vendredi dernier.

— Comment est-ce arrivé?

— Il a été heurté par un camion.

— Oh ! Je vous transmets toutes mes condoléances.

— Merci. Puis-je savoir qui vous êtes?

— Guy Veilleux, un enquêteur de la Sûreté du Québec. On m’a informé que monsieur Després cherchait à me rejoindre. Est-ce que vous savez pourquoi?

— Non, et ma mère n’est pas en mesure de vous parler.

— Je comprends. Je suis désolé. Au revoir.

— Dès qu’elle sera disponible, je vais lui demander de vous appeler.

— Je comprends qu’elle soit bouleversée. On va lui laisser le temps de se remettre. Je la contacterai plus tard.

— C’est parfait.

À la fois bouleversé et inquiet, Guy Veilleux met un terme à la conversation. Est-ce que Després est réellement mort accidentellement ou est-ce que sa vie était menacée? Étrange! « Il y a matière à ouvrir une enquête préliminaire », se dit-il.

Dès que Charles a raccroché, il consulte son agenda et constate qu’il est attendu au salon funéraire à quatorze heures. En attendant, il doit préparer une annonce pour le journal local et chercher les renseignements sur le notaire pour prévoir une rencontre. À son avis, tous les biens de son père iront à sa conjointe, mais les transferts devront tout de même être faits. Un peu plus tôt, il a appelé un ami qui est médecin pour lui demander de venir examiner sa mère. La pauvre est si faible et fragile, qu’il lui faut absolument une ordonnance.

Chapitre 5

Jeudi 12 mai 1994

À quelques heures du dernier salut au défunt, on frappe à la porte du logement de Frédérique, qui vit seule depuis le décès du père de sa colocataire. Celle-ci, effectivement, est retournée dans la maison familiale pour épauler sa mère. Ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi, puisque cela donnerait à la jeune femme tout le champ libre pour effectuer son enquête. En ouvrant la porte, elle est furieuse de voir sa sœur Natalie.

— Qu'est-ce que tu fais ici? lance-t-elle d'un ton accusateur. Tu ne devrais pas être à l'école?

— Tu as une belle façon d'accueillir ta petite sœur!

Sans y être invitée, l'adolescente de seize ans entre, se rend à la cuisine, ouvre le réfrigérateur, prend une bouteille de *Coca-Cola*, puis va s'asseoir au salon.

— Ça fait une semaine que j'essaie de te parler, râle-t-elle. Tu n'es jamais chez toi?

— Je suis très occupée. Le père de Sadie est décédé et les funérailles ont lieu à quatorze heures.

— Oui, j'ai appris la nouvelle à la radio, réplique Natalie sur un ton neutre.

— Qu'est-ce qu'il y a de si urgent? Telle que je te connais, tu n'es certainement pas venue de Drummondville pour me faire part de tes sincères condoléances!

— Je veux que tu m'aides à retrouver mon petit ami.

— Je tiens à te rappeler que dans moins de deux heures, il y aura une importante cérémonie et je tiens à être prête lorsque Charles Després passera me prendre! Ce n'est pas le moment de m'ennuyer avec des futilités! Oh! Et puis bon... soupire l'ainée. Quel est le nom de celui que tu cherches?

— Il s'appelle Ian Miller. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis deux semaines.

— Qui est-ce?

— Mon amoureux.

— Quinze jours sans le voir? Non, mais... c'est épouvantable! Tu l'as rencontré il y a dix-sept jours, je présume!

— Tu n'as pas le droit de te moquer de moi et d'être méchante. On se fréquente depuis le 25 janvier et ce n'est pas dans ses habitudes de partir sans me dire où il va.

— J'ai peine à croire que tu as manqué une journée d'école et que tu es venue de Drummondville juste pour cette raison. Tu aurais pu m'appeler.

— Premièrement, tu n'as répondu à aucun de mes appels et deuxièmement, tu ne m'aurais pas écoutée. L'attitude que tu as en ce moment le prouve.

— Natalie! Je dois me préparer pour les funérailles. Si tu ne veux pas être dans l'obligation de mentir à nos parents, tu peux m'accompagner.

— C'est toujours pareil avec toi! Tu as toujours mieux à faire qu'aider ta sœur.

— On en reparlera à notre retour. Je te promets que je vais entreprendre les démarches pour retrouver ton copain.

— Laisse tomber! C'était une mauvaise idée de te demander de l'aide. De toute façon, tu ne tiens jamais tes promesses. Je vais m'organiser toute seule. Je suis désolée de t'avoir dérangée! crie l'adolescente en claquant la porte.

Sans broncher ni tenter de la retenir, Frédérique continue de se préparer en attendant l'arrivée de Charles. Sa petite sœur a l'habitude de s'énerver dès qu'elle n'obtient pas ce qu'elle veut. Elle ne peut pas s'arrêter de vivre ni freiner ses activités pour satisfaire ses caprices.

Présentement, elle n'a ni la force de la retenir ni l'intérêt de l'aider. L'homme pour qui elle avait la plus grande estime est décédé tragiquement et elle est bouleversée d'avoir assisté aux dernières minutes de sa vie. Non seulement elle se sent impuissante, mais de plus, elle devra taire la mission que monsieur Després lui a confiée avant de mourir.

Jeudi 12 mai. Marco Couture contacte son patron dès qu'il voit une adolescente se présenter au domicile de Frédérique Coté, qu'il surveille plus attentivement depuis le décès de Roger Després. En apprenant que la jeune femme avait été témoin de l'accident mortel de l'avocat et qu'elle s'était approchée de lui avant qu'il ne rende son dernier souffle, son client a modifié son mandat. Désormais, le détective doit assurer sa protection. Bien qu'il ne comprenne pas ce changement draconien, depuis le 6 mai, En d'autres mots, il doit servir d'ange gardien à mademoiselle Coté.

Il se souvient mot à mot des paroles de son patron : *« Tu dois tout faire pour empêcher les membres du clan Miller de s'approcher d'elle. Ces escrocs ne doivent pas la blesser ni la tuer. Tu as l'autorisation d'intervenir au moindre danger et d'éliminer tous ceux qui s'en prendront à elle. »* Bien qu'étonné par ce changement de cap, Marco ne put qu'accepter, d'autant plus qu'on lui avait promis une rémunération additionnelle.

En voyant Natalie Coté sortir à la hâte de la bâtisse, le jeune homme est surpris, lui qui s'attendait à voir les deux filles se rendre ensemble à l'église. Non seulement ce n'est pas le cas, mais de plus, la benjamine semble furieuse. Il a envie d'intervenir, mais doit renoncer lorsqu'il voit la Honda de Charles Després se garer devant l'édifice. Du coup, il n'a d'autre choix que d'attendre.

Finalement, persuadé que le duo se rendra au salon funéraire, il s'empresse de rattraper Natalie, histoire de s'assurer qu'elle n'est pas menacée, quand il reconnaît Hans Orgel, un ancien soldat qui travaille désormais à son compte à titre de tueur à gages. Sûrement qu'il a été engagé par Manuella Miller pour traquer Roger Després. Le tir qu'il a dirigé vers ce dernier au cimetière devait certes servir d'avertissement, sans plus. Cela signifie donc qu'il n'a pas l'autorisation de tuer. Mais en ce cas, qui est l'auteur de l'explosion? Et maintenant que l'avocat est mort, est-ce qu'Orgel s'est vu confier un autre mandat? Vu ces nouveaux développements, Marco se contente d'observer les déplacements de Natalie, plutôt que de la suivre jusqu'à son école. Le plus important, à l'heure actuelle, est d'assister aux funérailles de l'avocat.

En entrant dans l'église, Frédérique constate que l'endroit est bondé. Elle ignorait que Roger Després connaissait autant de monde. À moins qu'il ne s'agisse que de curieux ! Des gens souhaitant assister à la souffrance de la famille ou désirant lui transmettre leurs sympathies. Il est vrai que l'accident a fait les choux gras de la presse.

Frédérique se sent perdue dans ce lieu de recueillement qu'elle fréquente rarement. Les derniers jours ont été pénibles et le poids de son ultime conversation avec monsieur Després est lourd à porter. Il y a tant de questions sans réponse. Mais pour le moment, le mieux à faire est d'observer les gens qui se tiennent autour du cercueil pour tenter de les identifier.

Debout à proximité des portes d'entrée, le curé accueille chaleureusement les membres de la famille touchés par la perte de Roger Després. Il leur souhaite la bienvenue avant de commencer la cérémonie religieuse au cours de laquelle il les amène à se recueillir. Il récite une première prière et invite Charles, Didier, les trois frères de Roger et un cousin à pousser le cercueil vers l'autel. Le petit groupe marche au rythme de la musique de l'organiste. Selon ce que Frédérique en sait, le père de Sadie était le deuxième d'une famille de cinq enfants : il y a Jacques, Camille, Jean et Jocelyne. Tous peinent à contenir leur souffrance.

Aux côtés de Claudette, Frédérique reconnaît Violette, la conjointe de Jacques, qui fait de son mieux pour soutenir sa belle-sœur. Roger est le premier de la famille à partir et tous sont anéantis. Aucun n'était préparé à vivre une aussi terrible épreuve. Le pauvre est mort beaucoup trop jeune ! En cherchant Sadie du regard, Frédérique est surprise de voir sa sœur, qui se tient à l'écart. Puis elle panique lorsqu'elle aperçoit, tout juste à côté, un homme qu'elle ne manque pas de reconnaître. Sa présence la stresse. Que fait-il en ce lieu ? La jeune femme se souvient très bien de lui. C'est le type qu'elle a bousculé à la bibliothèque !

Un léger coup sur la cuisse lui fait constater qu'elle est la seule personne encore debout. Du coup, elle s'assoit. Jacques marche lentement vers le micro pendant que la chanson favorite de son frère se fait entendre et qu'un diaporama résumant la vie de ce dernier défile sur un grand écran. Des larmes coulent. La tristesse est palpable. Puis,

c'est le déluge. Tout le monde pleure en entendant la voix de Ginette Reno. Les images montrant un ciel bleu et des nuages blancs sont magnifiques. Ce sera difficile, pour Jacques, de s'adresser aux gens.

La voix remplie d'émotion, il commence à lire un texte décrivant la personnalité de son petit frère. Il parle de ce dernier avec beaucoup de tendresse, d'humour et de tristesse. Un discours que Frédérique n'écoute pas tant elle est inquiète. Ce n'est pas l'envie d'aller confronter cet intrus qui se tient près de Natalie qui lui manque. Ce qu'elle donnerait pour le chasser de l'église et lui ordonner de respecter le deuil de la famille Després. Or, en lieu et place, elle se fait silencieuse et reste aussi immobile qu'une statue de marbre. Dès demain, elle poursuivra l'enquête initiée par Roger Després.

En revenant de la communion, Frédérique étire le bras droit vers l'arrière et dépose sa main dans celle de Charles. Aussitôt, elle se sent en sécurité et oublie tous les tracas des derniers jours. En passant à côté du cercueil, elle ressent comme un vent de fraîcheur. La sensation est si puissante, qu'elle fige au beau milieu de l'allée principale. Monsieur Després était si chaleureux. À cette pensée, elle ressent l'envie irrésistible de se laisser tomber au sol et de pleurer un bon coup. Heureusement, la présence de Charles est si réconfortante, qu'elle réussit à marcher d'un pas chancelant jusqu'au banc occupé par la femme et les trois enfants du défunt. Mais dès qu'elle voit Charles à genoux, elle s'immobilise.

Tout à côté, Michel Leblanc est plus que surpris par l'attitude de la jeune femme. Lorsqu'il a eu à la soigner, il ne s'attendait vraiment pas à ce qu'elle quitte l'hôpital sans son autorisation. Elle s'est enfuie sans se faire remarquer, et voilà qu'après la chute de l'homme qui l'accompagne, elle prend la main du médecin pour l'entraîner avec elle.

Dès qu'elle reconnaît Michel Leblanc, Frédérique se retourne timidement. Pour une des rares fois de son existence, elle n'ose pas fixer le regard de son vis-à-vis. Elle se sent mal d'avoir pris la main d'un homme sans d'abord s'être assurée de savoir qui il est. En reconnaissant le beau docteur, elle ne sait plus comment réagir. Mais il suffit qu'il lui fasse un clin d'œil pour qu'elle comprenne que tout va. Il n'en faut guère plus pour que son malaise s'estompe. L'instant est si agréable, qu'elle décide d'en profiter.

Le duo reste côte à côte et se tient par la main jusqu'à la fin de la cérémonie. Ils ne se connaissent pas, mais étrangement, ils sont bien, ensemble, comme s'ils avaient un passé. Les témoins de la scène sourient, persuadés qu'ils ont devant eux un couple heureux.

Sans se poser de questions, Michel et Frédérique marchent vers la sortie de l'église. Autour d'eux, les gens se dirigent vers leur automobile afin de gagner le cimetière. Debout face au docteur, Frédérique a envie de lui dire qu'elle le trouve beau avec ses yeux noirs, ses cheveux bruns légèrement bouclés et ses lèvres charnues ! Ce qu'elle donnerait pour effleurer ces dernières avec les siennes !

Pour sa part, Michel se contente de l'observer. Cette femme le trouble avec son visage angélique, ses cheveux coupés à la garçonne et son caractère de championne. L'ensemble qu'elle porte fait ressortir le vert de ses yeux. Il est à la fois épaté par la douceur de son apparence et la puissance qui l'habite. Cette demoiselle le bouleverse. Elle semble forte et prête à relever tous les obstacles que la vie lui envoie.

Bientôt, Charles s'amène vers eux. Nullement gêné de briser le lien magique qui unit les deux tourtereaux en cet instant, il se donne, pour excuse, que le temps presse. Il doit vite rejoindre sa mère dans le fourgon mortuaire, mais sachant que Frédérique a été blessée lors de l'explosion survenue à la gare, il tient à lui présenter l'un des enquêteurs chargés de l'affaire. Aussi, dès qu'il arrive à proximité de son amie, il lui lance d'un ton sévère :

— Frédérique, je te présente Guy Veilleux. Il a des questions à te poser.

— Bonjour, Frédérique, dit l'enquêteur, je suis enchanté de vous rencontrer. Je vous offre mes sympathies.

— Merci, monsieur Veilleux.

— Charles Després a mentionné que vous étiez une amie de la famille et que vous habitiez avec sa sœur Sadie...

— Oui, mais plus en ce moment. J'espère qu'elle reviendra bientôt. C'est vide et triste sans elle.

— Je comprends. Je sais que le moment est mal choisi, mais j'ai des questions à vous poser.

— Je veux suivre le cortège et me rendre au cimetière. Est-ce que vous pouvez remettre cet entretien à plus tard ?

— Bien sûr, mademoiselle.

Frédérique était dans tous ces états lorsqu'elle a entendu le nom du détective, mais elle est heureuse du dénouement. Elle a réussi à garder son calme et à ne pas provoquer un drame. Roger Després a prononcé le nom de cet homme avant de mourir, d'où la raison de sa nervosité. Non seulement ce Guy Veilleux est un enquêteur, mais de plus, elle ignore s'il s'agit d'un allier ou d'un ennemi. Doit-elle s'en méfier ? Sans plus réfléchir, elle choisit cette option. Elle a une mission à accomplir et elle ira jusqu'au bout de celle-ci. Elle se contente donc de faire un signe de la tête à l'inspecteur et de dire à Charles que le chauffeur de la limousine l'attend impatiemment.

Sans plus attendre, Charles salue ses interlocuteurs et accourt vers sa mère. Dès qu'ils sont seuls, Michel demande à Frédérique :

— Est-ce que tu veux que je t'accompagne là-bas ?

— Non, merci, je retourne chez moi.

— Je demeure près du Mont-Bellevue, plus précisément à la Tour, sur la rue McManamy. Je peux te reconduire.

— Quel hasard ! Nous demeurons dans le même immeuble ! lance Frédérique.

— Est-ce qu'une promenade dans mon *Jeep* te plairait ?

Main dans la main, les deux marchent jusqu'à la voiture du médecin.

Chapitre 6

Mardi 24 mai 1994

Trois semaines après le décès de son unique confident, Frédérique retourne sur les lieux de l'accident. Du haut de la longue colline, elle examine le parcours de l'avocat. Si elle sait qu'un homme dans la vingtaine est responsable de ce drame, elle ignore ce qui a provoqué la panique de Roger.

Avant le drame, Sadie lui a confié que son père avait entrepris le grand nettoyage de son bureau. Selon elle, c'était la première fois que son paternel procédait à un inventaire depuis qu'il louait ce local. Roger était si heureux à l'idée d'accueillir son fils. Qu'est-ce qui l'a obligé à retarder son projet? Qui est cet homme que Frédérique a bousculé à la bibliothèque et qui a eu le culot de se présenter aux funérailles? Est-ce lui qui a fait exploser la gare? Est-ce monsieur Després qui était visé lors de cette explosion? Est-ce que ce drame résulte d'un hasard ou d'un crime planifié? La question se doit d'être posée, car après tout, l'explosion a eu lieu à seulement quelques pas du bureau de monsieur Després et quelque deux heures après l'altercation à la bibliothèque. Frédérique réfléchit. Elle est tellement concentrée, qu'elle ne sent pas la présence de l'individu qui s'amène vers elle. C'est pourquoi elle lance un cri dès qu'une main se pose sur son épaule gauche.

— Bon matin, mademoiselle Coté. Ton prénom est Frédérique, n'est-ce pas?

La jeune femme se tourne pour voir son interlocuteur. Dès qu'elle reconnaît l'homme, elle répond oui à l'aide d'un signe de tête. La bouche grande ouverte, elle reste immobile le fixe. Muette, elle avale sa salive.

— Je ne sais pas si tu te souviens de moi. Je suis Guy Veilleux... enquêteur à la Sûreté du Québec. J'aurais quelques questions à te poser.

L'inspecteur puis poursuit en disant :

— Selon les différents témoignages et tes blessures au visage, nul doute que tu étais présente à la gare lors de l'explosion. Aussi, le jour de l'accident de monsieur Després, il semblerait qu'une jeune

cycliste d'environ vingt ans roulait derrière lui. Le vélo de ladite dame était un *Specialized* de couleur noire ou bleu foncé. Les témoins ont décrit la femme ainsi : un mètre soixante-dix, avec des cheveux bruns très courts. Dois-je en rajouter ?

— Votre description n'est pas assez précise.

— Ton nom apparaît sur la liste des blessés et tu as été conduite en ambulance à l'hôpital de Magog. Je suis sûr que l'homme qui t'accompagnait aux funérailles de monsieur Després est un interne qui travaille là-bas.

— Il s'agit d'un accident de la route et je ne comprends pas le but de vos insinuations.

— Explique-moi ce que tu fais ici ? Tu ne contemples certainement pas le paysage !

— Je voulais juste me remémorer les derniers moments de la vie de monsieur Després. Il n'y a pas de mal à ça, non ?

— Pourquoi es-tu sur la défensive ?

— Franchement ! Vous venez ici et vous me soupçonnez. Je suis triste du départ de monsieur Després et quitte à me répéter, je voulais juste ressentir sa présence. Il me manque tellement !

— Est-ce que tu peux m'expliquer ce que tu faisais à la gare ? Tu t'es rendue à la bibliothèque à deux reprises et ce matin, je te trouve au sommet du boulevard Lionel-Groulx. J'ai le droit d'exiger des réponses. Je suis enquêteur et c'est mon job d'interroger les suspects.

— Vous ne pouvez rien prouver, puisque je n'ai rien à me reprocher.

— Je ne suis pas d'accord avec toi. Qu'est-ce que tu faisais à la gare, le mardi 3 mai ?

— Je devais me rendre à Drummondville.

— Dans quel but ?

— Ma sœur étudie là-bas et j'allais lui rendre visite.

— Est-ce qu'elle peut le confirmer ?

— Non, parce que je voulais lui faire une surprise.

— Je suis persuadé que tu mens. Mais tu sais, tu ne peux pas me duper, ma belle.

— Et puis quoi, encore ! Pourquoi vous acharnez-vous sur moi ? Vous vous adressez à la mauvaise personne, je vous signale. Vous devriez fouiller ailleurs. Je suis une amie de la famille Després, pas une ennemie.

— Tes nombreux déplacements m'intriguent.

— Je suis une étudiante universitaire, c'est normal que j'aie à la bibliothèque. Aussi, j'étais très proche de monsieur Després. Alors, quelle est la raison de vos questions ?

— Pour le moment, je préfère ne pas te répondre.

— Un accident de la route n'est pas censé faire l'objet d'une enquête. Pourquoi me suivez-vous ?

— Je n'ai pas à répondre à tes questions.

— Alors, moi non plus.

Frédérique avance vers Veilleux, agrippe sa cravate, puis soutient son regard en lui disant : « Nous ne nous sommes jamais rencontrés et je n'ai pas entendu vos insinuations. Je vais quitter les lieux et vous allez me foutre la paix. »

En la regardant descendre le boulevard Lionel-Groulx, l'inspecteur est songeur. Immobile, il se demande ce que cette fille cache. En même temps, elle le fascine. Elle a une étrange attitude, un comportement inusité. Il doit la suivre, même si dorénavant elle se méfiera chaque fois qu'elle se rendra quelque part. Avant de mourir tragiquement, Roger Després a téléphoné au poste de police. Guy ignore le but de cet appel et pour le découvrir, il doit considérer toutes les pistes. Ce n'est qu'après coup qu'il pourra demander, au non, l'autorisation d'enclencher une véritable enquête sur la mort de l'avocat.

Non sans peine, Charles entre dans l'édifice abritant le bureau de son père. Tous les matins, ce dernier avait l'habitude de s'y rendre. Travaillant seul, il n'avait jamais eu d'associé. À présent, Charles doit poursuivre l'œuvre de son paternel.

Nerveusement, il prend l'ascenseur et monte à l'étage, non sans s'interroger sur la tâche qui l'attend. Pour aujourd'hui, le principal se résume à examiner l'espace et les travaux à exécuter.

En déverrouillant la porte, une douleur indescriptible l'envahit. Son rêve, tout autant que celui de son père, est détruit. Ils ne pourront plus partager leur passion. Depuis l'adolescence, Charles se plaisait à imaginer le jour où il collaborerait avec son père. Il avait hâte de travailler avec lui, et voilà qu'à six semaines de l'obtention de son diplôme, tout ce beau rêve s'écroule en raison d'un stupide accident. « Pourquoi? Pourquoi? » hurle le jeune avocat tout de suite après avoir refermé la porte du bureau. Depuis le décès de Roger, il a tout supporté sans faillir. Il a organisé les funérailles et s'est tenu debout jusqu'à la mise en terre. Mais maintenant, tout s'écroule. Tant et si bien, qu'il se sent dépassé par les événements. Il a mal. Il voudrait éteindre cette boule de feu qui le brûle à l'intérieur et trouver une façon d'apaiser sa souffrance; chasser le sentiment d'impuissance et de rage qui enflamme tout son être.

Soudain, un bruit de pas le fait sursauter, et la vue d'une intrigante silhouette l'effraie. Lentement, la porte d'entrée s'ouvre dans un grincement qui laisse deviner qu'elle a grandement besoin de quelques gouttes d'huile. Le bruit est si strident, qu'il fait frissonner et grincer des dents. Charles se meurt de se terrer sous le pupitre, mais la peur le paralyse. Il s'affole, jusqu'à ce qu'une voix douce et rassurante se fasse entendre.

— Salut, Charles, c'est Frédérique. Ta mère m'a dit que tu te trouvais ici et j'ai pensé que tu aimerais avoir de la compagnie.

Cela dit, la jeune femme se dirige vers la radio en se disant que la musique améliorera l'ambiance. Chemin faisant, elle remarque que Charles est en larmes. Elle s'approche de lui et pose délicatement un pouce sur sa joue en lui soufflant tendrement :

— Je ne dirai à personne que tu as pleuré. Ce sera notre secret.

Charles se laisser tomber par terre, s'assoit et pleure à chaudes larmes. Pour la première fois depuis le départ de son père, il accepte de partager sa peine et d'afficher sa vulnérabilité. Mettant sa fierté et son orgueil de côté, il regarde affectueusement Frédérique en chuchotant :

— Tu étais très attachée à mon père et pourtant, tu sembles si sereine...

— Contrairement à toi, personne ne m'a vue lorsque j'ai évacué ma peine.

— Je suis content que tu sois là.

— C'est un réel plaisir. De toute façon, il n'y avait rien d'inscrit dans mon agenda.

— Ta présence et ton sourire me font du bien.

— Que comptes-tu faire, aujourd'hui?

— Je ne sais pas. Depuis mon arrivée, tout ce que je fais, c'est...

— Chut... C'est normal. Ton plus grand rêve s'est envolé. Tu as deux deuils à vivre et personne ne te demande de jouer le héros. C'est toi, et juste toi, qui t'imposes d'être fort. Tu as le droit de hurler ta douleur, de crier ta haine et de pleurer. Tu as travaillé si fort pour obtenir ton diplôme et atteindre ton but. Tu étais tout près de ton objectif et voilà qu'un bête accident de la route vient tout gâcher. Certains diront que tu es fort, d'autres croiront que tu as abandonné ton rêve, mais ça n'a pas d'importance à mes yeux. Ce qui compte, c'est que tu écoutes ton cœur et que tu suives la voie qui te plaira. Mais pour l'instant, tu dois trouver le courage de terminer ce que ton père a commencé. Est-ce que tu as mangé quelque chose, ce matin?

Charles fixe Frédérique. Même s'il sait que cette fille peut se montrer solide en toute circonstance, il ne s'attendait pas à ce qu'elle démontre tant d'aplomb.

Marco Couture se promène près de la gare en examinant les dégâts causés par l'explosion. Voyant que les rubans rouges délimitant l'accès aux casiers sont toujours là, il se questionne sur leur pertinence. Pourquoi l'enquête est-elle si longue? De même, il a noté la présence de quelques agents de la Sûreté du Québec lors des funérailles de Roger Després. Pourquoi?

Le bureau de l'avocat est situé en face de la gare. Est-ce que la police croit qu'il existe un lien entre l'explosion et l'accident? Est-ce

que Després a eu le temps de remettre à quelqu'un la clé qu'il a trouvée au cimetière? Si oui, l'a-t-il remise à Frédérique avant de mourir? Parlant de cette dernière, elle vient d'entrer dans l'immeuble de bureaux d'où sort tout juste le fils de Roger Després, qui semble se diriger vers le restaurant du coin.

Le détective hésite. Devrait-il le suivre ou entrer dans l'édifice et inspecter les environs du local de Roger Després? Mais en même temps, ne devrait-il pas se méfier de la gamine? Au premier coup d'œil, le tueur à gages n'est pas là. Où est-il? Est-ce lui l'auteur de l'explosion? Qui a eu intérêt à détruire le contenu d'un casier? Est-ce qu'il s'agissait d'une diversion ou est-ce que l'opération visait un but bien précis? Qui est à l'origine de cet acte? Marco doit vite prendre une décision. Or, puisqu'il manque d'éléments, il préfère rester là où il est et observer les allées et venues des gens

Après avoir garé sa voiture à quelques rues du terrain de jeux, Hans Ogel s'assied sur un banc situé à même le parc. De là, il prend son téléphone pour informer son patron que Charles Després a quitté le bureau et qu'une jeune femme y est restée seule, ce qui lui ouvre la voie pour fouiller les lieux et trouver des indices. Du coup, il est gagné par l'envie d'intervenir et de subtiliser toute preuve susceptible d'incriminer son client. Il faut dire qu'il est pressé d'en finir avec ce boulot. Il a d'autres clients à servir et n'aime pas les faire attendre.

— Tu ne bouges pas, l'arrête son interlocuteur. Je ne veux pas que tu interviennes, mais rappelle-moi dès qu'ils auront quitté les lieux.

— D'accord, c'est vous qui voyez.

— Au fait, est-ce que tu as pu identifier le témoin de l'accident?

— Je ne connais pas son nom, ment l'agent, mais je sais qu'il s'agit d'une amie de la famille.

— Dès que tu as l'info, fais-le-moi savoir sur-le-champ. C'est très important.

— Sans faute, madame.

— Est-ce que cette femme s'est directement rendue au bureau de Després?

— Non. Elle a pris son vélo pour se rendre au sommet du boulevard Lionel-Groulx. Elle a discuté avec un enquêteur de la Sûreté du Québec et leur conversation semblait animée. Quand elle est partie, elle était furieuse. Elle s'est éloignée de l'homme en roulant à toute vitesse.

— Donc, j'en conclus qu'elle ne veut pas collaborer avec la police.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Vous ne voulez vraiment pas que j'entre dans l'édifice?

— Non, mais parle-moi d'elle. S'il te plaît, décris-moi cette garce.

— Le jour où l'avocat est mort, elle roulait derrière lui en criant. Elle a dû se douter qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il roulait trop vite lorsqu'il descendait la longue pente.

— Est-ce qu'elle est parvenue à le rattraper?

— Non, un camion a percuté Després, puis elle s'est agenouillée près de lui.

— Est-ce qu'elle a fouillé dans les poches de sa veste?

— Je ne sais pas. Lorsque je suis arrivé sur les lieux de l'accident, elle s'éloignait de la foule. Je n'ai rien vu.

— Surveille-la, et n'hésite pas à me contacter s'il y a des changements. Elle finira bien par quitter cet immeuble.

— Elle a toujours un sac sur son dos.

— Donc, il faut s'assurer qu'il ne sera pas plein lorsqu'elle sortira du bureau de monsieur Després.

— C'est compris, madame

Au bureau de l'avocat, le ménage avance considérablement. Toute la journée, Charles et Frédérique ont travaillé sans relâche.

— Ouf! lance Charles. Il est dix-sept heures. Qu'est-ce que tu as prévu pour la soirée?

— Me reposer.

— J'ai besoin d'un repas en bonne compagnie dans un chic restaurant. Je t'invite.

— Merci, mais je préfère me rendre chez moi dès que j'aurai terminé le tri de cette armoire.

— D'accord, mais j'espère que tu ne m'en voudras pas si je te laisse seule. Je suis épuisé.

— Absolument pas. On se revoit demain?

— Je te remercie énormément pour ton soutien, ma belle. Le gardien de sécurité termine à vingt heures trente et va enclencher le système d'alarme avant de partir.

— C'est noté.

Charles attrape son imperméable et le parapluie que son père avait laissé sur le bord de la porte, puis part sans se retourner. Pendant ce temps, Frédérique reste assise par terre sans bouger. Depuis son arrivée, elle souhaite trouver un coffre ou un tiroir. Elle n'arrête pas de penser à la clé et au trésor qu'elle découvrira sous peu. Pour le moment, elle demeure immobile au cas où Charles reviendrait. Ce serait dommage de devoir renoncer à la promesse faite à monsieur Després.

Au bout d'une dizaine de minutes, elle se lève et marche vers la grande fenêtre. Du septième étage, la vue est splendide. Dès qu'elle aperçoit la gare, l'explosion, les cris de panique et les victimes étendues au sol remontent à sa mémoire. En voyant la section détruite par la bombe, elle se demande qui avait intérêt à la détruire. Est-ce que la clé qu'elle a en sa possession sert à ouvrir l'un des casiers qui s'y trouvent? Soudain, la jeune femme se sent étourdie, ce qui l'oblige à s'asseoir. Est-ce que monsieur Després avait reçu des menaces? Il y a lieu de se poser la question, car après tout, l'explosion est survenue tout près de son lieu de travail. Si près, qu'il est permis de croire que Roger ait pu assister à ce massacre. Comment mettre le doigt sur ce qui s'est réellement passé? Impossible, pour Frédérique, de questionner un enquêteur, car le nom du responsable de l'enquête est celui que monsieur Després a nommé avant de mourir. Sa première conversa-

tion avec cet homme s'est mal déroulée et il n'est pas question qu'elle lui accorde sa confiance.

Elle retourne au pupitre de monsieur Després, s'installe sur le fauteuil en cuir et tente d'ouvrir les tiroirs en regardant la belle photo de famille qui enjolive le bureau. En pleurant, elle saisit le cadre entre ses mains et examine le visage de tous ceux qui s'y trouvent. Elle doit trouver la force nécessaire pour élucider cette affaire. Sur cette pensée, elle fixe l'image de Roger comme si elle espérait qu'il lui fournisse un indice devant lui permettre de déterminer les causes de son décès. Comme rien ne vient, elle se met à rager contre lui. « Pourquoi vous êtes-vous lancé dans une telle aventure sans avoir d'abord pensé aux conséquences? Votre quête était-elle plus importante que votre vie? Qu'avez-vous donc découvert, dites-moi? »

D'un bond, elle se lève, se rend à la salle principale, ouvre la lumière et s'approche d'un pas ferme vers une grande armoire.

Étendue sur son lit au petit dortoir de son école, Natalie pense à l'invitation lancée par son copain Ian. Demain, ce sera le dernier long week-end avant la fin de l'année scolaire et elle n'a pas envie de rester au pensionnat. N'ayant pas d'endroit où se réfugier, un séjour dans un motel auprès de son amoureux serait idéal. Le moment de passer à l'action et de défier l'autorité est arrivé. Ses parents s'attendent à ce que Frédérique vienne la prendre pour l'emmener chez elle, mais ce n'est pas le cas. Le fait est que sa sœur n'a pas tenu sa promesse. Aussi, Natalie doit-elle rester à l'institution scolaire avec des religieuses pour toute compagnie. Ces dernières sont certes gentilles, même qu'elles sont tristes à l'idée de savoir que la jeune adolescente est laissée à elle-même dans un pays qui n'est pas le sien. Elles sont également sensibles à ses besoins. Mais pour Natalie, il est impensable de s'en faire des confidentes ou des amies. Contrairement à elle, toutes les autres étudiantes iront rejoindre leur famille. Elle se demande comment son jumeau Nicolas se débrouille au Royaume-Uni. Pour sûr, il a plus de chance qu'elle. Non seulement les règles de ce pays sont-elles différentes, mais de plus, c'est un garçon. Du coup, il a droit à plus de liberté qu'elle. Elle qui rêve de tendresse et d'attention ne peut convenir que d'une chose : seul Ian lui offre les deux.

Alors qu'une sonnerie retentit dans les couloirs de l'école, Natalie regarde sa montre. Dix-huit heures... l'heure du repas du soir. Elle se lève, dépose ses pieds dans de confortables pantoufles, puis sort du dortoir. Elle suit ses consœurs en conservant son air habituel, mais intérieurement, elle sourit en pensant à son plan d'évasion. Nul ne se doute qu'elle quittera le pensionnat dans seulement quelques heures.

Un coup de coude dans la hanche la ramène à la réalité. Le moment est venu de choisir ce qu'elle va manger. Rien de compliqué, puisqu'elle n'a que ces choix : des pommes de terre en purée et des cigares au chou, ou un spaghetti à la viande comme repas principal, et une soupe aux légumes ou un petit verre de jus de tomate en guise d'entrée. Pour le dessert, le choix est plus vaste. Elle choisit un morceau de gâteau au chocolat.

Elle s'assied à l'écart des autres, mange le spaghetti, puis déguste son somptueux dessert avant de se faufiler à l'extérieur. La cour arrière de l'institution offre un vaste terrain. Natalie marche seule en rêvant de son amoureux. Ian est un homme si inspirant. Elle aime sa bravoure et sa détermination. Il dégage tant de force, qu'il ne peut être que son âme sœur, son prince charmant, celui que toutes les filles espèrent rencontrer. En son for intérieur, elle s'imagine couchée avec lui sur un grand lit en train de faire l'amour. Évidemment, il lui arrive parfois de craindre ce moment intime avec lui, mais sachant qu'il s'agit d'une appréhension parfaitement normale, elle ose croire que la magie sera présente et que tout se passera merveilleusement bien.

Dans une ruelle située à proximité de l'édifice de bureaux, trois hommes attendent le signal devant leur indiquer que Frédérique se dirige bien vers leur emplacement. Depuis plusieurs semaines, la bande est sur le qui-vive. Charles Després terminera sa formation et obtiendra officiellement son diplôme du Barreau du Québec. D'ici peu, il pourra pratiquer le droit. Le hic, c'est qu'il travaillera dans le bureau de son père, où se trouvent des documents importants que Raymond Miller souhaite obtenir. La patience de ce dernier sera-t-elle enfin récompensée? Le chef du clan Miller reste persuadé que Rémi Blais avait remis

les pièces compromettantes à Georges Gilbert. Malheureusement, le journaliste s'est sauvé en 1982. Aussi, en apprenant les récentes démarches de Roger Després, Raymond est devenu furieux. C'est pourquoi il a réuni sa troupe, dans l'espoir que l'histoire connaisse une fin heureuse. Le vieil homme a hâte de brûler ces fichus papiers, question de terminer sa vie paisiblement.

Il est presque vingt heures trente lorsque Frédérique quitte le bureau de monsieur Després. Ayant eu une rude journée, elle n'a pas l'intention de marcher jusqu'à chez elle. Au loin, elle reconnaît le panneau indiquant l'heure du prochain bus. Elle s'y rend donc, sans se douter que des gens convoitent le contenu de son sac à dos. À cette heure de la soirée, le quartier est désert. Les travailleurs ont quitté le secteur et il est encore trop tôt pour que les jeunes se rassemblent entre amis sur une terrasse. La jeune femme flâne donc en toute tranquillité lorsqu'un individu s'amène vers elle. Relaxe, elle ne sent pas la menace.

— Bonsoir, mademoiselle ! C'est une belle soirée, n'est-ce pas ?

Frédérique tente de garder son calme. Un homme mesurant près d'un mètre soixante-quinze se tient droit devant elle avec un long couteau à la main.

— Mes copains et moi voulons discuter avec toi, dit-il en lui indiquant l'entrée d'un espace restreint.

Sans se faire prier, Frédérique pénètre dans l'obscur passage en se questionnant sur la raison de cette étrange invitation.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demande-t-elle en essayant de masquer sa peur.

— Nous n'aimons pas les gens qui fourrent leur nez dans nos affaires.

— De quoi parlez-vous ?

— De tes recherches. On t'ordonne de cesser immédiatement. Ton ami est décédé d'un banal accident de la route, est-ce bien clair ?

— Je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas, répond Frédérique le plus sincèrement possible.

— Je le répète, un camion a mortellement heurté Roger Després. Il pédalait trop vite. Ce n'était pas prudent de rouler aussi rapidement vers la rue King.

— C'est compris. Je vais sérieusement prendre votre avertissement en considération. Est-ce que je peux partir?

En entendant des chuchotements venant de la ruelle, Marco Couture diminue la cadence de ses pas. Voilà un bon moment qu'il a perdu la trace de Frédérique et il s'inquiète. Il se concentre sur la provenance du bruit en se demandant si la jeune femme ne pourrait pas se trouver là. En apercevant l'entrée d'une rue cachée entre deux bâtiments, il cherche une façon de s'y introduire en douce, puis parvient à se faufiler et à se camoufler dans un coin. Tapis près des poubelles, il attend le moment opportun. Pour l'instant, Frédérique maîtrise la situation. Il avait entendu dire que cette femme était aussi solide que le roc et en constant contrôle de ses émotions. Cela semble être le cas puisqu'en ce moment, elle est entourée par de menaçants individus sans pour autant montrer sa peur. Dès qu'elle se sera quelque peu éloignée de ses trois adversaires, Marco attaquera pour lui permettre de se sauver. Il examine la scène avant de se lancer dans l'action. En marchant, il croit apercevoir le véhicule de ce tueur à gages qu'il a vu, entre autres, au cimetière. Ce dernier a-t-il reçu l'autorisation de tuer? S'arrêtant, Marco cherche une solution. Car même si Frédérique parvient à fuir ses assaillants, le tueur l'attrapera au détour.

Perdant patience devant le sang-froid de Frédérique, Steven la gifle violemment du revers de la main.

— Tiens ! Tu l'as bien mérité ! lui lance-t-il. Tu m'énerves avec ton air rebelle.

La tête penchée vers le sol, Frédérique essuie le sang qui coule de sa bouche avec le bout de la manche de sa veste. Elle ferme les yeux quelques secondes, puis relève le menton et fixe son agresseur d'un regard accusateur. Rassemblant tout ce qui lui reste de courage, elle se relève pour lui démontrer qu'elle ne le craint pas. Une fois debout, elle soutient son regard et lui balance un violent coup de pied dans le tibia. Steven recule un peu, mais revient rapidement vers elle.

— Espèce de garce ! s'écrit-il en levant le bras droit pour la frapper de nouveau. Tu en veux une autre ?

— Arrête ! intervient l'un de ses acolytes. Ce n'est pas en la battant que nous obtiendrons sa collaboration.

— Tu ne vois pas qu'elle est obstinée et qu'elle n'en fera qu'à sa tête ? Il faut demander la permission de l'éliminer avant qu'il ne soit trop tard. Passe-moi le walkie-talkie, je vais demander à...

— Chut ! Ne prononce pas son nom, idiot !

— Je veux juste pouvoir la tuer !

— Tu sais très bien que la réponse sera non.

Le colosse se retire du groupe et quitte la ruelle, walkie-talkie entre les mains. Frédérique en profite pour se planter devant lui et lui asséner un coup de genou dans les parties sensibles. Après quoi, elle lui retire son long couteau des mains et le lui plante dans l'épaule gauche. Le pauvre est tellement ébranlé, qu'il reste là, immobile, à hurler.

D'un pas rapide, Frédérique parvient à s'éloigner des malfrats dans l'intention d'atteindre la sortie de la sombre rue. Si elle craint le pire en avançant vers son objectif, elle fait vite de découvrir que ses deux autres agresseurs se sont portés au secours de leur ami. Du coup, elle parvient à s'enfuir.

Sa protégée en sécurité, Marco s'attaque aux individus ayant osé s'en prendre à elle. Du coup, il n'hésite pas à enfoncer davantage le couteau dans l'épaule du colosse, qui hurle de douleur avant de s'évanouir. En assistant à la scène, Josh saute sur le dos du détective, qui parvient à se défaire de lui en le couchant au sol. Avant de quitter les lieux, ce dernier doit improviser jusqu'à ce que Frédérique soit suffisamment loin. Nul doute, la jeune femme est en danger.

En voyant un bus tourner au coin de la rue, Frédérique s'y précipite en espérant que le chauffeur la voie et la fasse monter à bord. Aussi, fait-elle de grands signes avec les bras pour attirer l'attention vers elle. Or, sa veste et la paume de ses mains étant recouvertes de sang, est-ce que l'homme acceptera de lui venir en aide ? Elle avance sans voir un nid-de-poule. Après s'y être enfargée, elle se retrouve sur l'asphalte, sa cheville blessée entre les mains.

Robert Lirette roule prudemment sur la rue King Ouest. Ses vingt années d'expérience en tant que chauffeur d'autobus l'aident à vite repérer les dangers de la route. En voyant une personne assise au sol, il s'arrête, ouvre la portière et l'invite à monter à bord.

Frédérique se relève péniblement. La pauvre peine à se déplacer. En se rendant vers l'arrêt d'autobus, elle retire le sac de son dos. Chemin faisant, elle cherche sa passe, comme si sa vie en dépendait ! Les quelques secondes entre sa chute et son entrée dans l'autobus sont interminables, mais Frédérique, une habituée du transport en commun, sourit au chauffeur.

— Bonsoir, madame, dit celui-ci en jetant un coup d'œil inquiet sur sa nouvelle passagère visiblement mal en point, avant de prendre le combiné installé à sa droite.

— Que faites-vous? l'interroge Frédérique.

— Je dois informer mon superviseur.

— Pourquoi?

— De toute évidence, vous avez été agressée et c'est mon devoir de l'aviser.

— Qu'arrivera-t-il ensuite?

— Il va contacter la police.

Dès qu'elle pense à Guy Veilleux, Frédérique crie : « Non ! Je vous en prie ! Donnez-moi le temps de reprendre mon souffle et je disparaîs de votre vie. S'il vous plaît, ce sera ni vu ni connu ».

— Ça ne fonctionne pas ainsi, ma belle ! Il n'est pas question que je vous laisse dans cet état.

— Est-ce que vous pouvez avancer? Je crois que vous bloquez la circulation.

Robert Lirette appuie sur la pédale et roule doucement vers le feu de circulation. Inquiet, il entend protéger sa cliente tant qu'elle sera à bord de son autobus. Il doit de nouveau arrêter le véhicule à un feu rouge. Soudain, il sursaute quand quelqu'un donne des coups de poing dans la porte vitrée du bus. Un grand gaillard frappe énergiquement en hurlant : « Laissez-moi entrer ! »

— Ne l'écoutez pas ! s'écrie Frédérique.

— Est-ce qu'il s'agit de votre agresseur?

— Ils étaient trois, mais j'ai cru comprendre qu'il y en avait un quatrième.

— D'accord. Allez vous asseoir. Je vais tenter quelque chose pour nous sortir de ce pétrin.

— Vous ne pourrez pas m'échapper ! lance Hans Ogel. Je veux la fille ! Je vous ordonne d'ouvrir la porte... Sinon, je vous tue !

Sachant que les fenêtres ne sont pas blindées, Robert tourne le volant vers la gauche. Heureusement, le feu de circulation vient de passer au vert. La manœuvre est compliquée, et l'espace restreint. Du coin de l'œil, le chauffeur remarque que l'individu pointe un revolver vers lui. Il doit se dépêcher, mais le bruit de la fenêtre qui éclate en mille morceaux l'empêche de s'éloigner. Et voilà que son épaule droite est touchée par une balle. Hans vise ensuite la tête de Frédérique, assise derrière monsieur Lirette. Il a vraiment l'intention de la tuer, même si cela contrevient aux termes du contrat avec son employeur. La mort de cette fille sera une délivrance pour tous, se persuade-t-il en levant son bras vers elle. Il n'aura qu'à dire qu'il s'agissait d'une balle perdue. Alors qu'il est prêt à passer à l'acte, il est surpris par le klaxon d'un camion. Du coup, le projectile atteint la cuisse droite du chauffeur de l'autobus. Furieux, Hans ajoute une troisième balle dans l'arme et tire sans trop savoir où il vise. Impossible de savoir s'il a atteint sa cible, puisque le bus s'éloigne lentement vers le pont menant à la rue Belvédère. Avec une balle dans l'épaule et une autre dans la cuisse, Robert Lirette a de la difficulté à conduire. Non sans peine, il appuie sur les pédales et tente de s'emparer de l'appareil téléphonique pour appeler à l'aide. Il doit informer son superviseur de la situation et être conduit de toute urgence à l'hôpital. Il perd beaucoup de sang.

D'un bond, Frédérique se lève, prend le combiné et crie : « Mayday ! Mayday ! Le chauffeur a été atteint par deux balles. Un fou lui a tiré dessus avec un revolver. Vous devrez contacter les ambulanciers. Est-ce que quelqu'un m'entend ? »

— Martin, à l'écoute. Est-ce que vous pouvez répéter ?

— Un fou a fait feu sur un autobus et le chauffeur a été blessé.

— Qui êtes-vous ?

— Une passagère.

— Où êtes-vous?

— Sur le pont.

— Lequel?

— Jacques-Cartier, en direction du boulevard de l'Université.
Dépêchez-vous, votre employé perd beaucoup de sang.

— J'ai compris. J'appelle immédiatement le service d'urgence.
Est-ce que le chauffeur peut arrêter son véhicule?

— Non.

— Est-ce que je peux connaître votre nom?

— Celui du chauffeur est...

— Je suis Robert Lirette et le bus que je conduis le no 85.

— Est-ce que vous avez entendu? questionne Frédérique.

— Oui.

— Dès qu'il le pourra, monsieur Lirette va garer le bus dans un lieu sûr.

Frédérique fixe le chauffeur en priant pour qu'il survive. Autrement, elle regrettera toute sa vie de l'avoir entraîné dans cette galère.

— Ça va ! la rassure l'homme. Vous n'avez pas à vous excuser pour les idioties d'un imbécile. De mon rétroviseur, je ne vois plus la camionnette. Nous serons bientôt de l'autre côté du pont. Dès que nous serons rendus, je vais tourner à droite et arrêter le bus dans un endroit sûr en attendant l'ambulance. Qu'allez-vous faire, dites-moi?

— J'habite près d'ici. Je vais tenter le tout pour le tout en souhaitant qu'un bon samaritain accepte de me conduire chez moi.

— Votre cheville est blessée et vous avez mauvaise mine. Vous devriez m'accompagner à l'hôpital.

— Ecoutez ! J'entends le son des sirènes. Les secours seront bientôt là.

— Et vous?

— Moi, je dois partir sur-le-champ. Bon courage et tenez le coup. Vous devez vivre.

— Je vais me battre, c'est promis, mais avant de partir, mademoiselle, j'aimerais savoir ce que ces hommes vous veulent? Je crois que mes blessures seront moins douloureuses si on me dit pourquoi on m'a tiré dessus.

Après une brève réflexion, Frédérique convient qu'elle se doit de répondre. Elle réplique donc : « Ils veulent que j'abandonne un projet ».

— Quel projet?

— Un de mes amis vient de mourir mystérieusement et je suis persuadée qu'on l'a tué parce qu'il avait découvert quelque de pas très net. Je mène donc ma propre enquête.

— C'est dangereux.

— Oui, je m'en rends compte, mais contrairement à mon ami, je connais les risques.

— Ce n'est pas une raison pour se lancer dans une aventure aussi périlleuse.

— La différence, entre mon ami et moi, c'est que je gagne toujours.

— Est-ce que vous avez une piste?

— J'ai déniché des documents et dès que j'en aurai pris connaissance, je détiendrai une longueur d'avance sur eux.

— S'ils savent que vous avez ces documents, ils seront sans pitié.

— Je sais. Je dois partir avant que les flics arrivent.

— Sans eux, vous n'y arriverez pas. Ceux qui vous en veulent sont armés.

— Moi aussi.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, mademoiselle?

— Je regrette, mais je n'ai pas le temps de vous expliquer. Soyez prudent.

— Vous aussi, mademoiselle.

Puis Frédérique s'éclipse par la porte arrière du bus. Elle ne souhaite vraiment pas discuter avec Guy Veilleux. Elle marche discrètement dans le sens opposé du son des sirènes, en espérant passer incognito. Les enquêteurs ne doivent pas se douter qu'elle se trouvait à bord du bus. Oui, elle a sauvagement été attaquée, mais puisqu'elle ne veut pas porter plainte contre ses assaillants, elle préfère quitter les lieux du drame. Elle sourit en croisant une auto-patrouille. Son logement est loin et elle a hâte d'y être. Elle avance lentement, puis sursaute lorsqu'elle constate qu'une voiture la suit de près. De beaucoup trop près.

Furieux, Hans Ogel est hors de lui. La fille leur a échappé et les enquêteurs risquent de découvrir l'identité de ceux qui l'ont attaquée ! Il y a aussi Christopher qui perd du sang, et dont la vie est menacée. Et que dire de l'autobus ! Est-ce qu'il est muni d'une caméra de surveillance ? Hans n'a pas réfléchi à cela lorsqu'il s'est présenté devant la porte du véhicule. Enfin, Josh lui a appris que dans sa course, Steven avait jeté le couteau dans un boisé.

— Tout va de travers ! a alors hurlé Hans dans la radio émettrice.

— Je ne veux plus être mêlé à vos stupidités, de lui répondre Josh. Je me pousse très loin d'ici et vous devriez en faire autant. La fille a un allié. Ce type était seul et pourtant, il a réussi à nous battre, alors que nous étions trois. Nous sommes tous en mauvais état. Nous devons nous séparer avant que les enquêteurs ne se pointent à la ruelle pour constater les dégâts. Bye !

Une voix masculine qui ne lui est pas inconnue interpelle Frédérique.

— Bonsoir, mademoiselle ! C'est une belle soirée, n'est-ce pas ? Est-ce que vous montez à bord de mon véhicule ?

— Non, merci, je préfère marcher.

— Si vous ne voulez pas que les enquêteurs aient des doutes à votre sujet en vous apercevant dans la rue, je crois que vous devriez accepter mon invitation. De toute façon, nous allons au même endroit.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'essaie d'éviter la police?

— Une intuition.

— N'insistez pas, docteur Leblanc.

— Vous avez une bonne mémoire, mademoiselle Coté. J'ai une question, pour vous... Est-ce que le sang sur votre veste est le vôtre?

— Non.

— Je m'en doutais. Montez, je vous en prie !

— Je n'ai pas envie de vous mêler à mes affaires.

— Depuis que je vous ai accompagnée aux funérailles de monsieur Després, aux yeux des enquêteurs, je suis votre allié.

— Vous ne m'avez pas accompagnée !

— Non, vous avez raison, Frédérique, mais vous avez pris ma main et vous m'avez suivi jusqu'à ma voiture. De plus, je suis certain que les enquêteurs qui se trouvaient à l'église nous ont vu partir ensemble.

— Vous marquez un point.

— Asseyez-vous. Il est préférable de quitter les lieux tout de suite.

Finalement, Frédérique s'installe sur la banquette, attache la ceinture de sécurité et attend que Michel se remette en route. Or, il n'arrête pas de la fixer.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Je suis désolé, mais votre veste est tachée de sang, votre visage est bouffi, sûrement en raison d'un violent coup que vous avez reçu, sans parler de vos blessures qui ont mal cicatrisé parce que vous avez refusé que je vous soigne.

— Je déteste les hôpitaux.

— Je pense que vous craignez plutôt d'afficher votre vulnérabilité !

— Vous avez tout faux. Est-ce que nous partons ou est-ce que nous attendons que les policiers viennent nous interroger?

— Vous avez raison. Votre apparence risque d'éveiller les soupçons. Je vous emmène chez moi.

— Il n'est pas question que je vous implique dans cette galère.

— Partons, on en discutera en chemin.

Durant le trajet, Frédérique reste silencieuse. Respectant les limites de vitesse, Michel conduit lentement. S'il ne souhaite pas se faire remarquer, c'est peine perdue. D'un geste rapide, il doit appuyer fermement sur la pédale des freins lorsqu'une personne s'élance devant son véhicule. La noirceur l'a empêché de bien voir ce qui s'est produit, ce qui n'est pas le cas de sa passagère, qui elle, a bien noté le comportement anormal de l'individu. Avec ce qu'elle vient de vivre, des frissons d'angoisse la figent sur son siège. Elle craint le pire lorsqu'elle entend une voix masculine, qu'elle croit reconnaître, crier suffisamment fort pour qu'elle l'entende :

— Mon ami perd beaucoup de sang ! Il a reçu un coup de couteau pendant une bagarre. Est-ce que vous pouvez lui venir en aide?

— Je suis médecin ! réplique Michel. Où est-il?

— Sur le trottoir. Venez ! J'ai peur pour lui.

— Vous ne devriez pas y aller, Michel, prévient Frédérique, c'est un piège. Appelez plutôt la police et éloignez-vous d'eux.

Faisant fi de ce conseil, Michel accourt vers le blessé, car autrement, il irait à l'encontre de sa profession. Il est médecin et pour lui, la vie n'a aucune couleur, aucune race. Peu importe le danger, peu importe l'identité du malade, il doit agir et voilà tout. Dans le cas présent, si jamais il doit intervenir auprès d'un criminel, la justice fera son travail une fois l'individu hors de danger.

— Est-ce que vous pouvez m'aider à le monter à bord de mon auto? demande-t-il au type qui l'a arrêté.

— Où voulez-vous l'emmener?

— Dans un hôpital. Il perd beaucoup de sang et doit subir une transfusion dans les plus brefs délais. Sinon, vous pouvez lui dire adieu dès maintenant.

— Il n'en est pas question ! refuse Josh en pointant un revolver sur la tempe du médecin. Vous devez le soigner ici.

— Je n'ai pas les instruments qu'il faut pour effectuer une telle intervention sur place. Je dois stopper l'hémorragie, car sinon, il va mourir.

— Vous devez le sauver ! Si vous êtes un vrai médecin, vous trouverez une façon de le remettre sur pied.

— Je ne veux pas mourir ! Je n'ai que vingt-six ans ! crie Christopher Miller avant de perdre connaissance.

— Je comprends, réplique Michel. Laissez-moi vérifier si j'ai le nécessaire dans ma trousse.

— Je ne vous fais pas confiance ! lance Steven en le suivant de près.

Michel se dirige vers la portière du côté passager, l'ouvre, saisit Frédérique par le bras et l'entraîne par terre pour la soustraire de la vue du malfrat. Dans sa chute, la jeune femme perd l'équilibre et se retrouve à genoux en bordure de la route. Voyant cela, Steven s'approche d'elle, la reconnaît, puis empoigne son chandail avec une telle force, que la pauvre fille se retrouve debout dans le temps de le dire. Après l'avoir appuyée contre la voiture, Joshua lui dit :

— Tu ne connais pas la meilleure ? Mon frère a jeté le couteau et les policiers vont le découvrir. Ils vont identifier tes empreintes et t'accuser de meurtre si mon cousin meurt. Alors, je te conseille fortement de supplier ton beau docteur de lui sauver la vie. Sinon, tu passeras un bon moment en prison...

Michel tente d'intervenir, mais Miller l'en empêche en le menaçant de son revolver.

— Elle a planté un couteau dans l'épaule dans mon cousin, explique-t-il. Elle ne pouvait pas se douter que le coup serait mortel, mais quand même, elle doit subir les conséquences de ses actes.

— Vous ne m'avez pas donné le choix, rétorque Frédérique. Il fallait bien que je me défende, non ?

— Regardez ce que vous avez fait à son visage, intervient Michel. Elle a été violemment frappée. La justice en viendra à la

conclusion qu'il s'agit d'un cas de légitime défense, sans compter que contrairement à vous, du moins, je le pense, elle n'a pas de casier judiciaire. Écoutez... je vais soigner votre ami, mais à la condition que vous ne malmeniez pas la mienne.

— Venez ! hurle Steven, inquiet, en constatant que Christopher ne donne plus signe de vie.

Le trio court vers le blessé. Si Frédérique suit les deux autres, c'est qu'elle ne voudrait surtout pas que Michel subisse le même sort que le chauffeur d'autobus. Le médecin se penche vers le blessé et dépose une main sur son corps. De toute évidence, il n'y a plus de signes vitaux. Il se lève, prend la main de Frédérique et lui souffle à l'oreille :

— Il est mort. Il devra être conduit dans un hôpital pour que le décès soit constaté, mais je suis persuadé qu'ils vont abandonner le corps dans le boisé. Pendant que je les informe de la situation, je vous propose de fuir les lieux avant qu'ils ne s'acharnent sur vous.

Pendant ce temps, le colocataire de Michel Leblanc vaque à ses tâches journalières lorsque le téléphone sonne. Une voix féminine lui lance rapidement : « Rappelle-moi tout de suite à partir d'un téléphone public ». Aussitôt, il se rend dans un bar pour s'exécuter. La distance entre sa demeure et la taverne fait un peu moins d'un kilomètre. Ce n'est pas la première fois qu'il doit effectuer ce trajet, mais cette fois, il n'a pas envie de se précipiter. Qu'importe l'urgence, il n'a pas l'intention de risquer sa vie pour son interlocutrice. À l'entendre, tout est une question de vie ou de mort. Connaissant son caractère bouillant, il préfère garder son calme. Sinon, une dispute éclatera et grugera son énergie. Il sait qu'il devra essuyer les reproches de sa mère, dont les paroles sont parfois si cinglantes, que tout le monde en reste figé.

Le jeune homme dans la trentaine observe les environs. La réputation de sa famille l'oblige à agir dans la plus grande discrétion. Son clan craint des représailles de la part du camp ennemi, mais puisque ce n'est pas la première fois qu'il entre dans ce bar où il a l'habitude de trinquer avec des étudiants universitaires, il avance avec assurance. Qui peut bien se douter de ce qu'il s'apprête à faire ? Il entre dans la taverne au style ancien et rustique et se dirige vers la cabine télépho-

nique située entre la toilette des hommes et celle des femmes. Là, il y a moins de bruit, même si ce n'est pas l'idéal pour discuter au téléphone. Mais l'ordre de sa mère doit être exécuté. Il compose le numéro qu'il connaît par cœur et attend une réponse qui ne tarde pas.

— Que se passe-t-il? s'enquiert-il.

— On croit que ta ligne est sous écoute.

— Pourquoi?

— La nouvelle copine de ton colocataire fait des fouilles et des enquêteurs pourraient très bien le surveiller.

— Que puis-je faire?

— Ce Michel Leblanc est trop curieux et commence à nous déranger royalement.

— Comme vous me l'avez demandé, je gère la situation. Ne vous inquiétez pas.

— Tu feras quoi?

— J'ai des contacts en Europe. Je forcerai mon colocataire à quitter le pays.

— Pourquoi ne pas le tuer?

— Il n'est pas dangereux, alors inutile d'en arriver là.

— Et ta nouvelle conquête?

— Je lui ai offert un week-end dans un motel. Elle est jeune, naïve, et je suis certain qu'elle acceptera.

— C'est bien de garder un œil sur elle. Cette adolescente pourrait nous servir pour piéger sa sœur.

— Je vous le répète, tout est sous contrôle.

— Tant que les enquêteurs poursuivront leur investigation, nous devons nous tenir aux aguets.

— Ils abandonneront, comme ils l'ont fait il y a presque vingt ans.

— En 1974, la théorie de l'accident suivie d'une explosion a bien passé. Mais cette fois, avec cette folle qui ne croit pas au décès accidentel de Roger Després, nous pourrions avoir des ennuis.

— Effectivement, elle fouille un peu partout et poursuit son but sans tenir compte de vos avertissements. Je dois reconnaître que vous n’avez pas l’habitude d’être confrontée de la sorte.

— J’ai l’impression que le danger la stimule. Aussi, je crains le pire avec cette garce.

— Je sais ce que vous attendez de moi et je vais tenter d’être à la hauteur, comme toujours.

— J’attends de tes nouvelles.

— On se reparle plus tard.

— Bye.

La conversation terminée, le fiston prend son calepin, cherche un numéro de téléphone, le signale et appelle son contact européen.

À la ruelle Chagnon, deux spécialistes en empreintes digitales entament leur travail. Les moindres détails leur seront utiles pour compléter le rapport sur la bagarre et la tentative de meurtre survenues au cours de la soirée. Les taches de sang précieusement relevées, tandis que les témoignages sont recueillis par des policiers dépêchés sur les lieux. Rien n’est pris à la légère, du fait que deux personnes ont été blessées. David Saint-Cyr a noté ce qui suit : des individus ont eu une altercation dans la ruelle Chagnon et un chauffeur d’autobus de la Société de transport de Sherbrooke a été blessé par balle. L’homme semble avoir été victime d’une guerre de gangs. Les dégâts indiquent que la bagarre dans la ruelle a été très animée. Donc, quel est le lien entre les deux événements ? De plus, le chauffeur a précisé qu’une jeune femme était impliquée. Ce que David a hâte de conclure cette affaire sans queue ni tête ! Forcément, il devra transférer le dossier à l’équipe de Réjean Simard s’il existe un quelconque lien entre les événements. Il espère que le résultat des empreintes prélevées, tant dans la ruelle que dans l’autobus, sera concluant. Il en a plein les bras avec cette histoire. Il regarde ses collègues travailler minutieusement pour trouver le moindre indice quand son téléphone sonne.

— David Saint-Cyr ! répond-il.

— Bonsoir, je travaille au centre d'appel de la Sûreté du Québec et je viens de discuter avec un homme qui a découvert un cadavre dans un boisé. Apparemment, l'individu aurait été poignardé. Le témoin a confirmé qu'il s'agit d'un jeune homme dans la trentaine et qu'il n'avait aucune pièce d'identité sur lui. Je crois que vous devriez rejoindre les policiers qui sont en route vers les lieux du crime pour voir s'il n'y aurait pas un lien avec les autres incidents de la soirée.

— Je m'y rends sur-le-champ. Je vous remercie. Est-ce que vous pouvez m'indiquer l'endroit exact où se trouve le cadavre?

— Rendez-vous au stationnement du mont Bellevue. Le corps est dans le boisé.

— Je vous remercie.

— Je vous souhaite bonne chance, inspecteur.

— Merci. Je crois que la soirée sera longue.

Assis au volant de son véhicule, Michel Leblanc est sur le chemin du retour. Soudain, une ombre attire son attention. Il se range sur le côté de la rue, se penche vers le siège situé à sa droite, s'étire et prend un sac à dos. Persuadé qu'il appartient à Frédérique, il le dépose sur la banquette arrière et poursuit sa route. Il est tout de même inquiet. Rendu à sa demeure, il apporte le sac avec lui. En entrant, il constate que son colocataire, d'un naturel curieux, n'est pas revenu de son travail. Soulagé, Michel va à sa chambre, ouvre le sac et s'étonne du contenu. Il y voit plusieurs papiers déchiquetés, une grande enveloppe jaune et un cartable noir. Il voudrait feuilleter ce dernier, mais craint que son colocataire arrive et le surprenne avec des documents qui ne lui appartiennent pas. Sans tarder, il cache le sac dans un lieu sûr. Ceci fait, il se rend à la cuisine pour se préparer un lunch, puisqu'il est de garde.

Le mystère entourant sa rencontre avec Frédérique le trouble. Il tente d'établir des liens entre les nombreux drames survenus dernièrement. Est-ce que cette fille fréquente des escrocs ou s'est-elle simplement retrouvée dans une mauvaise situation? Elle n'a pas froid aux yeux, en tout cas. L'un des hommes l'a menacée et accusée du

meurtre de son cousin. De même, il lui a demandé de cesser les activités auxquelles elle se livre depuis plusieurs semaines. Le docteur est bouleversé par la fuite de Frédérique et la mort de l'homme qu'il a tenté de sauver. Décidément, cette femme l'a impliqué dans une étrange affaire. Que faire? Le meilleur conseiller, dans ce type de situation, est son père. Il tentera de l'appeler dès le lendemain, car pour l'heure, il doit se rendre à l'hôpital.

Chapitre 7

Mercredi 25 mai 1994

Vers une heure trente dans la nuit suivant la soirée mouvementée, Guy Veilleux obtient enfin l'autorisation de discuter avec Robert Lirette, non sans espérer que ses questions trouveront des réponses.

— Je vous accorde dix minutes, pas plus.

— D'accord, docteur.

— Bonsoir, dit le détective en entrant dans la pièce. Je suis Guy Veilleux et j'aimerais que vous me contiez ce qui s'est passé ce soir.

— Je conduisais le bus lorsque j'ai aperçu une femme qui faisait de grands signes avec ses bras. J'ai arrêté et l'ai invitée à monter à bord. J'ai tout de suite remarqué qu'il y avait du sang sur son visage et son chandail. Elle était angoissée, terrifiée et essoufflée. J'ai voulu appeler les secours, mais elle a refusé en me disant qu'elle partirait dès qu'elle aurait repris son souffle. Elle m'a suppliée de ne rien dire. J'ai quand même tenté de vous contacter, mais au premier feu de circulation, un individu avec une casquette a frappé violemment sur la porte de l'autobus. La jeune femme s'est mise à crier et m'a supplié de ne pas lui ouvrir. L'homme tenait un revolver. Il m'a ordonné de le laisser entrer, sans quoi il tirerait sur moi. Il a dit qu'il n'avait rien contre moi, qu'il ne voulait que mettre le grappin sur la passagère. Puis, voyant que je ne lui obéissais pas, il a appuyé sur la gâchette. La détonation a causé un bruit infernal. La vitre s'est brisée et le projectile m'a atteint. Ma seule idée a été de fuir et de protéger la demoiselle. J'ai accéléré, mais une camionnette bleu foncé nous barrait la route. En effectuant une manœuvre pour la contourner, ma blessure a commencé à me faire énormément souffrir. L'homme a ensuite visé la tête de la jeune femme qui était assise sur le siège derrière moi, mais le son d'un klaxon l'a surpris et la balle a atteint mon épaule.

— Le médecin m'a dit qu'il a retiré deux balles... une qui se trouvait dans votre cuisse et une autre dans votre épaule. Il m'a confirmé que tout va et que vous serez très vite sur pied. Est-ce que vous pouvez me décrire les deux personnes?

— Le tireur était grand et costaud. Une armoire à glace, comme on dit. J'ai aussi noté que sa chevelure était blonde.

— C'est bon. Cette description devrait suffire. Et qu'en est-il de la jeune femme?

— Elle est au début de la vingtaine et doit mesurer un mètre soixante-huit. Les traits de son visage ont un petit quelque chose d'unique, sans parler de la couleur de ses yeux, qui sont d'un vert exceptionnel.

— Est-ce que ses cheveux sont courts? questionne Veilleux.

— Effectivement, on pourrait croire qu'elle était chauve et que depuis peu, des cheveux brun foncé ont commencé à pousser.

— Est-ce qu'elle a mentionné un détail qui pourrait nous aider à la retrouver? J'ai peur qu'elle soit blessée et je crains pour sa vie.

Après un bref moment de réflexion, Robert se souvient que la jeune femme lui a confié que des malfaiteurs la croyaient en possession de documents qui leur appartenaient.

— Je n'en sais pas plus, termine-t-il.

— Si je vous montre des photos de la fille, reprend Veilleux, est-ce que vous pourriez la reconnaître?

— Impossible d'oublier un visage comme celui-là!

— Je vous laisse vous reposer. Je vais contacter un portraitiste pour qu'il puisse dessiner le visage de cette jeune femme. Dès que possible, j'organiserai une rencontre entre vous et lui. Je vous remercie beaucoup, monsieur Lirette, de votre collaboration.

— C'est un plaisir de vous aider et de rendre service à cette jeune femme.

Guy Veilleux quitte la chambre et se rend à la morgue pour prendre des informations sur l'homme qu'on a retrouvé poignardé. Or, n'ayant pu recueillir aucun renseignement, il se résout à retourner chez lui. Une fois dans sa voiture, il appelle l'agent Réjean Simard, qui se livre à un résumé des événements de la soirée.

— Devons-nous émettre un signal de recherche avant que le tireur et la fugueuse ne prennent la poudre d'escampette? s'informe Guy.

— Nous ignorons presque tout de leur identité. Nous n'avons donc pas le choix d'attendre les expertises. Je vais chez moi ; tu devrais en faire autant.

— Oui, tu as raison. Une autre journée chargée nous attend demain.

À bout de souffle, Frédérique ne sait pas où se réfugier pour la nuit. Afin de remettre tous les morceaux du casse-tête en place, elle se rend dans un petit café, s'assoit à une table, commande un chocolat chaud et profite de ce moment de répit.

Tout va trop vite pour elle. Ce n'est pas normal. Comment ces gens n'ont pu mettre que quelques jours avant de réagir ? Tout a commencé quand Roger a décidé de réaménager son bureau, ce qui lui a valu de gros ennuis. Il semble que d'importants documents aient été cachés dans la pièce adjacente à l'aire principale. Qui les a mis là ? Qui cherche à les récupérer à tout prix ? Pourquoi avoir provoqué la mort de l'avocat ? Pourquoi les trois agresseurs de Frédérique ne lui ont-ils pas fait subir le même sort ? Probablement parce que le mot d'ordre était de ne pas la tuer. Mais pourquoi ? Frédérique appuie machinalement ses coudes sur le dessus de la table et couvre son front à l'aide de ses mains. Les yeux fermés, elle réfléchit. Si elle remet à ces personnes ce qu'elles convoitent, cela signifierait qu'elle fait une croix sur la mort de Roger et tout le mystère qui l'entoure. Non, cet homme ne peut être décédé si jeune pour rien ! La jeune femme ne peut concevoir l'idée d'encaisser la défaite sans tout faire pour connaître le fin fond de cette histoire. Pour Roger, elle doit aller jusqu'au bout. Pour s'encourager, elle songe à son père qui lui a souvent dit qu'elle est née sous une bonne étoile. Pour une fois, elle va se fier à lui et foncer pour parvenir à ses fins.

D'un bond, elle se lève, paie la facture, puis prend le chemin de son appartement en se disant qu'il est impossible que les policiers l'aient identifiée si tôt. Les experts en auront pour plusieurs heures avant de pouvoir prouver son implication bien involontaire à ce carnage. Cela lui donne le temps de ramasser le nécessaire afin de fuir la ville et d'agir dans l'ombre.

En circulant sur le boulevard Jacques-Cartier, elle réfléchit à un plan d'action. La prudence est de mise, mais en même temps, elle doit faire preuve de vigilance et de détermination. Le camp ennemi est prêt à tout pour taire son implication dans une quelconque magouille. Frédérique doit éviter toute bévue, car la moindre bêtise pourrait lui être fatale.

En traversant le boulevard Jacques-Cartier, elle entend une voiture klaxonner sans arrêt. À travers la vitre abaissée, une dame lui lance des injures. Frédérique est tellement concentrée, qu'elle a omis d'attendre le feu vert pour poursuivre sa route. Elle qui souhaitait passer inaperçue, voilà qui augure mal ! Tête baissée, elle longe le trottoir en espérant ne pas s'attirer d'ennuis. Rendue à quelques pas de chez elle, elle avance prudemment. Dès qu'elle entre dans son appartement, elle s'aperçoit qu'il lui manque quelque chose.

— Où ai-je laissé mon sac à dos ?

Chapitre 8

Jeudi 26 mai 1994

Vers treize heures, Guy Veilleux se rend chez madame Claudette Després pour l'interroger. À la recherche de Frédérique Coté, il espère en savoir davantage sur les allées et venues de cette dernière. La journée a été mouvementée et il a hâte de relaxer devant une bonne bière. En tournant sur la rue Queen, des frissons l'envahissent de partout. Des souvenirs de l'époque où le journaliste Georges Gilbert écrivait des billets et s'impliquait dans diverses enquêtes refont surface dans sa mémoire. Du coup, l'accident de son fils revient le hanter et il peine à retenir ses larmes. Le 22 avril représente pour lui un bien triste anniversaire, et ce, depuis un peu plus de vingt ans. À ce jour, l'enquête sur le décès de Guillaume n'est toujours pas résolue. Idem pour celle concernant la disparition de la fillette Émilie-Rose.

Guillaume est mort dans le quartier que Guy s'apprête à visiter. Son fils de quatre ans accompagnait Linda Morin-Blais, l'amie d'enfance de son épouse Chantal, lorsque la pauvre femme a perdu le contrôle de la Volvo de son mari. Dur souvenir. Mais l'enquêteur n'a guère le choix. Ça lui est difficile, mais il doit absolument rencontrer la sœur de ce journaliste. Les derniers événements le portent à croire que certaines réponses lui permettront de faire progresser l'enquête sur le décès tragique de Roger Després et d'élucider le comportement étrange de Frédérique Coté. Non seulement cette femme est partout, mais de plus, elle parvient chaque fois à le devancer. Plutôt embêtant de savoir qu'elle a toujours une longueur d'avance sur lui, alors que l'expert, c'est censé être lui. Il pratique son métier depuis la fin des années 60 et malgré ses deux années sabbatiques, tous s'entendent pour dire qu'il a de l'expérience. En 1989, il s'est complètement retiré du milieu, persuadé que le temps était venu de passer à autre chose.

L'inspecteur conduit avec une extrême prudence. Par chance, il n'aura pas à rouler la rue Prospect. Il devra la traverser, certes, mais il lui suffira d'éviter de lire le nom et de se concentrer sur le chemin menant à la maison des Després. L'enquête qu'il mène est de plus en plus difficile. Dès qu'il a lu le nom de la victime, son ami Réjean Simard, chargé de l'enquête, l'a contacté et a insisté pour qu'il l'aide à

découvrir les causes de cet étrange accident survenu à quelques pas de l'endroit où Guillaume est décédé.

Il est treize heures vingt-deux lorsque Veilleux arrive à destination. Avant de sortir de sa voiture, il prend une grande respiration, puis fait un signe de croix sur son cœur, comme si ce geste lui apportera le courage nécessaire pour passer à travers cet entretien aussi stressant qu'émotif. Il longe la splendide plate-bande fleurie à souhait, tourne légèrement vers sa gauche, gravit les marches du balcon, frappe à la porte et attend qu'on vienne lui ouvrir. En apercevant la femme du défunt, il se redresse.

— Bonjour, inspecteur. Entrez, je vous prie.

— Je ne vous dérangerai pas longtemps. J'ai contacté votre fils Charles et il ne devrait pas tarder à arriver.

— D'accord. Mais que se passe-t-il?

— Je préfère attendre votre fils.

Debout devant le divan, le détective examine les photographies encadrées sur le mur. En plus d'une grande photo où figurent tous les membres de la famille, deux autres attirent son attention.

— C'est vous sur cette photo? s'enquit-il auprès de son hôtesse.

— Oui, elle a été prise il y a une bonne vingtaine d'années.

— L'homme à côté de vous ressemble étrangement à Georges Gilbert!

— Effectivement. Vous connaissiez mon frère?

— Avec sa passion pour la justice et le droit, tous les gens du milieu le connaissaient. Vous a-t-il donné signe de vie depuis son départ en 1981?

— Non, répond Claudette, à la fois triste et ennuyée.

— Et sur cette image, qui est-ce?

— Mon neveu Paul, le fils de Georges, et Frédérique Côté, une voisine que nous gardions souvent, à l'époque. Ces deux-là étaient inséparables. Le départ de Paul a beaucoup bouleversé la pauvre fille.

— Comme c'est charmant. Est-ce que cette Frédérique a toujours vécu dans le quartier?

— Non, son père s'est remarié et ils ont déménagé en Europe.

— Frédérique? Est-ce la jeune femme que j'ai rencontrée lors des funérailles?

— Exact.

— Parlez-moi d'elle.

— C'est une jeune personne qui ne laisse personne indifférent. Quand vous l'apercevez, vous ne savez pas si vous devez lui proposer une partie de bras de fer ou la cajoler dans vos bras.

— Vous avez parfaitement raison, approuve le détective avec un air espiègle. Vous avez dit que sa famille a déménagé en Europe. Est-ce que vous vous souvenez de l'année de leur départ?

— Son père devait régulièrement s'absenter de la région en raison de son travail. Son emploi du temps était très rempli et mon époux lui avait proposé d'accueillir sa fille à la maison durant ses déplacements. Après en avoir discuté avec Frédérique, monsieur Coté a accepté notre offre. Roger voulait aménager une chambre pour la fillette, mais elle lui a plutôt demandé la permission de dormir sur un matelas dans la chambre de notre fille Sadie. Elles sont si différentes. Sadie est discrète, timide, et a souvent peur de l'inconnu, tandis que Frédérique fonce sans relâche. Elle ne craint rien et personne ne l'effraie. Déjà à six ans, elle savait faire preuve de bravoure. Elle a beaucoup protégé Sadie. J'étais très heureuse quand j'ai appris qu'elles s'étaient retrouvées par hasard lors d'une visite à l'université. Spontanément, les liens qui les avaient unies durant leur enfance se sont ressoudés et elles ont décidé de louer un appartement ensemble pour partager les coûts durant leurs études. Pour répondre à votre question : le duo père-fille a emménagé dans la maison en face de la nôtre au mois de juillet 1980, puis ils sont partis en novembre 1982.

— Est-ce que vous pouvez m'expliquer la raison de cet interrogatoire? demande Charles, qui dix minutes plus tôt, s'était discrètement immiscé dans la pièce.

— On discutait en vous attendant, lui répond Guy.

— Vous semblez ne vous intéresser qu'à Frédérique et sa famille. Pourquoi?

— Elle est recherchée.

— Frédérique ! s'étonne Charles. Mais pour quelle raison?

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois?

— Vous n'avez pas répondu à ma question...

— Et si on s'asseyait? Nous pourrions discuter plus calmement, suggère Claudette.

Guy Veilleux s'installe dans le fauteuil fleuri, tandis que Charles et Claudette prennent place sur le divan.

— Il y a de nombreuses questions en suspens, poursuit le détective, et je crois que Frédérique a les réponses.

— Vraiment? Je peux vous accompagner jusqu'à sa demeure ou vous transmettre son adresse afin que vous puissiez l'interroger, propose Charles.

— Je détiens ces informations. Le problème, c'est qu'elle n'y est pas.

— Vous croyez que nous savons où elle se cache? s'offusque l'avocat.

— Frédérique n'est pas souvent chez elle, précise Claudette. Elle est toujours en mouvement. La dernière fois que je l'ai vue, c'est aux funérailles de mon mari.

— Et vous? interroge le détective en dévisageant Charles.

— Elle m'a aidé à remettre de l'ordre dans le bureau de mon père, soupire l'avocat.

— Est-ce que vous vous souvenez de la date?

— Pas précisément. C'était il y a deux environ semaines. Elle devait revenir me donner un coup de main, mais elle ne s'est pas présentée.

— Le jour où elle est venue vous aider, est-ce que vous avez quitté le bureau en même temps?

— Moi, je suis parti vers dix-sept heures. J'étais épuisé. Frédérique, elle, est restée plus longtemps, car elle voulait terminer de vider une boîte.

— Ce que vous dites correspond malheureusement au constat de mon équipe.

— J'aimerais obtenir de plus amples explications, monsieur Veilleux. Pourquoi nous questionnez-vous ainsi au sujet de Frédérique? demande Claudette.

— Écoutez... depuis le décès de monsieur Després, Frédérique est partout et nous devance constamment sur les lieux des événements. Je la soupçonne d'effectuer sa propre enquête et de mettre sa vie en danger. Elle surveillait votre mari, elle était présente à la gare lors de l'explosion et nous pensons qu'elle a été témoin de l'accident de monsieur Després. Les descriptions qu'on nous a fournies correspondent beaucoup à la sienne. Mardi soir, une jeune femme a été agressée dans la ruelle Chagnon. Elle a réussi à fuir et à se réfugier dans un autobus. Un homme la pourchassait et n'a pas hésité à tirer sur le chauffeur, qui refusait de lui ouvrir la porte parce qu'il protégeait sa cliente. Le pauvre a reçu deux projectiles. Au cours de la nuit, des policiers ont été appelés sur les lieux où est survenue une altercation. Un peu plus tôt, un homme a été trouvé mort. Quelqu'un l'a poignardé. Le chauffeur de l'autobus a décrit la passagère et là encore, tout correspond étrangement à Frédérique Coté.

— Vous ne croyez tout de même pas que Frédérique puisse tuer une personne! s'insurge Claudette.

— Il s'agit probablement d'un cas de légitime défense, mais sa fugue nous indique qu'elle refuse de collaborer avec les autorités, et ça, ce n'est pas bon pour elle.

— Non! se fâche Claudette. Frédérique n'est pas celle que vous recherchez! Elle est déterminée à découvrir les véritables causes de l'accident, mais ce n'est pas une meurtrière!

— Si on la voit, nous vous aviserons, mais il serait surprenant qu'elle nous contacte, enchaîne Charles. Elle sait que nous avons demandé une enquête sur la mort de mon père. Impossible qu'elle vienne jusqu'ici.

En sortant de la maison, Guy serre la main de ses hôtes, puis Charles l'accompagne jusqu'à sa voiture.

— Ce serait bien de nous tenir au courant des développements? lui lance-t-il.

— Je veux bien, se défend Guy, mais puisque je n'ai aucune information pertinente... je n'ai rien à vous dire pour le moment.

— Je suis persuadé que vous effectuez un bon travail et que votre enquête n'est pas facile, mais j'ose espérer que vous changerez votre approche d'ici la fin de cette affaire.

— Je vous le promets. Mais ce serait beaucoup plus facile si votre amie acceptait de collaborer.

— Frédérique est méfiante, vous savez...

— Méfiante, vous dites? Je ne veux pas vous vexer, mais ce qualificatif est plutôt faible. Bon! Je dois partir. Je vous remercie de votre accueil.

— Il n'y a pas de quoi, mais ne nous oubliez pas.

— Soyez sans crainte, je vous informe de la suite des événements dès que je le peux!

Natalie surveille les allées et venues du stationnement par la fenêtre de sa chambre. Tout est calme. La période d'études se terminera bientôt et elle devra commencer les préparatifs de fin de soirée. Comme d'habitude, la surveillante de l'étage sera gentille, mais droite et stricte. Avec elle, les règlements doivent être respectés à la lettre. Aucun passe-droit. Tous de doivent d'obéir. Plus elle réfléchit, plus Natalie se dit qu'il serait préférable que l'heure du coucher soit passée avant qu'elle ne passe à l'action.

À vingt et une heures trente-cinq, une lumière se reflète sur les murs de sa chambre. Ensuite, on lance des cailloux sur sa fenêtre. Sans délai, elle y accourt. Là, elle aperçoit une silhouette qui ressemble à celle de son amoureux. Elle ramasse son sac et le place sur son dos. Il est lourd, mais moins que le poids de sa peine. Plus tôt, elle pleurerait sa vie, certaine que Ian ne viendrait pas. Une lueur d'espoir naît en elle. Discrètement, elle se rend à la salle de séjour, ouvre la porte et descend l'escalier de secours. Ce faisant, elle sait qu'une alarme sera

enclenchée, mais le temps qu'il faudra aux sœurs pour rassembler tout le monde jouera en sa faveur.

En courant, elle ressent un sentiment de fraîcheur mêlé à une joie intense. Des larmes envahissent ses joues, mais cette fois, c'est pour marquer son bonheur. Or, dès qu'elle s'approche de l'individu, elle constate que ce n'est pas Ian. Du coup, l'envie lui prend de faire marche arrière et de retourner sagement à sa chambre. Une fois là-bas, elle n'aurait qu'à expliquer aux responsables qu'elle a paniqué en entendant l'alarme d'urgence. Elle s'apprête donc à faire demi-tour lorsqu'elle entend :

— Je suis le cousin de Ian. Il est occupé et il m'a demandé de venir te chercher. Il viendra nous rejoindre dès qu'il le pourra. Je m'appelle Joshua Miller et je vais te tenir compagnie en attendant qu'il soit là.

Natalie ne peut faire autrement que de faire confiance à cet inconnu. À quelques rues de l'institution scolaire, les frères de Joshua attendent l'arrivée du duo. Sur les conseils de Ian, ils se sont tenus à l'abri des caméras de surveillance placées en divers endroits stratégiques.

Natalie est surprise lorsqu'elle les voit errer autour d'une voiture. Steven Miller et son complice les attendent, Joshua et elle, avant de prendre place dans le véhicule. Depuis le décès de Christopher, les garçons n'ont que le mot vengeance en tête. Malheureusement, c'est sans se soucier de rien que Ian leur a confié le mandat de conduire la sœur de Frédérique dans une chambre de motel. Dès qu'il aperçoit l'adolescente, Steven s'installe sur la banquette arrière, pendant que Patrick prend place derrière le volant. Les instructions de leur cousin sont claires. L'aîné des fils de Raymond Miller Jr doit se rendre à Windsor, au Québec, un trajet d'environ vingt minutes.

Steven pense à la chambre de motel, au lit, et aux gouttes de tranquillisant qu'il mettra dans le verre de jus alcoolisé qu'il offrira à la jeune femme. Un peu de sexe le revigorera. Ce qu'il a hâte de faire subir le même sort à l'infatigable Frédérique ! Pas question de se montrer gentil avec les sœurs Coté.

Le rêve de Natalie risque de se transformer en cauchemar. La pauvre espérait s'offrir une escapade avec son cher Ian, et voilà que le comportement étrange des trois hommes commence à l'inquiéter.

ter. L'absence de son copain aurait pourtant dû lui mettre la puce à l'oreille. Alors que le doute s'empare d'elle, elle voit avec effroi les images de sa vie défiler rapidement dans sa tête. Elle n'a pas l'assurance ni la force de sa grande sœur pour affronter ce genre de gaillards. Elle, elle est seule et sans défense.

Bizarrement, elle a l'impression que sa fin approche. Elle est tellement démunie, qu'elle n'arrive même pas à réfléchir, ne serait que pour trouver une solution pour se sortir de cette impasse. En lieu et place, elle se réfugie dans son monde en acceptant le fait qu'elle va mourir dans quelques heures.

Alors que la voiture continue de rouler, Natalie n'a pas conscience de la distance qu'ils ont parcourue jusque-là. Alors que la noirceur gagne en importance, son courage et sa détermination s'envolent.

Derrière le volant, Patrick se sent mal à l'aise. La tristesse règne dans l'auto.

Chapitre 9

Vendredi 3 juin 1994

À sept heures dix, Frédérique se réveille tout en douceur. Elle est étendue sur un lit confortable, qui n'est pas le sien. En jetant un coup d'œil à la pièce, elle la reconnaît aussitôt. La veille, Claudette lui a suggéré de dormir dans la chambre d'amis. Chez la mère de Sadie, l'ambiance a toujours été joyeuse. Quand Frédérique s'y est pointée, Claudette l'a accueillie à bras ouverts. L'attitude de celle-ci a toujours été la même à son égard. Frédérique n'a jamais compris ce lien unique qui les unit. La présence de cette femme lui permet de se ressourcer, probablement en raison de la protection presque malade dont l'entoure son père et du comportement distant de celle qu'elle appelle Monique plutôt que maman. Est-ce par empathie ou par gentillesse qu'elle agit ainsi? Elle ne saurait le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a jamais vu Claudette se soucier d'enfants autres que les siens, hormis son neveu Paul. Mais il y a si longtemps que ce dernier a quitté la région, que Frédérique ne s'en souvient pas vraiment. Ce sont peut-être bien les absences répétées de Bernard, le père de la jeune femme, et les nombreux séjours de celle-ci au domicile des Després qui ont poussé Claudette à prendre le temps de lui expliquer la vie. Douce et ferme à la fois, cette grande dame a toujours fait preuve d'une patience exemplaire. Si Frédérique, enfant, avait le droit d'affirmer qu'elle était en désaccord avec un règlement quelconque, Claudette écoutait ses arguments, mais n'acceptait que très rarement d'y changer quoi que soit. Et quand elle était d'accord, elle prenait toujours le temps d'expliquer pourquoi.

Lorsque Frédérique était jeune, son père ne lui servait jamais de longs discours, malgré le fait qu'elle se soit retrouvée plus souvent qu'à son tour au bureau du directeur de son école. Au contraire, il était heureux d'apprendre qu'elle savait prendre sa place, qu'elle n'hésitait pas à défendre ses camarades de classe les plus démunis et qu'elle savait faire la part des choses. En dépit de ses allures de garçon manqué, la fillette était une bonne enfant. Elle avait beau sembler entêtée, hors normes et rebelle aux yeux des autres, elle a toujours refusé d'accepter de se plier à l'inacceptable. Aussi, si un adulte tentait de lui imposer

un règlement insignifiant ou une décision injustifiée, elle n'y adhérerait pas. Maintenant adulte, toujours aussi réfractaire aux idioties, Frédérique continue de foncer et d'accepter les conséquences de ses actes.

Ce matin, elle s'inquiète pour sa sœur. C'est pourquoi elle songe à se rendre à son école pour vérifier si elle s'y trouve. Est-ce que Claudette accepterait de l'accompagner? Une fois sur place, elle pourrait discuter avec la secrétaire tout en circulant dans les corridors. Sûr que Claudette voudra connaître les raisons de son inquiétude. Elle doit donc trouver des réponses claires et précises aux questions qu'inévitablement elle lui posera, sans pour autant chercher à l'impliquer dans l'enquête qu'elle mène. Il y a déjà eu trop de blessés et de morts, sans compter les inquiétants messages que lui a laissés Natalie. Plutôt angoissant! On aurait dit que la pauvre se sentait menacée. S'il devait lui arriver un malheur, Frédérique s'en voudrait pour le restant de ses jours. Certes, leur relation n'est pas la meilleure au monde et elles se disputent régulièrement. Malgré tout, ce n'est pas la haine entre elles.

Frédérique doit se lever avant le départ de madame Després. Cette dernière est peut-être à planifier sa journée, et si elle veut obtenir son aide, elle doit s'assurer de sa disponibilité. Donc, plutôt que de perdre son temps à se questionner, mieux vaut la rejoindre. Les bruits venant de là-haut l'informent que son hôtesse prépare le petit déjeuner. Sans plus tarder, elle se précipite à la salle de bain, espérant qu'une fois rendue à la cuisine, elle sera seule avec Claudette. Sadie doit partir à six heures pour se rendre à son travail, tandis que Didier doit certainement dormir encore. Même qu'il ne devrait pas se lever avant midi, car la veille, il lui a dit qu'il n'avait ni cours ni examen de la journée. Frédérique a été surprise d'apprendre qu'il quittera Sherbrooke pour aller étudier à Québec dès la mi-août. Le temps passe trop vite. Il est huit heures cinq lorsqu'elle s'apprête à monter l'escalier menant au rez-de-chaussée. La maison contient deux étages, dont un sous-sol entièrement aménagé. L'espace est vaste et avec l'annonce du départ du cadet, Frédérique craint que la résidence soit mise en vente. Lorsqu'elle entend : « Bon matin, ma belle ! » la jeune femme sourit à Claudette et lui demande :

— Je ne veux pas être indiscrete, mais est-ce que vous avez des projets, aujourd'hui?

— Pas du tout, et toi?

— Dernièrement, j'ai reçu deux messages de ma sœur Natalie sur ma boîte vocale.

— Est-ce qu'elle va bien? Tu sembles inquiète.

— Le matin des funérailles, elle s'est présentée chez moi. Elle était en panique, car elle n'avait pas eu de nouvelles de son copain depuis une quinzaine de jours. J'ai refusé de l'aider, car je jugeais que le moment était mal choisi, et à présent, je le regrette.

— Est-ce que tu soupçonnes que son copain n'est pas net?

— Dans les messages qu'elle m'a laissés, elle paraissait apeurée. Elle m'a confié qu'elle avait un étrange pressentiment, comme si elle me parlait pour la dernière fois.

— Oh! Est-ce que tu as réussi à lui parler?

— Ce serait surprenant que la direction de l'école accepte de me confirmer au téléphone si Natalie est présente. Il s'agit d'une école privée et la sécurité est accrue.

— D'accord. On se prépare et on part pour Drummondville. Il y a du café et pour le déjeuner, prends ce que tu veux. Pendant que tu manges, je vais m'habiller. Il faut partir bientôt si nous voulons être là-bas avant que le bureau d'accueil ne ferme pour l'heure du repas.

— Ne vous sentez pas obligée. Je peux me débrouiller seule, vous savez...

— Pas question. Depuis la mort de mon Roger, tu as suffisamment été malmenée. Tu as de bonnes intentions, mais les enquêteurs se méfient de toi et des voyous t'ont dans leur mire. Je veux t'aider.

— Je refuse.

— Pourquoi?

— Mes gestes et mes décisions ont assez nui aux autres. À cause de moi, un chauffeur d'autobus a été grièvement blessé, le médecin qui m'a traitée est impossible à rejoindre et à présent, ma sœur est peut-être en danger. Je ne veux pas qu'il y ait d'autres victimes. Didier, Sadie et Charles ont besoin de vous. Ils ont perdu leur père et c'est déjà trop.

— Justement. Tout ce remue-ménage a commencé à cause de mon mari, et ce n'est pas à toi de régler tout ça. En route, tu me diras tout ce que tu as appris et nous trouverons des solutions. Pour commencer, on va placer Natalie en sécurité. Et je te précise que je ne te demande pas ton avis. Je m'impose.

À neuf heures quinze, les deux femmes prennent la route pour Drummondville. Le silence règne à bord de l'automobile. Concentrée sur le chemin, Claudette attend d'avoir gagné la voie rapide pour amorcer la discussion avec sa passagère. Elle veut savoir à quoi s'en tenir, connaître les ennemis de la jeune femme et la pousser aux confidences. De son côté, Frédérique en profite pour relaxer, persuadée que le silence durera jusqu'à leur destination.

À neuf heures, un rendez-vous fixé par André Sévigny figure dans les agendas de Réjean Simard et Guy Veilleux. Comme mentionné dans le mémo qu'ils ont tous deux reçu, ils se dirigent vers le casse-croûte situé sur la rue King Est. Curieusement, le but de la rencontre ne leur a pas été précisé, et donc, ils nagent dans le mystère complet quant aux motivations de leur confrère. Tout au long du trajet, pas un mot n'est prononcé. L'un et l'autre préfèrent garder le silence. Insatisfait des résultats de l'enquête, le chef du service de leur département, Armand Gélinas, a remplacé Philippe Gendron par André Sévigny, dans l'espoir que le petit nouveau apporte une nouvelle dynamique au sein du groupe. L'intégration d'André n'est effective que depuis quelques jours, mais déjà, le travail qu'il a réalisé est surprenant. Si Armand a proposé que la réunion se tienne dans un lieu public, c'est parce qu'il voulait éviter que Guy et Réjean paniquent et se pointent au bureau du nouveau venu en maugréant. Récemment, ce dernier a fait des découvertes qui à coup sûr, permettront de faire progresser l'enquête. Les documents et les confirmations qu'il a obtenus méritent d'être pris sérieusement en considération. Depuis le début, Réjean et Guy tournent en rond et il est grand temps que ça cesse ! Les trois individus ont des méthodes totalement différentes, mais à présent, Armand est convaincu que cette affaire se terminera sous peu. Une nouvelle approche s'imposait ! Par expérience, il sait

qu'un remaniement au sein d'une équipe peut provoquer un changement profitable et augmenter les chances de réussite.

À huit heures cinquante, Réjean gare sa Buick à quelques pas de l'entrée du restaurant Chez Louis Lunchenette. Tout en marchant, son collègue et lui s'interrogent sur les intentions de cet agent faisant partie de l'équipe de nuit. À leur connaissance, ils n'ont pas entendu parler d'une promotion ni d'une offre quelconque à propos d'un nouveau poste. De même, Armand Gélinas ne les a jamais contactés pour discuter avec eux de sa décision. La question qui se pose est donc la suivante : pourquoi avoir intégré André Sévigny à leur équipe?

Une fois dans le restaurant, Guy se présente au comptoir pour commander deux cafés. Pendant ce temps, Réjean se dirige discrètement vers un coin isolé. Il ne suffit que de trois minutes avant qu'André ne traverse la grande salle avec un porte-documents à la main. Il passe devant la serveuse sans rien commander, et marche d'un pas déterminé vers son supérieur immédiat, bientôt imité par Guy.

Nerveux, le nouveau venu tient à cacher son anxiété. En conduisant son automobile pour se rendre au restaurant, il s'est dit qu'il se devait d'adopter une attitude positive, être calme et sûr de lui devant ces deux légendes que sont ses nouveaux coéquipiers. Son entêtement et sa minutie lui ont procuré une magnifique opportunité et à présent, il fait partie de leur équipe. Il doit être digne de cette promotion et de la confiance que le capitaine Gélinas lui a accordées. Il prend une grande inspiration, avance vers la table occupée par Réjean Simard et Guy Veilleux, puis lance :

— Bon matin ! Je vous remercie d'avoir accepté mon invitation.

— Tu nous intrigues, réplique Guy, qu'est-ce qui se passe?

— Je voulais vous faire part de plusieurs éléments concernant l'enquête sur le décès de Roger Després.

— Avant de commencer, dit Réjean, je veux que tu nous expliques ton implication dans cette affaire. Personne ne nous a avisés que tu avais eu l'autorisation de mettre ton nez dans notre enquête !

— Ne le prenez pas sur ce ton, monsieur Simard. J'ai reçu des messages et un témoignage sur les déplacements de Me Després. Je me suis permis d'en glisser un mot au capitaine Gélinas et de lui remettre des documents. Et croyez-moi, j'ai été très surpris de son offre.

— Laquelle?

— Celle de travailler avec vous.

— Depuis quand?

— Lundi 30 mai.

— Avant que tu nous déballes tes trouvailles, réplique Simard, je veux savoir pourquoi tu voulais nous rencontrer ici.

— C'est Armand Gélinas qui m'a fortement suggéré ce genre d'endroit. Je crois qu'il voulait éviter que vous envahissiez son bureau.

— Il n'a pas tort. C'est ce que nous aurions fait puisqu'il nous a joué dans le dos!

— Relaxe, Réjean! lance Guy. On piétine et je crois que l'implication d'André nous permettra de faire avancer les choses.

— Je vous remercie, monsieur Veilleux.

— Si je dis ça, c'est uniquement pour instaurer un bel esprit d'équipe. En passant, je préfère que tu m'appelles Guy. Je me sens vieux lorsqu'un collègue s'adresse à moi en me disant monsieur.

— C'est compris.

— On t'écoute.

— D'accord. Un soir, en commençant mon quart de travail, il y avait un message sur ma boîte vocale. Une dame a reconnu Roger Després et avait une information à me transmettre.

— Pourquoi t'a-t-elle appelé toi? cherche à savoir Réjean Simard. Normalement, un témoin téléphone au bureau de la Sûreté du Québec et les renseignements qu'il a à transmettre sont acheminés au chef du service responsable de l'enquête!

— Parce que, lors de notre entretien téléphonique, la femme a insisté pour que ce soit moi qui prenne sa déposition.

— Tu ne pouvais pas lui faire comprendre que cette enquête n'était pas la tienne? Et pourquoi l'avoir rappelée? Selon les règles, tu devais remettre ses coordonnées à Armand Gélinas.

— C'est ce que je comptais faire, mais je lui ai tout de même rendu son appel pour lui expliquer les procédures. Puis elle a répondu qu'elle refusait de se confier à un autre détective que moi.

— Pourquoi donc?

— Écoutez ! Elle me connaît, puisque je l'ai déjà interrogée pour les besoins d'une autre affaire.

— On te croit.

— C'est une vieille femme. Elle travaille à la bibliothèque et nous a beaucoup aidés à résoudre une enquête. Aussi, je croyais sincèrement que ses révélations seraient pertinentes.

— Est-ce le cas?

— Oui. Elle m'a confié que le lundi 3 mai, Roger Després s'est présenté à la bibliothèque. Il a demandé s'il pouvait réserver l'ordinateur pour consulter des archives. Puisque l'appareil était disponible, il s'est installé dans la salle pendant une heure. Dans son cahier de réservations, la dame a inscrit son nom, ainsi que l'heure d'arrivée et de départ.

— Est-ce que des experts sont parvenus à déterminer le sujet des recherches qu'il a faites?

— Bien sûr. Il consultait des articles de journaux concernant un accident de la route survenu en 1974.

— Est-ce qu'il y a eu des morts?

— Oui. La conductrice et un bambin ont péri, alors qu'un bébé est étrangement disparu.

— Est-ce que la date de cet accident est le 22 avril?

— Effectivement. Comment avez-vous deviné?

— Guillaume, le fils de Guy, est décédé ce même jour, laissa entendre Réjean.

— Je suis désolé de l'apprendre, Guy, et je vous présente mes condoléances. Mais... est-ce que l'un d'entre vous deux pourrait m'en dire plus? Je suis surpris qu'un avocat s'intéresse à un accident de la route datant de plus de vingt ans.

— Malheureusement, faute de preuves, cette enquête a été classée dans le département des affaires non résolues, répond Veilleux.

— Oh ! J'imagine que la perte de votre enfant est toujours aussi douloureuse et j'espère que vous trouverez un jour la paix. J'ose ajouter que des témoins ont confirmé que monsieur Després s'est rendu au cimetière de Magog, mais j'ignore pourquoi. Qu'en pensez-vous ?

— La conductrice, Linda Morin-Blais, réplique Guy, a grandi dans cette ville. D'ailleurs, je crois que sa mère y vit toujours.

— Il faudra peut-être vérifier l'emplacement de son tombeau pour nous assurer que tout est en ordre. Est-ce que vous pensez que vous pourriez rencontrer la mère ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que la présence de Roger Després dans ce cimetière a un lien avec Linda Morin ? questionne Réjean.

— Je ne sais pas. Je réfléchis tout haut en souhaitant que vous puissiez m'éclairer.

— Non. Pas en ce moment. Est-ce que tu as d'autres informations ? Je ne peux pas croire que tu as convaincu Armand avec si peu ! lance Simard, qui en a visiblement plus que marre.

— En lisant le rapport, j'ai appris que des sacs à ordures avaient été apportés au poste. Un policier s'est aperçu qu'ils étaient remplis de morceaux de papier. Il était sûr qu'une personne avait utilisé une déchiqueteuse pour détruire des documents confidentiels. Il a voulu valider ses doutes et effectivement, il a trouvé cet appareil dans le bureau de l'avocat. Un spécialiste a analysé les empreintes et a confirmé que celles-ci correspondaient à celles de Roger Després et de sa secrétaire. En revanche, on n'a pas trouvé leurs empreintes sur les sacs à ordures.

— Tu sais que Charles Després avait commencé un grand nettoyage des lieux ? Il en avait l'autorisation puisque son père n'est pas décédé dans son bureau et que sa mort n'était pas suspecte.

— Et est-ce que tu savais que c'est Réjean qui a réclamé une enquête ? renchérit Guy à l'endroit d'André.

— Non, répondit ce dernier. Je m'interrogeais justement sur la raison de cette enquête, car l'avocat a été heurté par un camion. Je sais qu'il y a eu une série d'incidents inhabituels, mais il n'y a aucun lien apparent entre ces crimes.

— Mis à part la présence de Frédérique Coté ! précise Guy Veilleux.

— Tu ne peux pas certifier qu'elle était présente, mon cher, intervient Réjean. Tu as des soupçons, mais pas de preuves.

— C'est vrai, tu as raison, mais mon instinct me dit qu'elle y est pour quelque chose.

— Changement de sujet, est-ce que tu es parvenu à déchiffrer les documents déchiquetés ? demanda Réjean à André.

— Je peux vous dire que le nom de Georges Gilbert revient souvent. Toutefois, je n'ai pas réussi à obtenir de renseignements à propos de cet individu. De même, je me demande encore ce qui vous a poussés à exiger la réouverture de l'enquête sur ce banal accident.

— Pour répondre à ta première question, Georges Gilbert était un journaliste d'investigation. Pour la deuxième, j'ai reçu un message de Roger Després sur ma boîte vocale. Il voulait s'entretenir avec Guy.

— J'en conclus que l'appel a été fait avant l'accident...

— Évidemment.

— C'était effectivement un point important à élucider, mais est-ce que vous savez où je peux trouver monsieur Gilbert ?

— Il a mystérieusement disparu quelque huit ans après l'accident du 22 avril 1974.

— Qu'est-ce qui relie ce type, Roger Després et un bébé ?

— La femme de l'avocat est la sœur du journaliste et la conductrice qui a perdu la vie en avril 1974 était la meilleure amie de mon épouse et la mère du bébé disparu, répond Guy.

— Qu'en est-il du père ?

— C'était un jeune avocat nouvellement diplômé. Il était le principal suspect, car la voiture impliquée dans l'accident était la sienne. Il a été rapidement relâché, du fait que rien n'a pu démontrer qu'il avait des ennemis ou qu'il avait quelque chose à voir avec ce drame.

— Vous semblez au courant du dossier et pourtant, vous avez été exclu de l'enquête puisque vous étiez émotionnellement impliqué dans les événements...

— Mon fils était-il la cible de ce massacre? réplique Guy. Est-ce que ma conjointe avait reçu des menaces? Est-ce qu'elle était au courant de ce qui se tramait? Est-ce que Linda lui a confié qu'elle se sentait suivie? Je t'avoue, André, que mon passé et celui de ma belle Chantal ont été passés au peigne fin. Son employeur a dû démontrer qu'elle avait toujours eu une attitude sans reproche. Je peux t'assurer que je n'ai eu droit à aucun traitement de faveur et que Rémi Blais n'a pas été épargné par les enquêteurs. Tout comme Chantal et moi, il a été innocenté. Il a pris une année sabbatique pour chercher sa fille pendant que je tentais de trouver des pistes.

— Est-ce qu'il a repris la pratique du droit?

— Je ne sais pas. De toute façon, à ce stade-ci, je ne crois pas que cet homme et la mère de Linda méritent que l'on bouleverse leur quotidien. Il n'y a aucun élément susceptible de relier cet accident à celui de Roger Després.

— Je comprends, mais ça viendra! Je veux juste obtenir des noms et des adresses pour le cas où j'aurais besoin de les interroger.

— C'est noté! agréa Guy. Je vais entreprendre les démarches pour mettre la main sur ces renseignements.

— Est-ce que vous pouvez me parler de Frédérique Coté? Je crois que vous la suivez depuis le début...

— Je tiens à préciser que cette fille s'est trouvée sur les lieux de tous les événements survenus jusqu'à maintenant. Je cherche à comprendre pourquoi elle parvient toujours à nous précéder.

— Il faudrait mettre la main sur son ADN. Les empreintes inconnues que des spécialistes ont relevées au bureau de Roger Després, à la ruelle Chagnon, sur le cadavre du jeune homme qu'on a recueilli au pied du Mont-Bellevue et dans l'autobus conduit par Robert Lirette sont peut-être les siennes.

— Nous n'avons rien qui puisse prouver que Frédérique Coté est impliquée dans ces incidents et il sera impossible d'obtenir un mandat de perquisition pour visiter son domicile. Aussi, elle a quitté la région et est introuvable depuis qu'elle est soupçonnée de meurtre.

— Hum ! Elle est revenue hier en fin de la journée et madame Després qui l’a accueillie chez elle. Je crois qu’elle a dormi là-bas.

— Comment le sais-tu, André ? Tu ne la connais pas, à ce que je sache !

— J’ai des contacts dans différents départements de la Sureté du Québec et l’un d’entre eux vient de me confirmer cette information.

— Elle a eu le culot de revenir ! peste Guy. Je n’en reviens pas ! Qu’est-ce qu’elle a dans la tête ? Et pourquoi madame Després ne m’a pas prévenu de son retour ? Je lui avais pourtant bien demandé de le faire !

— Ça va, Guy ! tente Réjean pour calmer son ami. T’inquiète. On trouvera une façon de contrôler cette Frédérique.

— Comment ?

— On trouvera une solution, mon ami.

— Ce n’est pas tout...

— Qu’as-tu appris d’autre, André ? demande Réjean.

— Un homme la surveille constamment. Est-ce que vous l’avez remarqué ? On dirait qu’il lui sert de protecteur.

— Si je me fie au grabuge qui a été causé dans la ruelle Chagnon, réplique Réjean, je me dis qu’il est impossible que Frédérique soit à l’origine de tout ça. Elle n’a pas pu se battre contre trois hommes, quand même.

— Comment pouvez-vous certifier qu’il y avait trois hommes ? questionne André.

— J’ai eu un entretien avec le chauffeur d’autobus qui a été attaqué par le même gang, explique Guy. Il m’a confié que la passagère lui a raconté qu’il y avait trois hommes qui s’en étaient pris à elle.

— Puisque l’enfant prodige est de retour et qu’elle s’est réfugiée chez la femme du défunt, il faut trouver une stratégie pour prélever son ADN et remettre les échantillons à nos spécialistes. Faudra faire de même avec son protecteur. André ? questionne Réjean, est-ce que tu peux essayer d’identifier cette personne ?

— Je m’en occupe, mais puisque Frédérique est de retour à Sherbrooke, je crois que notre homme ne tardera pas à se montrer. On pourrait mandater des policiers pour qu’ils notent le numéro de sa plaque d’immatriculation. Ainsi, on pourrait connaître son identité.

— Mais s'il est malin, son nom ne figurera pas dans les fichiers. De plus, nous ne pouvons pas l'accuser de protéger une jeune femme.

— Il ne suffit que d'un verre jeté à la poubelle par ce type pour valider sa présence dans la ruelle.

— Je vais me rendre à la demeure de madame Després en espérant qu'il sera là, annonce Réjean. André, est-ce que tu peux ramener Guy au bureau?

— Pas de problème.

À neuf heures quarante-cinq, les trois enquêteurs quittent le restaurant. Réjean prend place au volant de sa Buick, pendant que ses collègues partent à bord de la Honda d'André. Ce dernier roule sur la rue King Est vers le boulevard Jacques-Cartier. Pour plus de facilité, il prend la direction de l'autoroute 55, en direction de Magog. C'est là que Guy reconnaît la voiture de madame Després. Du coup, il se retourne pour vérifier la plaque d'immatriculation. Persuadé qu'il s'agit bien de la femme de Roger Després et ayant remarqué la présence d'un passager, il s'empresse d'appeler Réjean pour l'informer de la situation. Sans hésiter, celui-ci change son itinéraire.

Dès que Claudette s'engage dans la bretelle d'accès à la voie rapide, elle se lance.

— Frédérique ! Je veux que tu me racontes tout ce qui t'est arrivé depuis le décès de Roger.

— Claudette, on ne peut pas discuter de ça pendant que vous conduisez. Vous avez besoin de toute votre concentration. Nous ne devons penser qu'à Natalie. Elle a...

Frédérique s'arrête aussitôt de parler, comme si elle s'apprêtait à trop en dire.

— Pourquoi t'inquiètes-tu autant pour elle? Est-ce que tout comme toi, sa vie est en danger?

— C'est ce que je veux savoir.

— C'est inquiétant ! Pourquoi tu t'es enfuie, dis-moi?

— Je suis partie parce que j'avais besoin de m'éloigner de Sherbrooke et de prendre une pause.

— Et pourquoi es-tu revenue?

— À cause des messages que ma sœur a laissés dans ma boîte vocale.

— Guy Veilleux s'est présenté chez moi et m'a révélé des choses troublantes.

— Qu'est-ce qu'il a encore inventé?

— Sache que ce monsieur est un enquêteur expérimenté et qu'il a de bonnes raisons d'enquêter sur toi.

— Si vous ne voulez pas que je sorte de votre voiture, je vous prierais de ne plus me parler de lui.

— Qu'est-ce qu'il a fait pour que tu le haïsses à ce point?

— Il me croit responsable d'un tas de drames.

Claudette quitte l'autoroute, puis tourne à droite. Sur la rue principale de la municipalité de Saint-Georges-de-Windsor, une fraîcheur indescriptible envahit l'intérieur de l'automobile lorsque celle-ci passe devant un motel miteux.

— C'est bizarre, lance Claudette. Il fait froid comme si l'ange de la mort venait de traverser l'auto !

— Ne dites pas de sottises. J'en ai suffisamment entendu au cours des dernières semaines !

— Je vais garer la voiture près de l'église.

— Vous n'êtes pas sérieuse ! Dans les petits villages comme ici, il y a toujours un cimetière près de l'église !

— Qu'importe tes réticences, c'est moi qui décide de l'endroit où je vais me sentir le plus en sécurité pour t'écouter.

— D'accord...

Claudette avance prudemment vers l'église. Le bâtiment est bien visible et son clocher la rassure. Comme le lui avait dit sa passagère, le cimetière n'est pas loin, mais elle n'y voit aucun inconvénient.

— Bon ! lâche-t-elle. Maintenant que l’auto est garée, je veux savoir ce qui s’est passé avant l’accident de mon mari.

— Je vais être brève.

— Pas question ! Je refuse que tu me laisses dans le néant et que tu m’épargnes. Il n’y a rien de pire que de ne pas savoir.

— J’aimerais pouvoir vous reconforter, mais malheureusement, je suis victime d’attaques qui n’ont aucun sens.

— Parlant de ça, Sadie m’a confié que tu as été blessée lors de l’explosion à la gare. Qu’est-ce que tu faisais là-bas ?

— J’avais appris que Roger faisait le grand nettoyage de son bureau en prévision de l’arrivée de Charles. J’ai donc été surprise quand je me suis rendu compte que ce n’était pas le cas. Un jour, je ne sais plus quand, je me suis rendue à son bureau, mais il était absent. Ensuite, je l’ai aperçu à la bibliothèque municipale, puis au petit restaurant du coin. Il tenait une valise noire.

— Il partait tôt et n’apportait pas de lunch. Jusque-là, tu n’avais aucune raison de t’inquiéter.

— Vous n’avez pas tort. Après quoi, ma curiosité m’a conduite aux casiers situés à proximité de la gare. Malheureusement, je ne peux pas vous raconter la suite, car je me suis réveillée dans une ambulance.

— C’est un bon départ.

— Quelques jours plus tard, à mon réveil, le soleil brillait et j’ai eu envie d’une promenade à vélo. Je me disais qu’une belle randonnée me ferait du bien. En prenant la direction du mont Bellevue, j’ai croisé votre mari.

— Comment était-il ?

— En panique.

— Tu en es certaine ?

— Il n’était pas aussi calme et prudent qu’à son habitude. Il n’était pas lui-même. Quelque chose d’étrange se passait. Premièrement, je l’ai salué et il n’a pas réagi. Deuxièmement, il a accéléré au lieu de ralentir lorsqu’il a commencé à descendre le boulevard Lionel-Groulx.

— Selon toi, pourquoi était-il dans cet état?

— J'ai cru voir un homme en haut de la côte. On aurait dit qu'il voulait obliger Roger à s'arrêter.

— Est-ce que tu peux décrire cet homme?

— Non, les rayons du soleil m'empêchaient de bien voir. Tout était flou. En revanche, je l'ai reconnu lorsqu'il est venu sur les lieux de l'accident. Il était au volant d'une vieille guimbarde verte.

— Lorsque tu as rejoint Roger, est-ce qu'il était encore vivant?

— Oui.

— Est-ce qu'il t'a dit quelque chose?

— Il a difficilement prononcé trois mots.

— Lesquels?

— Veilleux, Guy, et clé.

— Voilà qui explique tes craintes à l'égard de cet homme ! C'est un enquêteur.

— Vous me connaissez ! Je me méfie de tout le monde. C'est à lui de me prouver que je peux me fier à lui.

Sur ce, Claudette redémarre son auto en disant :

— Attache ta ceinture de sécurité, nous avons une longue route à faire.

— Ne me dites pas qu'on ne va plus voir ma petite sœur !

— Je ne sais pas ! Tu devras me convaincre d'ici à ce qu'on soit rendu à l'autoroute. Tes réponses me dicteront la direction à prendre. Je vais te poser des questions en rafale et ta rapidité à me répondre m'indiquera si je dois prendre le chemin de Drummondville ou retourner à la case départ. Tu es prête?

— Ai-je le droit de refuser?

— Le compte à rebours vient de commencer. Pourquoi as-tu offert ton aide à Charles?

— Pour le soutenir et aussi, pour trouver ce que traficotait votre mari.

— Tu penses vraiment que mon Roger a trouvé quelque chose susceptible de le pousser à se lancer dans une enquête?

— Vous avez dit qu’il partait tôt, qu’il rentrait plus tard, et qu’il avait changé ses habitudes. À mon avis, il n’y a pas lieu de se démener autant pour faire du ménage.

— Il avait hâte que tout soit en ordre, mais je dois admettre que depuis l’explosion à la gare, son attitude avait changé.

— Que voulez-vous dire?

— Il restait à la maison. Autre question : qu’est-ce que tu faisais à la ruelle Chagnon?

— Trois hommes m’ont obligée à les suivre.

— Pourquoi?

— Ils voulaient des documents.

— Quels documents?

— Ceux que j’ai trouvés dans le bureau de Roger. Écoutez... je veux juste terminer ce qu’il a commencé. Je dois poursuivre sa quête.

— Qu’est-ce que tu as trouvé, précisément, comme documents?

— Il y avait des sacs noirs remplis de petites coupures de papier. Je crois que Roger a utilisé une déchiqueteuse pour détruire des documents confidentiels.

— Charles n’a pourtant rien vu de tel.

— Je lui ai demandé d’aller au petit restaurant pour nous acheter de quoi manger. J’ai profité de son absence pour jeter un coup d’œil à la salle adjacente à la pièce principale.

— C’était la salle à débarras. Roger y plaçait des filières.

— Quand j’y suis entrée, j’ai noté que les portes d’une grande armoire étaient entrouvertes. Je me suis accroupie, et j’ai trouvé un cartable noir, une grande enveloppe jaune et quelques vieux articles de journaux. Ils étaient tous rédigés par Georges Gilbert.

— Est-ce que tu as pris connaissance de ces documents?

— Malheureusement non.

— Tu as remis à ces gens des papiers sans savoir ce qui y figurait?

— Je ne leur ai rien remis, et c'est pourquoi ils sont furieux.

— Qu'est-ce que tu as fait avec les sacs?

— J'ai mis quelques poignées de lisières de papier dans mon sac à dos en me disant que les mots ou les coupures de mots pourraient éventuellement m'aider à résoudre ce mystère.

— Est-ce que tu as caché le cartable et l'enveloppe au même endroit?

— Oui, dans mon sac à dos. Je voulais les examiner plus tard, mais je les ai perdus.

— Quoi?

— J'ai essayé de visualiser le trajet que j'ai parcouru entre l'édifice à bureaux et mon logement, puis j'ai repassé dans ma tête les événements de la soirée... pas moyen de retracer ce fichu sac!

— Si on récapitulait?

— Le fait que j'aie été attaquée m'indique que je n'ai pas laissé les documents dans la ruelle.

— Explique-toi.

— S'il s'y était trouvé, je ne crois pas que mes agresseurs auraient attaqué l'autobus où je me suis réfugiée.

— Peut-être que tu l'as oublié sous un siège?

— Guy Veilleux et son équipe ont fouillé tout le véhicule et pourtant, il continu de me soupçonner. S'il avait trouvé les documents, ce ne serait pas le cas. C'est donc dire que le sac n'était pas là.

— Et comment s'est terminée ta soirée?

— Peu après ma sortie du bus, le docteur Leblanc m'a proposé de me conduire chez moi.

— Tu as peut-être oublié le sac dans son auto.

— Peut-être, mais puisqu'on s'est rendu au bas du mont Bellevue, qu'il faisait nuit et que mon attention était portée sur un type gravement blessé, je pourrais aussi avoir oublié le sac près d'un boisé.

— Je suis de ton avis. Est-ce que tu as questionné le médecin?

— C'était la prochaine étape, mais il ne répond pas à mes appels. De toute façon, pour le moment, ma priorité est de m'assurer que Natalie est hors de danger.

— Se pourrait-il que ta sœur ait exagéré juste pour attirer ton attention?

— Hum... son ton était différent.

— Que veux-tu dire?

— Elle n'était pas emmerdante comme à son habitude. Aussi, j'ai ressenti de la vulnérabilité dans sa voix.

— Oh, je vois. Selon toi, est-ce qu'il pourrait y avoir un lien entre ce que semble vivre ta sœur et tes agresseurs?

— Le jour des funérailles, Natalie est venue chez moi pour me supplier de l'aider à retrouver son nouveau copain. Elle m'a dit qu'elle était sans nouvelles de lui depuis quinze jours. Puisque le moment était mal choisi, j'ai refusé, mais depuis les derniers messages qu'elle m'a laissés, je n'arrête pas de me questionner sur ce gars. Natalie est pensionnaire ! Comment et où l'a-t-il rencontrée, et dans quel but?

— Tu n'as pas à te sentir coupable. Tu sais, ta sœur est jolie et même s'il y a un encadrement strict à son école, elle n'en est pas prisonnière. Peut-être qu'elle a obtenu une permission de sortie durant un congé scolaire ou lors d'un week-end.

— J'avais promis à Monique et Bernard que je m'occuperais d'elle. Je vais m'en vouloir toute ma vie s'il lui est arrivé quelque chose de grave.

— Il ne faut pas imaginer le pire.

— Ses messages laissaient clairement sous-entendre qu'elle avait peur.

— Est-ce que son petit copain fait partie d'un gang de rue qui recrute des escortes?

— C'est une possibilité.

— Il faudrait informer la police. Il y a sûrement un département, à Sherbrooke, pour retracer ce genre d'individu.

— Je n'ai pas envie de susciter d'autres soupçons. Ils refusent de croire que je n'y suis pour rien dans le décès de votre mari, alors comment accepteront-ils de me renseigner sur l'amoureux de ma sœur?

— Nous serons bientôt à Drummondville. Quel est le plan?

— Que veux-tu dire?

— Une fois à l'école, est-ce que nous nous rendons ensemble au bureau de la direction? Est-ce que je dois mentir en me faisant passer pour la mère de ta sœur ou est-ce que je t'attends dans la voiture?

— Il n'est pas question que je me présente dans cet établissement! À leurs yeux, je ne suis pas crédible. J'ai confiance en vous. Je sais que vous trouverez les bons mots pour qu'ils acceptent de vous laisser voir Natalie ou, au pire, de vous dire si elle est bien là.

— Qu'est-ce que tu feras pendant que je discuterai avec la directrice?

— Je vais me promener sur le site. Peut-être que ma sœur m'apercevra par une fenêtre. Et qui sait? Peut-être, aussi, que des étudiantes seront à l'extérieur et qu'elles pourront répondre à mes questions.

— Tu ne peux pas circuler sur un terrain privé. Sans quoi, un gardien viendra t'aviser de quitter les lieux.

— Si ma sœur a effectivement réussi à s'enfuir pour suivre un garçon, ils sont mal placés pour me réprimander.

— Sauf que pour l'instant, nous n'avons pas la confirmation qu'elle a fugué.

— Je vais être prudente et essayer de ne pas me faire remarquer.

— Il y a sûrement des caméras de surveillance!

— Je vais bien observer les lieux. Aussi, par prudence, je vais descendre de l'auto à quelques rues de l'école. S'ils vous voient arriver seule au volant de votre voiture, ils ne se méfieront pas.

— Un employé doit avoir les yeux sans cesse rivés sur les écrans pour éviter les intrusions.

— Mon but est d’alerter le personnel et les étudiantes. La secrétaire a toujours refusé de me laisser parler à la directrice et aux professeurs de Natalie.

— Je suis là pour te soutenir, alors fais en sorte que tes mauvaises manières ne m’empêchent pas de remplir ma mission.

— Notre but est de nous assurer que Natalie est en sécurité.

— Pour que j’aie plus de crédibilité, dis-moi le lieu et la date de naissance des jumeaux.

— Ils sont nés à Québec, le 28 octobre 1976.

— Et ta date de naissance à toi? Je ne m’en souviens plus...

— Le 23 avril 1974.

— Le prénom de ta mère est bien Monique?

— Oui, Monique Chapais-Coté.

Dès que l’Acura tourne sur le boulevard menant à l’école, une légère nervosité commence à se faire sentir. Claudette n’a jamais su mentir et ses talents de comédienne sont totalement nuls. Dans ces conditions, comment être crédible?

Tel que convenu, Frédérique sort de l’auto à quelque cinq minutes à pied de l’école. Comme un boisé délimite le terrain, la jeune femme compte traverser l’un des sentiers pour se faufiler jusqu’au bâtiment. Afin d’éviter toute confusion, Claudette s’éloigne et roule prudemment jusqu’à sa destination. Quand son véhicule pénètre dans l’enceinte scolaire, une sonnerie se fait entendre. Toute souriante, elle choisit un espace dans le vaste stationnement, éteint le moteur et sort de l’automobile. Ce faisant, elle aperçoit une femme qui s’amène vers elle. Son premier réflexe est de s’énervier en imaginant le pire des scénarios. Avec beaucoup de courage, elle se redresse et tente de se donner une certaine contenance. Oui, elle se présente sans rendez-vous dans une école privée, mais est-ce qu’il est réellement écrit, dans les règlements de cette institution, que les visites inopinées sont interdites? Et puis d’ailleurs, cette personne qui marche vers elle vient peut-être tout simplement de terminer son travail! Il peut s’agir, aussi, de la mère d’une élève, d’une enseignante ou d’une intervenante sociale. Bref, Claudette continue d’avancer vers le hall en essayant d’être zen.

— Bon matin, lance-t-elle à la dame.

— Bonjour, madame.

Fiou ! L'autre poursuit son chemin sans poser de question. Claudette s'est inquiétée pour rien. Elle a la chair de poule. À présent, elle doit se ressaisir et monter le grand escalier sans trébucher. Elle est tellement nerveuse que tout la stresse. Que va-t-elle dire lorsque la secrétaire la questionnera sur son identité et la raison de sa venue ? Elle sonne, et attend le signal l'avisant qu'elle peut entrer.

Une jolie jeune femme vêtue d'une robe bleue se tient devant la porte et la lui ouvre avec son air le plus bête.

— Êtes-vous la mère d'une étudiante ? demande-t-elle.

— Je suis la tante de Natalie Coté. Sa mère m'a demandé de venir la voir, mais je constate que le moment est mal choisi. J'aurais probablement dû prendre un rendez-vous !

— Vous n'avez pas à m'expliquer la raison de votre présence. Est-ce que vous parlez de la jeune Allemande avec un magnifique accent français ?

— Oui. Est-ce que vous l'avez vue, ce matin ? Monique ne parvient pas à la joindre, mais avec le décalage horaire, c'est souvent difficile de choisir la bonne heure pour appeler.

— Effectivement. Entre l'Allemagne et le Québec, il faut bien compter les heures avant d'appeler. Je suis Nancy, la responsable des pensionnaires. Je ne peux pas vous renseigner, mais madame Rosanna devrait pouvoir appeler Natalie Chapais-Coté à l'interphone. Rendez-vous au secrétariat, mademoiselle Larochelle vous recevra.

— Je vous remercie, madame, et je vous souhaite une belle journée.

— Pareillement.

Chemin faisant vers le secrétariat, Claudette marche avec assurance, encouragée par la sympathique conversation qu'elle vient d'avoir. Puisse l'entretien avec madame Rosanna se dérouler aussi bien. Ses intentions sont bonnes, mais sa duperie pourrait causer des remous. En frappant à la grande porte, elle songe à Frédérique. Tout ce qu'elle espère, c'est que cette dernière se comporte de façon à ne pas faire avorter leur plan.

Témoignage privilégié des dernières actions de Frédérique et madame Després, Réjean Simard n'a qu'une idée en tête : intercepter la fugueuse. Pendant qu'il les suivait, il s'est renseigné. C'est ainsi qu'il a appris que la sœur de Frédérique fréquente un collège privé situé à Drummondville. Ce qu'il ignore, toutefois, c'est la raison qui a conduit les deux femmes ici. Il sait que Frédérique est arrivée à Sherbrooke la veille, après avoir emprunté un autobus en partance de Québec. S'était-elle réfugiée dans cette ville ou a-t-elle effectué un transfert ? Il doit agir rapidement avant que ces dames quittent Drummondville.

En route vers l'école, il croise une vieille Pontiac brune. Ne serait-ce pas l'individu dont André avait parlé ? Voilà qui change ses plans. À présent, le mieux à faire serait de prendre cet homme en chasse et de noter son numéro d'immatriculation. Après tout, sûrement que Frédérique Coté et Claudette Després sont venues rencontrer Natalie. Sa décision prise, Réjean se lance discrètement à la poursuite de la Pontiac.

Tout en marchant, Frédérique se mord la lèvre inférieure. Les mains sur la nuque, elle avance prudemment. Elle craint que sa sœur ait été faite prisonnière par ceux qui la menacent. Elle doit vite réfléchir, car elle arrivera bientôt au bout du sentier. Même qu'elle peut déjà voir le mur de l'école. D'ici peu, elle posera les pieds sur un terrain privé. Elle s'arrête, et observe les arbres pour tenter de détecter les caméras de surveillance. Soudain, elle voit des adolescentes jogger en groupe. Dès qu'elles sont à proximité, elle se glisse parmi elles. Au bout d'un moment, elle s'approche d'une jeune fille portant des lunettes, des lulus et un appareil d'orthodontie.

— Salut, lui lance-t-elle. Je cherche Natalie Coté. Est-ce que tu la connais ?

— Qui es-tu ?

— Sa sœur. Elle a laissé deux messages inquiétants sur mon répondeur pendant que j'étais partie en voyage.

— Tu arrives trop tard.

— Que veux-tu dire ?

— Un individu est passé dans la soirée du 25 mai et elle est partie avec lui.

— Est-ce que tu peux me le décrire?

— Il faisait noir.

— S'il te plaît, raconte-moi ce que tu as vu.

— Je me souviens que l'écran de mon réveil indiquait 21 h 38 lorsqu'une alarme a retenti dans le dortoir. Ensuite, l'intervenante nous a ordonné de nous rendre à la grande salle. Puisque j'occupe la chambre située à côté de celle de ta sœur, juste avant que tout ça n'arrive, je l'ai vue passer devant ma porte entrouverte. Elle allait vers l'escalier de secours. Je me suis précipitée vers ma fenêtre et là, j'ai aperçu une silhouette. La personne tenait une lampe de poche et lançait des signaux lumineux. C'est à ce moment que j'ai compris ce qui se passait.

— Est-ce que tu as vu une auto?

— Non.

— Je te remercie énormément.

— Est-ce que tu crois qu'elle est en danger?

— J'ai peur que oui. Mais il ne faut pas perdre espoir!

— Je te souhaite bonne chance. Natalie est une fille secrète, mais elle est sympathique. J'espère que rien de grave ne lui est arrivé, dit l'adolescente, visiblement à bout de souffle. Pars, avant d'être repérée.

— Merci.

Frédérique s'arrête de courir. Les autres filles l'évitent et continuent la course imposée par le professeur d'éducation physique. Rapidement, la jeune femme se retrouve seule au milieu du sentier. En larmes, elle reste immobile pendant un long moment. Elle est si bouleversée, qu'elle n'a pas conscience des feuilles qui tourbillonnent autour d'elle, des rafales et de l'homme qui s'amène vers elle. En regardant les images captées par les caméras de surveillance, l'agent de sécurité avait noté qu'une personne discutait avec une élève. Dans l'impossibilité de quitter son poste, il en a informé un enseignant qui passait par hasard devant son bureau.

C'est sans hésiter que monsieur Christian Denis est sorti de la minuscule pièce pour aller à la rencontre de l'intruse. Lentement, il prend le chemin de la cour de l'école, curieux de savoir ce que cette femme fabrique sur les lieux.

Dans le hall, Claudette fait les cent pas, non sans se demander comment se débrouille Frédérique. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que dès qu'il a su que Frédérique et elle se rendaient à Drummondville, Guy Veilleux a contacté la secrétaire de l'école pour l'informer de leur venue et lui demander de transmettre ses coordonnées à madame Perron en insistant pour que celle-ci le rappelle. Surprise par cette inhabituelle demande, madame Rosanna a validé les informations auprès de l'agent responsable de la sécurité. Sans attendre, Steve a vérifié l'authenticité de l'identité du détective puis, après avoir effectué quelques appels téléphoniques et validé la présence des deux intruses, a donné l'autorisation de rappeler l'enquêteur de la Sûreté du Québec.

Avec son calme exemplaire, la directrice compose le numéro de ce dernier, persuadée qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Après la disparition de Natalie Côté, dans la soirée du 25 mai, des policiers se sont présentés et ont entamé une enquête. Puis, le lendemain matin, elle a reçu un appel de madame Monique Chapais-Coté, la mère de Natalie, qui lui a précisé que sa fille était venue la rejoindre en Allemagne.

En lisant le nom et le numéro de l'appelant, le détective s'empresse de répondre.

— Bonjour, Guy Veilleux à l'appareil.

— Bon matin, monsieur l'enquêteur. Je suis madame Perron, la directrice de l'école Sacré-Cœur. Comment puis-je vous aider?

— Nous avons appris par nos collègues de Drummondville qu'une de vos élèves à laquelle nous nous intéressons a disparu.

— Quel est son nom?

— Natalie Chapais-Coté.

— Elle n'a pas disparu.

— Vous me certifiez qu'elle est actuellement en classe?

— Non ! Elle est partie en Allemagne. Sa mère a téléphoné pour m'en informer et m'a demandé d'envoyer tous ses vêtements et effets personnels à leur adresse à Francfort.

— Je vous assure que l'adolescente n'a pas quitté le pays.

— C'est impossible ! Qu'est-ce qui vous permet de dire une telle chose ?

— Un instant... Je vais récupérer les notes inscrites dans son dossier.

Guy attend tout en se questionnant sur la véritable identité de celle qui s'est certainement fait passer pour la mère de Natalie. Pendant ce temps, madame Perron ouvre le tiroir renfermant les dossiers des étudiantes dont le nom de famille débute par la lettre C. Elle doit fouiller jusqu'au fond pour mettre la main sur celui qu'elle cherche. Dès qu'elle l'a, elle lit en diagonale les renseignements sur les derniers événements. Convaincue d'avoir bien fait son travail, elle reprend le combiné de son appareil téléphonique.

— Monsieur ! Les informations que je détiens sont exactes.

— Donnez-moi ce que vous avez, s'il vous plaît.

— Une alarme a été déclenchée vers vingt et une heures trente-cinq dans la soirée du 25 mai. Le lendemain matin, une dame nous a contactés afin de nous aviser que sa fille était en route vers l'Allemagne, en raison d'une urgence familiale.

— Est-ce que vous avez expédié tous les effets de la jeune fille là-bas ?

— Non. On me l'a demandé, mais je ne l'ai pas encore fait.

— Je vous remercie d'avoir répondu à mes questions.

— Est-ce que cela signifie que je me suis fait duper ?

— Tout porte à croire que c'est le cas.

— Oh, mon Dieu ! Je suis vraiment désolée. Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour réparer mon erreur ?

— Est-ce qu'une dame accompagnée d'une jeune femme est actuellement à l'école ?

— Oui, une dame est bien dans le hall, mais au moment où je vous parle, elle est seule. Qui est-ce?

— Elle aide la sœur de Natalie. Essayez de les retenir. Un de mes collègues, l'agent Réjean Simard, viendra à leur rencontre. Il est en route vers votre école.

— Je vais faire de mon mieux.

— Merci.

— Je peux l'accueillir dans mon bureau et discuter avec elle, mais sachez que le règlement sur la confidentialité m'oblige à garder secret tout ce qui concerne nos étudiantes.

— Je sais. Vous pourriez lui faire visiter l'école. Je suis persuadé qu'elle en serait enchantée. Je vous rappelle plus tard. D'ici là, mon collègue ira vous rencontrer pour obtenir plus de détails sur les événements précédant l'évacuation. Si vous avez une photo ou des articles qui appartiennent à la jeune Coté, ça nous serait utile.

— Est-ce que vous suspectez que la femme qui m'a appelée n'est pas la mère?

— Tout ce que nous savons, c'est que Natalie Coté est au Canada.

— Par chance, nous n'avons pas eu le temps d'expédier ses effets personnels en Allemagne!

— Super!

Sur ce, madame Perron met un terme à la conversation. Sans tarder, elle se rend au bureau de sa secrétaire pour lui transmettre des instructions au sujet de Natalie.

Voilà bien dix minutes que Frédérique est figée dans une allée, tant elle est troublée par ce que l'adolescente vient de lui dire. Elle essaie de se remémorer le nom de l'ami de cœur de sa sœur. Dans sa tête, elle revoit ce fameux jour où cette dernière est venue la visiter chez elle. Or, elle a un blocage. Soudain, elle sursaute lorsqu'elle entend la voix d'un homme qui se tient tout juste derrière elle.

— C'est une magnifique matinée, n'est-ce pas?

— Oui, réplique Frédérique sans même se retourner.

— Je me nomme Christian Denis. J'enseigne ici et aussi, je suis responsable de la vie étudiante. Tu es la sœur de Natalie Chapais-Coté, pas vrai?

— Effectivement. Je suis Frédérique Coté.

— J'ai cru comprendre que tu la cherches?

— C'est le cas. Est-ce que vous pouvez me dire où elle est?

— Je l'ignore et j'en suis désolé. Natalie est une fille réservée, discrète, et pourtant, je suis son confident. Au fil des années, je suis parvenu à créer un lien privilégié avec elle. Mais je tiens à te préciser que c'est strictement professionnel.

— Quelle matière enseignez-vous?

— Les méthodes et les techniques de travail.

— Ce n'est sûrement pas son cours préféré puisqu'elle déteste l'ordre, mais il est vrai que l'attitude d'un professeur peut grandement influencer l'intérêt d'un élève.

— Est-ce que vous travaillez ou est-ce que vous étudiez?

— J'étudie à l'Université de Sherbrooke, mais comme je n'ai pas encore trouvé ma voie, je suis inscrite au programme multidisciplinaire.

— C'est un excellent choix.

— Je viens d'apprendre que ma sœur s'est enfuie avec son copain et je n'arrive pas à me souvenir de son nom.

— Il s'appelle Ian Miller. Elle l'a rencontré dans un musée, lors d'une sortie scolaire.

— Pourquoi l'a-t-elle suivi?

— Il l'a invitée à faire une croisière.

— Est-ce qu'elle a mentionné la destination?

— Non.

— Tout ceci ne semble pas vous tourmenter...

— Le jeune homme est poli, gentil et respectueux. Ta sœur m'a confié qu'il n'a jamais eu de gestes ni de comportements inadéquats à son égard.

— Pourtant, les messages qu'elle a laissés sur ma boîte vocale n'ont rien de rassurant.

— Expliquez-moi...

— Elle avait peur et m'a dit : ADIEU.

— Elle était anxieuse de partir et l'imagination, dans ce cas, peut jouer de vilains tours.

— Selon vous, elle est en sécurité avec cet individu?

— Elle vit un beau séjour avec son amoureux. Je suis persuadé qu'elle reviendra, car l'obtention de son diplôme est une priorité pour elle.

— Si je compare vos propos à ce qu'elle m'a dit sur mon répondant, je ne peux que douter.

Christian Denis s'apprête à répliquer, mais des hurlements l'incitent à se retourner. Une dame portant une robe noire et des souliers à talons hauts descend le long escalier au pas de course en criant des propos incompréhensibles. En voyant Frédérique se précipiter vers elle, l'enseignant l'imité. Dès qu'ils sont à proximité de Claudette Després, ils l'entendent s'écrier : « Ma maison vient d'être cambriolée ! Selon Didier, toutes les pièces sont sens dessus dessous ! Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que le voleur cherchait ? »

— Calmez-vous, madame, tente Christian pour la rassurer. Des policiers vont vérifier tout ça. Le principal est qu'il n'y a personne de mort.

— Monsieur Denis a raison, Claudette, enchaîne Frédérique. Prenez de grandes inspirations et essayez de reprendre le contrôle de vos émotions. Nous serons chez vous dans moins d'une heure.

Au même moment, Réjean Simard arrive à l'école. Il gare sa voiture dans l'un des espaces réservés aux visiteurs, retire la clé du contact, ouvre la portière et sort de sa belle vieille Buick. Une fois dehors, il examine les environs. L'endroit est désert et il n'y a aucun autre véhicule que le sien dans le stationnement. À croire qu'il s'agit

d'un jour férié. Il apparaît évident que madame Després et mademoiselle Coté sont parties. L'enquêteur se demande s'il ne les a pas ratées. Son instinct lui dicte de se lancer à leur poursuite, mais Guy Veilleux l'a informé que la directrice avait un important colis à lui remettre. Or, la fuite du conducteur de la Pontiac le rend hésitant. Pour l'avoir suivie, il sait que Claudette Després roule prudemment. De ce fait, il est convaincu qu'il pourra la rejoindre rapidement sur le chemin du retour. D'un bon pas, il marche donc vers l'établissement scolaire et gravit l'escalier à grande vitesse, persuadé que la réceptionniste lui remettra une enveloppe ou une boîte sans poser de question. Arrivé au haut de l'escalier, il s'empresse d'entrer dans le hall en espérant qu'il pourra reprendre la route dans les plus brefs délais. Il sonne et attend impatiemment qu'on lui réponde. Il ignore la teneur de l'entretien que son collègue a eu avec la directrice, mais il n'est pas d'humeur à en discuter avec elle. Sa priorité est de s'emparer du paquet et de repartir au plus vite. Puisse la dame lui remettre également une photographie de l'adolescente. Voilà qui aiderait les agents à l'identifier. Après quelques secondes qui lui ont semblé interminables, une femme toute menue vient vers lui.

— Bonjour, dit-elle en ouvrant la porte. Est-ce que vous êtes Réjean Simard?

— Oui.

— Suivez-moi, je vous prie. Votre collègue sera heureux d'apprendre que le concierge a réussi à vider le casier de Natalie Coté. Il m'a remis un sac avec un T-shirt, des chaussettes, un short et une paire d'espadrilles. J'ai également demandé à la responsable de l'entretien des dortoirs d'inspecter la chambre de l'adolescente.

— Ce serait fantastique d'avoir sa brosse à cheveux ou encore, sa brosse à dents. Nos experts pourraient y relever son ADN.

— Il est probable qu'elle a mis ces articles dans sa valise, mais on peut toujours espérer.

— Est-ce que vous avez une photo d'elle?

— Je vais voir si je peux en obtenir une. Je vous reviens dans un instant.

Puis la directrice quitte son bureau. Pendant ce temps, Réjean se meurt de fumer une cigarette. Il n'est pas d'humeur à patienter, mais le comportement de la dame lui indique que sa demande ne constitue pas une urgence. Pourtant !

En roulant, Claudette a le cœur qui palpite. Elle peine à croire que son domicile ait été vandalisé pendant son absence, et ce, en plein jour. Cela ne peut signifier qu'une chose : un voleur surveillait sa maison et a attendu que Sadie et Didier partent avant d'entrer illégalement dans la résidence ! Comment pourra-t-elle se sentir en sécurité chez elle, à présent ? Depuis le décès de Roger, son fils Charles tente de la convaincre de vendre. Or, comment trouvera-t-elle les mots pour lui expliquer son envie de changer d'idée après avoir catégoriquement refusé de déménager ? D'un autre côté, elle doit tenir compte que le jour du départ de son frère, Roger et elle avaient fait un pacte. Tant et aussi longtemps que Georges ne serait pas revenu, pas question de changer de domicile. Les enfants étaient trop jeunes, à l'époque, pour se souvenir de leur oncle et du terrible drame entourant sa fuite. Peut-être que le moment est venu de les mettre au parfum de cette triste histoire.

Suite aux nombreux malheurs survenus dernièrement dans sa vie et celle de ses proches, Claudette est hantée par un tas d'idées folles et de questions sans réponse. Tout cela n'a aucun sens. Elle a envie de hurler et de pleurer, mais est incapable d'ouvrir la bouche. De plus, ce n'est pas le moment. Non seulement elle est au volant de sa voiture, mais aussi, elle n'est pas seule. Elle conduit si lentement, que les automobilistes derrière elle perdent patience. Celui qui la suit appuie constamment sur le klaxon. Clair qu'elle le retarde. C'en est trop. Elle roule vers l'accotement et s'y arrête pour pleurer un bon coup et expulser sa rage, question de cracher le mal qui la ronge et d'éteindre le feu qui brûle en elle. Elle veut apaiser sa douleur, trouver un baume qui calmera sa peine, ainsi que l'incompréhension et l'inquiétude qui lui rongent les sangs. Elle prend une grande inspiration et lève la tête vers le ciel pour supplier Dieu de lui apporter la paix et la sérénité en ces moments difficiles. Ensuite, elle ferme les yeux en imaginant les paroles réconfortantes que lui dirait Roger en pareille circonstance. Malheureusement, elle ne les entend pas. En revanche,

elle a droit au silence de sa passagère. Pour ceux qui ne la connaissent pas, Frédérique dégage un tel contrôle, qu'il est facile de penser qu'elle est complètement insensible au malheur des autres, qu'elle n'a pas de cœur ou qu'elle joue un jeu. En réalité, cette fille se détache des événements pour mieux les analyser et anticiper les meilleures options pour vaincre l'adversité. Claudette n'a aucune idée de la façon dont elle s'y prend pour rester aussi zen et trouver cette force tranquille.

Maintenant, elle doit se ressaisir. Il leur faut retourner à Sherbrooke. Elle tourne la tête vers la droite, observe Frédérique et lui sourit tendrement. Puis, en jetant un œil dans le rétroviseur, elle remarque qu'une Buick bleue s'est garée derrière sa voiture. Immobile, le conducteur semble attendre, mais quoi? Elle appuie son pied sur la pédale et avance lentement, puis accélère pour reprendre la route. Afin de faire diversion et d'oublier cet homme, elle décide d'entamer la conversation avec Frédérique.

— Je t'ai vue discuter avec un individu, à l'école, commence-t-elle. Sait-il quelque chose au sujet de la disparition de Natalie? Lui a-t-elle parlé? Lui a-t-elle confié qu'elle retournait en Allemagne?

— Je vous en prie, Claudette, relaxez un peu, je vous rappelle que vous conduisez.

— Hum ! O.K., je vais y aller une question à la fois. Est-ce que tu as eu des nouvelles de Natalie?

— J'ai appris qu'elle est partie rejoindre une personne vers vingt et une heures trente dans la soirée du 25 mai.

— Tu l'as su comment?

— Une étudiante m'a confié que ma sœur a déclenché le système d'alarme en ouvrant la porte de la sortie d'urgence, et qu'en regardant par la fenêtre, elle a aperçu une autre personne.

— Quel est le nom de l'homme avec qui tu parlais lorsque je suis sortie de l'école?

— Il s'appelle Christian Denis. C'est l'un des professeurs de Natalie. Selon ce qu'il m'a dit, elle serait partie avec son amoureux.

— Où?

— En croisière. Il est persuadé qu'elle reviendra avant les examens de fin d'année.

— Est-ce qu'il t'a dit le nom de son copain?

— Ian Miller.

— Il faudra le répéter à...tu sais qui.

— Il n'en est absolument pas question ! Ça ne le concerne pas !

— Frédérique ! Je crois que nous sommes suivies !

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça?

— Cet homme qui conduit une Buick bleu pâle, là, derrière... Et avant que tu me poses la question, je l'ai remarqué, tout à l'heure, lorsque nous nous dirigeons vers Drummondville.

— Si vous prenez la prochaine sortie, il poursuivra sa route.

— Je n'en suis pas sûre !

— Pourquoi?

— Parce qu'il a fait une halte en même temps que moi, et qu'il est reparti quelques secondes après moi.

— Est-ce qu'il se tient à une bonne distance de nous?

— Selon moi, c'est un professionnel.

— Voyons, Claudette. S'il était un expert en filature, on ne le remarquerait même pas !

— Ce n'est peut-être pas son souhait.

— Est-ce que Guy Veilleux possède une Buick?

— Non, mais il pourrait s'agir d'un de ses collègues.

— Pourquoi cet homme nous suivrait-il?

— Frédérique ! Tu n'es pas sérieuse ! Ne me dis pas que tu te poses vraiment cette question !

— Je ne te suis pas...

— Tu es soupçonnée de meurtre, je te rappelle. Tu t'es enfuie et tu reviens au bout d'une semaine pour me demander de t'aider à retrouver Natalie.

— Ils ne sont pas au courant de mes craintes au sujet de ma sœur.

— Tu as raison, mais tu es de retour à Sherbrooke depuis hier et je t'héberge chez moi. Nous nous sommes rendues à l'école de ta sœur et si l'individu qui nous suit est un enquêteur de la Sûreté du Québec, il a certainement pu obtenir les renseignements qu'il voulait.

— Est-ce que Sadie ou Didier ont contacté la police?

— Didier m'a appelée pour me dire que toutes les pièces de la maison étaient à l'envers. Je pouvais entendre les sirènes de la police lorsqu'il me parlait. D'après toi, qu'est-ce que les malfaiteurs cherchaient?

— Je ne le sais pas.

— Tu mens.

— Comment pourrais-je oser vous mentir?

— Parce que depuis le décès de mon mari, tu ne cesses de me cacher des choses.

— Il y a une énorme différence entre mentir et se taire volontairement pour protéger ceux qu'on aime.

Une fois à destination, Claudette est forcée de garer son automobile à deux rues de sa demeure, car des policiers bloquent l'accès de sa rue. Pour parvenir à traverser le cordon de sécurité, elle doit prouver qu'elle habite dans le secteur et expliquer qu'il lui faut se rendre chez elle pour retrouver son fils. Après avoir consulté la pièce d'identité qu'elle lui a fournie, le policier utilise son walkie-talkie pour vérifier s'il peut lui permettre de franchir le ruban. Dès qu'elle obtient la permission de Guy Veilleux, Claudette se précipite vers Didier.

Pendant ce temps, Frédérique tente de s'éclipser. Elle marche dans le sens contraire de l'endroit où l'action se déroule, mais à son grand désarroi, elle entre en collision avec un homme. En sortant de sa voiture, Réjean Simard est surpris de capturer la fugueuse.

— Ça alors ! s'exclame-t-il. Bonjour, mademoiselle Coté ! Inspecteur Simard.

— Bonjour, inspecteur, lance Frédérique en espérant que son interlocuteur soit trop occupé pour lui faire subir un interrogatoire.

— Tu m'accompagnes, ma belle. Il n'est pas question que tu t'en ailles.

— Je n'ai rien à voir avec ce remue-ménage !

— Qu'importe ! Ce n'est pas le bon moment pour nous quereller, mais tu as l'obligation de nous dévoiler ce que tu sais. Ces menottes vont nous lier jusqu'à ce que tu te décides à parler.

— Vous n'avez pas le droit !

— Certains indices tendent à démontrer que tu as poignardé un homme et malheureusement pour toi, il est décédé.

— Ce n'était que de la légitime défense ! Je crois que vous avez pu le constater lorsque vous vous êtes rendus à la ruelle Chagnon.

— Pourquoi es-tu partie ?

— La peur, monsieur.

— J'ai du mal à te croire. Alors, je te demande de garder le silence jusqu'au poste de police.

— Ce n'est pas sérieux !

— Ma priorité est de vérifier ce que le, ou les cambrioleurs ont volé. Ensuite, nous prendrons la direction de mon bureau où nous aurons une bonne conversation, toi et moi.

— On me menace, on m'agresse, on me poursuit, on tente de m'intimider, et c'est moi que vous accusez ? C'est injuste !

— Cesse de jouer à la victime ! Lorsque tu nous auras dévoilé ce que ta petite enquête t'a permis de découvrir, je vais peut-être pouvoir t'aider. Mais pour l'instant, tu nous nuis. Ton comportement et ton attitude doivent changer. Tant et aussi longtemps que tu refuseras de collaborer, nous ne pourrons pas arrêter les suspects. Ton témoignage est important pour madame Després et ses enfants. Par respect pour eux, tu devrais te mettre à table.

— Vous ne comprenez pas.

— Tu as sûrement raison. Guy Veilleux, André Sévigny et moi sommes stupides à tes yeux, mais ton inexpérience risque de faire avorter l'affaire. Je refuse que ton entêtement provoque le désastre que j'appréhende et que nous soyons dans l'obligation de faire avorter l'enquête.

— C'est ma responsabilité de protéger ceux que j'aime.

— Les membres de mon équipe et moi-même avons reçu une formation et travaillons tous ensemble pour arrêter des criminels et remettre au procureur toutes les preuves dont il a besoin pour les mettre hors d'état de nuire. Ce n'est pas ton cas.

Du coin de l'œil, Guy Veilleux reconnaît la personne qui se tient près de son collègue. L'envie d'aller à leur rencontre surpasse celle d'écouter l'agent qui lui résume les faits relatifs au cambriolage. De toute manière, il ne l'entend pas. Son attention est ailleurs et son intérêt pour Frédérique est plus important. En revanche, il ne veut pas être impoli. Heureusement que personne n'entend ce qui se passe dans sa tête. Sa priorité n'est pas de savoir ce qui a été dérobé dans la maison des Després, mais bien d'avoir une sérieuse discussion avec la jeune récalcitrante. Il veut des aveux et s'il ne les obtient pas, il questionnera madame Després. Qui sait? Peut-être bien que la jeune Coté s'est confiée à elle.

Non seulement Réjean Simard a-t-il menotté Frédérique, mais de plus, il la tient fermement par un poignet. Ce n'est pas qu'il craint qu'elle s'échappe; c'est plutôt parce qu'il veut éviter qu'elle se blesse. En la touchant, il constate qu'elle est tellement calme, qu'il en est déconcerté. Normalement, même les plus tenaces dégagent un haut niveau de stress et d'anxiété lorsqu'ils sont arrêtés. Or, ce n'est pas le cas de cette jeune femme, qui pourtant, vient d'apprendre que sa sœur a fait une fugue avec son ami de cœur, sans oublier qu'elle est soupçonnée de meurtre. Elle est en mode solution. N'a-t-elle pas conscience du danger? En vingt-sept ans de carrière, c'est la première fois que Réjean est confronté à un être humain aussi complexe. Et il n'est pas le seul à être troublé par le charisme, la personnalité et l'assurance de cette femme. Impossible qu'elle parvienne à établir une telle distance entre elle et les événements stressants qu'elle vit. Pour-

tant, elle gère parfaitement la situation. Elle analyse froidement et semble anticiper la réaction des autres, ainsi que leurs actions à venir. C'est comme si elle était née avec un pouvoir surnaturel. Mais il doit forcément y avoir une faille et il faudra la trouver. Comment peut-elle ainsi se détacher d'un drame? Simard doit absolument savoir ce qui a amené cette fille à devenir ce qu'elle est. Sa sœur vient de disparaître et pourtant, elle est zen. Enfin! L'est-elle réellement? Est-ce que l'atteinte de son objectif compte tellement pour elle, qu'elle fait fi de tout sentiment susceptible de lui nuire? Est-ce qu'elle a tellement souffert qu'elle a chassé toute forme d'émotion, de tendresse et de sensibilité? Décidément, cette femme ébranle tout le monde. Puisse quelqu'un de l'équipe parvenir à élucider le mystère qu'elle représente. Elle met une telle distance entre elle et les autres.

Dans la résidence des Després, André Sévigny vient de terminer sa tournée. Il a visité chaque pièce et noté tous les commentaires de Didier. Plusieurs des pièces avaient été épargnées. Parmi celles vandalisées par les malfaiteurs, la plus bordélique était sans contredit la chambre principale. Les individus qui sont entrés par infraction dans cette demeure au beau milieu du jour avaient certes ciblé cette pièce. Ils ont vidé le contenu de tous les meubles et lancé sur le sol les vêtements de la garde-robe et des commodes. Que cherchaient-ils? Voilà qui sera difficile à résoudre.

Claudette marche le plus vite qu'elle peut, non sans éprouver du mal à absorber cette nouvelle épreuve. Soudain, elle s'arrête, fixe sa maison et s'assoit au centre de la rue. Elle ne voit ni les gens, ni les voitures, ni sa fille. Elle pleure. Elle veut crier, mais en est incapable. Elle est si secouée, qu'elle a l'impression que tout est irréel. En larmes, elle reste immobile. Son homme lui manque terriblement. Comment peut-elle se tenir debout sans Roger pour la soutenir? Elle commence à comprendre son frère. Georges est parti loin de la ville où il a grandi, après y avoir vécu une belle histoire d'amour avec sa Solange. À l'époque, il avait maintes fois mentionné qu'il était incapable de vivre sans elle. Malgré tout, il a eu le courage, ou la faiblesse, de s'en aller sans laisser d'adresse. Claudette devra sérieusement songer à vendre la résidence, mais... il y a ce fameux pacte passé avec Roger.

D'un autre côté, il faut qu'elle soit complètement stupide pour croire que des retrouvailles sont possibles après tant d'années. Elle sursaute lorsque Guy Veilleux dépose une main sur son épaule. L'enquêteur s'accroupit et tente de la consoler. Tout à coup, elle comprend la signification de l'expression : *j'ai lu toute la tristesse de son âme*. Elle se souvient que Veilleux a perdu un fils, mort dans un terrible accident de la route, alors qu'il n'avait que quatre ans. Par respect pour lui, elle doit trouver la force de se lever et de se tenir debout.

— Avant que je n'oublie, lui souffle-t-elle à l'oreille, le copain de Natalie Coté s'appelle Ian Miller.

— Je vous remercie. Je vais vérifier si ce nom figure dans nos fichiers. Est-ce que vous êtes en mesure de vous déplacer? L'endroit où nous sommes n'est pas sécuritaire.

— Seulement si vous me soutenez. Je vous en prie, essayez d'être discret.

— Bien sûr. Soyez sans crainte, il n'y a personne, ici, qui vous jugera. Vous vivez une période difficile et vous avez le droit d'être humaine.

— Comment avez-vous fait?

— De quoi parlez-vous?

— Du décès de votre fils Guillaume...

— J'ai dû prendre deux années sabbatiques pour m'éloigner de mon travail et prendre une pause.

— Est-ce que ce recul vous a été bénéfique?

— Je suis devenu un ergomane. Je voulais connaître la vérité, qu'importe le prix à payer.

— Comme Frédérique... Elle remue mer et monde pour connaître la vérité.

— Contrairement à moi, elle n'a pas perdu un enfant.

— Effectivement, lorsqu'on assiste aux derniers moments de vie d'un proche, on doit essayer de trouver une façon de chasser la scène et les mots qu'il a prononcés avant de mourir.

— Est-ce que Frédérique vous a dévoilé quelque chose?

— Il a prononcé votre nom.

— C'est tout?

— C'est ce qu'elle m'a dit.

— Voilà qui explique sa méfiance envers moi. Mais, pourquoi votre époux a-t-il prononcé mon nom avant de mourir?

— Je l'ignore. Vous savez, j'ai pourtant essayé de trouver les bons mots pour convaincre Frédérique de vous faire confiance.

— L'avenir nous dira si elle vous a entendu...

En voyant Guy Veilleux et madame Després, Réjean Simard tente de se convaincre que ces deux-là sauront sûrement régler le dilemme. Il suffirait de provoquer une dualité, chez Frédérique, pour la pousser à confier ce qu'elle sait. Voilà qui ferait progresser l'enquête.

C'est en examinant soigneusement le passé de Frédérique que l'enquêteur découvrira ce qu'elle cache. Il est certain que son parcours ressemble davantage à un récit rempli de péripéties qu'à un long fleuve tranquille. Il a hâte d'en apprendre davantage sur cette femme. Or, pour le moment, il doit plutôt enquêter sur cette entrée par infraction. Rendu à quelques pas du duo, il entend :

— Des menottes? Ce n'est pas sérieux! C'est une amie de la famille et maman se trouvait avec elle au moment de l'infraction. Elle n'a aucun intérêt à dérober quoi que ce soit dans notre demeure. De plus, elle a passé la nuit ici. Donc, si elle avait voulu voler, elle l'aurait fait pendant que nous dormions.

— Relaxe, Didier, monsieur Simard va immédiatement lui retirer les menottes, réplique Claudette. N'est-ce pas, monsieur Veilleux?

— Non. Elle restera avec nous jusqu'à ce qu'elle ait été interrogée.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de l'accuser officiellement?

— Si son témoignage ne me convainc pas de son innocence et qu'elle n'est pas en mesure de me démontrer que le meurtre qu'elle a commis est bel et bien un cas de légitime défense, je vous confirme que ce sera le cas.

Ayant entendu la conversation, Frédérique ne réagit pas, comme si elle réfléchissait à une manière de franchir la prochaine étape sans heurt.

— Ne soyez pas trop dur avec elle, supplia Claudette. La directrice de l'école vous a confirmé que Natalie s'est enfuie de l'école. Ne serait-il pas pertinent d'envoyer un de vos agents à Francfort? Je ne serais pas surprise qu'actuellement, les parents soient persuadés que leur fille est en sécurité au pensionnat.

— Guy, intervient Réjean, je dois avoir une conversation privée avec madame Després. Voici la clé de mon automobile... emmène mademoiselle Coté au poste. Puisque je me méfie d'elle, je vais garder la clé des menottes. Elle pourrait te la voler et sortir de la voiture pendant que tu conduis. Je ne veux pas qu'elle nous échappe une nouvelle fois.

Pendant que Guy s'exécute, Réjean remarque que tous les membres de la famille Després se sont réunis devant le garage attenant à la maison familiale. Jusqu'où sont-ils prêts à aller pour protéger Frédérique? Dès que le coroner a transmis son rapport relativement à la mort de son père, Charles Després a exigé qu'une enquête soit conduite pour déterminer les véritables circonstances de ce décès. Il a su démontrer la pertinence de rechercher des preuves quant à l'existence d'un possible complot contre l'avocat. Il se disait persuadé que la chute mortelle de ce dernier résultait d'une manigance, et non d'un banal accident. Le court délai entre l'émission du rapport du coroner et la réclamation d'une enquête rend Simard perplexe. Est-ce que Charles Després sait que des documents ont été cachés dans son futur espace de travail? Mais pour commencer, Réjean doit interroger Claudette Després. Après tout, n'est-elle pas la confidente de Frédérique? Le mettra-t-elle sur une piste ou lui fera-t-elle simplement perdre son temps? Peu importe, il doit tenter le coup et espérer. Soudain, le son d'une collision le ramène à la réalité. Au loin, le chauffeur d'une camionnette noire ou bleu foncé fait des zigzags sur la chaussée et percute quelques automobiles.

Sans plus attendre, il court en direction de sa Buick en espérant que rien ne soit arrivé à Guy. Pas question que son ami meure avant de connaître l'identité des assassins de Linda Morin-Blais et de Guillaume.

En entendant un grincement de pneus et le bruit de plusieurs impacts, Frédérique se retourne et reconnaît la camionnette. Tout à coup, elle devient une spectatrice. Dans sa tête, elle revoit le film de l'attaque dont a été victime le chauffeur d'autobus. Il doit sûrement s'agir du même agresseur. Elle doit protéger Guy Veilleux, afin qu'il ne devienne pas la prochaine victime de ce groupe sans scrupules. Roger a prononcé son nom avant de mourir et Claudette lui a signifié que cet enquêteur avait un rôle important à jouer dans la résolution de cette énigme. En voyant le chauffard zigzaguer et foncer sur les autos garées sur la rue, elle sait qu'il est là pour elle.

Elle se doute bien que pour eux, Natalie n'est qu'une monnaie d'échange dans le but d'obtenir les documents qu'elle n'a malheureusement plus en sa possession. Sans se questionner, elle prend la clé qu'elle a volée à Réjean Simard, puis déverrouille ses menottes afin de pousser Guy Veilleux loin d'elle et de ces bandits. Ce faisant, le son de l'ouverture d'une portière lui indique qu'elle doit se tenir prête. Effectivement, une main accroche son bras au passage. Après quoi, elle tombe à genoux et en profite pour lancer la clé. Steven Miller s'amène vers elle, la roue de coups de pied dans le ventre et sur les côtes, puis l'attrape violemment, la traîne en empoignant son chandail, et la conduit vers son véhicule, où un complice les attend. Dès qu'il les voit s'approcher, ce dernier aide Steven à balancer la jeune femme dans le camion, qui quitte les lieux. Une fois en route, Hans appuie sur le klaxon à répétition en maugréant des injures. Il doit conduire Frédérique à l'adresse que Manuella lui a transmise. Couchée en position fœtale, Frédérique a mal. Elle est seule pour se battre contre ces truands. Immobile, elle se tait en espérant se faire oublier. Du moins, durant le trajet. Elle se rend compte qu'elle est vulnérable et que cette bande peut l'éliminer d'un simple claquement de doigts. Elle se remémore toutes les épreuves qu'elle a traversées depuis le décès de Roger Després. En revivant la scène de l'autobus, elle se dit que le tireur aurait pu viser son cœur ou sa tête. Elle revoit ensuite les trois hommes qui l'ont agressée dans la ruelle Chagnon. Du coup, elle prend conscience qu'ils agissaient de façon très étrange, comme s'ils n'avaient pas l'autorisation de la tuer. Si elle est encore en vie, c'est que des ordres ont été donnés en ce sens. À moins qu'ils craignent les représailles, vu l'absence des documents contenus dans le cartable noir. Qu'est-ce que ces papiers ont de si important? Depuis quand les cherchent-ils? Ce

clan souhaite mettre la main sur des informations compromettantes, qui ne sont certainement pas les articles des journaux que monsieur Després a déchiquetés. Avec l'enlèvement de Natalie et maintenant le sien, Frédérique n'a plus aucun doute. Ils veulent les documents qu'elle a perdus.

«Elle m'a sauvé la vie! Cette gamine vient de me sauver la vie!» hurle Guy Veilleux, encore sous le choc. Il fixe son poignet, regarde les menottes et peine à le croire. Comment a-t-elle pu réagir aussi rapidement et déverrouiller les menottes qui le reliaient à elle? Comment est-elle parvenue à soutirer la clé à Réjean Simard? Elle a du flair et n'a peur de rien. Elle a un but et veut des réponses, quitte à en perdre la vie.

Guy espère vivement qu'un policier a pu noter le numéro de plaque d'immatriculation de la camionnette. Il essaie de se lever, mais en est incapable tant il est figé à la suite des derniers événements. Dans les yeux de Frédérique, il a lu la terreur, mais elle a su passer outre celle-ci pour laisser les malfrats la kidnapper. L'expression sur son visage en disait long sur l'insécurité et l'angoisse qui la gagnaient. Malgré tout, elle l'a poussé pour le protéger de ces gangsters et partir seule avec eux. Comme il se sent coupable, à présent, d'avoir accusé cette jeune femme. En lieu et place, il aurait dû essayer de la connaître et de l'amadouer. Il regrette tellement. Comment faire amende honorable avant qu'il ne soit trop tard? L'idée de la voir morte suffit à lui donner le courage de foncer et de tout mettre en œuvre pour la retrouver vivante. Les chances sont minces, mais il doit faire le maximum pour tenter de la sauver.

Réjean Simard est sidéré. Guy Veilleux, qu'il a toujours considéré comme un homme d'action, n'a pas su réagir devant une bande de voyous. Pire, il s'est laissé prendre par une étudiante.

— Que s'est-il passé? questionne-t-il.

— Je n'ai rien vu venir. Tout s'est déroulé tellement rapidement. C'était fou! D'abord, il y a eu une camionnette qui zigzaguait en fonçant sur les automobiles rangées sur le côté de la rue. Le chauffeur roulait dangereusement, sans se soucier de personne. Ensuite, il s'est dirigé vers nous en faisant grincer ses pneus. Un imbécile a fait tomber Frédérique au sol et l'autre en a profité pour la rouer de coups de pied avant de la traîner jusqu'à leur véhicule.

— Je croyais qu'elle était menottée à toi.

— C'était le cas.

— Regardez, monsieur Simard ! Est-ce qu'il s'agit de la clé des menottes ? lance un policier

— La garce ! Elle nous a eus. Elle m'a volé la clé des menottes et nous a filé entre les doigts.

— Sa vie est en danger, s'inquiète Guy.

— J'ai du mal à croire qu'elle soit une victime.

— Quoi ?

— Selon moi, elle s'est volontairement fait capturer dans l'espoir de revoir sa sœur et de l'aider à s'enfuir, présume Réjean.

— C'est impossible, réfute Guy. Non, elle a réagi instinctivement, sans penser aux conséquences. Elle a dû reconnaître le véhicule.

Sur ce, un policier s'approche discrètement des enquêteurs dans le but de leur transmettre une importante information.

— Hum ! Je suis désolé de vous déranger. Je voulais vous dire que le numéro d'immatriculation de la camionnette appartient à une société. J'attends la confirmation, mais je pense que nous aurons droit à une compagnie à numéro bidon.

— Je vous remercie. Je ne suis pas surpris de l'apprendre, réplique Réjean.

— Il n'y a pas de quoi. J'ai demandé à mes confrères de porter une attention spéciale aux camionnettes bleu foncé.

Cela dit, l'agent de la police municipale s'éloigne et retourne à son poste pour suivre l'évolution de la situation. Dans le cas d'un enlèvement, chaque seconde et chaque indice comptent. Chaque agent doit être aux aguets et faire preuve de prudence pour éviter de compromettre les chances de survie de la victime.

Lorsqu'elle entend une portière s'ouvrir, Frédérique se prépare à être propulsée brutalement à l'extérieur du véhicule. Avant de la balancer dans celui-ci, ses ravisseurs lui avaient bandé les yeux, pro-

blement pour l'empêcher de reconnaître le lieu de la rencontre avec Manuella Miller. Or, durant le trajet, aucun n'a songé à se taire ou à transformer sa voix lorsqu'il parlait. En se concentrant, Frédérique déduit que ses ravisseurs sont au nombre de trois. Probablement les mêmes types qu'elle avait affrontés dans la ruelle, mis à part celui qui est mort. Elle est persuadée que le conducteur est le grand gaillard qui a blessé le chauffeur d'autobus. Le timbre de leurs voix et leur accent sont identiques. Si elle survit, elle saura les identifier.

Soudain, une main l'attrape solidement par son chandail, la tire, et la propulse à l'extérieur du camion. Ensuite, on la soulève et l'oblige à marcher d'un pas rapide. Ces hommes sont robustes et forts, car c'est à peine si ses pieds touchent le sol. Elle voudrait se débattre, mais y renonce. Vaut mieux qu'elle soit sage si elle veut discuter avec le patron de ces marionnettes. Elle doit connaître l'endroit où ils cachent Natalie et la raison de sa capture. Le vent souffle un faible murmure. Il n'y a aucun son, aucun mouvement, pas même des oiseaux qui chantent. Ce silence n'a rien d'apaisant. L'absence de trafic urbain non plus. Comment rester calme en pareilles circonstances? Le premier réflexe de la jeune femme est d'analyser la situation pour mieux réagir. Fortes sont les chances pour qu'on pointe un revolver sur sa tempe tout en la maintenant fermement pour l'empêcher de se défendre.

— Pourquoi m'avez-vous bandé les yeux? crie-t-elle.

— Inutile de hurler, personne ne t'entend.

— Oui, on m'entend.

— Non parce que nous sommes au beau milieu de nulle part.

— Pourtant, quelqu'un vient de me répondre.

— Tu n'es pas en position de rigoler! lance Steven en giflant brutalement sa prisonnière. Avance d'un pas.

Frédérique s'exécute nerveusement, sans savoir ce qu'il y a devant elle. Puis, elle s'arrête en se disant: «Il n'y a pas d'oiseaux, pas de vagues, pas de brise». Finalement, elle reconnaît le toucher d'une feuille, ce qui la porte à croire qu'ils sont dans un champ.

— Maintenant, saute comme un kangourou, lui commande l'un de ses ravisseurs, tu auras l'air d'une parfaite idiote.

Sans réfléchir, Frédérique dénoue son bandeau et le jette par terre. En ouvrant les yeux, elle aperçoit une vieille grange qui semble abandonnée, puis marche lentement vers la femme qui vient de se joindre à eux. La nervosité la fait sourire, ce qui n'est pas bon pour elle.

— Tu riras moins lorsque tu auras une balle dans la tête ! lui lance sèchement Manuella Miller en pointant son fusil vers elle.

— Ce n'est pas un vrai sourire, vous le savez bien, ma tante ! Restez concentrée sur notre objectif, sinon tout le processus n'aura servi à rien, crie Patrick Miller.

— Ma tante ! s'exclame Frédérique. Comme c'est charmant !

— Frédérique Coté ! Tu te tais, tu écoutes les consignes et tu réponds aux questions. Compris ? ordonne Thierry Dupont, alias Ian Miller, sans se faire voir de la copine de son colocataire.

— C'est drôle... je crois que je viens d'entendre les mêmes mots que mon père me répétait quand j'étais jeune, mais... sans succès.

— Où sont les documents que tu as dérobés dans le bureau de Roger Després ? questionne Manuella.

N'ayant rien à répondre, Frédérique garde le silence.

— Je n'ai rien entendu, tu devrais parler plus fort.

À nouveau, la jeune femme reste muette. De toute façon, ils ne la croiraient pas.

— Je t'ai posé une question !

Toujours rien de la part de Frédérique.

— Je crois que ceci t'aidera à retrouver la parole, se fâche Manuella. Suis-moi.

En s'approchant du bâtiment, Frédérique peut voir deux personnes. Est-ce qu'il s'agit de Natalie et de son copain Ian Miller ? À cette pensée, elle s'immobilise tant elle est apeurée. Puis, en voyant un Jeep ressemblant à celui du beau docteur, elle commence à s'inquiéter. Elle avait pourtant confiance en cet homme. Est-ce qu'elle a eu tort ? Et d'ailleurs, est-il vraiment qui il prétend ou joue-t-il un rôle ? Car à bien y penser, il était présent presque chaque fois qu'un événement est survenu. Soudain, une main la propulse au sol.

— Elle t’a dit de la suivre ! s’écrie une voix masculine. Alors, avance.

Tout près de la porte d’entrée d’une grange, un homme tient Natalie près de lui. En l’observant, Frédérique s’étonne du comportement de sa sœur. Elles ont beau être loin l’une de l’autre, elle ne perçoit aucune réaction, aucune émotion. Est-ce qu’ils l’ont droguée ? Heureusement, l’individu qui la tient par le bras n’est pas Michel Leblanc ni son colocataire qu’elle a croisé dans l’ascenseur de l’immeuble où ils habitent tous les trois. Cela signifie-t-il que son sac à dos est en sécurité ? Pour connaître la réponse à cette question, la jeune femme devra trouver une façon de rester en vie et de sauver Natalie. Il lui faut se concentrer et imaginer un moyen de créer une diversion.

— J’ai su que tu la cherchais, dit la femme.

— Natalie !

— Tu n’es pas obligé de crier son nom. Tu vois bien que c’est ta sœur.

— Je veux la voir.

— Elle est là !

— Elle est trop loin.

— Pas question que tu t’approches davantage.

— J’insiste !

— Tu n’es pas en position de négocier quoi que ce soit, mademoiselle Frédérique Coté, fille de Monique Chapais et de Bernard Coté. En passant, ta sœur a été très facile à convaincre. Tu aurais dû lui apprendre à se méfier des gens, surtout des promesses d’un beau jeune homme.

— Qu’attendez-vous de moi ?

— Je te l’ai déjà dit, je veux les papiers que tu as volés.

— J’ignore de quels papiers vous parlez. Comme vous pouvez le constater, je n’ai rien sur moi.

— Tu n’as qu’à nous dire où tu les as cachés, et je vous laisse la vie sauve.

— Et quelle garantie ai-je ?

— Donc, tu avoues que tu détiens bel et bien ce que nous voulons?

— Je vous le répète, j'ignore ce dont il est question.

— Je te donne une dernière chance... Sinon, j'ordonne à mes gars de tuer ta sœur.

— Vous avez mon accord pour le faire.

— Quoi? Ai-je bien entendu?

Alors qu'elle fixe Natalie depuis un bon moment, Frédérique ne ressent aucune vibration, aucune crainte. Sa sœur ne l'insulte pas, et n'émet aucun cri. De plus, un homme la soutient avec ses bras comme s'il s'agissait d'un corps inanimé. Elle est droite comme une statue de marbre.

La chef de la bande est si étonnée par le sang-froid de Frédérique, qu'elle ne parvient plus à réfléchir. Alors qu'elle se croyait plus maligne qu'une jeune femme sans expérience, voilà qu'elle doit improviser sans prendre le temps de consulter son supérieur.

— Tu es muette, tout à coup, se risque-t-elle dire. Est-ce que tu regretterais tes paroles, par hasard?

— Non !

— Qui es-tu?

— Je suis la fille de Monique Chapais et de Bernard Côté.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec tes idioties !

— Interprétez mes propos comme bon vous semble.

Manuella Miller se tourne vers ses hommes de main et leur commande :

— Débarrassez-moi de ces deux filles ! Je ne veux plus les voir !

Puis, elle se retourne et s'approche de Frédérique. Nez à nez, le regard figé, les deux se livrent un duel silencieux. Manuella exige le respect, alors que Frédérique tient à faire valoir son satané caractère et son entêtement.

— Dommage ! soupire Manuella. J'aurais aimé que tu collabores.

— Et moi, j'aimerais vous voir faire le sale boulot. Vous n'êtes qu'une poule mouillée !

— Comment oses-tu ?

— Je parie que vous allez vomir à la vue de notre sang... À moins que vous ayez trop peur de perdre la face devant vos hommes ? C'est facile de confier son sale boulot aux autres.

— Moi, je parie que tu vas t'effondrer lorsque ta sœur mourra sous tes yeux.

Suite à cette réplique, Frédérique préfère se taire.

— Tu vois, Natalie ? lâche Manuella. Tu croyais que ton aînée t'aimait. Or, elle t'a abandonnée dans un pensionnat et maintenant, elle te laisse tomber par orgueil. Elle n'a pas de cœur. Elle me demande d'échanger ta vie contre son silence.

— C'est faux ! se défend Frédérique.

— Cesse de me provoquer et transmets-moi les informations que j'attends ! Ma patience a ses limites !

Encore une fois, Frédérique garde le silence. Comme sa sœur, elle ne réagit pas.

— Tu ne changes pas d'avis ? insiste Manuella.

— Pourquoi le ferais-je ?

La femme hésite. Cette garce est beaucoup plus intelligente qu'elle le croyait. Elle est futée et s'est certainement remarqué l'inertie de Natalie en dépit de la distance. Elle doit penser qu'elle est déjà morte. En marchant vers l'adolescente, Manuella tente de trouver les bons mots pour semer le doute chez Frédérique. Dès qu'elle est à proximité de Steven, elle lui prend son revolver et le pointe vers Natalie. Après quoi, elle se retourne en visant l'aînée, persuadée que la peur de mourir la poussera à dire ce qu'elle sait. Sans bouger, elle la fixe quelques secondes, mais à son grand désarroi, la prisonnière reste de glace. Dans un soupir, elle commence à compter à voix haute :

— Dix, neuf, huit, sept, six, cinq... quatre... trois... deux... un !

Comprenant que Frédérique ne parlera pas, elle lui tourne le dos et appuie sur la gâchette. Par crainte d'être atteint par une balle, Steven

se jette par terre en laissant le corps de Natalie s'écrouler au sol. Le bruit de la détonation fait sursauter Frédérique, et pour cause.

— Je n'ai pas vomi, et je ne me suis pas évanouie, se vante Manuella.

— Moi non plus, rétorque Frédérique.

— Quel type de personne es-tu?

— Pourquoi cette question?

— Je viens de tuer ta sœur sous tes yeux et tu n'as pas bronché. Tu ne m'as même pas suppliée de ne pas le faire.

— Vous êtes plus démunie que moi.

— Je finirai bien par trouver quelqu'un pour t'inciter à parler.

— Natalie était morte avant mon arrivée. Vous m'avez prise pour une idiote!

— Et si nous l'avions droguée pour te faire croire qu'elle n'était plus de ce monde?

— Voilà ce que je pense... Un de ces idiots a éliminé ma sœur, ce qui fait que vous avez dû modifier vos plans. Comme elle était morte, vous ne pouviez plus l'utiliser comme monnaie d'échange. Je constate que vous étiez en manque d'idées; vous avez improvisé en étant certaine que je mordrais à l'hameçon.

Frédérique marque une pause et observe la dame. De toute évidence, elle ne sait pas quoi dire. Elle décide donc de poursuivre en osant ajouter:

— Ma mort ne réglerait pas votre problème. Vous n'avez aucune assurance concernant les fameux papiers que vous cherchez. Me tuer signifierait que votre implication dans une vieille affaire louche serait dévoilée au grand jour.

— Si j'ai bien compris, tu prétends que non seulement ta mort ne nous rapporterait rien, mais que de plus, tu as en ta possession des documents qui ne t'appartiennent pas?

— Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit.

— J'en ai marre de toi! Les gars... vous savez ce que vous avez à faire.

Manuella se retourne, monte dans la limousine noire et ordonne au chauffeur de partir. Ainsi, elle quitte les lieux sans avoir obtenu les documents qu'elle souhaitait.

Une boule vient de se loger dans la gorge de Frédérique, qui regarde le long véhicule se diriger vers l'entrée d'un boisé. Ensuite, elle fixe le corps de Natalie. Elle doit fuir en suivant son instinct. Or, elle est seule. Puis voilà que Patrick Miller marche vers elle, l'attrape par le bras gauche et l'entraîne à l'extérieur de la grange, sous le regard de Steven et Joshua. Dès qu'ils sont dehors, Patrick appuie sa prisonnière contre un mur, lui dépose une main sur la gorge et descend la lame de son poignard vers le bas. En examinant sa poitrine, il chuchote : « Tu m'excites. Ton audace me donne envie de te violer et d'abuser de ta petite personne. Comme nous sommes dans une forêt, je n'aurai même pas besoin de te faire taire durant que je m'amuserai avec toi. Ta sœur, elle, hurlait si fort, que j'ai dû lui mettre un oreiller sur la bouche pour étouffer ses cris. Ils étaient si stridents, qu'ils m'empêchaient de me concentrer et de jouir. Dommage qu'elle ne m'ait pas écouté. Si elle avait su contrôler son angoisse, elle serait encore vivante. Alors, fais ce que je te dis si tu veux rester en vie, ma belle. »

Patrick penche la tête en direction des lèvres de sa victime, puis l'embrasse sauvagement. En guise de défense, Frédérique le mord, le repousse de toutes ses forces et lui assène un solide coup de genou dans les parties intimes. Ceci fait, elle court sans se retourner. Malgré ses nombreuses blessures, elle tente d'atteindre le boisé. Malheureusement, Steven, qui n'a rien manqué de la scène, se lance à sa poursuite. Dès qu'il la rejoint, il se rue sur elle et la fait tomber. Frédérique parvient à se relever et file aussi vite qu'elle le peut, mais se fait vite rattraper par son agresseur. S'ensuit une bagarre dans le sable et les cailloux. Durant celle-ci, ils roulent dans un sentier. La pente est si abrupte qu'ils sont projetés dans tous les sens. D'un geste intuitif, l'adolescente se dégage de Steven et s'agrippe aux branches d'un arbuste. Bonne décision, car cela lui permet de s'arrêter et de souffler. Elle veut reprendre ses esprits, mais peine à respirer tant la douleur est insupportable. Elle a envie d'abandonner, mais les hurlements de son adversaire la poussent à déguerpir. Elle se lève en s'appuyant contre l'arbre, et dès qu'elle s'apprête à prendre la poudre d'escampette, Steven se lève et la fait trébucher. Il est tellement furieux, qu'il lui enfonce la lame de son couteau dans la cuisse. Persuadé d'avoir im-

mobilisé sa proie, il se laisse tomber et s'assoit sur un rocher pour se reposer. Le mot d'ordre est de la garder en captivité, non de la tuer. Ils doivent la maintenir en vie. Il ne faut surtout pas répéter l'erreur qu'ils ont commise avec Natalie. Alors que ses mains tremblent, il devient de plus en plus nerveux. Lentement, il prend conscience de l'ampleur de son geste. Dans sa course, il a saisi l'arme de Patrick et a poursuivi la fugueuse. Puis, sous l'effet de l'adrénaline, il s'est énervé et a sérieusement blessé la fille.

Frédérique est fière d'elle. Elle ne sait toujours pas comment elle a réussi à se lever, mais elle est debout et tient fermement une branche de bois. Au départ, elle entendait s'en servir comme béquille, mais en voyant son agresseur assis pour reprendre son souffle, elle décide de s'en approcher et de le frapper suffisamment fort pour l'empêcher de la poursuivre. Elle avance donc difficilement vers lui, soulève la branche à bout de bras et vise la nuque. Le coup est si violent qu'un craquement se fait entendre. Prise d'étourdissements, elle tombe ensuite à la renverse. Étendue au sol, la panique s'empare subtilement d'elle. Elle reste là, immobile, figée par la peur. Or, elle doit se ressaisir pour éviter d'être rattrapée. Elle doit vite se relever et se mettre à l'abri. Elle essaie de s'exécuter, mais en est incapable. Elle est à bout de force. Puis, en entendant le bruit des feuilles qui s'agitent, elle tente de trouver une cachette. Pour y parvenir, elle devra ramper comme un serpent. Elle se traîne donc en se servant de ses mains et de ses bras. Elle recule péniblement, gênée par le couteau qui est logé dans sa cuisse. L'atroce douleur qu'elle ressent lui donne le vertige ! Mais sachant que ces imbéciles voudront terminer leur boulot, elle n'a guère le choix. Comme il est inutile de crier pour appeler à l'aide, elle n'a d'autre choix que de se débrouiller seule pour sauver sa peau. En fixant le poignard de Steven, elle se questionne. Ne devrait-elle pas le retirer de sa cuisse afin d'arriver à mieux se mouvoir ? La souffrance qu'elle ressent à chacun de ses mouvements est insupportable, sans compter que la présence de la lame augmente les risques d'amputation. Aussi, sa plaie grossit chaque fois qu'elle change de position. En voyant du sang sur le sol, elle s'inquiète. Non seulement l'un de ces bandits peut à tout moment se lancer à sa poursuite, mais de plus, elle sait qu'en retirant le couteau de sa cuisse, fortes seraient les chances pour qu'elle meure au bout de son sang. Elle doit continuer malgré la douleur, en espérant qu'elle ne perdra pas connaissance. Elle ne

veut pas se livrer à cette bande de voyous, mais toutes les options qui s'offrent à elle comportent la même issue. Si elle emprunte le sentier sablonneux, sa jambe risque de s'infecter. Si elle se déplace dans le chemin à l'extérieur de la route, les obstacles et les arbustes la ralentiront, sans oublier les possibilités que le manche du couteau se coince quelque part. Et le pire de tout, elle ne peut pas marcher et est condamnée à rester au sol. En pleurs, elle s'efforce de détecter la provenance de chaque son et de se laisser guider par eux. Elle se faufile derrière un buisson en souhaitant que cette cachette suffira à la camoufler pendant qu'elle se concentre sur les bruits environnants. Elle ferme les yeux pour mieux capter l'énergie qui l'entoure. Ici, elle entend un petit animal qui effleure le feuillage en courant. Là-haut, un pic-bois fait du vacarme et un peu plus loin, il y a le vent. Il émet un bruit familier, mais pas celui qu'on entend habituellement dans la forêt. En fait, ce qu'elle entend, c'est la circulation urbaine. Elle sourit. Enfin, il y a un espoir !

Elle reste immobile, le temps de déterminer la direction à prendre. Devant elle, il y a un vaste terrain et une vieille grange abandonnée et derrière, une large route à voies rapides. Probablement qu'elle apercevra des gens qui pourront l'aider. C'est l'été et la soirée est magnifique. Des citadins utilisent leur barbecue ; la senteur est agréable, mais à quelle distance se trouvent-ils ? En levant la tête vers le ciel, Frédérique aperçoit de la fumée. Puis, le son des sirènes lui indique qu'il y a un incendie. Est-ce que ces imbéciles ont mis le feu à la grange ? Est-ce qu'ils ont osé y déposer le corps de Natalie afin de brouiller les pistes ? Finalement, ce n'est pas une bonne idée de se diriger vers le quartier situé tout près de la grange. Le mieux est de se rendre à proximité de l'autoroute, en espérant qu'un automobiliste la verra et acceptera de lui venir en aide. Elle est gravement blessée, son état est lamentable et ce combat n'est plus le sien. Elle doit faire confiance aux pompiers. Une enquête déterminera l'origine du feu et une autopsie sera exigée, puis, étant donné qu'il y a une enquête en cours, les sergents Simard et Veilleux seront avisés. À compter de maintenant, Frédérique ne se fiera qu'à son instinct de survie. Inutile de réfléchir et de vouloir sauver tout le monde. Elle a un gros défi à relever et se sent capable d'y faire face. Bientôt, elle sera en mesure de se tenir debout et de riposter. Elle déteste qu'on lui impose une voie à suivre. Elle veut participer à l'arrestation de cette bande de voyous coûte que coûte.

— Ma jambe ! Ma jambe ! hurle-t-elle.

Sa cuisse lui fait si mal, qu'il lui est impossible de se déplacer sans gémir. Des larmes roulent sur ses joues et sa vue s'embrouille. Elle voudrait s'enfuir, effacer la douleur et s'accorder un moment de répit. Elle est épuisée, mais doit persévérer. Depuis le décès de Roger Després, elle est constamment en mouvement et sur la défensive. D'un côté, il y a cet enquêteur qui la surveille et qui désapprouve la moindre de ses décisions et de l'autre, il y a ses poursuivants. Sans oublier Claudette et Charles, qui sont prêts à tout pour percer le mystère entourant la mort de monsieur Després. Dieu merci, son père ne sait rien au sujet de cette aventure ! Il ignore même ce qui se passe à Sherbrooke, ce qui ne sera plus le cas lorsqu'il apprendra que Natalie est morte de façon dramatique. Il voudra des réponses et Frédérique aura des comptes à lui rendre. Malgré ses appréhensions et ses doutes, elle doit foncer en direction de l'autoroute et se concentrer sur cet objectif. Et le seul moyen d'y parvenir est de mettre le mal en veilleuse pour un certain temps ! Assise par terre, la jambe gauche allongée, elle se dit que le couteau risque de lui perforer un muscle au moindre mouvement. Le mieux à faire est de soulever le haut de son corps à l'aide de ses bras. Ce sera un véritable tour de force de franchir le sommet de cette pente, pourtant si petite ! Comme elle fait maintenant dos à la piste, Frédérique devra constamment se retourner pour détecter les obstacles. Mais, en accomplissant prudemment chacune des étapes, nul doute qu'elle atteindra son but.

Du courage et de la patience, Frédérique en a toujours eus. Pour vaincre, il lui faudra recourir à ces qualités. Avec précaution, elle se déplace vers la première halte. En s'installant sur un bout de terrain composé d'herbe, elle pourra se reposer en cas de besoin. Il est primordial qu'elle conserve son calme pour garder toute l'énergie dont elle a besoin pour atteindre le prochain niveau. Elle dépose solidement les paumes de ses mains sur le sol, soulève les fesses, puis recule en se servant de ses bras. Son dos est bien droit pour lui éviter d'autres blessures.

Chaque changement de position est douloureux. Comme sa jambe gauche doit rester allongée, elle utilise son talon droit pour prendre appui. La puissance de cette jambe lui procure un soutien considérable. À l'approche d'une grosse pierre plate, elle se réjouit.

Ses muscles ayant besoin de repos, elle pourra s'y installer et faire une pause. Ce qu'elle donnerait pour boire de l'eau ! Malheureusement, elle n'a pas sa bouteille avec elle. Maintenant, elle doit absolument s'arrêter. Or, en voyant de la fumée, elle s'interdit de demeurer inactive. Chaque seconde compte. Le temps est son pire ennemi et si elle veut gagner, elle doit se magner. Mais pour se faire, il lui faut déclencher cette poussée d'adrénaline dont elle a besoin pour continuer. Comme elle déteste se retrouver en état de vulnérabilité ! Il est impératif que Natalie soit sortie du bâtiment avant qu'il ne devienne impossible de l'identifier et de déterminer la cause réelle de sa mort. C'est pourquoi Frédérique tient à déguerpir. Il lui faut trouver une personne en mesure d'aviser les autorités et d'informer les pompiers de la possible présence d'un être humain dans la grange. De même, Guy Veilleux doit être mis au courant de la situation.

Claudette sera certes soulagée d'apprendre que la jeune femme a survécu à cette nouvelle agression. Nul doute qu'elle entreprendra les démarches pour la mettre en sécurité jusqu'à ce qu'elle soit rétablie et en mesure d'anéantir ce clan. Sûr, aussi, qu'elle avisera son père, qui viendra de Francfort pour apporter son soutien. Évidemment, il ne manquera pas de reprocher à son aînée d'avoir pris de trop grands risques, mais ce sera à juste titre. Tout ce que Frédérique est à même d'espérer, c'est qu'il acceptera d'entendre ses explications. Oui, elle a une part de responsabilité dans le meurtre de sa cadette, mais elle n'est pas entièrement à blâmer pour autant. Natalie a fait confiance à un jeune homme et a accepté de le suivre sans se méfier. Elle n'a pas su faire appel à son jugement et s'est laissée gagner par l'espoir d'une vie meilleure. Le résultat est épouvantable, il n'y a aucun doute, mais s'agissait-il de son destin, ou d'une conséquence résultant d'une mauvaise décision ? Frédérique ne saurait le dire. Ce qu'elle sait, par contre, c'est que pour éviter d'être prise au piège, elle doit se battre jusqu'au bout. Elle est capable de réussir et de refuser d'être une victime.

Le temps est venu de quitter les lieux. Elle a assommé un homme, mais ignore si elle l'a tué ou seulement ralenti. À l'heure actuelle, elle n'entend que les véhicules circulant sur l'autoroute. Avec peine, elle reprend la montée de la pente en agrippant les branches des arbustes qu'elle croise sur son chemin. Elle ne veut surtout pas dégringoler et devoir tout recommencer. Elle se meurt d'atteindre le sommet et de voir les automobiles.

Cette seule idée suffit à la motiver et à l'aider à supporter le mal. L'espérance n'a jamais fait partie de son vocabulaire, elle qui préfère de loin l'action. Elle a souvent entendu dire que rien n'arrive pour rien et que chaque personne qui entre dans nos vies le fait pour une raison bien précise. On devrait ajouter à cela que chaque décision peut nous mener vers un projet beaucoup plus complexe que prévu. Mais trêve de réflexion. C'est le moment de se montrer pour être vue. D'honnêtes gens lui porteront secours. Soit ils la conduiront dans un centre hospitalier, soit ils appelleront les ambulanciers. Qu'importe la manière, elle doit voir un médecin dans les plus brefs délais. Mais pour le moment, il lui faut trouver une façon de se lever, car ce n'est certainement pas en restant couchée sur l'asphalte à côté de la voie rapide qu'elle attirera l'attention d'un conducteur ! Soudain, elle ressent une vibration qui lui donne des sueurs froides. Du coup, elle est nerveuse. Sans crier gare, une bourrasque et une tempête de sable envahissent son espace vital. Elle ferme les yeux et la bouche, mais le camionneur continue de rouler à vive allure. Pour lui, elle n'existe pas. Elle se doit de trouver une solution pour se lever, car sinon, elle y passera la nuit. Ce serait dommage d'être heurtée mortellement après avoir survécu à cette journée. La circulation est fluide, mais elle doit avoir confiance. Toujours étendue par terre, elle rit aux éclats en imaginant la réaction de celui ou celle qui l'apercevra avec un poignard dans la cuisse. Soit la personne s'arrêtera, soit elle fuira au galop.

Tout à coup, l'endroit devient désert. Est-ce que tout le monde s'est donné le mot pour éviter cette section de l'autoroute 10 ? Frédérique s'assoit et observe les environs. Elle ne voit aucun appui, aucun objet susceptible de l'aider à se relever. Et pour ajouter au tout, la noirceur prend de plus en plus de place. Au loin, elle remarque un bâtiment. En se concentrant, elle croit reconnaître une station d'essence. Mais puisqu'il n'y a aucune voiture, il se peut qu'il s'agisse d'un commerce abandonné. En revanche, il y a une cabine téléphonique. Pour l'atteindre, Frédérique devra traverser les deux voies et un terre-plein sans se faire frapper. Le risque est grand, mais elle n'a pas vraiment le choix.

Dès qu'elle ne perçoit plus aucun tremblement sur la chaussée et qu'elle ne voit plus de phares, elle entame son nouveau périple. Le moindre grain de sable irrite sa peau. Le coude de son bras droit brûle, et sous le poids de son corps, ses poignets sont à la fois endo-

loris et enflés. La jambe gauche étant toujours allongée, la droite doit travailler plus fort pour parvenir à franchir la première étape. La jeune femme tourne le dos au terrain recouvert d'herbe, puis recule en pleurant, non sans se questionner sur ses chances de réussite. La traversée est pénible et la route est longue avant de toucher à la fraîcheur et à la douceur du gazon. Elle regarde constamment vers sa droite, en espérant qu'aucun véhicule ne vienne vers elle. L'espoir qui l'animait plus tôt est devenu la crainte du moment. La tension est à son comble. Son cœur bat si vite, que l'anxiété commence à prendre le dessus sur son calme légendaire. Son haut niveau de stress élimine peu à peu son intention d'envisager une fin positive. Soudain, elle s'arrête, figée par la peur. Comment se débarrasser de celle-ci? La pauvre fille retient ses larmes. Elle ne doit pas éclater en sanglots. Le moment est mal choisi pour pleurer la mort de sa sœur et renoncer. Elle est seule, gravement blessée, et condamnée à surmonter l'insurmontable. Elle trouve étrange que pour devoir avancer, elle doive reculer. En changeant de position, elle chassera peut-être bien ses idées noires. Aussitôt, elle prend son courage à deux mains, change de côté, et fixe la cabine téléphonique. Une silhouette apparaît, mais l'image est floue. Frédérique ne parvient pas à distinguer la personne qui se trouve de l'autre côté de la route. Quand même, cette apparition, vraie ou fausse, l'encourage à poursuivre. Elle est persuadée que cette vision lui permettra de franchir cette difficile étape. En sachant que quelqu'un, quelque part, cherche à savoir si elle est toujours vivante, elle reprend la route vers la station-service. En passant par-dessus une mare d'eau, elle fait de son mieux pour éviter que des gouttes d'eau souillée entrent en contact avec sa plaie. Même si l'exercice est ardu, elle soulève la jambe vers le ciel, jugeant que cette position sera plus optimale. Elle incline le dos, prend appui sur ses coudes endoloris et tente de garder le contrôle de son corps. Elle doit atteindre cette foutue cabine.

Sentant l'asphalte trembler quelque peu, elle regarde à gauche. À la vue d'une camionnette foncée, son sang se glace. S'agit-il de ses agresseurs? Voilà plus d'une heure qu'elle rêve d'être vue et maintenant que son souhait est sur le point de se concrétiser, elle espère le contraire. Elle se couche donc dans l'herbe et essaie de rester immobile. Puisqu'à cet endroit, elle n'est pas entourée par des quenouilles et de longues herbes sauvages, elle craint le pire. Pour une fille qui s'est toujours battue en solitaire, elle peste contre cette déloyale fatalité.

Ses adversaires n'ont aucun sens de l'honneur ni d'éthique. Ils veulent gagner, puis s'en aller sans même se retourner. Malgré tout, elle tente de rester positive. Et si ce n'était pas eux dans la camionnette?

Le conducteur ralentit, puis accélère. Enfin, l'espoir renaît. En dépit de la souffrance, Frédérique s'est figée telle une statue et son stratagème a fonctionné. Le véhicule s'en va. Elle l'entend s'éloigner. Malheureusement, sa victoire est de courte durée. Sa jambe droite tremble et bientôt, elle ne pourra plus supporter le poids de ce calvaire. Si elle bouge trop rapidement, elle risque d'augmenter la gravité de ses blessures. Elle ne peut ni se cacher ni s'enfuir à toute vitesse. Elle réfléchit à la situation lorsqu'une voix masculine lui crie :

— Restez là, je viens vous aider dans une minute.

« Je suis si fatiguée, que j'entends des voix qui n'existent pas », songe-t-elle.

Inquiet, Timothé roule en s'interrogeant sur la meilleure façon d'approcher la personne qui git entre les deux voies rapides. Il ignore de qui il s'agit, mais ce n'est pas normal de se trouver à cet endroit. Cette personne est sûrement blessée. Comment cette femme a-t-elle pu traverser la route sans se faire frapper? À première vue, aucune voiture n'est garée sur le côté de la rue et pas une ne se trouve dans le fossé. Alors, d'où vient cette personne? En apercevant l'accès aux véhicules d'urgence, Timothé tourne le volant de son camion et se rue vers la personne en détresse. Bien qu'il n'ait aucune formation en secourisme, il doit agir rapidement. Après tout, il s'agit de sauver une vie. En scrutant rapidement les environs, il voit une station d'essence et une cabine téléphonique. Probablement que la personne blessée essayait de se diriger vers l'appareil pour appeler les secours. C'est très courageux de sa part, mais dans les circonstances, elle n'avait pas vraiment d'autre choix. Heureusement que Timothé a emprunté l'autoroute et non les rues de Magog pour se rendre à Sherbrooke. Il ralentit et cherche le corps immobile. Dès qu'il l'a dans sa mire, il freine d'un coup sec, recule prudemment, éteint le moteur, ouvre la portière sans la refermer, puis accourt vers l'inconnue. Une fois près d'elle, il s'agenouille, lui prend les mains et l'examine du regard.

— Pourquoi n'as-tu pas retiré le poignard de ta cuisse? questionne-t-il.

— Je craignais de perdre trop de sang

— C'est très ingénieux de ta part. Je connais un excellent docteur... Est-ce que tu veux que je te conduise jusqu'à lui?

— Je vous remercie.

— Est-ce que tu connais ceux qui t'ont fait ça?

— Ce sont des fous. Ils ont tué ma sœur et je crois qu'ils ont mis le feu à la grange où s'est produit le meurtre pour effacer les traces. On ne pourra pas identifier correctement le corps et le coroner ne pourra pas déterminer les causes du décès.

— Il y a effectivement un énorme incendie; les flammes sont tellement imposantes, que le feu a forcément été provoqué à l'aide d'un activant.

— C'est effectivement ce que je pense... Le corps de ma sœur sera réduit en cendres.

— J'arrive de Montréal. En voyant l'épaisse fumée, je me suis rendu là-bas et j'ai entendu un pompier aviser les autres qu'il venait de trouver un corps. S'il s'agit du cadavre de ta sœur, le médecin légiste aura des réponses.

— Je suis soulagée de l'apprendre.

— Ça grouillait de pompiers et de policiers. Ils font leur travail et il justice sera faite. Ces bandits ne gagneront pas. Fie-toi à moi.

— Je n'en suis pas certaine.

— Je m'appelle Timothé Dupont, et toi?

— Frédérique Côté.

— Oh... euh... je me dirigeais vers la demeure de mon fils, dit l'homme d'un ton hésitant. Il habite à Sherbrooke et son colocataire est médecin.

— Est-ce qu'il s'appelle Michel Leblanc, par hasard?

— Oui. Comment avez-vous deviné? demande Timothé d'un ton de plus en plus intéressé.

— Le monde est petit. J'habite le même immeuble qu'eux. Votre fils s'appelle Thierry Dupont n'est-ce pas?

— Exactement. Alors, je vais te prendre dans mes bras et t'installer sur la banquette arrière de mon pick-up. Tu pourras dormir pendant le trajet. Je vais te conduire en toute sécurité jusque chez toi. Notre ami te soignera et te remettra sur pied. Tu peux me faire confiance. Le destin m'a mis sur ta route et puisque rien n'arrive pour rien, nous connaissons la raison de notre rencontre dans un proche avenir.

Chapitre 10

Lundi 6 juin 1994

La sonnerie de son réveil l'agresse. En tout cas, plus qu'à l'habitude. Guy est tellement fatigué, qu'il a envie de rester sous les couvertures et d'oublier cette fichue enquête. Son corps veut se reposer et refuse d'obéir à son cerveau. Pourtant, le suspense est loin d'être résolu ! La disparition de Natalie Coté et l'enlèvement de sa sœur restent un mystère. Il n'a reçu aucun appel de ses collègues, ce qui signifie que tout a été calme durant le week-end. Il prend son portable et constate qu'il est fermé. L'inquiétude le ronge, jusqu'à ce qu'il se souvienne que sa femme a exigé qu'il coupe tout contact avec son boulot, ne serait-ce que pour passer quelques jours en famille.

Son épouse Chantal a su qu'une jeune femme lui a sauvé la vie. Sans l'intervention de cette dernière, les brigands l'auraient tué. Il peine toujours à croire que malgré leurs différents, cette Frédérique ait agi ainsi ! Dès qu'elle a vu une camionnette rouler à toute vitesse vers la demeure des Després, elle a compris qu'elle devait faire quelque chose. Guy ignore ce qu'elle avait derrière la tête, mais à présent, il n'éprouve que de la haine envers ceux qui ont kidnappé cette pauvre fille, qu'il tient absolument à retrouver.

Un signal sonore le prévient qu'il a reçu un message. Craignant le pire, il ferme l'œil droit, appuie sur une touche et attend que le courriel s'ouvre. Il est écrit qu'il doit rappeler Clermont Dion. Ne connaissant pas cet homme, il s'interroge sur la raison de cette demande, jusqu'à ce que son fils lui apporte le journal. À la une, il voit un bâtiment en flammes. Nerveusement, il lit le titre : *Un feu a détruit une vieille grange abandonnée à Omerville*. Il poursuit la lecture de l'article : *Au départ, les pompiers croyaient qu'il s'agissait d'un banal incendie, mais la découverte de deux cadavres a obligé le responsable du service des incendies de Magog, monsieur Clermont Dion, à enclencher une enquête*.

Incapable de continuer, le détective abandonne la lecture. Malgré les larmes qui inondent ses yeux, il se redresse, prend une grande inspiration et compose le numéro de téléphone du capitaine Dion. Il tient à en savoir davantage sur l'origine de cet incendie, de même

qu'il souhaite obtenir le rapport des premières constatations. C'est à son tour de laisser un message sur la boîte vocale de monsieur Dion. Il devra donc attendre avant de savoir si les sœurs Coté sont impliquées dans ce nouveau drame.

Il lui faudra continuer à remuer ciel et terre pour arrêter ces meurtriers et tout mettre en œuvre pour qu'ils soient mis sous les barreaux. À n'en point douter, le décès de Roger Després semble vraiment résulter d'une vengeance. Les révélations d'André Sévigny sont donc à prendre au sérieux. Cette fois, l'équipe a le mandat d'accumuler de solides preuves devant mener à des arrestations. Est-ce que Veilleux pourra enfin mettre un visage sur les meurtriers de son fils Guillaume? Les années ont certes passé, mais la douleur d'avoir perdu son enfant est toujours aussi présente.

Bien que bouleversé, il lui faut se ressaisir. Non seulement il doit élucider l'accident mortel de Linda Morin, mais il doit aussi pouvoir expliquer la disparition de Georges Gilbert et le départ de Robert Sirois. L'ancien détective privé s'est enfui au mois de juin 1974. Pourquoi? Ce serait bien qu'un enquêteur rencontre Rémi Blais pour savoir s'il sait quelque chose. Cet homme devrait faire l'objet d'un interrogatoire, ne serait-ce que pour savoir s'il a retrouvé sa fille. Lorsque Roger Després s'est rendu au cimetière, aurait-il découvert quelque chose de compromettant au sujet de la petite Émilie-Rose? D'ailleurs, n'est-ce pas à compter de ce jour qu'il a commencé à avoir des ennuis? Pour sa part, Frédérique Coté s'est lancée à la recherche des responsables de la mort de l'avocat, ce qui vraisemblablement, serait à l'origine des autres délits commis par la suite. Il semble évident que des individus ont des intérêts à protéger. Des gens patients et prêts à tout.

Pour percer ce mystère, Guy entend se rendre au bureau et réunir l'équipe. Mais au préalable, il lui faudrait obtenir des précisions sur l'origine de l'incendie et l'identité des victimes. Depuis le mois de mai, cette enquête ne donne aucun résultat et il en a marre de cette impasse. Pour clore ce dossier, ses collègues et lui devront lire les rapports relatifs à l'accident du 22 avril 1974. Ne reste plus qu'à espérer que leur supérieur acceptera de rouvrir cette vieille enquête. Veilleux ignore tout des procédures, mais il est prêt à bafouer les règles pour parvenir à ses fins. Réjean Simard l'a mandaté pour enquêter sur le décès de Roger Després et c'est ce qu'il fera. Après tout, il n'a rien à perdre et tout à gagner. Dès qu'il aura mis un terme aux activités

clandestines de ces assassins, il pourra retrouver la paix. D'ici là, son quotidien sera certes rempli de péripéties, mais il est déterminé à aller jusqu'au bout. Il ne cherche pas à recevoir les honneurs, mais bien à mettre un terme à ce calvaire. Madame Després a assez souffert. Le décès de sa belle-sœur, la disparition de son frère et maintenant, la perte de son époux. La pauvre nage dans le néant. Cette femme mérite toute l'admiration et le dévouement de Veilleux. En attendant que le feu de circulation passe au vert, celui-ci rêve à une fin heureuse.

Le son incessant d'un klaxon le ramène à la réalité. Il tourne le volant pour virer à droite et se dirige vers le poste. En s'approchant de celui-ci, il commence à se sentir anxieux. Il ne cesse de penser à Frédérique Coté et à sa petite sœur. Qui sont donc les victimes de cet incendie? Puisse les deux jeunes femmes être encore en vie. Guy doit se l'avouer, il s'est attaché à Frédérique. Cette gamine lui a sauvé la vie. Une vraie championne!

Soudain, un coup de klaxon fait sursauter l'inspecteur, qui lâche quelques jurons tout en jetant un regard dans le rétroviseur. Il chasse son agressivité lorsqu'il reconnaît Réjean Simard, qui vu sa bonne humeur, ignore toujours ce qui s'est déroulé au cours des derniers jours. Mine de rien, il le salue en souriant. Il s'empresse de garer sa voiture, curieux d'en savoir davantage sur cet incendie. Dès que ses collègues et lui auront établi un plan, ils pourront travailler à la résolution de cette affaire.

En arrivant à son bureau, André Sévigny remarque qu'une grande enveloppe a été déposée sur son pupitre. Aussitôt, il devient stressé. «Qu'est-ce?» se questionne-t-il. Peut-être bien le résultat des analyses qu'il avait demandées à la suite de la prise des prélèvements effectués à la ruelle Chagnon? Il s'installe dans son fauteuil, prend le coupe-papier et l'insère dans le rabat de l'enveloppe, d'où il retire le document. Il lit les notes manuscrites du rapport d'autopsie en lien avec l'individu qui a été retrouvé au Mont-Bellevue. Son identité a pu facilement être trouvée, car l'homme avait des pièces d'identité sur lui. Il a perdu tellement de sang, qu'il a subi un choc hypovolémique. Les tissus n'obtenaient pas assez d'oxygène et cette insuffisance a causé de sérieux dommages aux organes. Christopher Miller est décédé le mardi 24 mai, à 21 h 30.

À la ruelle Chagnon, les experts ont prélevé différentes empreintes et selon eux, il y avait cinq personnes impliquées dans la ba-

garre. Ils ont également pris des prélèvements du sang détecté dans l'autobus, ce qui a permis de déterminer qu'il y avait une personne autre que le chauffeur dans le véhicule. Fait important, il est précisé qu'un inconnu se trouvait à trois endroits. Puisque celui-ci n'est pas fiché, impossible, à ce stade, d'obtenir ses coordonnées. Ne reste plus qu'à espérer que des comparaisons pourront vite être effectuées. Au bas de la feuille, un post-scriptum indique que deux corps viennent d'être livrés à la morgue. Le premier est calciné et fera l'objet d'une analyse. Le deuxième corps est celui d'un jeune homme qui présente des ressemblances physiques avec Christopher Miller. Enfin, le document est signé de la main de Mireille Sanschagrin, qui termine en disant qu'elle a beaucoup de boulot et qu'elle donnera des nouvelles dès qu'elle en saura plus.

André laisse tomber les feuilles par terre. La famille Miller ! Il devra enquêter sur ce clan. De plus, il est certain que Frédérique Coté était présente à la ruelle Chagnon, dans l'autobus et dans le boisé où a été trouvé le cadavre du jeune homme. Mais comment confirmer qu'elle était aux trois endroits, alors qu'apparemment, elle n'a pas été blessée ? En ce cas, à qui appartient le sang trouvé sur le lieu des événements ?

Sévigny sursaute lorsque Réjean, Guy et le capitaine Gélinas font irruption dans son bureau. Ils parlent si fort, qu'on dirait trois joyeux lurons. Sans se retourner, André leur pointe le document. Dès que l'un d'eux le ramasse par terre, il remarque la présence d'une deuxième enveloppe. Il la prend, l'ouvre, et lit le rapport lié à l'incendie d'une grange. Le chef du service des incendies de Magog a pris soin d'inclure toutes les preuves recueillies, ainsi que les observations de son équipe. André se lève d'un bond, se rend à la photocopieuse et fait trois copies du document dans le but de les remettre aux autres. Ceci terminé, il revient vers ces derniers et remet un exemplaire à chacun. Il s'agit des constatations de Clermont Dion à la suite de l'incendie criminel et de la découverte de deux corps dans la soirée de vendredi.

— Est-ce qu'ils ont été identifiés ? interroge Guy.

— Mireille vient tout juste de recevoir les documents, comme elle le mentionne dans son rapport, indique Sévigny.

— Le rapport de Clermont Dion devait sûrement accompagner les corps.

— Il faut se réunir et passer en revue les renseignements contenus dans ce rapport. Toutes les possibilités devront être examinées et chaque piste devra être analysée. Alors, rendez-vous à la salle de réunion dans dix minutes ! lance le capitaine.

Réjean Simard et Guy Veilleux regagnent lentement leur espace de travail respectif pour ramasser leurs notes, qu'ils insèrent dans une mallette, alors qu'André Sévigny fait de même.

À huit heures quarante-cinq, le quatuor est réuni autour d'une grande table. La rencontre est présidée par Armand Gélinas.

— Le moment est venu de procéder à une sérieuse mise au point, attaque ce dernier. Si on veut progresser, il faut rétablir les faits. Je vous regarde aller et depuis le début, j'ai l'impression que vous piétinez. Je vous donne une dernière chance avant de classer cette affaire dans la filiale des enquêtes non résolues.

— En parlant de ça, je crois que celle concernant l'accident de la route survenu le 22 avril 1974 devra être revue.

— Il n'en est pas question, Réjean ! Le procureur ne voudra jamais. De plus, je vous rappelle que puisque le fils de Guy est décédé dans cet accident, il devra se retirer de l'enquête, car il est personnellement impliqué.

— Tout porte à croire que l'accident mortel de Roger Després est relié à celui de Linda Morin-Blais, insiste André.

— Justement, votre travail consiste à vous concentrer sur les causes du décès de cet homme et non sur les gestes illicites de la jeune femme qui a été témoin de sa chute mortelle.

— Si nous vous apportons des preuves tangibles, est-ce que vous pourriez revoir votre position ? s'enquit Réjean.

— Absolument pas, refuse Gélinas.

— J'en conclus que les assassins de mon fils ne seront jamais punis, déduit Veilleux.

— Pas nécessairement.

— Donc, nous devons prendre en compte les nouvelles données en espérant que la résolution du meurtre de Roger Després nous permettra de trouver les preuves devant nous permettre d'élucider ce dossier?

— Oui, Réjean, tu as tout pigé. Qu'est-ce que vous avez?

— La victime de la ruelle Chagnon est Christopher Miller, indique Sévigny, et selon Mireille, le corps trouvé dans la bâtisse brûlée lui ressemble étrangement. Est-ce que vous connaissez sa famille?

— Le chauffeur d'autobus a affirmé que le tireur avait l'allure d'un soldat d'élite allemand, tant au niveau de la carrure, que la chevelure et de son accent.

— Guy! Puisque tu connais madame Després et qu'elle a hébergé Frédérique Coté chez elle, est-ce que tu pourrais la convaincre de nous remettre des trucs qui pourraient nous permettre de comparer son ADN avec les traces de sang non identifiées? questionne le capitaine.

— Sûrement, répond Guy.

— J'ai en ma possession quelques articles qui appartenaient à sa sœur, dit Réjean. Lorsque je me suis rendu à l'école de Natalie Coté, la directrice me les a remis.

— Mireille Sanschagrin sera contente de les examiner. Il y a un cadavre calciné qu'on a trouvé sur les lieux d'un incendie et ça l'aidera à éliminer ou à confirmer son identité.

— Les renseignements que nous avons nous amènent à croire qu'il s'agit de l'une des sœurs Coté, indique André.

— Je pense que l'aînée a réussi à s'enfuir, laisse entendre Guy. Les notes de Clermont Dion et les photographies prises par un individu démontrent qu'une personne a atteint une voie de l'autoroute 10. Je ne sais pas comment le capitaine Dion a pu obtenir ces images, mais c'est une information pertinente.

— Ce serait surprenant qu'un journaliste ait remis des clichés d'une personne qui traverse l'autoroute, dit André.

— Comme Georges Gilbert, il y en a des journalistes consciencieux qui préfèrent œuvrer dans l'anonymat plutôt que de risquer de compromettre une enquête, prend soin de préciser Guy Veilleux.

— Néanmoins, des recherches devront étes faites dans tous les hôpitaux, ordonne Gélinas.

— Vous avez raison, chef, approuve Guy. Frédérique a sûrement été maltraitée par ses ravisseurs. En tous cas, lors de l’altercation dont j’ai été témoin, j’ai pu constater qu’ils n’étaient doux avec elle. Bien au contraire ! Je peux facilement imaginer la suite.

— Lors de l’explosion à la gare, Frédérique a été conduite au centre hospitalier de Magog. Il se pourrait qu’elle ait appelé le médecin qui l’a traitée et que celui-ci l’ait emmenée chez lui. Je crois que l’homme habite le même immeuble qu’elle.

— Je vais contacter madame Després, réplique Veilleux. Elle sait peut-être quelque chose.

— Il ne faut pas oublier que cette femme est la sœur de Georges Gilbert, signale le capitaine, et qu’elle semble avoir un lien privilégié avec mademoiselle Coté.

— Et qu’elle l’a accompagnée jusqu’à Drummondville dans le but de retrouver Natalie, renchérit Veilleux.

— Ouais... Son témoignage nous permettra sûrement de faire bouger les choses. Tu peux aller de l’avant, Guy, rencontre-la et vois ce qu’elle sait.

— C’est bon. Aussi, je tiens à souligner que ma femme a toujours d’excellents liens avec la mère de Linda Morin-Blais. Elle pourrait nous aider à trouver Rémi Blais...

— Que vient-il faire dans notre enquête, celui-là ? questionne le capitaine. Il me semble avoir dit qu’on ne revenait pas en arrière.

— Je sais, mais il pourrait peut-être nous en apprendre au sujet du bébé disparu.

— Qu’est-ce que tu as en tête ? Je ne vois pas la pertinence de cette intervention. Je refuse de déranger le père de cet enfant, encore moins sa grand-mère.

— Je suis désolé. Je crois que je mélange les choses.

— Je crois au contraire, moi, que ces gens pourraient effectivement nous être utiles, intervient Réjean.

— Il y a quelque chose qui m'échappe. Je vous écoute parler et vous semblez tous en accord avec Guy au sujet de Rémi Blais. Pourquoi?

— Nous avons appris que Roger Després s'était rendu au cimetière de Magog le jour où il y a eu une explosion à la gare, répond Réjean. André a su qu'il tentait de retracer la fillette disparue lors de l'accident survenu en 1970.

— Comment avez-vous su ça? cherche à savoir le capitaine.

— L'avocat a consulté des archives à la bibliothèque municipale et un technicien nous a transmis tous les documents qu'il a lus et ceux-ci concernaient le fameux accident. On sait aussi que quelqu'un le surveillait et le suivait dans ses moindres déplacements.

— Agent Sévigny, tu t'occupes de ce dossier. Quant qu'à toi, Réjean, je veux que tu te rendes sur les lieux de l'incendie par recueillir des renseignements. On a des images et un rapport, mais ton expertise ne sera pas de trop. Et puisque tu seras près de Magog, rends-toi au centre hospitalier. Mademoiselle Frédérique Coté s'y trouve peut-être!

— C'est noté.

— Fin de la réunion! Et grouillez-vous, je veux que les choses progressent.

— Compris, capitaine! lance en chœur les trois détectives en se levant de leur siège.

Chacun se rend à son bureau en se disant que les prochaines heures seront remplies. Mais avant d'aller sur le terrain, ils se doivent de préparer minutieusement la suite de l'enquête.

Pour sa part, Veilleux tient à consulter des archives et les notes manuscrites de l'entretien qu'il a eu avec madame Després. Ensuite, il devra noter les questions qu'il entend lui poser.

André Sévigny, lui, se questionne sur un possible lien entre l'incendie de la grange et l'explosion survenue à la gare. Pour valider ses soupçons, il lui faudra exiger la liste des appels reçus par Roger Després au cours du mois de mai. Voilà qui pourrait conduire à une piste plus qu'intéressante. En attendant, le mieux, pour lui, est de se rendre à la gare pour examiner les casiers et s'enquérir de l'identité des locataires. La mission de Réjean le rend perplexe. Ce n'est pas parce

qu'il y a une date de décès inscrite sous le nom de l'enfant du couple Morin-Blais que le corps s'y trouve. La loi spécifie qu'après sept ans, la famille peut légalement annoncer la mort d'une personne disparue. Si c'est le cas, la fillette aurait officiellement été déclarée morte en 1981, soit l'année où Georges Gilbert a pris la fuite. Est-ce un hasard?

— Où vas-tu? le questionne le capitaine Gélinas en le croisant dans le corridor.

— Je dois valider un élément essentiel.

— Je croyais que vous deviez réviser le dossier avant de quitter le bureau?

— Ça ne peut pas attendre.

— Ne devrais-tu pas lire les constats et les notes de tes collègues avant de bouger?

— Non, pas dans ce cas-ci. S'il vous plaît! Faites-moi confiance. Je travaille différemment et je vais trouver des réponses. J'ose vous rappeler que vous m'avez intégré dans cette équipe pour faire débloquer les choses.

— D'accord.

Songeur, Armand marche lentement vers la salle de repos des employés, dans l'espoir de trouver le technicien de laboratoire qui a procédé à l'analyse des traces d'accélération dont on s'est servi pour provoquer l'incendie de la grange abandonnée. Il a maintes questions à poser à cet homme pour y voir plus clair. Est-ce que le foyer d'incendie est le corps de la victime? Est-ce que celle-ci a été assassinée avant la naissance des flammes?

André se rend à la gare. Selon les rapports, l'explosion de la bombe était un acte isolé, mais il tente de démontrer le contraire. Il sait que Frédérique Côté a été conduite au centre hospitalier de Magog, mais ignore l'ampleur de ses blessures. Que faisait-elle sur les lieux de l'explosion? Malheureusement, la jeune femme a été kidnappée et donc, il lui est impossible de l'interroger. En revanche, avec un mandat de perquisition, ses collègues et lui pourront établir un lien

entre cet événement et l'enquête en cours grâce à l'analyse de différents éléments. De même, ils pourront en savoir davantage sur les déplacements de mademoiselle Coté. Selon les informations obtenues, cette dernière a été vue presque chaque fois qu'une infraction a été commise. De plus, le témoignage de Robert Lirette confirme qu'elle était à la ruelle Chagnon, même s'il n'existe aucune preuve tangible.

André arrive enfin à la gare. Apparemment, le périmètre de sécurité entourant une section des casiers n'a pas été enlevé. Pourquoi donc? Est-ce que les réparations n'ont pas encore été effectuées ou est-ce que les enquêteurs veulent garder la scène intacte en attendant les analyses des experts? Malheureusement, Sévigny ne peut accéder aux rapports, car il ne fait pas partie de cette équipe. Mais en établissant les enchaînements reliant l'explosion et la mort de l'avocat, il lui sera alors permis de les lire et d'examiner les divers éléments de cette enquête.

L'enquêteur se laisse guider par son instinct. Selon ce qu'il est à même de constater, les voyageurs qui avaient loué un casier le jour de l'explosion n'ont toujours pas pu récupérer leurs choses. Voyant que plusieurs espaces sont cadenassés, il s'interroge sur les forfaits de location? Est-ce qu'une personne peut louer un casier à long terme? Ce serait utile de le savoir. À sa gauche, André aperçoit un employé. Persuadé qu'il est en pause, il va à sa rencontre pour le questionner. Il s'approche d'un pas sûr et lui lance :

— Bonjour! Je suis l'agent Sévigny de la Sûreté du Québec. Est-ce que je peux me permettre de vous poser une question?

— Je ne suis pas certain de pouvoir y répondre, puisque je ne suis en poste que depuis une semaine.

— Est-ce que la location de ces casiers n'est offerte qu'aux voyageurs?

— Non. Certains sont loués depuis quelques années, mais je ne peux pas vous dire lesquels.

— Parce que vous ne le pouvez pas, ou parce que vous ne le savez pas?

— Je ne le sais pas, mais même si je le savais, je n'aurais pas le droit de vous le dire. Les règlements sont devenus plus stricts depuis la tragédie.

— Je vous remercie.

— Il n'y a pas de problème. Je dois retourner à mon poste. Bonne journée, monsieur.

— À vous aussi.

Sévigny se promène dans les allées situées à l'extérieur des zones protégées. Est-ce que l'obtention de la liste des locataires lui serait vraiment nécessaire? Les noms de Roger Després et Georges Gilbert y figurent-ils? Si oui, ce serait là un argument de taille pour convaincre un procureur de lancer un mandat pour permettre l'accès à la liste et l'ouverture des casiers.

Du coup, André songe à Claudette Després. Frédérique Coté lui a-t-elle fait des confidences lorsqu'elle l'a accompagnée à Drummondville? Mademoiselle Coté connaissait bien Roger Després et semble avoir du respect pour sa veuve. Sûr que cette dernière a su faire parler la jeune femme. Si tel est le cas, le geste posé envers Guy Veilleux et la disparition de Frédérique viennent de prendre une tout autre dimension.

Puisque Guy a été mandaté pour interroger la femme de Roger Després, André entend le contacter pour lui faire part de son questionnement au sujet de la liste des personnes ayant loué un casier et sonder son avis sur ce que madame Després serait susceptible de leur apprendre. Mais avant, il tient à noter tout ce qui lui semble inhabituel.

Le banc situé sur le terrain vague lui permettra d'avoir une vue d'ensemble. La piste cyclable située juste derrière ce banc l'amène à s'interroger. Est-ce que Roger ou Frédérique y ont circulé? Est-ce que celui qui a posé la bombe à la gare s'est enfui par là? En se retournant, l'inspecteur n'a qu'une envie, soit celle d'examiner un grand chêne qui a peut-être servi d'abri au criminel lorsqu'il a fait sauter la bombe. Sa grosseur, ses imposantes branches et sa proximité le laissent présumer cette éventualité. D'un bond, il se lève, se rend à sa voiture et ouvre le coffre arrière d'où il retire un rouleau de papier qui servira à délimiter le secteur. Il ne devrait pas remettre en doute le travail de ses confrères, mais le fait que cet espace n'a pas été vérifié lui indique qu'il fait la bonne affaire. Quitte à recevoir une réprimande de son supérieur, il se lance sur cette nouvelle piste. Sa décision prise, il s'empresse d'appeler le capitaine, qui répond à la première sonnerie.

— Armand Gélinas !

— Salut, c'est André. Je viens de faire une surprenante découverte et il me faut des experts sur place.

— Où es-tu ?

— Assis à côté d'un magnifique chêne.

— Je n'ai pas de temps à perdre, alors sois plus précis.

— Je suis en face de la gare.

— Celle qui a explosé ?

— Oui. Je croyais qu'il n'y en avait qu'une !

— Tu as raison. Je t'envoie l'équipe de Paul Miron.

— Non, j'ai besoin de Mireille Sanschagrin et des membres de son équipe.

— Tu oses m'imposer ton choix ?

— C'est parce que ces gens connaissent déjà l'affaire et que Miron n'a pas pensé à vérifier un important secteur.

— Comment peux-tu dire ça, alors que tu n'as pas lu ses notes ?

— Je vois certaines choses, ici, qui pourraient constituer des preuves et rien ne m'indique qu'un périmètre de sécurité a été érigé.

— Je vais m'assurer de la validité de tes soupçons et je te rappelle. C'est une grave accusation et si tu as raison, cette faute figurera dans le dossier de Miron.

— Je sais, mais crois-tu que Mireille pourrait venir me rejoindre ?

— Non. Mais je t'envoie tes confrères en attendant d'obtenir les autorisations requises. Est-ce que tu as délimité le terrain ?

— Oui. Le temps presse.

— Relaxe. Il y a un protocole et des procédures à suivre.

— Je sais.

— Guy et Réjean ne vont pas tarder à arriver. Je vais aussi demander que deux policiers se rendent là-bas pour surveiller l'endroit. Ils seront là sous peu.

— Je suis étonné qu'on ait négligé d'inspecter cette zone. Qui sait si des indices n'ont pas disparu depuis l'attentat ! Si c'est le cas, j'espère que les experts parviendront à les retracer. Il est vrai que tout va de travers depuis le début. Je ne suis pas du genre à me moquer des bavures des autres et vous le savez. Je veux juste obtenir des résultats et clore cette fichue enquête.

Je comprends, mais tu dois te montrer patient. Je sais que tu n'aimes pas la paperasse administrative, que cela te met des bâtons dans les roues, mais fie-toi à moi. Je ne vais pas tarder à te rappeler.

D'un commun accord, les agents Veilleux et Simard ont décidé de partager les données recueillies depuis l'annonce d'une mort suspecte. Plusieurs interrogations et l'étrange comportement de Roger Després ont incité Guy à exiger des réponses. Tout part d'un témoin oculaire et des témoignages de plusieurs personnes qui ont affirmé qu'une jeune femme ressemblant en tous points à mademoiselle Frédérique Coté se trouvait sur les lieux. Or, celle-ci s'entête à vouloir élucider cette affaire et refuse de divulguer ce qu'elle sait aux enquêteurs. En plus de mettre sa propre vie en danger, son attitude risque de faire avorter l'enquête, qui aura de bonnes chances de se retrouver au département des affaires non résolues. L'obsession de cette femme de vouloir à tout prix clarifier cette histoire place les agents de la Sûreté du Québec dans une mauvaise posture.

— Si on retrace les déplacements de Frédérique Coté, propose Réjean, on pourra dessiner un plan.

— Oui, mais nous n'avons aucune certitude, réplique Guy.

— C'est faux. On sait qu'elle a été hospitalisée et qu'elle était à la gare lors de l'explosion.

— Elle a également été identifiée par le chauffeur d'autobus.

— Elle s'est présentée à l'école de sa sœur, qui a disparu. J'ai d'ailleurs en ma possession des articles qui appartiennent à cette dernière.

— Tu as raison. Mireille sera en mesure de confirmer ou d'écarter le nom de la jeune Coté dès qu'elle aura fait les analyses. L'examen de ses effets permettra de confirmer son ADN. Un corps calciné n'est pas facile à identifier.

— À partir des traces de sang qui ont été prélevées à divers endroits, les experts sont en mesure de déterminer le nombre de personnes présentes et le groupe sanguin de chacune.

— En contactant son médecin, je pourrai connaître celui de Frédérique Coté. Ensuite, nous serons fixés.

— Ce ne sera pas nécessaire, lance Mireille Sanschagrin après s'être pointée sur le seuil de la porte. D'après les résultats, l'homme est Steven Miller, son groupe sanguin est A positif, tout comme celui du type qui est décédé après avoir perdu tout son sang. Malheureusement, le cadavre calciné est celui de Natalie Coté, et son groupe sanguin est B positif.

— Ah non ! crie Guy Veilleux en s'écroulant sur le sol. Je suis complètement ébranlé.

— Moi aussi. Je dois t'informer que l'incendie n'est pas la cause de sa mort, pas plus que le projectile que j'ai trouvé dans son cerveau.

— Comment est-ce possible ? questionne Réjean, pendant que Guy se verse un verre d'eau.

— Elle est morte par suffocation après avoir été violée à maintes reprises.

— Est-ce que ces viols ont été commis par un seul homme ? demande Réjean.

— Je suis parvenue à prélever le sperme dans le corps de la victime, et donc, je le saurai bientôt.

— Et qu'en est-il de Frédérique Coté ? interroge Réjean.

— Son groupe sanguin serait O négatif et monsieur Lirette est du groupe O positif. Les traces de sang présumées de mademoiselle Coté étaient dans le bus, mais pas dans la ruelle Chagnon. Autre chose, Clermont Dion m'a appelée et m'a confirmé que le sang de la personne qui a été vue sur l'autoroute est O négatif.

— Donc, il faut croire que Frédérique Côté a subi de graves blessures, qu'elle a assisté au décès de sa sœur et qu'elle ne sait probablement pas que cette dernière était morte avant son arrivée à Omerville.

— Sans oublier qu'elle a probablement réussi à s'enfuir après avoir assommé l'un des assaillants, suppose Mireille. La profonde blessure que l'homme avait à la tête a causé son décès.

— Est-ce que le clan Miller serait derrière tout ça? demande Veilleux.

— Il faut faire parvenir une demande à tous les services. Les membres de ce groupe sont sûrement connus quelque part.

— En tout cas, il y a aussi des victimes au sein de leur clan.

— À la guerre, il y en a toujours.

— Oui, et il faut que ça cesse.

— Je vous laisse à vos occupations et je retourne aux miennes, indique Mireille.

— Merci, Mireille! lancent en chœur Guy et Réjean.

— Il n'y a pas de quoi. Je ne fais que mon boulot, comme vous.

— Tu es excellente, laisse entendre Simard.

— Merci! Il ne faut pas lâcher, on est près du but.

Mireille partie, les deux enquêteurs sursautent en entendant le téléphone sonner. Réjean s'empresse de répondre.

— Agent Simard!

— Salut, Réjean. C'est Gélinas. Guy et toi devez vous rendre immédiatement à la gare. André est là-bas et a besoin de vous.

— Que se passe-t-il?

— Je ne peux rien vous dire. Il vous expliquera lui-même.

Réjean dépose le combiné et cherche Guy des yeux. Étrangement, il ne le voit plus. Puis, en promenant son regard tout autour du local, il aperçoit un corps étendu sur le plancher.

— À l'aide! hurle-t-il. À l'aide! Guy a eu un malaise.

— Pourquoi tous ces cris? râle Armand.

— Guy est inconscient. Il faut un médecin de toute urgence.

— Je m'en occupe !

Gélinas s'empresse d'appeler les secours pour réclamer une ambulance. « Un agent s'est évanoui, explique-t-il, je soupçonne un malaise cardiaque. Quelqu'un est en train d'exécuter les manœuvres de réanimation, mais dépêchez-vous ».

— Indiquez-moi l'adresse et des secouristes seront bientôt là.

— Le bureau de la Sûreté du Québec, rue Don Bosco à Sherbrooke.

— D'accord. Restez en ligne avec moi jusqu'à l'arrivée des ambulanciers. Est-ce que la personne qui apporte les premiers secours a reçu une formation ?

— Oui.

— Est-ce que la personne inconsciente a subi un choc ou reçu une mauvaise nouvelle ?

— Je dirais les deux. Oh ! J'entends les sirènes.

— S'il vous plaît, ne coupez pas la communication avant que votre collègue soit pris en charge.

— C'est bon.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Guy Veilleux.

— Est-ce que vous voulez que j'avise sa famille ?

— Non, je vais le faire moi-même.

— Comment va-t-il, maintenant ?

— Aucun changement. Mais un ambulancier vient de prendre le relais. Je vous remercie.

— Bonne chance.

Lentement, Guy revient à lui. Il est placé sur une civière, puis transporté à l'hôpital Hôtel-Dieu de Sherbrooke. Il a ouvert les yeux, avant de les refermer aussi vite. Réjean est bouleversé de le voir ainsi, avec un masque sur la bouche. Tourmenté, il regrette de l'avoir impliqué dans cette enquête.

— Réjean, tu n'as rien à te reprocher, le rassure Armand. Tu ne pouvais pas savoir ce qui allait arriver. Guy est un homme fort et courageux. À l'image de Frédérique Coté, il sera vite revenu au boulot et sera le premier à nous dire que nous bouclerons cette enquête. André t'attend. Va !

— J'en ai marre ! râle le détective. Au moment où nous voyons enfin une lueur d'espoir, voilà que mon ami s'effondre ! Sans lui, nous n'y arriverons pas.

Après s'être remis de ses émotions, Réjean se met en route pour rejoindre André Sévigny, non sans se demander comment ce dernier ose remettre en doute le travail de Paul Biron. Lorsque celui-ci l'apprendra, il sera si furieux, que l'ambiance, au bureau, ne pourra être que tendue. Heureusement, Réjean, lui, n'a rien à se reprocher dans cette affaire, puisqu'il ne fait qu'obéir aux ordres de son patron. En voyant une panoplie de véhicules d'urgence et des agents se déplacer vers le terrain de jeux, le détective est dérouté. Sévigny espère-t-il trouver quelque chose qui aurait échappé à Biron ? Tout est possible, car disons-le, ces escrocs sont loin d'être parfaits et semblent commettre beaucoup de bavures. Aux dernières nouvelles, Frédérique Coté est toujours vivante, alors qu'ils auraient dû la tuer. Ils sont pourtant armés, alors, pourquoi la jeune femme est-elle encore en vie ? Aussi, pourquoi avoir posé une bombe près des casiers de la gare et non dans l'immeuble abritant le bureau de Després ? Si ces gens voulaient limiter le nombre de victimes, pourquoi avoir déclenché l'explosion à l'heure du diner plutôt que la nuit, alors que les lieux étaient déserts ? Roger Després travaillait dans le même immeuble depuis plus de vingt ans. Pourquoi ont-ils attendu si longtemps avant d'agir et d'ailleurs, qu'avaient-ils contre cet homme ? Voilà bien des questions auxquelles Réjean aimerait bien pouvoir répondre.

Il marche seul parmi la foule de policiers, jusqu'à ce qu'il aperçoive André Sévigny, qui discute avec quatre agents en pointant les compartiments réservés aux casiers. Qu'est-ce qu'il mijote ? Spontanément, Réjean se retourne, puis fixe la bâtisse en se demandant ce que son coéquipier tente de trouver. L'enquête sur l'explosion n'a révélé aucune particularité. Est-ce que André essaierait d'établir un lien avec les événements du 22 avril 1974, par hasard ? Cherche-t-il à relancer l'affaire ? Réjean ne se souvient pourtant pas avoir entendu

quiconque faire allusion à cette partie de la gare. Même que tout porte à croire qu'elle n'a jamais été examinée. Il devient moins sceptique lorsqu'il croise Bastien Livernoche. En passant près de lui, il le voit tenir solidement un sac en plastique transparent contenant des résidus. Est-ce que ce spécialiste en explosifs pourra déterminer si l'auteur de l'attentat survenu à la gare s'est pointé dans ce lieu?

En examinant les dégâts causés à la gare, Simard se dit qu'il ne fait aucun doute qu'un casier en particulier était visé. Devront-ils mettre la main sur la liste des locataires à long terme pour tenter d'en savoir plus? Les compagnies d'assurance remboursent-elles les objets de valeur conservés dans ce genre de casiers? Voilà des questions non négligeables. L'inspecteur retire son bloc-notes de sa veste et écrit ses premières impressions. Alors qu'il réfléchit, il sursaute quand une main se pose sur son épaule.

— Réjean ! lance-t-il, je suis content de te voir. Guy n'est pas avec toi?

— Non. Il vient d'avoir un malaise et il a été conduit à hôpital.

— Quoi?

— Je discutais avec le patron lorsque c'est arrivé. Je l'ai trouvé inconscient par terre.

— Je suis renversé. Va à son chevet. Comme tu peux le constater, il y a beaucoup de monde pour ratisser les lieux.

— Non, ça va. Armand Gélinas doit s'y rendre avec Chantal. Tu en es où, ici?

— J'attends la liste des numéros de téléphone des personnes qui ont contacté Després entre le 30 avril et le 12 mai dernier.

— Tu crois qu'il a reçu des menaces?

— Lorsque nous aurons la liste, nous verrons s'il sera utile d'aller de l'avant avec cette hypothèse.

— Pourquoi avoir exigé un ratissage du sentier?

— En observant le bâtiment et les casiers, je me suis demandé quel était l'intérêt des locataires d'y cacher des trucs. Je me suis aussi demandé si l'explosion visait un casier en particulier ou Roger Després. Puis, un objet a attiré mon attention. Il était près d'un grand

chêne. Je l'ai examiné et j'ai eu l'impression qu'il s'agissait d'un débris d'une bombe. Comme je n'y connais rien en matière d'explosifs, j'ai décidé d'en avoir le cœur net et d'exiger une expertise.

— Mais comment un homme pourrait-il déclencher une bombe à partir d'ici sans se faire remarquer?

— Nous savons que Roger Després était épié, qu'il était le beau-frère de Georges Gilbert et que Frédérique Coté détient des documents qu'un groupe souhaite obtenir.

— Je comprends ton point, mais pourquoi ces casiers étaient-ils visés?

— C'est là l'ultime question !

— Si le journaliste a camouflé des documents importants, quel est l'intérêt de les faire disparaître?

— Il ne faut rien négliger.

— Il y a sûrement des trucs qui nous ont échappé, convient Réjean Simard avant de s'éloigner.

Autour d'eux, des policiers et des spécialistes cherchent tout ce qui serait susceptible d'appartenir à un pyromane ou à un gangster. Pendant ce temps, les deux enquêteurs se dirigent vers la gare. À sa façon, chacun essaie de comprendre ce qui s'est passé. Sans Guy Veilleux, ils devront faire preuve de patience et travailler dur pour résoudre cette enquête.

En retournant vers le poste, Réjean revoit en boucle l'image de son ami étendu par terre. L'envie de se rendre à son chevet ne manque pas. Sans hésiter, il prend la direction du centre hospitalier. Alors qu'il roule sur la rue Galt Ouest, il se met à trembler. S'il fallait que Guy meure avant de connaître la vérité sur le décès de son fils, ce serait vraiment horrible. Il s'arrête dans le stationnement d'un commerce, essuie ses larmes et tente de réfléchir. Il travaille d'arrache-pied pour reconstituer cette histoire et trouver les coupables. Pour le moment, il doit relaxer s'il ne veut pas se retrouver lui-même à l'hôpital. La sonnerie de son portable retentit. Il répond, puis entend :

— Bonjour, monsieur. Je suis Claudette Després. Est-ce que vous avez des nouvelles de Frédérique? Je suis inquiète et Guy Veilleux ne répond pas à mes appels.

— Je suis dans ma voiture. Est-ce que vous êtes chez vous? Je peux m'y rendre pour vous faire part des derniers développements, si vous voulez.

— C'est une excellente idée, je vous attends.

En s'approchant de la maison de madame Després, Réjean devient de plus en plus nerveux tant il n'est pas préparé à rencontrer la femme du défunt. Depuis le décès de l'avocat, il y a eu plusieurs innocentes victimes. Il pense à Robert Lirette, Natalie Coté et Frédérique Coté. Parlant de cette dernière, où est-elle? Le mystère plane et malgré la fatigue, André et lui doivent tout faire pour élucider cette affaire. Cependant, des pistes intéressantes commencent à leur procurer un peu d'espoir.

En voyant la demeure des Després, Réjean essaie de se ressaisir. Puis, en apercevant l'automobile de la dame, il se souvient que Guy devait l'interroger pour savoir, entre autres, si Frédérique s'était confiée à elle. En éteignant le moteur de sa Buick, le détective se sent plus confiant.

Mireille Sanschagrin est furieuse de devoir se rendre à la gare. La pauvre en a déjà plein les bras. En plus des deux corps trouvés dans une grange, voilà qu'on vient de lui expédier celui de Robert Lirette. Le chauffeur d'autobus se remettait lentement, mais sûrement de ses blessures, et son médecin est incapable d'expliquer la cause de son décès. En revanche, lors du visionnement des images captées par les caméras de surveillance, une personne louche a été vue dans sa chambre.

En sortant du laboratoire, Mireille voit Sylvain Lacasse s'approcher vers elle. Voyant qu'il a une enveloppe à la main, elle ne peut faire autrement que de se demander s'il s'agit encore d'un document pour elle.

— Salut, Mireille. Cette enveloppe est pour André Sévigny. Est-ce que tu pourrais la lui remettre?

— Ce ne serait pas plus simple de la laisser sur son bureau? Je ne suis pas un messenger.

— Je le sais, mais puisque tu te rends à la gare et qu’il est là, ce sera facile pour toi de la lui donner.

— D’accord, alors.

— Je te remercie beaucoup, le contenu est d’une importance capitale.

— C’est bon.

Mireille prend l’enveloppe, puis se dirige d’un pas rapide vers la sortie, non sans se questionner sur ce que l’enquêteur de la section d’identité judiciaire a bien pu apprendre. Le meilleur moyen de le savoir est de rejoindre André Sévigny à la gare.

Claudette accueille chaleureusement Réjean Simard. La poignée de main terminée, la veuve demande :

— Est-ce que vous m’apportez de bonnes nouvelles?

— Non, réplique Réjean. Nous pensons que Frédérique a été blessée et qu’elle court un grand danger. Nous avons vérifié auprès de tous les centres hospitaliers de la région, mais apparemment, elle n’est dans aucun d’eux.

— Comment savez-vous qu’elle est blessée?

— Le médecin légiste a examiné des traces de sang trouvées dans trois endroits différents. Toutes sont du même groupe sanguin, mais comme on ne connaît pas celui de Frédérique, on ne peut pas encore déterminer s’il s’agit du sien.

— Il n’y a donc aucune certitude qu’elle est vivante ou que c’est bien elle?

— C’est effectivement le néant. Cependant, deux corps ont été retrouvés à la suite d’un incendie survenu dans une vieille grange abandonnée d’Omerville.

— Est-ce qu’ils ont été identifiés?

— Oui. Il s’agit d’un jeune homme de la famille Miller et de... hum... Natalie Côté.

— Oh, mon Dieu ! C’est épouvantable ! Est-ce que vous pensez que Frédérique se trouve à proximité de ce bâtiment ?

— Peut-être bien. Des traces de sang ont été prélevées entre le boisé et l’autoroute 10.

— Si Frédérique n’est pas hospitalisée, cela peut signifier qu’elle est prisonnière du clan Miller !

— C’est aussi une possibilité. Est-ce que je peux me permettre de vous poser une question ?

— Allez-y !

— Comment connaissez-vous le clan Miller ?

— Frédérique m’a confié que le nouvel ami de cœur de sa sœur s’appelait Ian Miller.

— Mais vous avez mentionné le clan Miller...

— Mon frère Georges l’a probablement dit en ma présence. À moins que je l’aie lu dans l’un de ses articles. Il était journaliste.

— Oui, et tout un journaliste.

— Effectivement. D’ailleurs, je suis persuadée que son départ a un lien direct avec son travail.

— Est-ce que Frédérique vous aurait confié des choses lorsque vous vous êtes rendue à Drummondville avec elle ? Vous savez, le moindre détail compte !

— Je me souviens qu’elle a parlé d’un incident assez grave.

— Lequel ?

— Elle a dit qu’un groupe la menaçait afin qu’elle leur remette des documents qui leur appartiennent.

— Monsieur Lirette a raconté la même chose à Guy Veilleux.

— Frédérique m’a aussi dit que les derniers mots que mon Roger a prononcés avant de mourir étaient : *Veilleux, Guy* et *clé*. Est-ce que vous pouvez m’expliquer le lien ?

— Un membre de mon équipe a examiné le contenu de plusieurs sacs à ordures au sous-sol de l’immeuble de bureaux, ainsi que dans le local loué par votre mari.

— Et?

— Il y a trouvé des coupures de journaux datés de 1970 à 1982. De plus, votre mari s'est rendu à la bibliothèque municipale pour consulter des articles traitant d'un accident de la route survenu le 22 avril 1974. De témoins ont affirmé qu'il s'est aussi rendu au cimetière de Magog.

— Pourquoi donc?

— On croit qu'il voulait savoir si un bébé porté disparu avait été retrouvé.

— L'un de vos enquêteurs s'est-il rendu sur les lieux pour en savoir plus?

— Non.

— Avez-vous contacté la mère de cet enfant?

— Elle est morte dans l'accident.

— Et le père?

— Non.

— Est-ce dire que vous n'avez pas réussi à le contacter, ou que vous n'avez pas essayé du tout?

— Aucune tentative n'a été faite pour l'approcher.

— Est-ce que les grands-parents sont toujours vivants?

— Je n'en ai aucune idée, mais la conjointe de Guy Veilleux pourrait répondre à cette question.

— Quel est le lien entre elle et la famille du bébé disparu?

— Chantal Veilleux et Linda Morin, la mère de l'enfant, étaient de grandes amies. Je ne sais pas si vous le saviez, mais le fils de Guy et de Chantal est décédé dans le même accident que Linda Morin. Il n'avait que quatre ans.

— Raison de plus pour rencontrer les grands-parents. Écoutez, Roger a découvert quelque chose d'important et sa curiosité l'a tué. Il faut tout essayer.

— Sauf qu'en refusant de nous remettre les documents et la clé, Frédérique nuit à notre enquête.

— Le problème, c'est qu'elle a perdu son sac à dos et... tout ce qui s'y trouvait.

— Vous y croyez?

— Absolument. Frédérique affirme que Roger lui a confié une mission. Comme elle est de nature méfiante et que mon mari a prononcé le nom de Guy Veilleux avant de mourir, elle préfère se taire et voir venir les événements avant de lui accorder sa confiance.

Sur ce, une sonnerie résonne dans le hall. Réjean met quelques secondes avant de se rendre compte qu'il s'agit de son téléphone. Il tourne le dos à madame Després, et répond. Pour lui laisser plus d'intimité, Claudette se retire dans le salon. Elle prend une gorgée de café refroidi, puis va à la cuisine pour le réchauffer dans son four à micro-ondes. En attendant de savourer son doux nectar, elle réfléchit.

— Salut, Réjean, c'est André. Je peux te parler?

— Oui, je suis chez madame Després.

— Mireille est avec moi et m'a appris qu'elle venait de recevoir le corps de Robert Lirette. Son médecin devait signer son congé aujourd'hui. À ce qu'il paraît, une infirmière l'a trouvé sans vie vers quatre heures du matin. On sait aussi que les caméras de surveillance ont capté l'image d'une personne forte qui se serait infiltrée dans la chambre à vingt-trois heures cinquante-deux. Le médecin a demandé une autopsie.

— Qui avait avantage à le voir disparaître?

— Il pouvait identifier un suspect.

— Idem pour Frédérique Coté!

— Elle n'est pas vulnérable ni alitée sans surveillance dans un centre hospitalier.

— Tu marques un point.

— Est-ce que tu en as encore pour longtemps avec madame Després?

— Je ne sais pas, pourquoi?

— Est-ce que tu connais Sylvain Lacasse?

— Oui.

— Je lui avais demandé d'effectuer des recherches sur Bernard Côté.

— Et?

— J'espère que tu pourras me guider ! Je sais que nous pouvons placer une personne sous notre protection et qu'il est possible de changer son identité pour des besoins de sécurité. Est-ce que tu connaîtrais des gens qui étaient affectés à ce service dans les années 70 et 80?

— Pourquoi me demandes-tu ça?

— Le 5 septembre 1976, il y a eu un grave accident. La passagère, Monique Chapais, a eu les deux jambes sectionnées. Comme elle attendait des jumeaux, son médecin l'a plongée dans un coma artificiel pour tenter de sauver les fœtus. Et ce n'est pas tout. Sylvain a eu une conversation avec le photographe du journal d'Alma et ce dernier lui a confirmé que le corps du bambin de deux ans et demi trouvé mort dans le même accident était dans un état lamentable. Idem pour le père, qui s'appelait Bernard Côté. Selon toute vraisemblance, les deux seraient morts sur le coup.

— C'est très intéressant. Il s'agit maintenant de savoir si cet homme se nommait réellement Bernard Côté. Est-ce que tu connais le prénom du garçon?

— Frédéric.

— O.K. ! Je m'en occupe et je te tiens au courant.

— Lorsque je recevrai la liste des locataires des casiers, il faudra vérifier attentivement ce nom. Ce Bernard Côté avait peut-être intérêt à faire disparaître des informations sur son passé.

— Je vais tout de suite appeler Armand pour obtenir un mandat de perquisition.

— Je te propose de noter tous les numéros de casier, y compris ceux des sections qui n'ont pas été touchées par l'explosion. Qui sait? Peut-être bien que le terroriste a fait exploser les mauvais casiers.

— C'est d'accord. On se reparle plus tard.

— Bye.

En entendant du bruit, Réjean va rejoindre son hôtesse à la cuisine. Son collègue vient de trouver une piste plus qu'intéressante et avec un peu de chance, madame Després pourra lui transmettre la date de naissance de Frédérique. En l'apercevant, cette dernière sourit.

— Est-ce que vous avez le temps de prendre un café ou un thé? lui offre-t-elle.

— Je prendrais bien un verre d'eau. Merci.

Immobile, Réjean examine l'aire de vie, puis demande :

— Est-ce que par hasard vous connaissiez la date de naissance de Natalie Coté? Elle est morte beaucoup trop jeune.

— Frédérique m'a dit que les jumeaux sont nés le 28 octobre 1976 et qu'elle-même est venue au monde le 23 avril 1974. Avez-vous téléphoné aux parents de Natalie?

— Non. Avant, nous voulons obtenir le résultat des analyses.

— Donc, vous n'êtes pas certain qu'il s'agisse de la petite?

— Hum ! Nous le sommes à 98,5 %, mais avant de les appeler, je préfère m'assurer que l'ADN prélevé sur le corps correspond bien à celui que nous avons trouvé sur la brosse à dents que nous avons en notre possession.

— Je comprends. Et vous connaissez la cause du décès?

— Il s'agit d'une information confidentielle, mais je peux vous dire que si c'est elle, elle a beaucoup souffert.

— Je suis triste de l'apprendre. J'ai des frissons d'effroi qui me glacent le sang.

— Dites-moi, avez déjà rencontré le père ou la mère de Natalie? Je sais qu'ils habitent en Allemagne, mais leur nom de famille semble québécois.

— Comme je l'ai déjà mentionné à votre collègue, Bernard Coté a emménagé dans le quartier au mois de juillet 1980 avec sa fille Frédérique, puis ils ont déménagé en novembre 1981.

— Les jumeaux n'étaient pas avec eux?

— Je sais que ça semble bizarre, mais non. Je n'ai jamais rencontré la mère ni le garçon. Je croyais que monsieur Côté était veuf, jusqu'à ce que j'apprenne que la mère était très malade et qu'une cousine s'occupait des jumeaux. La dame était hospitalisée à Québec et monsieur Côté devait régulièrement s'absenter. J'ai présumé qu'il allait les visiter.

— Avez-vous une photo d'un des jumeaux?

— Non, mais Frédérique doit en avoir.

— Sauf qu'elle est introuvable.

— Oui, mais ma fille Sadie vivait avec elle. Aux dernières nouvelles, son nom figure toujours sur le bail et elle a la clé du logement. Elle peut me demander de m'y rendre pour m'assurer que tout est en ordre...

— Bonne idée, mais je ne pourrai pas vous accompagner, car je n'en ai pas l'autorisation. Je ne veux courir aucun risque.

— Votre présence n'est pas requise. Si le logement a été cambriolé, je vais appeler la police.

— Excellent. Je dois partir. Tenez-moi au courant de vos trouvailles!

— Parfait.

Une fois parti, Réjean s'empare de son portable et compose le numéro de son collègue. Dès qu'il entend une voix, il lance :

— André, c'est Réjean. Viens immédiatement me rejoindre à la chambre de Guy. C'est à l'hôpital Hôtel-Dieu.

Surpris par le ton de voix de Réjean, André obéit sans poser de question. Une réunion s'impose, semble-t-il.

Claudette se rend à l'appartement de Sadie sans se soucier une seule seconde qu'on ait pu le fouiller de fond en comble, tout comme on l'avait fait chez elle. Jusqu'ici, aucun agent n'a pu lui expliquer les raisons de cette intrusion. Chemin faisant, elle songe aux propos de l'enquêteur et aux nombreux obstacles qui empêchent la police de

clure cette étrange affaire. Qu'a donc fait son époux pour provoquer tout ce remue-ménage? Et son frère... A-t-il camouflé des documents compromettants avant de quitter la ville? Et si on l'avait menacé? Il connaissait bien Roger. Assez pour savoir qu'il y avait de faibles chances pour qu'il change l'emplacement de son bureau. Si Charles n'avait pas choisi d'exercer le même métier que son père ou si celui-ci ne lui avait pas proposé de s'associer à lui, peut-être bien que rien de tout cela ne se serait produit. Claudette sait maintenant que les trauailles de son mari ont suscité de vives inquiétudes. Mais qui sont les membres de ce clan? Qui est à sa tête? Il est à souhaiter que celui ou celle qui se trouve sous la protection de ces gens en vait la peine, car il y a eu beaucoup trop de victimes. D'autres questions hantent Claudette. D'abord, est-ce que sa belle-sœur Solange est réellement morte des suites d'un cancer? Georges est parti avec son fils Paul en répétant qu'il ne pouvait plus vivre dans le quartier sans sa belle. Or, depuis, il n'a plus jamais donné de nouvelles. Pourquoi a-t-il quitté la région? Décidément, quelque chose échappe à Claudette, qui n'est pas sans se souvenir que Guy Veilleux l'avait déjà questionnée à propos des parents de Frédérique et des jumeaux. Il voulait connaître la date de naissance de Natalie. Cela serait-il relié à la conversation qu'elle venait d'avoir avec l'inspecteur? Ce dernier semblait soucieux. La pauvre en est à se demander si elle ne devrait pas appeler Charles pour lui demander de l'accompagner au logement des filles. Qui sait? Elle trouvera peut-être là-bas de précieux renseignements. Et si tel est le cas, un témoin serait utile. De plus, Charles est avocat. Et il y a autre chose dont se souvient Claudette. Sadie lui a déjà confié avoir croisé un jeune et beau médecin dans le couloir de l'immeuble. Se pourrait-il que Frédérique se cache chez lui? Qu'il la soigne clandestinement? Si oui, pourquoi cet homme risquerait-il sa carrière pour elle pour obtenir des soins? Était-il utile d'en informer la police?

Sur la rue menant au pont Jacques-Cartier, Claudette profite d'une belle vue sur le mont Bellevue. Lorsqu'une camionnette bleu foncé s'amène vers elle, elle éprouve de l'anxiété. Qui sait si ce véhicule n'abrite pas les assassins de son époux. Paniquée, elle traverse un pont en faisant preuve d'une extrême prudence pour éviter d'être remarquée ou de provoquer un accident. En croisant la camionnette, bien qu'elle s'efforce de ne pas tourner la tête, elle perçoit du regard un homme avec une impressionnante carrure.

Puisqu'elle est seule, la pauvre femme en vient à se demander si elle fait bien d'apporter son aide aux enquêteurs. Elle veut bien contribuer, mais elle a peur. N'ayant pas l'assurance de Frédérique, jamais elle ne pourrait confronter un criminel.

Rendue au feu de circulation, elle jette un œil dans le rétroviseur. Le conducteur du camion maintient sa route, mais il faut dire que le pont n'est pas propice aux changements de voie. Claudette attend le feu vert pour tourner à droite. Ensuite, elle se dirigera vers la rue Mc Manamy. Là, elle pourra se réfugier chez sa fille et appeler les secours en cas de besoin. En passant devant l'immeuble, elle est nerveuse. Elle gare son automobile, éteint le moteur, tient la poignée de la portière, puis dépose la main gauche sur le volant. En fermant les yeux, elle essaie de trouver le courage. Celui qui est enfoui au plus profond d'elle-même depuis le départ de son homme. Elle voudrait tant pouvoir imiter Frédérique, oublier la souffrance et la peine qui l'assaillent, mais elle n'y parvient pas. Elle n'est pas du genre à garder son sang-froid devant l'adversité. Qui est-elle, après tout, sinon une femme endeuillée et affaiblie par la mort de son mari? Personne ne s'attend à ce qu'elle devienne une autre. Elle est douce, compréhensive et affectueuse. Elle n'a jamais redouté les difficultés et a su se tenir debout à plusieurs reprises. À preuve, elle n'a qu'à penser au départ de son frère et à l'absence de ce dernier dans sa vie. Encore aujourd'hui, elle fera de même. Elle a proposé d'inspecter l'appartement des filles et c'est ce qu'elle fera. Elle va ramasser le courrier, vérifier l'état des lieux et tout nettoyer. Voilà plusieurs jours que Frédérique n'y a pas mis les pieds. De ce fait, il y aura sûrement des aliments pourris dans le réfrigérateur. De même, Frédérique a confié qu'elle avait perdu son sac à dos et son précieux contenu. Si des criminels ont fouillé sa chambre, ils savent qu'il n'est pas là, et donc, il n'y a aucune raison pour qu'ils s'attardent sur les lieux. Sûr qu'ils montent la garde ailleurs.

D'un geste brusque, Claudette ouvre la portière, pose son pied gauche au sol et sort de la voiture. En marchant, elle tente de se convaincre que ce travail aurait dû être fait dès la disparition de la jeune femme. Elle n'aperçoit aucun voisin lorsqu'elle entre dans la bâtisse. Dans la boîte aux lettres, il n'y a que des circulaires. Elle les jette à la poubelle, puis déambule dans le corridor jusqu'à l'escalier. Le silence qui règne dans les couloirs la calme. Elle doit se rendre au deuxième étage. Debout devant l'ascenseur, elle attend impatiemment

en se demandant s'il ne serait pas préférable d'emprunter l'escalier. Son questionnement est de courte durée, puisque les portes de l'appareil s'ouvrent. Heureusement, il n'y a personne à l'intérieur. Elle entre, appuie sur le bouton 2 et reste immobile jusqu'à destination. Elle ne se souvient plus de l'emplacement de l'appartement, d'où la raison pour laquelle elle ralentit le pas pour lire le numéro collé sur chaque porte.

En arrivant au logement, elle entre nerveusement la clé dans la serrure, dépose la main droite sur la poignée, prend une grande inspiration et ouvre la porte. Elle est heureuse et surprise devant la propreté des lieux. Tout est en ordre, rien n'est à la traîne. Il n'y a eu aucun visiteur ni cambrioleur. En entrant dans la chambre de Sadie, toutefois, elle fige. Elle est incapable de franchir le seuil de la porte. Là, sur la commode, sa fille a déposé une photographie de son père, qui exhibe son joli et pétillant sourire. En pleurs, elle peine à atteindre le lit de sa fille. Dès qu'elle y est, elle s'y laisse tomber en fixant son homme. Il est parti ! Elle ne pourra plus se réfugier dans ses bras et s'étendre à ses côtés. Elle n'entendra plus son cœur battre, sans compter qu'avec le temps, le timbre de sa voix disparaîtra de ses souvenirs. Comment ne pas oublier sa présence ? Comment vivre sans lui ? Avec beaucoup de tendresse, elle contemple la photo. La douleur est si intense, qu'elle en arrive à se connecter aux pensées et à la rage de Frédérique. Sa soif de savoir doit l'aider à chasser les démons. La petite n'est pas folle ni différente. Elle ne fait que s'accrocher à l'atteinte d'un objectif pour éteindre le feu qui brûle en elle et enrayer cette boule qui l'empêche de bien respirer. Elle doit vivre un véritable enfer depuis qu'elle a été témoin du décès de Roger. La pauvre doit ressentir toute une responsabilité sur ses épaules, mais également, le besoin de connaître la vérité. De plus, elle ignore à qui faire confiance. Depuis l'accident, elle ne vit plus. Elle n'existe que pour déterminer les causes de la mort de Roger. Dès qu'elle y sera parvenue, nul doute qu'elle saura apaiser sa colère et sa haine.

De son côté, Claudette se doit de changer d'attitude et d'agir. Frédérique lui a confessé quelques secrets. En arrivant à la maison, elle les écrira pour mieux les décoder. Et si son frère Georges se cachait derrière tout ça ? D'un bond, elle se lève et va vers le téléphone. Machinalement, elle compose le seul numéro qui lui vient en tête, soit les sept chiffres pour joindre le bureau de son mari.

Quelque part dans la région de Francfort, à treize heures trente-quatre, Manuella Miller s'installe dans son fauteuil favori, prend le combiné de son téléphone et compose le numéro de la résidence personnelle de Bernard Coté.

— Puis-je parler à madame Monique Coté? demande-t-elle dès qu'on lui répond.

— C'est moi, répond la dame d'une voix enrouée.

— J'ai le regret de vous annoncer que votre fille Natalie est décédée.

— Quoi? Mais qui êtes-vous?

— Je vous appelle du Québec. Désolée, mais... je n'ai pu me déplacer jusqu'à vous pour vous annoncer la terrible nouvelle. Votre fille étudiait dans un collège privé situé à Drummondville, n'est-ce pas?

— Elle a eu un accident?

— Non, elle a fait confiance à un jeune homme de mauvaise foi. Si sa sœur Frédérique ne l'avait pas abandonnée, ce malheur ne serait pas arrivé.

Afin d'éviter que la provenance de l'appel soit localisée par les autorités, Manuelle interrompt la conversation, laissant la mère gérer la nouvelle. La femme de fer est fière de son coup. « Voilà ce qui arrive lorsqu'on ose s'attaquer aux membres de ma famille! » lâche-t-elle.

Elle est si heureuse d'avoir bouleversé la vie de cette femme, qu'elle en jubile. Sachant que Monique est reconnue pour sa fragilité, elle sait que Bernard sera aussi affecté par le décès de Natalie que par le désespoir de sa conjointe. Elle pourra donc agir à sa guise et continuer à chercher les précieux plans que son père a jalousement cachés plusieurs années auparavant. Il lui arrive parfois d'en avoir marre de lui et de ses secrets.

Au fil des années, Manuella a perdu la trace de son aîné et à présent, elle commence à douter de la loyauté de Ian. Fidèle aux traditions et à la famille, elle écoute et suit à la lettre les règles imposées par son père, Raymond Miller. Pourquoi en va-t-il autrement avec sa

progéniture? Aujourd'hui, c'est la première fois qu'elle doute. La disparition de son fils et l'idée qu'il soit mort la hantent. Elle ignore tout de l'entente passée entre son père et Bernard Coté. Toutefois, elle se méfie de ce dernier. Elle sait que ce type a négocié l'immunité de sa fille Frédérique, mais qu'aucun accord n'a été conclu pour les jumeaux. C'est étrange, comment un père peut-il choisir de ne protéger qu'un seul de ses enfants? Elle sait aussi que des détectives privés se sont succédés pour suivre Frédérique depuis qu'elle est toute petite. De véritables anges gardiens! Si l'appel passé à Monique tourne au désastre, Manuella fera le nécessaire pour que Frédérique soit mise au courant du fameux contrat. Du coup, elle sera furieuse et exigera que Bernard lui explique les raisons de cette surprotection. Et pendant qu'il lui rendra des comptes, Manuella aura le champ libre pour récupérer les documents qu'elle convoite tant.

En sortant de l'ascenseur, Sévigny ignore de quel côté se diriger. Il jette un coup d'œil à sa droite, à sa gauche, puis reste figé dans le long couloir tout en lisant les indications. D'un côté se trouvent les chambres numérotées entre 410 et 419 et en face de lui, celles comprises entre 420 et 429. Ne sachant où aller, il observe les gens dans le corridor. Au loin, il distingue deux policiers, puis reconnaît Réjean Simard et son imperméable gris. En marchant vers lui, il note qu'il mange un sandwich et qu'il en tient un autre dans sa main libre. «C'est gentil de sa part d'avoir pensé à moi», se dit-il, lui qui déteste l'atmosphère et les odeurs qui règnent dans un hôpital.

Soudain, l'inquiétude le gagne. Si Réjean fait les cent pas dans le passage, c'est peut-être parce qu'il est interdit d'entrer dans la chambre de Guy. Incertain, André avance lentement. Son collègue l'a prié de se pointer dans les plus brefs délais, et voilà que la vie semble s'être arrêtée, que plus rien ne presse. Et pourtant!

Soucieux du sort de son ami, Réjean tourne en rond en attendant d'obtenir la permission d'aller le voir. Est-ce qu'il sait pour la clé? Est-il en mesure de lui expliquer la logique qui se cache derrière les dernières paroles de Roger Després?

Perdu dans ses pensées, l'inspecteur voit venir vers lui une élégante femme avec une longue chevelure brune. Elle semble surex-

citée. Bougeant sans cesse, elle pointe les portes et s'énervé. «Que se passe-t-il avec elle?» s'interroge André, également témoin de la scène. Il ne connaît pas cette jolie dame, mais elle lui semble familière. Serait-ce l'épouse de Guy? Si oui, elle est drôlement belle et surtout, beaucoup plus jeune que lui.

— Bonjour, Réjean, tu sais où se trouve la chambre de Guy?

— Bonjour, Chantal, je te présente le petit nouveau... André Sévigny.

— Je suis enchantée de vous rencontrer, monsieur Sévigny.

— Moi de même, madame.

— Nous ne pouvons pas discuter avec ton mari, informe Réjean. Un cardiologue effectue actuellement des tests.

— Que s'est-il passé? questionne Chantal avec les larmes aux yeux.

— Guy s'est écroulé sans raison. Il est tellement stressé depuis la mort de Roger Després et par tout ce qui arrive à Frédérique Coté. Je ne sais pas pourquoi, mais cette fille a réussi à nous rendre complètement gaga d'elle. Elle a beaucoup de courage. Pour nous, elle est une source d'inspiration. Elle a sauvé la vie de ton époux, tu le savais? Un vrai geste de bravoure!

— Je sais. Guy m'a raconté. Il est très attaché à cette gamine.

— Si je peux me permettre, reprend Réjean, est-ce que tu es toujours en contact avec la mère de Linda Morin?

— Oui. Adèle est une femme magnifique. Elle est forte. Elle est seule depuis trois ans et malgré tout, elle garde le moral.

— Est-ce que tu l'as rencontrée dernièrement?

— On s'appelle quelques jours avant le Nouvel An et elle me téléphone à mon anniversaire. Aussi, chaque année, nous soulignons le départ de Linda et d'Émilie-Rose en nous rendant au cimetière de Magog. Adèle est persuadée que la petite est toujours vivante.

— Elle n'a pas tort d'y croire.

— Pourquoi dis-tu cela? As-tu appris quelque chose?

— J'ai exigé qu'André soit présent, car nous devons planifier un rendez-vous avec la dame.

— Pourquoi?

— Je veux savoir si elle peut nous mettre en contact avec Rémi Blais.

— Je sais qu'il a un enfant et qu'il habite la région de Laval. Je déteste cet homme. Je n'ai jamais eu confiance en lui, mais je ne peux pas t'en dire plus.

— Le courant ne passe pas toujours entre deux personnes.

— Effectivement, approuve Chantal.

— Avant de mourir, Roger Després a prononcé le nom de Guy et a fait allusion à une clé. De plus, Frédérique a subtilisé des documents dans le bureau de l'avocat. Le hic, c'est qu'elle les a perdus.

— Elle ne sait plus où elle les a laissés? s'étonne André.

— C'est ça. Je suis persuadé que la clé se trouve dans le sac.

— Il apparaît clair que le clan Miller n'a rien trouvé, car il continue de harceler la gamine.

— Je ne crois pas que Rémi Blais vous sera utile, intervient Chantal. C'est un trouillard.

— Nous devons tout de même obtenir des précisions de sa part, insiste Réjean.

— Lors de nos entretiens, Adèle et moi ne parlons jamais de lui. Mais je peux quand même l'interroger.

— Sa fille unique et sa petite-fille sont décédées dans un accident de la route en 1974, précise Réjean. Je serais surpris que cette dame connaisse encore les allées et venues de son ex-gendre.

— On ne sait jamais ! lance André.

— Je vais l'appeler tout de suite, laisse entendre Chantal. J'ai le temps, car le docteur est encore avec Guy.

Chantal s'éloigne pour obtenir un peu plus d'intimité. Loin d'elle l'idée de devoir inquiéter la vieille femme, mais elle doit tenter le coup.

La journée a été longue pour Réjean et André et c'est loin d'être terminé. Dorénavant, ils ne sont que deux pour résoudre cette enquête. En attendant le retour de Chantal, Réjean réfléchit. Depuis les trauvailles d'André, les indices s'accumulent. À présent, un bilan des événements s'avère indispensable. Les choses progressent. Malgré tout, Réjean se sent responsable de ce qui est arrivé à Guy. Après tout, n'est-ce pas lui qui l'a incité à s'impliquer dans cette enquête? Dès qu'il a lu le nom de Roger Després, il a tout de suite avisé son bon ami, sachant que l'avocat était le beau-frère du journaliste Georges Gilbert. Quel est donc le lien entre les deux accidents, si lien il y a? Le mystère entourant l'explosion de la Volvo de Rémi Blais n'a jamais été résolu. Si bien que le dossier a été relégué aux oubliettes. Alors qu'il réfléchit, Réjean sursaute lorsqu'il entend une voix féminine.

— Elle nous a donné rendez-vous au cimetière de Magog à dix-huit heures trente, annonce Chantal. Est-ce qu'on se rejoint dans le stationnement ou est-ce que tu passeras me prendre?

— Je vais te prendre, répond le détective.

Un cimetière. Voilà un drôle d'endroit pour tenir une rencontre, se dit André. Mais... n'est-ce pas un lieu propice aux confidences?

Il est cinq heures trente lorsque Réjean roule en direction de la demeure de Guy. L'ex-belle-mère de Rémi Blais sera peut-être en mesure de les renseigner sur la nouvelle vie de ce dernier et de les mettre en contact avec lui. En apercevant l'intersection menant au boulevard Jacques-Cartier, l'inspecteur sait qu'il arrivera sous peu. Sa destination se trouve à sa gauche et il devra rouler encore trois minutes avant de voir Chantal. Au feu vert, il va vers le parc Saint-Alphonse. Dès qu'il y est, il croise une camionnette bleu foncé. Il devrait s'en inquiéter, mais se dit que ce n'est qu'un hasard. Ayant agi devant plusieurs policiers et enquêteurs, nul doute que les ravisseurs de Frédérique se sont débarrassés du véhicule. Il poursuit donc sa route sans s'alarmer. Comme prévu, Chantal l'attend dans le stationnement. Dès que le véhicule s'arrête, la femme s'installe sur le siège du passager, ferme la portière, attache sa ceinture de sécurité et invite le détective à quitter les lieux. Sans tarder, ce dernier s'exécute.

— Parle-moi de ta relation avec Linda Morin, demande-t-il tout en restant concentré sur la route.

— J'avais huit ans lorsque ma famille a déménagé à Magog, raconte Chantal. C'était en octobre 1960. À l'école, lors de ma première journée de classe, j'étais timide. Puis, à la récréation, Linda m'a gentiment offert son amitié. Elle avait un ballon, elle me l'a lancé et nous avons joué jusqu'à ce que la cloche sonne. Ensuite, nous sommes devenues les meilleures amies du monde.

— Est-ce que tu connais bien sa mère?

— Comme je te l'ai mentionné à l'hôpital, j'ai conservé un lien avec elle et je sais que Rémi Blais en a fait autant. Elle m'a appris qu'il s'est remarié six ans après la tragédie et qu'il a eu une fille.

— Est-ce qu'elle pourra nous mettre en contact avec lui?

— Difficile à dire, car vois-tu, nos rencontres se sont espacées au fil des années.

— Je suis étonné que madame Morin ait choisi de nous rencontrer dans un cimetière. Pas toi?

— Pas vraiment, puisqu'elle m'a confié qu'elle avait quelque chose à nous montrer. Avec tout ce qui se passe depuis le décès de Roger, elle doit se méfier.

— Est-ce que Linda était son unique enfant?

— Oui. Je ne me souviens pas des détails, mais Linda m'a confié que sa mère avait fait plusieurs fausses-couches avant et après sa naissance. Son mari et elle ont dû se faire à l'idée de ne pas avoir d'autres enfants. Linda était leur rayon de soleil et ils étaient très heureux lorsqu'ils sont devenus grands-parents.

— Je n'ose pas imaginer leur chagrin lorsqu'on leur a appris que leur fille était décédée et que leur petite-fille avait disparu.

— C'était pour eux un drame épouvantable et une épreuve insurmontable. Ils étaient prêts à tout pour retrouver Émilie-Rose. Quand les enquêteurs ont classé le dossier dans les affaires non résolues, les pauvres ne s'en sont pas remis. C'était inhumain.

— Est-ce qu'ils ont su que Guy avait pris deux années sabbatiques pour poursuivre les recherches?

— Comme il ne voulait pas leur créer de faux espoirs, il a préféré garder le silence. De cette façon, il pouvait travailler à l'abri des regards.

— Madame Morin est gentille d'avoir accepté de nous rencontrer. Il y a vingt ans, sa vie a été bousculée et aujourd'hui, elle ne connaît toujours pas les véritables causes de l'accident qui a tué sa fille.

— Sans compter que sa petite-fille n'a jamais été retrouvée. À l'époque, monsieur Morin était persuadé qu'il recevrait une demande de rançon.

— Je n'ai pas lu cette information dans le rapport.

— Gaétan était un excellent chirurgien. Son agenda était rempli de rendez-vous et les gens devaient attendre plusieurs mois avant d'obtenir un rendez-vous avec lui.

— Et sa femme... elle travaillait?

— Elle s'impliquait dans plusieurs organismes communautaires. Elle organisait des levées de fonds pour l'hôpital de Magog. Un an après le décès de Linda, elle a créé un centre pour venir en aide aux plus démunis. Elle a doublé les heures qu'elle consacrait au bénévolat pour s'occuper l'esprit. Elle voulait se sentir utile. C'était indispensable pour préserver son équilibre mental.

— Elle n'avait pas tort. Les proches des victimes ont régulièrement ce genre de réaction.

— À chacun sa façon de traverser les épreuves.

— Guy a tenté d'obtenir des réponses, mais qu'en est-il de toi? Comment as-tu réussi à surmonter le décès de Guillaume?

— J'étais enceinte de Sébastien lorsqu'il est parti. Je devais mettre un enfant au monde et vivre un deuil en même temps.

— Un curieux mélange. Attendre l'arrivée d'un bébé et pleurer la mort tragique d'un autre... Je te lève mon chapeau. Je ne sais pas comment les gens parviennent à passer à travers de telles épreuves.

— Pourquoi as-tu décidé de devenir enquêteur ?

— En fait, c'est un hasard. J'étais inscrit en psychologie à l'université et c'est là que j'ai découvert la criminologie. Dès le premier cours, je suis devenu un véritable passionné. J'ai donc changé de programme et j'ai dû gravir tous les échelons pour devenir enquêteur. Guy a été un merveilleux mentor tout au long de ma carrière et lorsqu'il a quitté ses fonctions, il m'a beaucoup manqué. J'espère qu'il sera vite sur pied.

— Ma belle-mère m'a souvent raconté que lorsque Guy était enfant, il se déguisait en agent secret ou en détective. Il s'inventait des énigmes. Elle a régulièrement dû le remettre à l'ordre, car il prenait ses prétendues enquêtes trop au sérieux. Au grand désespoir des voisins, il créait des menaces. C'était une obsession.

— Je les plains, les pauvres. Sa mère n'a donc pas été étonnée par son choix de carrière...

— Elle s'inquiétait. Cette fois, ce n'était plus un jeu, car les méchants avaient de vrais fusils.

— Elle devait être contente lorsque tu es entrée dans la vie de son fiston.

— Oui. Nous avons une belle complicité, elle et moi.

— Je crois qu'elle est décédée, non ?

— Elle a succombé à un cancer il y a trois ans.

— Guy ne parle jamais de sa famille.

— Il est le cadet de cinq enfants. Il a trois frères et une sœur. Les garçons sont propriétaires d'un garage et sa sœur est infirmière. J'ignore si tu le sais, mais au prochain feu de circulation, tu devas tourner à ta droite. Le cimetière est au bout de la rue.

— Je te remercie.

Une femme toute menue marche dans le stationnement, à quelques pas de l'entrée du cimetière. Réjean roule lentement, pour s'assurer qu'il n'y a aucun visiteur indésirable. Depuis le début de cette enquête, il y a eu tellement de rebondissements, qu'il est devenu méfiant. S'il ignore pourquoi la mère de Linda Morin tenait à les rencontrer dans un cimetière, il est tout de même content qu'elle ait ac-

cepté de le faire. Soudain, une vieille automobile brune garée dans la rue l'incite à se méfier. Au premier coup d'œil, elle semble inoccupée, mais rien n'indique qu'il ne s'agit pas d'une menace.

En silence, le trio se déplace vers l'emplacement réservé à la famille Morin depuis plusieurs générations et où Gaétan Morin et sa fille Linda reposent en paix. Les sentiers sont vastes et l'envie de se recueillir vient spontanément.

— Si je vous ai fait venir ici, explique la vieille dame, c'est parce que récemment, j'ai découvert qu'une clé dissimulée derrière la photo d'Émilie-Rose a disparu.

— Et où est cette photo? questionne Réjean.

— Puisque le corps de ma petite-fille n'a pas été retrouvé, nous avons dû attendre sept longues années avant de la déclarer morte.

— Ah oui ! J'avais oublié cette loi.

— Lorsque mon mari est décédé, je suis venue me recueillir et j'ai vu qu'il y avait une petite ouverture dans le médaillon qui renfermait la photo. Il y avait une clé et un ticket, mais je les ai laissés là.

— Est-ce que vous avez pris le temps d'examiner la clé? s'enquiert l'enquêteur.

— Selon moi, bien que je ne sois pas une experte. J'ignore pourquoi elle était là et qui les a prise, mais j'avoue que ça me fait un peu peur.

— Selon vous, elle était dissimulée là depuis combien de temps?

— Je ne sais pas.

— Je crois que j'ai ma petite idée là-dessus, indique Réjean. Dernièrement, nous avons appris que Roger Després s'était présenté ici.

— Mais pourquoi? s'étonne Chantal.

— Il effectuait des recherches sur un accident de la route survenu le 22 avril 1974. Selon ce qu'on en sait, il voulait savoir si le bébé avait été retrouvé.

Réjean saisit son portable pour transmettre au plus vite cette importante information à André et Armand. Madame Després lui a dit que son époux avait prononcé *Guy Veilleux* et *clé* avant de s'éteindre.

L'énigme est donc la suivante : est-ce que l'avocat a vu la clé derrière la photo du médaillon et est-ce qu'il l'a dérobée dans l'intention de vérifier le contenu d'un casier? Ceci expliquerait-il l'explosion survenue à la gare? Quelqu'un craignait-il qu'on fouille dans son passé? Bernard Coté aurait-il déposé ses anciennes pièces d'identité dans un casier? Si oui, pourquoi ne pas les avoir tout simplement détruites? C'est un mystère, mais l'idée d'André commence à porter ses fruits. Il a détecté une faille et voilà que sa théorie se concrétise. Il suffit à présent d'obtenir un mandat de perquisition et d'ouvrir chaque casier. Simard appuie l'appareil sur son oreille droite.

En entendant le sifflement d'une balle de fusil, Chantal prend le bras d'Adèle et la jette au sol. Étendue par terre, celle-ci voit Réjean s'effondrer par terre. Calmement, elle se retourne pour essayer de voir le tireur, sachant qu'il sera important que quelqu'un puisse l'identifier.

Michel et son père Louis viennent d'être convoqués à une importante réunion. À la demande de Claude Roy, le collègue et ami de Michel, ils doivent se rendre au plus vite à Vancouver. Celui-ci n'y comprend rien. Puisque Claude habite Magog, pourquoi les supplie-t-il de se rendre à l'autre bout du Canada sans même leur en préciser la raison? Et qui plus est, c'est dans la demeure de Timothé Dupont, le père de Thierry, qu'ils doivent se rendre.

Question de ne pas alarmer Louis, Michel omet volontairement de lui confier qu'il a rencontré une jolie Québécoise qui comme lui, est née au Québec et a grandi à Francfort. Tous les deux ont par la suite décidé de revenir au Canada dans l'intention d'y faire leurs études et d'y vivre définitivement.

Il n'a d'ailleurs toujours pas ouvert le sac à dos de Frédérique, qu'il traîne partout avec lui depuis qu'il a quitté le Québec pour se rendre au chevet de son père. Quand il y pense, il en a encore des frissons. Après avoir appris que Louis avait eu un grave accident, Thierry avait insisté pour que Michel se précipite en Allemagne. Une fois à l'hôpital de Francfort, le jeune médecin a appris que son père avait été poussé sur le rail d'un métro. Aussitôt, il a paniqué. Cet accident pour le moins inusité serait-il relié aux événements survenus dernièrement à Sherbrooke?

Quarante-cinq minutes après l'appel de Claude Roy, on frappe à la porte du logement de Michel. Un homme leur dit :

— Bonsoir, je suis Arnaud Dupont, le frère de Thierry. Mon père m'a demandé de vous conduire chez lui. Vous êtes prêts?

Louis et Michel se regardent en se disant que la ressemblance avec Thierry est frappante. Il y a définitivement un air de famille entre ces deux garçons. Thierry a été élevé par sa mère, tandis qu'Arnaud a suivi Timothé dans l'Ouest canadien. Comme le père exploite une entreprise d'aviation, ils ne sont pas vraiment étonnés de s'envoler à bord d'un appareil privé. De toute évidence, ils voyageront ni vus ni connus. Presque un voyage clandestin.

En silence, Michel prend sa valise, dépose le sac de Frédérique sur son dos et aide son père. Comme les blessures de ce dernier ne sont pas complètement guéries et qu'il vient à peine d'obtenir son congé de l'hôpital, il devra le surveiller de près durant le périple. À vingt-deux heures, le trio se dirige vers l'aéroport à bord d'un taxi.

— Comment se déroulera le voyage jusqu'à Vancouver? questionne Michel.

— D'abord, nous devons faire une escale à l'aéroport de St-Hubert, répond Arnaud. Ensuite, nous irons chez toi en voiture pour prendre Frédérique et mon père, avant de retourner à St-Hubert pour nous envoler vers Vancouver. Comme mon père et moi possédons une entreprise d'aviation là-bas, j'ai contacté un client afin qu'il nous prête son appareil. Son frère habite à Victoria et donc, il pourra le récupérer sans problème.

— Quoi? s'étonne Michel. Frédérique et ton père sont chez moi?

— Euh... écoutez... je dois vous apprendre une triste nouvelle. Frédérique est dans le coma. Le docteur Roy a dû provoquer cet état afin qu'elle récupère plus rapidement.

— Qui est cette jeune femme? interroge Louis.

— C'est une amie, répond Michel. Sa vie est menacée depuis qu'elle a été témoin de l'accident mortel d'un homme qu'elle connaissait bien. Elle tente de connaître la vérité sur ce décès et depuis, on essaie de l'intimider et de la mettre hors-circuit, si je peux m'exprimer ainsi.

— Est-ce la fille de Bernard Coté et de Monique Chapais? s'enquiert Louis.

— Effectivement. Comment le sais-tu? s'étonne Michel.

— Je connais Bernard Côté. L'histoire de cet homme est fascinante.

— Ah... D'où le connais-tu?

— Le moment est mal choisi, je préfère t'en parler lorsque nous serons entre nous, chuchote Louis.

— Sa fille Natalie est malheureusement morte, annonce Arnaud.

— Comment? s'étouffe pratiquement Louis.

— C'est un meurtre. Selon ce que Frédérique a confié à mon père, elle était présente lorsque c'est arrivé. Une dame a éliminé sa sœur sous ses yeux, et elle n'a rien pu faire pour empêcher le drame. C'est épouvantable! C'est pour cette raison que nous devons la mettre à l'abri pendant sa convalescence. Mon père croit que vous pourrez nous aider à éclaircir cette histoire. Euh... dites... l'un de vous pourrait-il me servir de copilote durant le vol?

— Je sais très bien piloter, dit Louis. Il me fera plaisir de vous assister.

Cela dit, Arnaud paie le chauffeur de taxi, et les trois hommes empruntent un sentier asphalté pour se rendre à une bâtisse. L'endroit est calme et le nombre d'appareils au sol est impressionnant. En apercevant un hélicoptère, Louis sourit. Il y a longtemps qu'il rêve de se balader dans ce type d'engin. Mais il semble que ce sera pour une autre fois. De son côté, Michel est songeur et inquiet. Non seulement son père a-t-il accepté de servir de copilote, mais de plus, il suit Arnaud les yeux fermés. Mais qui donc est Louis? Ce dernier a beau être son père, il ne le connaît pas pour autant. Même qu'il a toujours été discret sur son passé. Dès qu'il osait l'interroger, Louis se faisait distant et vague. Quant à sa mère, il ne se souvient plus d'elle. Sa voix et son visage sont loin derrière lui, sauf lorsqu'elle lui apparaît dans ses rêves. Il ignore même la cause de son décès. Fait encore plus particulier, depuis qu'il habite Sherbrooke, chaque fois qu'il se promène dans les rues, il a l'impression qu'il y a déjà vécu dans un lointain passé.

Or, puisque c'est un sujet tabou, il ne sait rien de son passé. Son père sera-t-il plus enclin à s'ouvrir durant le voyage? Le temps est peut-être venu, pour lui, de dire la vérité.

Le jeune médecin se questionne également sur l'état de santé de Frédérique. De même, il est surpris que Louis connaisse l'identité des parents de la jeune femme. Il voudrait en discuter avec lui, mais ignore comment aborder le sujet. Il monte à bord du petit avion et s'installe sur un siège situé au centre de l'appareil, pendant que Louis et Arnaud prennent place sur les fauteuils réservés aux pilote et copilote. Comme recommandé, le jeune homme attache sa ceinture de sécurité dès que le moteur se met en marche. Il est très nerveux. Voyageant pour la première fois dans un appareil de ce genre, il ne se sent pas du tout confiant.

— J'ai une question, laisse entendre Louis dès que l'appareil survole la ville.

— Laquelle? cherche à savoir Michel.

— Pourquoi traînes-tu ce sac à dos? Qu'est-ce qu'il contient?

— Il est à Frédérique et je ne sais pas ce qu'il y a à l'intérieur.

— Quoi? Tu transporte ce sac jusqu'en Allemagne et tu ne sais pas ce qu'il contient?

— Exactement. Frédérique l'a oublié dans mon camion et avec toutes les menaces qu'elle a reçues depuis que je la connais, je préfère le garder jusqu'à ce que je puisse le lui remettre. — Tu devrais y jeter un coup d'œil.

— Votre père a raison, renchérit Arnaud. Les membres du clan Miller doivent chercher ce qui s'y trouve. Vous ne devriez pas risquer votre vie pour cette fille.

— Il n'en est absolument pas question. Si elle souhaite nous montrer son contenu, elle le fera. Ce sera son choix et sa décision. Je veux être digne de sa confiance.

— Elle se bat seule contre des individus cruels et sans scrupules, prévient Arnaud.

— Vous connaissez ces gens? s'étonne Michel.

— Aussi bien vous l'avouer, le chef de la bande est mon grand-père maternel. Quant à ma mère, Manuella, elle est très active au sein du clan. Sachez de plus qu'elle est très cruelle.

— Je ne peux pas croire que nous avons accepté de vous suivre !

— Mon frère Thierry, qui est ton ami, a deux identités. Les membres du clan l'appellent Ian Miller, mais son véritable nom est Thierry Dupont. Et à présent, il est notre prisonnier, indique Arnaud.

— Votre mère doit être enragée.

— Il était préférable que vous quittiez l'Allemagne. Dès que Manuella apprendra la disparition de Thierry, je n'ose pas imaginer ce qu'elle fera subir à ceux qui croiseront son chemin.

— Frédérique est immunisée grâce à son père, informe Louis. Ce qui signifie qu'aucun membre de la famille Miller ne peut la tuer.

— Ils ne se gênent toutefois pas pour la torturer, se permet de préciser Michel. Papa... je ne comprends pas. Je ne t'ai jamais interrogé sur ton passé, mais là, je veux savoir. Tu sais piloter, tu connais le père de Frédérique, et je viens d'apprendre que mon meilleur ami fait partie d'une famille de gangsters sans que ça te surprenne. Si c'est le cas, pourquoi ne m'as-tu pas éloigné de lui? Pourquoi Frédérique Coté est-elle immunisée? Pourquoi maman est-elle morte? Pourquoi je me sens autant chez moi à Sherbrooke? J'ai le droit de savoir.

— Ta vie et la mienne étaient en danger. À l'époque, j'étais journaliste et j'enquêtais sur des crimes commis au cours des années 70 et 80.

— Ce sont donc des criminels qui ont tué ma mère?

— Non. Enfin, rien n'a été prouvé. J'ai toujours cru qu'on l'avait empoisonnée, mais officiellement, elle est morte des suites d'un cancer généralisé.

— Est-ce que nous habitons Sherbrooke?

— Oui.

— Est-ce que nous avons dû changer notre identité?

— Oui.

— Quel était ton véritable nom? Et le mien?

— Moi, c'était Georges Gilbert et toi, Paul Gilbert. Tu avais dix ans lorsque nous avons fui le Canada et ce sera ma première visite là-bas depuis notre départ.

— Rassure-moi, papa ! Est-ce que tu as obtenu nos papiers auprès de personnes malveillantes ?

— Absolument pas. J'ai bénéficié de la protection de deux amis. Comme ils étaient enquêteurs pour la Sûreté du Québec, ils m'ont permis de changer de vie et je suis devenu Louis Leblanc.

— Est-ce que c'est toi qui as choisi de vivre en Allemagne, ou on te l'a imposé ?

— Je ne l'ai pas choisi et on ne me l'a pas imposé. En arrivant en Europe, nous avons habité à Paris. Quelques années plus tard, une importante rencontre m'a forcé à déménager à Francfort.

— Est-ce que tu as laissé de la famille au Québec ?

— Une sœur, son mari, deux neveux et une nièce.

— Essaieras-tu de les revoir ?

— Je n'en suis pas certain. Il y a si longtemps que je suis parti. D'ailleurs, je ne suis même censé retourner au Canada. Si ça se sait, les deux types qui m'ont aidé seront furieux.

— Tout est possible, papa.

— Mais toi, parle-moi de ta rencontre avec Frédérique Coté.

— Elle est magnifique ! Il y a eu une explosion à la gare de Sherbrooke, elle a reçu des débris de verre dans le visage et c'est moi qui l'ai soignée.

— Les enquêteurs sont-ils parvenus à déterminer la cause de cette explosion ?

— Ils y travaillent.

— Est-ce que tu connais le nom de l'homme qui est décédé lors de l'accident dont Frédérique a été témoin ?

— Roger Després.

Ne se sentant soudainement pas très bien, Louis peine à collaborer avec Arnaud. Intéressé, ce dernier demande à Michel :

— Tu es certain de l'identité de l'homme?

— Oui. J'ai même rencontré sa fille. Elle s'appelle Sadie et cohabite avec Frédérique. Impossible d'oublier un prénom aussi rare.

— C'est ma nièce ! s'exclame Louis. Mon beau-frère est donc décédé ! Est-ce qu'il s'agit d'un accident de la route?

— Non, selon Frédérique, il a été tué. Monsieur Després roulait sur son vélo et il a descendu la côte du boulevard Lionel-Groulx à vive allure, car apparemment, il fuyait un homme. Mon amie a vu toute la scène et depuis qu'elle cherche les coupables, des gens la menacent.

— Il faudra discuter avec elle afin de tout mettre en place pour arrêter ce clan.

— Arnaud, vous nous avez parlé de votre grand-père et de votre mère. N'avez-vous pas de regrets ou de l'empathie à leur égard ? se montre curieux de savoir Michel.

— Pourquoi j'en aurais ? Ce sont des criminels. Ma mère a assassiné Natalie Côté. Pour elle, cette pauvre fille n'était qu'une monnaie d'échange. Elle voulait s'en servir pour convaincre Frédérique de lui remettre des documents. Mon père a secouru ton amie, qui était dans un sale état. Elle avait plusieurs blessures et un poignard planté dans la cuisse. Ses mains étaient ensanglantées, ses poignets étaient écorchés et les muscles qui entourent l'ouverture créée par le couteau sont amochés. Le docteur a dû la plonger dans le coma et elle y est toujours. Claude Roy attend que tu sois là pour s'assurer que son réveil se fasse sans heurt. Ta copine a beaucoup souffert et malgré ses blessures, elle a tenté de marcher jusqu'à une halte abandonnée. En passant par là, mon père a aperçu une silhouette et une longue traînée de sang sur la chaussée. Frédérique a eu de la chance de ne pas être tombée sur un des Miller. Même si elle est immunisée, un de ces idiots aurait pu décider de la tuer.

— J'ai des frissons partout, réplique Michel. Je ne peux pas imaginer toutes ses souffrances. La pauvre était complètement livrée à elle-même. Elle n'a même pas pu pleurer la mort de sa sœur.

— Ma sœur Claudette doit être anéantie, se désole Louis. Roger était l'homme de sa vie. Elle devra accepter de vivre sans lui. Est-ce que l'un d'entre vous sait ce qui a provoqué ce drame?

— Non, répond Arnaud. Tu devras interroger Frédérique lorsqu'elle se réveillera.

— Je ne veux pas vous alarmer, intervient Michel, mais il est possible qu'elle ait oublié. Claude l'a mise dans le coma sans savoir dans quel état elle se réveillera.

— Elle est jeune et c'est provoqué, dit Arnaud. Je ne pense pas qu'il y aura des séquelles. Il ne faut pas paniquer. Tu es médecin et c'est ton devoir de nous informer des possibilités, mais Claude Roy est un expert en la matière. Frédérique souffrait trop. Il n'avait pas le choix de faire ce qu'il a fait.

Devenu silencieux, Michel tourne la tête vers la droite. Jusque-là, il avait toujours eu le sentiment que son père voulait oublier son passé et il avait respecté sa volonté. Mais ce soir, voilà qu'il en parle ouvertement, et devant un étranger de surcroît. Il vient de révéler des secrets et des informations plus qu'étonnantes. Comment a-t-il pu lui cacher, à lui, son fils, sa véritable identité? Il ne lui a jamais rien dit, non plus, au sujet de son ancien métier et de ses mésaventures avec une bande d'escrocs. Il est troublé. Il l'a souvent été, d'ailleurs! Tout au long de son adolescence, il était perturbé par les images de sa mère et celles de sa maison qu'il avait gardées en mémoire. Son père avait préféré l'inscrire dans un pensionnat, faisant qu'il ne se trouvait que très rarement chez lui, tout comme Thierry. Si Louis connaissait les antécédents de la mère de ce dernier, pourquoi a-t-il permis que son propre fils fréquente la même école que ce garçon? Pour avoir un œil sur sa famille? Lorsqu'il n'y avait pas école, Thierry venait régulièrement chez les Leblanc. Se pourrait-il que Louis profitât du sommeil des garçons pour fouiller le sac de leur invité? À ce stade, Michel ne serait guère surpris d'apprendre que son paternel avait installé un dispositif pour le suivre à la trace et qu'il épiait leurs conversations.

Tout se mélange, dans la tête de Michel, qui est complètement abasourdi par ce qu'il vient d'apprendre. Ainsi, son vrai nom est Paul Gilbert. Voilà qui sonne étrange. Il a si peu de souvenirs de son enfance, qu'il ignorait même qu'il avait deux cousins, une cousine et une tante. Et que dire de Manuella... Puisse cette femme ne jamais découvrir la vérité.

Chapitre 11

Mardi 7 juin 1994

Frédérique est dans un profond coma, alors que le docteur Claude Roy veille sur elle en attendant l'arrivée de Michel. Il est quatorze heures et le Cessna ne devrait pas tarder à atterrir à l'aéroport de Saint-Hubert. Michel, Louis et Arnaud ont quitté Francfort-sur-le-Main vers vingt-deux heures trente. Actuellement, il y a lieu de s'inquiéter. L'état de santé de Frédérique ne s'améliore pas et fortes sont les chances pour qu'elle ne puisse pas voyager jusqu'à Vancouver. Claude ne veut certes pas s'immiscer dans cette affaire, mais il estime qu'il est de son devoir d'en discuter avec les autres.

— Est-ce que vous avez prévu un plan B? demande-t-il à Timothé.

— Pourquoi cette question? Est-ce qu'il y a un problème?

— Frédérique sera incapable de vous accompagner jusqu'en Colombie-Britannique!

— Oh! Vraiment?

— Elle est trop fragile.

— Une chance qu'elle ne vous entend pas! intervient Thierry. Elle serait furieuse d'entendre qu'on dise d'elle qu'elle est trop fragile.

— Le hic, explique Timothé en faisant fi de cette dernière remarque, c'est que cet endroit n'est pas sécuritaire. Ce n'est vraiment pas un lieu adéquat pour fuir Manuella Miller et son clan. Ils vont vite découvrir notre cachette et nous serons à leur merci.

— Ma mère me cherche, indique Thierry. À l'heure qu'il est, je suis sûr qu'elle bouillonne de rage. Elle doit craindre le pire et il est sûr qu'elle va tout faire pour me retrouver.

— Qui est ta mère et qu'est-ce qu'elle vient faire dans cette histoire? demande Claude.

— Le véritable nom de mon fils est Thierry Dupont, répond Timothé à la place du jeune homme. Mais depuis que j'ai quitté sa mère, Manuella Miller, elle l'appelle Ian Miller.

— Comment peut-il avoir deux identités? Est-ce qu'il a une double citoyenneté?

— Non. Ce nom n'a jamais été officialisé.

— Michel est-il au courant? Après tout, Thierry est son colocataire!

— Non.

— Il doit pourtant savoir que celui avec qui il habite est un membre actif du clan Miller et que la vie de Frédérique est menacée à cause de lui.

— Désolé, se défend Thierry, mais sachez que je ne suis qu'une marionnette.

— N'empêche que tu tiens un rôle important et que tu es impliqué dans le meurtre de sa sœur Natalie, signale Timothé.

— Je n'étais même pas là lorsqu'elle a été tuée!

— Est-ce que sa mort était planifiée? s'enquit Claude.

— Absolument pas. Ma mère était certaine que tout se passerait comme mon grand-père le souhaitait et que Frédérique lui remettrait les documents.

— Que s'est-il réellement passé?

— Je devais rencontrer Natalie, mais un imprévu m'a empêché d'aller la retrouver au pensionnat.

— Et?

— Que veux-tu savoir, papa?

— Comment as-tu connu cette fille? Je suis persuadé qu'on t'a demandé de tout faire pour qu'elle tombe amoureuse de toi. Est-ce exact?

— Exact, mais elle ne devait pas mourir.

— Quel était le plan de ta mère?

— Elle devait récupérer des documents d'une grande importance pour grand-père.

— Manuella peut parfois se montrer impitoyable, cruelle et sanguinaire. J'ai toujours eu du mal à la comprendre. Pourtant, elle peut être si douce quand elle le veut.

— Il y a donc deux Manuella, conclut le docteur. Celle qui veut gagner, et celle qui veut plaire à son homme. C'est fréquent. Les femmes se comportent souvent ainsi.

— Vous devez savoir, indique Thierry, que Manuella risque de contacter la mère des filles. Nous savons que cette femme est vulnérable et alcoolique. Si elle le fait, je peux vous garantir qu'elle n'hésitera pas à lui balancer froidement que Natalie est décédée et que Frédérique est responsable de cette mort.

— Un enquêteur de la Sûreté du Québec a déjà dû le faire, suppose Claude. L'autopsie du corps est certainement terminée.

— Après la mort de Roger Després, signale Thierry, Frédérique n'avait qu'à nous remettre les documents qu'elle a volés. Si elle l'avait fait, tout serait déjà réglé.

Sur ces mots, la porte du logement s'ouvre. Michel entre dans le salon, suivi de son père et d'Arnaud. Sans tarder, le jeune médecin se rend à sa chambre. En voyant Frédérique endormie sur son lit, il éclate en sanglots.

— Comment va-t-elle? demande-t-il à Claude d'un ton inquiet.

— Elle souffrait tellement, que j'ai dû la plonger dans un coma artificiel. Tu sais... je suis contre l'idée de l'emmener à Vancouver. En attendant son réveil, vous devrez trouver un autre endroit pour vous cacher.

— Je te remercie d'avoir pris soin d'elle.

— Pourquoi es-tu parti sans me prévenir? Où étais-tu?

— C'est une longue histoire. Un individu a poussé papa devant un train et j'ai dû me rendre à son chevet.

— Comment va-t-il?

— Comme tu peux le constater, il va bien, mais le voyage a été difficile. Ses blessures ne sont pas complètement guéries, mais il est fort et en forme.

— Décidément, ces Miller sont sans foi ni loi. J'ai du mal à croire que ton colocataire en soit un !

— Je ne le savais pas, je viens à peine de l'apprendre.

— Crois-tu qu'il pourrait y être pour quelque chose dans l'accident de ton père?

— C'est une question pertinente. Si le conducteur n'avait pas rapidement appliqué les freins, papa aurait été écrasé par le train.

— Selon monsieur Dupont, c'est le genre d'action que son ex-femme est capable d'entreprendre.

— C'est probable, mais si c'est le cas, elle doit avoir engagé quelqu'un pour faire le boulot.

— Je suis curieux... comment as-tu rencontré Thierry?

— Nous étions pensionnaires à la même école.

Thierry monte le son du téléviseur et aperçoit une journaliste qui s'apprête à effectuer un reportage en direct du cimetière de Magog.

— Venez tous au salon ! lance-t-il.

Heureusement, quelques publicités permettent à tout le monde de se réunir dans la pièce.

— Que se passe-t-il? s'enquit Michel.

— Une journaliste va bientôt parler d'un tragique événement qui vient de se produire au cimetière de Magog.

En silence, chacun écoute attentivement le reportage. *« Un enquêteur de la Sûreté du Québec a été atteint par un projectile au cours de la soirée d'hier. Les ambulanciers ne craignent pas pour sa vie. J'ai essayé d'en savoir plus, mais les policiers restent muets. Des enquêteurs venus de Montréal sont présentement sur les lieux du crime. Il faut se souvenir qu'il y a quelques jours, une vieille grange abandonnée a été la proie des flammes et que deux cadavres y ont été découverts. Ces deux drames sont-ils reliés? Nous ignorons encore l'identité des victimes et les citoyens craignent pour leur sécurité et celle de leurs enfants. Ici, Mégane Savoie, en direct de Magog. »*

— Est-ce que l'un de vous sait qui sont les enquêteurs chargés de l'affaire? demande Timothé.

— Le seul que je connais est Guy Veilleux et Frédérique s'en méfie, répond Michel.

— Pourquoi? questionne Louis en se laissant choir sur un fauteuil.

— Elle est la seule à pouvoir répondre à cette question. Mais qu'est-ce qui ne va pas, papa? Tu es blême comme un drap?

— Cet homme a perdu son fils dans un étrange accident de la route. Je suis étonné qu'il travaille toujours à la Sûreté du Québec.

— Est-ce que vous parlez de l'accident du 22 avril 1974? cherche à savoir Thierry.

— Oui, et j'aimerais qu'on m'explique pourquoi cet accident est toujours d'actualité.

— Parce que mon grand-père n'a toujours pas obtenu ce qu'il veut.

— Ça remonte à plus de vingt ans!

— Oui, mais les récentes découvertes de Roger Després et l'enquête active que mène Frédérique l'ont incité à remettre cette affaire à l'ordre du jour, explique Thierry.

— Michel, je crois que c'est le moment de vérifier le contenu du sac à dos de Frédérique, suggère gentiment Louis.

— Comment? lance Thierry.

— Il s'agit d'un sac qu'elle a oublié dans ma voiture et depuis, je le garde avec moi.

— Ah... je sais de quel sac tu parles. Il me semblait bien qu'il ne t'appartenait pas. Tu ne l'as pas ouvert?

— Par respect pour Frédérique, non.

— On comprend, mais la situation est grave. mon fils.

À contrecœur, Michel dénoue les lacets du fameux sac. Il l'ouvre, puis vide le contenu sur la table de cuisine. Tout le monde est estomaqué devant les lanières de papier qui en sortent. Louis en prend un. En larmes, il marmonne :

— Ce sont des articles de journaux écrits par Georges Gilbert.

— La question est : pourquoi ont-ils été déchiquetés ? s'interroge Timothé.

— Et la suivante est : pourquoi Frédérique les a pris.

N'écoutant plus ce qui se dit, Louis s'empare d'une grande enveloppe jaune, en extirpe minutieusement un document et l'examine. Il ne comprend absolument rien aux graphiques illustrés qui remplissent une bonne dizaine de feuilles de papier. Curieux, Timothé s'approche de l'ex-journaliste et jette un œil aux différents dessins, bientôt imité par Claude.

— On dirait un regroupement de données scientifiques, dit ce dernier, mais je suis incapable de les décoder.

— Je sais que Raymond Miller Sr a fait une grande découverte et ce que je vois sur ces documents m'indique que c'est ce que Manuella convoite tant, laisse entendre Timothé.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? s'étonne Thierry.

— En 1968, ton grand-père a découvert un procédé capable de révolutionner le monde. C'était si important, qu'il a tout fait pour que ces données ne tombent pas entre de mauvaises mains.

— Je ne comprends pas ! J'ai toujours cru que grand-papa était le chef d'un gang de criminels !

— Pas du tout. Jusqu'à mon divorce, j'étais l'un de ses proches collaborateurs et confidents.

— Il faut croire que les découvertes de Rémi Blais ont provoqué un branle-bas de combat ! s'exclame Louis.

— Qui est cet homme ? s'enquit Timothé.

— En 1974, cet avocat m'a approché pour me faire part d'une série d'observations qu'il avait faites au cours des années précédentes. Le 22 avril 1974, je l'ai rencontré pour la première et dernière fois.

— Quelle était la raison de ce rendez-vous ?

— J'étais journaliste, à l'époque, et je couvrais la rubrique judiciaire. L'homme devait me remettre des documents, mais à la place, il m'a demandé de lui accorder un délai.

— Il ne t'a donc rien remis?

— Je crois que ce sont ces documents qu'il voulait me remettre. Je ne comprends pas comment ils ont atterri dans le bureau de Roger.

— Les articles de journaux sont rédigés par Georges Gilbert; c'était ton pseudonyme?

— Non, Timothé. J'ai reçu des menaces de mort, justement à cause de cette affaire, même si dans les faits, je ne savais rien. Pour sauver ma peau, j'ai dû changer mon identité et celle de mon fils avant de m'exiler en Europe.

— C'est ce qui explique pourquoi tu n'as jamais revu ce Rémi Blais.

— Je dirais plutôt que c'est en raison du meurtre déguisé de la femme de ce type et de la disparition de son bébé...

— Papa! Comment peux-tu parler d'un meurtre déguisé? interroge Michel.

— Une intuition. Et mon intuition ne m'a jamais fait défaut. Il ne reste qu'à rassembler les preuves pour que les enquêteurs rouvrent cette enquête non résolue.

Sur ce, Timothé prend le cartable noir et consulte son contenu. Il lit les titres en diagonale sans s'arrêter de tourner les feuilles jaunies par le temps. Puis, un titre attire son attention. Aussitôt, il entame la lecture de l'article daté du 23 avril 1974. Selon ce qui y est écrit, un accident de la route a fait deux victimes et les policiers ne s'expliquent pas l'origine de l'explosion et la disparition d'un bébé âgé de vingt et un mois. *« Vers seize heures hier, Linda Morin-Blais conduisait son automobile. Selon les constatations, elle aurait perdu le contrôle de la Volvo appartenant à son mari, l'avocat Rémi Blais. La voiture a fait quelques tonnes avant de se renverser dans le fossé. Le corps de la conductrice et celui du fils du policier Guy Veilleux ont été éjectés à quelques mètres du véhicule et un médecin a confirmé les décès. La fille du couple, Émilie-Rose Blais, manque toujours à l'appel. Le lieu de l'accident et la voiture seront soigneusement inspectés. Pour le moment, l'intrigue demeure : est-ce que la petite est morte et si oui, où est son corps? »*

Ébranlé, Timothé tend l'article à Louis, mais Michel l'intercepte pour le lire à haute voix, pendant que les autres se taisent pour écouter. Ils sont si concentrés, que nul ne remarque que Frédérique s'est réveillée.

— Où suis-je? demande une voix qui surprend tout le monde.

— Ne bouge surtout pas! crie Michel en courant vers la jeune femme.

— Michel! Qu'est-ce que tu fais là?

— Tu es en sécurité et je ne te lâcherai plus.

— Qu'est-ce qui se passe? Je me sens étourdie.

— C'est normal. Mon collègue t'a plongée dans un coma artificiel. Tu souffrais trop et il voulait diminuer la douleur. Mis à part tes étourdissements, comment vas-tu?

— J'ai entendu plusieurs voix. Est-ce que c'est normal?

— Oui. Mon père et quelques amis sont ici. Nous tentons de résoudre le mystère qui entoure le décès de monsieur Després.

— Moi, j'ai décidé d'y renoncer. Il y a eu suffisamment de victimes par ma faute et sans les documents que j'avais regroupés dans mon sac, c'est inutile de continuer.

— Tu les avais oubliés dans ma voiture et je les ai emmenés en Europe. Mon père a eu un grave accident et je devais me rendre à l'hôpital.

— S'il est ici, c'est qu'il va mieux!

— Oui.

— Ça me soulage de l'apprendre.

— Je vais bien, intervient Louis, et je suis enchanté de te rencontrer. Euh... ce n'est peut-être pas le bon moment, mais j'ai une question à te poser.

— Laquelle?

— Où as-tu obtenu ces documents?

— Quoi? Vous avez fouillé dans mon sac? Comment avez-vous osé?

— Je t'en prie, dit Michel, ne sois pas offusquée. Nous n'avions pas le choix, car le temps presse.

— Au cours des années 1970, explique Louis, j'ai involontairement été impliqué dans de tragiques événements et je crois que ces documents nous permettront de mettre un terme à cette affaire.

— Je cherchais à élucider la mort de monsieur Després et vous, vous me parlez des années 1970 ; je suis confuse.

— Roger Després était le mari de ma sœur.

— Vous êtes Georges Gilbert ?

— Oui, j'ai dû m'enfuir pour assurer ma survie. Ma sœur ne doit pas savoir que je suis toujours en vie. Du moins, pas avant qu'on ait arrêté les malfaiteurs. Les preuves que nous parviendrons à remettre à la police permettront de relancer l'enquête.

— Il y aura sans doute un procès, réplique Frédérique, mais rien ne garantit que ces gens iront en prison. Euh... monsieur Gilbert, je tiens à vous dire que votre sœur conserve toujours l'espoir de vous revoir. Elle refuse de vendre sa maison, car c'est le seul moyen, pour vous, de la retrouver.

Louis tombe par terre. En entendant ces derniers mots, ses genoux ont flanché. Lorsqu'il a fui le pays, il a dû abandonner des êtres chers sans pouvoir leur fournir la moindre explication. Finalement, il semble que la vie lui donnera la chance de renouer avec les siens.

— Tout ceci est touchant, mais on doit trouver des réponses, lance Timothé en fixant Frédérique. Écoute, jeune fille, nous savons que tu as pris les documents dans le bureau de monsieur Després. Mais comment as-tu fait ? Est-ce que tu es entrée là-bas par infraction ?

— Non, son fils Charles était présent.

— Il s'agit tout de même d'un vol, accuse Thierry.

— Je dirais plutôt d'un emprunt pour m'aider à comprendre ce qui s'est passé.

— Je persiste à dire que c'est un vol !

— Tu peux bien parler, Thierry Dupont ! se fâche Frédérique. Et d'ailleurs, qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'y suis là contre mon gré.

— Euh... j'avoue que je suis confuse. Tu es le colocataire de Michel, non? Alors, comment peux-tu être ici contre ton gré? Je ne comprends plus rien.

— Écoutez, nous devrions nous asseoir et réunir les informations que nous avons sur cette affaire qui vraisemblablement, a pris naissance dans les années 1970, suggère Michel.

— Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe? questionne Frédérique.

— On le fera plus tard. Pour le moment, dis-nous comment tu as su que Roger Després cachait ces documents dans son bureau.

— Je ne le savais pas. J'ai été témoin de l'accident et son comportement durant les jours qui ont précédé sa mort me semblait bizarre. Il était nerveux et de toute évidence, il cherchait un truc parce qu'il s'était mis à fréquenter des endroits inhabituels.

— Est-ce qu'il t'a dit quelque chose avant de mourir? demande Louis.

— Pourquoi cette question?

— J'ai su qu'une jeune femme s'est approchée de lui, après l'accident. Était-ce toi?

— Il a prononcé le nom de Guy Veilleux avant de mourir.

— Oui, Michel nous l'a dit. Autre chose?

— Il a parlé d'une clé.

— Est-ce que tu l'as trouvée?

— Oui.

— Où est-elle?

— Dans une des poches de mon sac à dos.

Louis fouille dans le sac, puis met un peu de temps avant de trouver la clé. Il la retire, l'examine et lance :

— On dirait la clé d'un casier.

— La bombe qui a été placée à la gare a explosé près des casiers situés près de l'entrée principale, signale Frédérique.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas? cherche à savoir Timothé.

— Je suivais un homme qui me semblait suspect.

— Papa, intervient Michel, donne-moi la clé. Je vais me rendre à la gare et regarder si elle peut ouvrir l'un des casiers.

— Tu ne peux pas, c'est trop risqué, refuse Frédérique.

— Pourquoi?

— Parce que je suis soupçonnée de meurtre et que, selon les enquêteurs, tu es mon complice.

— Ce n'est pas sérieux !

— Je connais l'emplacement, dit Louis, et puisque je suis un parfait inconnu, ce sera plus facile, pour moi, de me rendre là-bas.

Louis quitte les lieux en taxi avec Arnaud. Une fois à destination, il reste figé devant l'immeuble où travaillait son beau-frère. Les larmes aux yeux, il se rend lentement vers l'entrée principale de la gare, puis longe les rubans rouges qui bloquent l'accès aux casiers. Après quoi, il jette un coup tout autour de lui pour s'assurer que nul ne le voit. Tout est calme, et donc, il peut enjamber les rubans en toute quiétude et gagner la case numéro 2371. Il retire la clé de la poche de sa veste à capuchon, l'enfonce dans le cadenas, mais au moment précis où il s'apprête à ouvrir la petite porte, il entend : « Halte ! Police ! Levez les mains et retournez-vous ». Témoin de la scène, Arnaud Dupont reste à l'écart et surveille tout ce qui se passe.

— Je vous connais ! s'exclame André Sévigny. Mais je ne parviens pas à me souvenir de votre nom.

— C'est Georges Gilbert, chuchote Réjean Simard après avoir rejoint difficilement son confrère.

— Exact, confirme Louis.

— Il y a si longtemps ! Qu'est-ce que tu fais à Sherbrooke? Tu ne devrais pas être ici, souligne Réjean après avoir examiné longuement l'état de son vieil ami.

— Je sais, mais mon fils et son amie sont impliqués dans une sale affaire. Est-ce que tu vas bien? Pourquoi cette écharpe autour de ton bras? Tu as été blessé?

—Aucune importance, je suis désolé, mais nous devons te conduire au poste pour t’interroger.

— Je n’y vois aucun inconvénient, mais avant, laissez-moi apporter le contenu de ce casier.

— D’accord, accepte Sévigny, mais on doit prendre toutes les précautions pour ne pas déposer vos empreintes là où il ne faut pas. Mettez ces gants, remettez-moi le contenu du casier et ensuite, nous discuterons.

— Peux-tu m’assurer, Réjean, que mon témoignage restera confidentiel? J’ai de sérieux doutes, dit Louis après s’être emparé, tout surpris, du coffre qui se trouvait dans le casier.

— On va te menotter, puis on ira discuter dans un lieu sûr.

Sans broncher, Louis se plie aux exigences de l’enquêteur. En passant devant Arnaud Dupont, il lui sourit et lui fait un clin d’œil pour lui signifier que tout va bien. Sans tarder, le jeune homme appelle la compagnie de taxi pour retourner chez son frère.

— Je suis sous le choc ! hurle Réjean en prenant place dans la voiture. Comment as-tu pu revenir au Canada? Guy et moi avons couru de gros risques pour t’obtenir une nouvelle identité.

— Je sais, mais je ne pouvais pas mettre mon passé de côté après ce qui est arrivé à Roger Després.

— On enquête sur cette affaire. Tu aurais dû nous faire confiance et rester en Europe, maugrée Réjean.

— Je n’avais pas le choix d’aider mon fils, sans compter que cette histoire me concerne. Son amie Frédérique nous a raconté les derniers instants de la vie de mon beau-frère et m’a remis la clé qu’il lui a donnée avant de mourir.

— Comment connaissais-tu le numéro du casier?

— À l’époque, c’est moi qui avais placé les documents à l’intérieur. Mais ne vous inquiétez pas, les gars, j’ai gardé le secret. Personne ne sait que c’est moi.

— Pas même ton fils?

— Non. Par contre, je l'ai mis au courant de toute histoire.

— Est-ce dire que vous payez les frais de location depuis 1982?

— Oui, agent Sévigny, mais je ne comprends pas...

— Quoi donc?

— Qui a pu accéder à ce casier? demande Louis. Quelqu'un a remplacé les documents par ce coffre? Il est verrouillé, en plus.

— Pour le savoir, il nous faudrait la clé, laisse entendre Réjean d'un air soucieux.

— Il nous faudrait également rencontrer Bernard Coté, indique Sévigny.

— Pourquoi? cherche à savoir Louis.

— Un de mes contacts m'a remis des documents fort intéressants à propos de ce type.

— Quoi donc?

— Un photographe m'a certifié qu'un certain Bernard Coté et son fils Frédérik étaient décédés lorsqu'il les a pris en photo. Le hic, c'est que les fameuses photos ont disparu.

— Je sais, réplique Louis. Et ce qui m'inquiète, c'est que ces images se trouvaient dans le casier et que visiblement, elles ont été volées. Je serais surpris que le voleur les ait cachées dans ce petit coffre.

— Comment as-tu obtenu ces photos? s'emporte Réjean. Tu aurais dû nous les remettre avant de partir!

— Ça m'a sorti de la tête. Disons que mes pensées étaient ailleurs.

— J'en conviens.

— Changement de sujet, reprend Louis, je crois qu'un enquêteur devrait assister aux funérailles de la jeune Coté et en profiter pour interroger la cousine de la femme de Bernard Coté. Elle s'appelle Anne et vit avec le couple depuis toujours. C'est elle qui s'occupe de Monique Chapais-Coté depuis qu'elle s'est remise de son coma.

— Comment sais-tu tout ça? s'enquit Réjean.

— J’habite Francfort et malgré la grandeur de la ville, le monde est petit, comme on dit.

— J’ai une question, laisse entendre André.

— Quoi donc?

— Comment Robert Sirois aurait-il pu emmener Frédérique sans se faire remarquer?

— À l’époque, explique Réjean, on savait que Robert Sirois suivait régulièrement les déplacements de Linda Morin. Il avait difficilement accepté leur séparation et puisqu’il était détective privé, c’était facile, pour lui, de la protéger à distance.

— Selon moi, ajoute Georges, il était présent lorsque Linda a perdu le contrôle de la voiture. Il a assisté à l’accident, a constaté le décès de sa belle et lorsqu’il a vu qu’Émilie-Rose était en vie, il l’a prise avec lui. Ensuite, il s’est enfui avec elle.

— Comment aurait-il fait pour changer son identité et celle de la petite? questionne encore André.

— Il a certainement usurpé celles de Bernard Côté et de son fils, suppose Georges. Puis il a légèrement modifié le prénom de ce dernier en ajoutant un e à la fin. Sa femme Monique était confuse. Elle a toujours prétendu qu’elle n’avait pas eu de fille avant les jumeaux, mais bien un garçon. Or, puisqu’elle était dans le coma au moment de l’accouchement de ceux-ci et que par la suite, elle avait perdu une bonne partie de sa mémoire, c’était facile, pour Sirois, de lui faire croire ce qu’il voulait.

— Parle-nous de Manuella Miller et de sa famille, reprend Réjean. Tu sembles bien les connaître.

— Michel et Thierry étaient des amis inséparables. Le jeune Dupont venait souvent à la maison et aussi, j’étais membre du comité de parents de leur école. Ça m’a permis d’en savoir plus sur les Miller. Raymond Miller Sr était un brillant physicien. En 1968, il a découvert un procédé qui selon lui, pouvait révolutionner le monde. Les rumeurs disent que quelqu’un lui aurait volé les plans et depuis, son clan espère les retrouver. Cette histoire remonte au milieu des années 70.

— Qui avait intérêt à lui voler ces documents?

— Je viens de les trouver dans une enveloppe que Frédérique a dérobée dans le bureau de Roger Després, informe Georges. Le 22 avril 1974, j'avais un rendez-vous avec Rémi Blais. Il voulait me remettre des photos et des documents compromettants.

— Il ne l'a pas fait?

— Nous devons nous rencontrer une nouvelle fois, mais j'imagine que l'explosion de son auto, le décès de sa femme et la disparition de son enfant l'ont fait changer d'idée.

— Et comment ces papiers ont-ils pu se retrouver dans le bureau de ton beau-frère?

— C'est Rémi Blais qui pourrait répondre à cette question.

— Des personnes s'en prennent Frédérique Coté après qu'elle ait décidé d'enquêter pour tirer cette histoire au clair. Elle a dû mettre la main sur quelque chose de compromettant pour qu'on la malmène ainsi.

— Outre les plans de la découverte de Miller, le sac à dos était rempli d'articles de journaux signés par moi.

— C'est tout?

— J'y ai aussi trouvé un cartable noir.

— Il y avait plusieurs sacs à ordures au sous-sol de l'immeuble de monsieur Després. Nous les avons tous fouillés et n'avons trouvé rien d'autre que des articles de journaux que tu as rédigés.

— Il semble que Frédérique ait pris soin de bien choisir ce qu'elle a déposé dans son sac.

— Si Després a lu ces articles, suppose Sévigny, c'était sûrement pour savoir si la petite avait été retrouvée. Nous savons qu'il s'est rendu au cimetière de Magog. Est-ce que Frédérique le savait?

— La pauvre cherche la vérité sur le décès de l'avocat, alors qu'elle ignore tout de son propre passé.

— Elle sera ébranlée lorsqu'elle apprendra que Bernard Coté et Monique Chapais-Coté ne sont pas ses parents, suppose André, et qu'elle a été kidnappée par l'ancien amoureux de sa mère. Chose certaine, elle ne doit rien savoir avant la fin de cette enquête.

— Nous sommes bien d'accord, d'approuver les deux autres en cœur.

— Est-ce que tu peux continuer de travailler dans l'ombre? demande Réjean à Georges.

— Bien sûr.

— Où peut-on te trouver en cas de besoin?

— Chez mon fils.

— Il te faut un lieu plus sûr.

— C'est justement ce que mes amis et moi avons l'intention de faire au cours des prochaines heures. Nous hésitons entre rester à Sherbrooke, partir à Vancouver ou retourner à Francfort.

— André va te déposer près d'une aire de taxis. Et en passant, qui sont tes... amis?

— Mon fils Michel, Thierry Dupont, Timothé Dupont, Arnaud Dupont et bien sûr, Frédérique Côté.

— Tu n'as pas peur de confier nos informations aux Dupont? Après tout, il s'agit de l'ex-mari et des fils de Manuella Miller!

— Je ne suis pas idiot! Loin de moi l'idée de tout leur dire. Ne vous inquiétez pas. Quant à vous, il vous faut trouver Rémi Blais.

— Je vais assister aux funérailles de Natalie Côté, annonce André.

— Comment comptez-vous justifier votre présence en Allemagne? demande Georges.

— Puisque le corps de l'adolescente est ici, je vais proposer à Bernard Côté de faire incinérer la dépouille et de lui apporter l'urne là-bas afin que la fille puisse être enterrée au domaine familial.

— C'est une excellente idée.

— On reste en contact.

— Oui. Si vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition en tout temps.

— Bye, Louis, à bientôt.

Une fois libre, Louis hèle un taxi pour retourner chez son fils. Durant le trajet, il songe à ce qui vient de se passer. Finalement, les enquêteurs ont tenu à garder le coffre trouvé dans le casier et verront à le faire déverrouiller. Tout autant qu'eux, l'ex-journaliste a hâte de savoir ce qu'il contient. Qui sait? Peut-être que ce qu'ils y trouveront permettra de clore cette enquête qui dure depuis trop longtemps. Guy Veilleux en serait heureux. Il pourrait enfin vivre en paix et faire le deuil de son fils. À présent, Réjean et son collègue en savent davantage sur le clan Miller. Nul doute qu'ils arriveront bientôt au bout de leur peine. Si Frédérique est bien la petite Émilie-Rose, il sera difficile de le prouver. Lorsqu'elle a disparu, l'enfant n'avait pas encore deux ans. Mais sûrement qu'avec une photographie du bébé, un portraitiste pourra vieillir les traits du visage.

Chapitre 12

Mercredi 15 juin 1994

Ce matin, deux importants rendez-vous figurent dans l'agenda d'André Sévigny, qui n'a malheureusement pas encore reçu la permission de se rendre en Allemagne. Son patron tente de démontrer à ses supérieurs la nécessité de libérer la somme requise pour défrayer ce voyage. En attendant, l'enquêteur doit rencontrer Georges Gilbert. Les différents rapports reliés à d'anciennes enquêtes doivent être vus par ce journaliste. L'inspecteur a pris de gros risques en les emportant secrètement avec lui, mais Gilbert est le seul à pouvoir l'éclairer. Parmi ces documents se trouvent des photographies compromettantes montrant des personnes intrigantes que le journaliste pourra peut-être bien identifier. Réjean et Guy ont mentionné que Robert Sirois était l'ancien ami de cœur de Linda Morin et qu'il avait difficilement accepté leur séparation. Les nombreux clichés de la jeune femme pris à divers endroits confirment certes la passion de l'ex-détective pour elle, mais peut-être bien, aussi, qu'il la suivait parce qu'il craignait pour sa sécurité. Finalement, le coffre récupéré à la gare contenait des photos d'un bébé, qui ont été transmises à un portraitiste. Ils verront bien s'il peut s'agir de Frédérique Coté.

Arrivé à destination, André gare rapidement sa voiture devant l'immeuble où habite Michel Leblanc. Il marche ensuite prudemment en tenant précieusement les documents. Il ne faudrait pas que le vent les emporte ou qu'un membre du clan Miller les lui vole.

En sortant de l'ascenseur, il croise deux hommes qui se ressemblent beaucoup. Il poursuit son chemin jusqu'à l'appartement de Leblanc, où Georges Gilbert l'accueille chaleureusement. Le journaliste a vraiment hâte d'examiner les dossiers et d'en apprendre davantage sur ce que les enquêteurs ont recueilli depuis un peu plus d'une semaine.

André suit son hôte jusqu'à la salle à manger, puis se fige lorsqu'il aperçoit une jeune femme. Ce n'est pas la première fois qu'il rencontre Frédérique Coté, mais sa ressemblance avec Linda Morin-Blais est si époustouflante, qu'il en est sans mot. En tout cas, il devra faire en sorte qu'elle ne voie pas les photos de celle qui est fort proba-

blement sa véritable mère. Cette pauvre petite a trop souffert pour apprendre là, comme ça, qui elle est vraiment. Avant d'en arriver là, il faut pouvoir prouver sans l'ombre d'un doute qu'elle a bel et bien été enlevée par Robert Sirois.

Après avoir prié Frédérique de sortir, Louis invite l'enquêteur à s'asseoir à la table et lui indique une chaise en bois. Sévigny ouvre ensuite une mallette noire, d'où il retire plusieurs dossiers.

— Est-ce que vous reconnaissez cette écriture? demande-t-il à Georges en lui montrant une page manuscrite.

— Je dois mieux l'examiner.

— Selon ce qu'on peut y lire, ces notes décrivent des méfaits commis par des individus. Est-ce que c'est vous qui les avez écrites?

— Non. Je dirais que ça pourrait plutôt provenir de Robert Sirois. À titre de détective privé, c'était son job de suivre les gens et de noter leurs faits et gestes. Ce type n'avait peur de rien. Il était reconnu pour son flair et son intelligence. Trouver des preuves pour démasquer un coupable était un jeu d'enfant pour lui. J'ai ici des photos... Est-ce que vous pourriez identifier les individus qui y apparaissent? demande Georges en sortant des clichés d'une grande enveloppe jaune.

— Hum... ils sont difficiles à distinguer. Vous savez, tous les documents que je vous montre proviennent de mes contacts. Je suis nouveau, au département, et je n'ai pas l'expertise de Guy et de Réjean.

— Je comprends. Soyez assuré que je vais collaborer de mon mieux.

— C'est à croire que le photographe se tenait loin de la scène. Pourquoi ne pouvait-il pas s'approcher davantage?

— Je pense que ces photos ont été prises par Rémi Blais, indique Georges. Quand je l'ai rencontré, il m'a semblé n'être qu'un amateur.

— Où avez-vous obtenu cette enveloppe? s'enquit André.

— Dans le sac à dos de Frédérique.

— Et elle, comment l'a-t-elle eue?

— Elle m’a dit qu’elle se trouvait dans une grande armoire. À l’endroit même où monsieur Després voulait aménager le bureau de son fils.

— On va commencer par classer les photos, propose André, et ensuite, on va essayer de les jumeler.

Georges dépose trois photographies sur la table, puis l’enquêteur les examine attentivement. La dame qu’on y voit porte un manteau noir et un grand chapeau. Au même moment, Thierry entre dans la cuisine en compagnie de Michel, voit la photo et s’exclame :

— C’est ma mère !

— Tu en es certain ? demande André.

— Évidemment.

— D’accord. Elle semble tenir une réunion avec d’autres personnes. Est-ce que tu peux me dire quel était l’objet de cette réunion et identifier les autres ?

— Non.

— Mais tu n’as même pas pris la peine de prendre les photos pour les examiner plus attentivement ! peste Michel.

— Je ne suis pas au courant des magouilles de ma mère. Moi, j’exécute les ordres, tout comme mes cousins et mes oncles. Il y a bien un tueur à gages qui travaille pour notre famille, mais il n’est en contact qu’avec Manuella. Je ne sais même pas si grand-père sait ce que fait maman depuis quelques mois. C’est invivable pour tout le clan. Elle est aveuglée par la vengeance. Mon père et mon frère me retenaient ici contre mon gré, mais depuis qu’ils m’ont raconté que mes cousins ont assassiné la fille que j’aimais, j’ai envie de vomir juste en pensant à ma mère. Du coup, je ne veux plus faire partie du clan.

— De qui parles-tu, Thierry ? demande Michel. J’ai du mal à te suivre.

— Je parle de Natalie Coté. Elle a été droguée et violée par mes trois cousins, qui l’ont laissée pour morte dans une chambre d’hôtel. Ma mère a fait le nécessaire pour récupérer le corps avant qu’une femme de chambre le découvre et alerte la police. Ensuite, elle a fait croire à Frédérique que sa sœur était vivante et a menacé de la tuer

sous ses yeux si elle ne lui remettait pas certains documents qu'elle la soupçonnait d'avoir volés. Tout ça s'est déroulé à la vieille grange abandonnée.

— Tout ce que tu dis correspond avec ce qu'a raconté Frédérique, valide Michel. Et c'est pour cette raison, j'imagine, que le bâtiment a été incendié. Ils voulaient empêcher les enquêteurs de découvrir la véritable cause du décès de l'adolescente.

— Oui. Il est difficile d'examiner un corps calciné.

— Les experts ont mis des heures pour tenter de comprendre ce qui s'est passé, intervient André. Avec ce que tu viens de nous dire, ça devient plus clair. Merci pour ces précisions.

— Natalie n'a été qu'une innocente victime.

— Pourquoi elle et pas moi? questionne Frédérique en entrant à son tour dans la cuisine.

— Parce que tu as l'immunité, répond Thierry.

— Qu'est-ce que ça signifie?

— Qu'aucun membre de notre clan ne peut te tuer.

— Pourquoi?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Natalie ne méritait pas de mourir. Elle n'avait que seize ans.

— Personne ne mérite de mourir si jeune. C'était un accident. Mes cousins voulaient venger la mort de Christopher.

— Qui est Christopher? interroge Frédérique.

— L'homme que tu as poignardé à la ruelle Chagnon.

— C'était un cas de légitime défense. Je te rappelle que j'étais seule contre trois hommes.

— Selon les experts, il y avait cinq personnes, précise André.

— C'est bizarre. Je n'ai pas vu les deux autres.

— N'as-tu pas entendu des bruits ou des cris? Parce que de toute évidence, il y a eu une bagarre entre plusieurs individus.

— Non. Je m'enfuyais à la course. Mais où voulez-vous en venir? Je ne comprends pas.

— Depuis que tu habites à Sherbrooke, tu n'as jamais eu l'impression d'être suivie? s'enquit Louis.

— Aux funérailles de monsieur Després, j'ai reconnu un type que j'ai bousculé à la bibliothèque municipale et je suis certaine qu'il était présent quand Roger dévalait la pente du boulevard Lionel-Groulx.

— As-tu une idée de ce qu'il faisait là?

— Absolument pas.

— Accepterais-tu de rencontrer un portraitiste pour lui en faire la description? propose André. Si on avait une image de cet homme, on pourrait peut-être bien découvrir qui il est.

— S'il s'est amené dans la ruelle pour me défendre, quel est son rôle dans cette histoire, selon vous?

— Tu as dit qu'il était à la bibliothèque. Est-ce que tu te souviens de la journée?

— Non, mais c'était le même jour où monsieur Després s'y trouvait.

— Lui as-tu parlé?

— Non, il se dirigeait vers la sortie d'un pas très rapide.

— Donc, tu ignores pourquoi Roger Després s'est rendu à la bibliothèque cette journée-là? demande encore André.

— Tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu descendre le long escalier central.

— Sais-tu ce qui se trouve au deuxième étage?

— Une salle de consultation et des ordinateurs.

— Il a probablement fait des recherches. Je crois qu'il a découvert des articles de journaux sur l'accident du 22 avril 1974, suppose Georges, qui consultait régulièrement des archives, là-bas, lorsqu'il était journaliste.

— Ça fait longtemps. Je n'étais pas née, à cette date.

— Quelle est ta date de naissance?

— Je suis née le lendemain. Mais pourquoi Roger a-t-il déchi-
queté les articles de journaux?

— Pas ceux que tu as mis dans ton sac à dos.

— Je n'ai pas eu le temps de lire tout ce que j'ai emprunté.

— Je viens de tout remettre à monsieur Sévigny, indique Georges.

— Soyez assurés que je vais les examiner attentivement, pro-
met André. Puisque j'ai des contacts au sein de plusieurs départe-
ments, et donc, j'aurai certainement de l'aide. Il y a aussi le capitaine
Gélinas, Réjean Simard et Guy Veilleux qui pourront m'épauler.

— Guy Veilleux? lance Frédérique, peu rassurée. Je vous rap-
pelle qu'avant de mourir, monsieur Després a prononcé son nom et
que cet homme me suit partout. Il me prend pour une menace.

— Tout à l'heure, j'ai supposé que Roger cherchait de l'infor-
mation sur l'accident du 22 avril 1974.

— Effectivement.

— Eh bien... le fils de Guy Veilleux est décédé dans ce même
accident. Aussi, la conductrice était l'amie d'enfance de sa femme.
Roger l'a sûrement découvert et il t'a dit le nom de l'enquêteur pour
que tu entres en contact avec lui.

— Oh! Euh... tout à l'heure, vous m'avez demandé si on me
suivait. Pourquoi?

— Parce que ton père est un homme super protecteur, explique
Louis, il se pourrait qu'il ait engagé un homme pour te surveiller.

— Ça ne m'étonnerait pas de lui. En tout cas, peu importe qui
est cet homme, on ne peut pas dire qu'il a bien fait son boulot le jour
où on m'a enlevée.

— Effectivement, approuve André. C'est étonnant, d'ailleurs.

— Mais je vais en avoir le cœur net, puisque je compte me
rendre à Francfort pour remettre les cendres de Natalie à mon père. Je
vais donc lui demander si effectivement, il me fait suivre.

— Ce n'est pas une bonne idée. Les risques sont trop grands et de plus, tes blessures sont encore trop importantes, s'oppose Michel.

— Premièrement, je compte convaincre mon docteur préféré de m'accompagner et deuxièmement, si je serai avec ma famille. Rien ne pourra donc m'arriver.

— Je compte moi-même me rendre là-bas, justement pour apporter les cendres de ta sœur à tes parents, dit Sévigny. En fait, je n'attends plus que l'autorisation de mes supérieurs. Si ça fonctionne, je pourrais t'accompagner.

— Pourquoi tardent-ils à vous donner l'autorisation?

— Question de budget. Selon eux, les preuves que nous avons amassées jusqu'à présent sont trop minces pour justifier ce voyage. Quel moyen de transport avez-vous emprunté pour venir à Sherbrooke? questionne André en fixant Georges.

— Un client a prêté l'un de ses appareils à Arnaud Dupont.

— Alors, voici l'occasion de lui rapporter son avion. Il doit être impatient de le récupérer, n'est-ce pas?

— Pas vraiment, intervient Michel, car je crois savoir qu'Arnaud et son père ont rendu l'appareil au fils de leur client. À ce qu'il paraît, l'homme est parti de Vancouver pour se rendre à Montréal et il en a profité pour venir à Sherbrooke.

— Qu'est-ce que tu suggères, Frédérique? demande Georges.

— Et bien, je crois que l'idéal serait que Michel et moi nous rendions là-bas.

— Ce n'est pas ce qui est prévu! lance André. Un enquêteur doit être présent.

— Tu es gravement blessée, Frédérique, et de plus, tu sors tout juste d'un coma, s'oppose à nouveau Michel. Tu dois récupérer.

— Il n'est pas question que je me cache! Je dois parler à mon père.

— Alors, si l'avion n'a pas encore quitté l'aéroport de St-Hubert, je pourrais vous servir de pilote, propose Arnaud en entrant dans la cuisine.

— On vient tout juste de rendre les clés, indique Timothé. Je peux contacter notre client pour lui demander s’il accepterait de nous prêter à nouveau son avion.

— De mon côté, annonce Frédérique, je vais téléphoner chez mes parents pour savoir s’ils sont au courant du décès de Natalie. Ensuite, je vais leur annoncer notre arrivée.

— Ils ne sont certainement pas au courant, réplique André, puisque nous ne les avons pas encore appelés

— Par contre, ma mère pourrait très bien l’avoir fait, signale Thierry, ne serait-ce que pour provoquer une autre tragédie.

— De quel genre? demande Arnaud.

— Oh non ! panique Frédérique. Monique est si fragile, qu’elle pourrait très bien mettre fin à ses jours si elle apprenait que Natalie est morte à cause de moi. Je dois agir avant qu’il ne soit trop tard.

— Frédérique, tu ne peux pas sauver tout le monde, réplique Michel.

— Je sais, mais il y a eu déjà eu trop de victimes dans cette histoire. Ça doit s’arrêter.

— Tu as raison. Je vais faire les démarches pour que nous puissions nous rendre à Francfort, s’engage André,

— D’accord. Je vais aller chez moi pour téléphoner à mon père.

— Pourquoi ne pas le faire ici? demande Michel. Je ne veux pas que tu t’éloignes. Tu es encore trop souffrante.

— Je sais que tu es inquiet, Michel, mais ce n’est pas le moment de paniquer. Il y a plus important que mon état de santé.

— Dans ce cas, je vais l’accompagner, propose Timothé. Durant le trajet, je vais en profiter pour appeler mon client.

Avec l’aide de Timothé, Frédérique monte l’escalier pour se rendre chez elle. Elle est nerveuse et prie pour que la conversation avec son père se déroule sans heurt. Ce ne sera pas chose facile de lui annoncer le décès de Natalie. Et si jamais Manuella Miller l’a de-

vancée, elle ne peut que redouter la réaction de ses parents. Pour plus de prudence, peut-être vaudrait-il mieux tout expliquer à Anne, qui saura sûrement contrôler Monique lorsqu'il entrera en crise d'hystérie. Prenant son courage à deux mains, elle s'empare du téléphone et compose le numéro. Au bout d'un moment, c'est le répondeur qui se fait entendre. Pour tout message, elle annonce son arrivée prochaine en se disant qu'il vaut mieux attendre d'être sur place pour annoncer la mauvaise nouvelle.

Réjean Simard et André Sévigny sont fébriles pendant qu'ils examinent le reste du contenu du coffre, qui avait été retenu pour que des experts puissent prélever les empreintes. Intrigués par les nombreux rouleaux qu'ils ont sous les yeux, les deux hommes se fixent. Réjean en retire un et le déroule délicatement. Au sommet de la première feuille, il lit: *Contrat entre Robert Sirois et Raymond Miller Sr: Je déclare avoir fait des recherches et des plans d'une grande importance concernant une découverte extrêmement dangereuse pour l'humanité et d'une valeur inestimable. Je les remets à Robert Sirois, qui en sera le gardien. Moyennant ce service, je m'engage à l'aider à changer son identité et celle d'un bébé; à garder le secret; à interdire aux membres de ma famille de tuer cet enfant. Si l'un d'entre eux devait s'en prendre à ce dernier, je suis conscient que cette entente prendra fin et que Robert Sirois pourra vendre mon invention sans mon autorisation. Signé: Raymond Miller Sr, le 22 août 1976 à Québec, province de Québec, Canada.*

André Sévigny imite son collègue et saisit un deuxième rouleau contenant plusieurs pages. Alors qu'il s'attendait à découvrir les documents afférents au changement de nom de Robert Sirois, voilà qu'il est sidéré en apercevant des photos montrant un accident de la route pour le moins sanguinaire. Visiblement, lesdites photos ont été captées par un professionnel. Instinctivement, André fouille parmi les documents dans l'espoir de trouver l'identité du photographe. Puis, ne trouvant pas ce qu'il cherche, il met la main sur une vieille enveloppe jaune. Il la retire et vide son contenu sur une table. Il est stupéfait d'y trouver des cartes appartenant à Robert Sirois: permis de conduire, carte d'assurance-maladie datant des années 1975, 1979 et 1982, ainsi

que le certificat d'immatriculation de son automobile. Pendant que son collègue examine ses trouvailles, Réjean retire un autre rouleau du coffre. À son grand étonnement, il y trouve des photographies en noir et blanc de Linda Morin et de sa fille Émilie-Rose. Et il s'agit de photos beaucoup trop intimes pour ne pas conclure qu'elles ont été prises par Robert Sirois.

— Est-ce que ce détective avait une chambre noire? interroge André.

— Vu son travail, répond Réjean, il devait certainement en avoir une. Hum... Je vais me rendre à Francfort. Je sais qui il est et je suis persuadé que je le reconnaitrai. Avec ces documents, je vais certainement pouvoir lui soutirer des aveux et procéder à son arrestation.

— Pour que tes accusations aient plus de poids, il nous faut plus de preuves.

— Le témoignage de Frédérique Côté et tout ce qu'elle est parvenue à découvrir par elle-même pourraient certainement nous aider, laisse entendre Guy Veilleux en entrant dans la salle.

Aussitôt, les gars se retournent et se précipitent vers leur confrère pour lui faire une accolade.

— Mon médecin vient de signer mon congé, explique ce dernier, et je suis tout de suite venu ici. Finalement, mon malaise n'était pas d'ordre cardiaque. Juste une forte crise d'anxiété. Je ne peux pas encore travailler sur le terrain, mais je vais lire tout ce que vous avez recueilli et tenter de nous débusquer de bonnes pistes!

La discussion est interrompue par la sonnerie d'un téléphone. Réjean accourt vers son pupitre et répond, stylo à la main.

— Réjean Simard, bonjour.

— Bonjour, Réjean, c'est Georges. Frédérique vient de partir avec Timothé. Elle voulait parler à son père avant son départ pour l'Allemagne.

— Oui, je sais, André m'a résumé ce qui s'est dit durant votre rencontre. Finalement, comment vont-ils se rendre là-bas?

— Avec le même avion qui nous a conduits ici, mon fils et moi. Son propriétaire a accepté qu'Arnaud le ramène en Allemagne.

— Y aura-t-il de la place pour moi? Étant donné que j'ai connu Robert Sirois, je suis sûr que je le reconnaîtrai s'il m'est possible de le rencontrer là-bas.

— Bien sûr. Je vais t'appeler dès que l'heure du départ sera fixée.

— Parfait.

— Écoute, j'ai fait d'autres recherches et... j'ai découvert d'autres éléments très intéressants au sujet de notre affaire. Comme je ne souhaite pas en discuter au téléphone, je peux t'apporter tout ça à ton bureau. Quand voudrais-tu que je passe?

— Je te rappelle que tu viens de m'inviter à prendre place à bord de cet avion. Je dois me préparer moi aussi. Cette rencontre ne sera donc pas possible.

— Effectivement. Je pourrais peut-être remettre le tout à quelqu'un d'autre, alors?

— Bonne idée. Le mieux est de remettre ces documents à Armand Gélinas, mon chef d'équipe. Je vais l'aviser que tu passeras. Est-ce que tu as des photos de Bernard Coté? Il n'y en a pas dans le coffre.

— Bien sûr. Je t'appelle dès que l'heure de votre départ sera décidée.

— D'accord, réplique Réjean avant de raccrocher.

— Qu'est-ce qui se passe? s'enquiert André en remarquant la mine réjouie de son collègue.

— Je pars en Allemagne dans le même avion que Frédérique et ses amis.

— Bonne chose! Euh... compte tenu de ce qu'on sait maintenant, pourquoi Bernard Coté n'a-t-il pas encore réagi aux menaces du clan Miller? Après tout ce qu'ils ont fait à Frédérique!

— Comment l'aurait-il su? réplique Guy. Il habite en Allemagne et sa fille ne lui a rien dit.

— C'est vrai, enchaîne André. Soit dit en passant, Georges m'a dit qu'après avoir croisé Bernard Coté en Allemagne, il a tout de suite

eu des doutes, sur lui. À ce qu'il semblerait, il a mené une enquête sur lui.

— Pourquoi? demande Réjean.

— Selon ce qu'on m'a dit, Georges était un excellent journaliste. Quand il suspectait quelqu'un ou quelque chose, il parvenait toujours à s'entourer de bons collaborateurs pour valider ou infirmer ses soupçons. C'est un homme brillant, perspicace et persévérant.

— En résumé, lance Guy Veilleux, tu peux sortir un homme de sa demeure, mais tu ne peux pas l'empêcher de bouger au rythme de sa passion.

— Et alors, que fait-on, maintenant? demande André.

— Frédérique tente de joindre son père, répond Réjean, et Georges m'appellera dès qu'il connaîtra l'heure du vol. Je sais que c'est toi qui devais partir là-bas, André, mais étant donné que je connais Robert Sirois, vaut mieux que ce soit moi.

— Qui sera dans cet avion? demande Armand Gélinas qui au même moment, fait son apparition dans le bureau.

— Arnaud Dupont, Frédérique, Michel Leblanc et moi!

— Michel Leblanc... c'est le médecin qui a soigné Frédérique à Magog, non?

— Oui. Et c'est aussi le fils de Louis Leblanc, alias Georges Gilbert. Parlant de lui, il va passer te voir pour te remettre des documents importants.

— D'accord.

— Dis donc, Armand, pourrais-tu appeler le service de police de Francfort? Puisque je ne serai pas sur mon territoire, je ne pourrai pas procéder moi-même aux arrestations.

— Sans problème. Mais d'abord, je veux que vous me donniez tout ce que vous avez. Ensuite, je vais sonner l'alerte.

Une jolie jeune femme vêtue d'une robe blanche et rose fait une entrée discrète, puis attend patiemment devant la porte du bureau des enquêteurs. Voyant qu'aucun ne remarque sa présence, elle lance :

— Hum... hum... Je suis désolée de vous déranger, mais à l'accueil, il y a deux femmes. Elles demandent à voir, monsieur Veilleux.

— C'est ma femme et la mère de son amie d'enfance. Je vais me rendre à la réception. Je te remercie, Sarah, de t'être déplacée.

Sans tarder, Guy s'exécute. André le talonne de si près, qu'il ne peut faire autrement que de lui demander où il va.

— Je vais au laboratoire pour aviser Mireille que madame Morin est là pour effectuer les tests.

— Très bien.

— Tu sembles surexcité. Est-ce que je me trompe?

— Tu ne peux pas imaginer tout ce qui se passe dans ma tête, présentement ! confesse Guy.

— Je te comprends. Il ne faut pas crier victoire tout de suite, mais la fin approche !

— Y a le mot sérénité qui me trotte dans la tête et c'est l'état d'esprit dans lequel je veux être pour au moins quelques années. Au fait, jusqu'à ma mort, laisse entendre Gélina.

En silence, les deux hommes se séparent. L'un continue tout droit dans le long couloir, alors que l'autre vire à gauche. Il y a tant à faire avant de remettre le dossier au procureur ! Néanmoins, ils sont heureux, convaincus que leur cauchemar tire à sa fin.

Mais pour le moment, ils doivent démontrer que Frédérique Côté est Émilie-Rose Blais et que Robert Sirois a usurpé l'identité de Bernard Côté. De même, ils doivent se charger du clan Miller et voir à ce que celui-ci soit mis hors d'état de nuire. Des arrestations pour enlèvement et séquestration devront être portées et bien entendu, Manuella Miller devra faire face à la justice. Quant à Monique Chapais, celle-ci connaîtra enfin la vérité sur son mari et sa fille aînée. Et que dire des émouvantes retrouvailles qui s'annoncent entre Rémi Blais et sa fille, puis entre Georges Gilbert et sa famille ? De l'avis de Guy, cette sombre histoire connaîtra un dénouement heureux. Pour lui, il ne peut en être autrement. En s'approchant du hall, alors qu'il reconnaît Chantal au loin, il ne peut faire autrement qu'être fier d'elle. Malgré les moments d'angoisse qu'ils traversent, elle est rayonnante. Elle discute et rit avec la mère de Linda comme si de rien n'était.

— Bonjour, mesdames ! leur lance-t-il. Je suis content de vous revoir, madame Morin, et je vous remercie de vous être déplacée. Vous êtes très courageuse d'avoir fait le trajet depuis Magog !

— Rien ni personne n'aurait pu m'empêcher de venir donner un échantillon de ma salive pour prouver que Frédérique Côté est ma petite-fille.

— Il ne faut pas vous réjouir trop vite. Nous sommes encore loin de cette conclusion.

— Je ne suis pas idiote, mais c'est agréable de croire que c'est une possibilité.

— C'est vrai. Suivez-moi jusqu'au laboratoire où vous attend Mireille Sanschagrin, notre médecin légiste, pour prélever des échantillons de votre salive. Est-ce que vous connaissez votre groupe sanguin ?

— Oui, de même que ceux de ma fille Linda, de mon mari et d'Émilie-Rose. J'ai apporté la première suce de la petite et des mèches de cheveux. J'espère que ce sera utile...

— Sûrement.

Chapitre 13

Jeudi 17 juin 1994

Il est quatre heures et l'heure du départ vient d'être annoncée. Arnaud Dupont prend place au volant d'un avion, Réjean Simard s'installe à ses côtés, tandis que Michel et Frédérique s'assoient à l'arrière. Dès que l'appareil quitte le sol, la jeune femme s'exclame :

— Le lever du jour est magnifique ! C'est une chance que nous volions dans le sens contraire des rayons du soleil. Ainsi, ils ne vont pas t'éblouir la vue, Arnaud.

En entendant une sonnerie, tous se regardent, l'air de se demander à qui appartient le téléphone mobile, qui dans un avion, doit être maintenu fermé. Frédérique retire un petit objet de son sac à dos, appuie sur un bouton et répond : « Allo ? » « Papa ! » Du coup, nul ne peut s'empêcher d'écouter.

— Salut, Frédérique. Où es-tu ?

— En direction de Francfort.

— Écoute... je suis sidéré. J'ai appris que Natalie est décédée. C'est horrible ! J'espère que tu as songé à nous apporter ses cendres...

— Oui. Ce n'est pas une consolation, mais j'ai choisi une belle urne. Comment va Monique ?

— Elle a fait une tentative de suicide. Je suis arrivé juste à temps. Elle a été conduite à l'hôpital et son médecin vient de m'informer qu'elle est hors de danger.

— Je suis contente de l'apprendre, mais... je suis sous le choc ! Pauvre elle !

— Selon ce que j'ai compris, car elle délirait, une dame l'a appelée pour lui annoncer bêtement le décès de Natalie. Mais tu le savais, toi. Je ne comprends pas pourquoi tu ne m'en as pas informé. C'est tout de même pas banal, comme nouvelle, tu ne crois pas ? Je suis furieux contre toi !

— Euh... j'étais dans l'impossibilité de le faire. Je t'expliquerais. Je ne pouvais quand même pas t'apprendre cette terrible nouvelle

sur ton répondeur. Dis-moi, est-ce que la cousine de Monique était présente lorsqu'elle a reçu l'appel?

— Non. Elle venait de partir pour effectuer quelques achats.

— On devrait atterrir vers seize heures. Je prendrai un taxi pour me rendre à la maison. Tu seras là?

— Je ne crois pas, car je dois aller chercher ton frère. Mais je rentrerai le plus vite que je peux.

— D'accord. Euh... dis-moi... Nicolas est-il au courant pour Natalie?

— Non. Je voulais attendre qu'il soit de retour à la maison pour lui apprendre la nouvelle de vive voix. Pas question que lui dise au téléphone que sa sœur jumelle est décédée et que sa mère a essayé de mettre fin à ses jours.

— Je comprends. On se voit à la fin de la journée, alors !

— Oui, à plus tard, ma puce.

Lorsque Frédérique range son téléphone dans son sac, Michel la fixe en disant :

— Tu sembles ébranlée. Est-ce que ça va?

La jeune femme met un certain temps avant de répondre. Elle est émue et effectivement secouée, non pas en raison de la conversation qu'elle vient d'avoir avec son père, mais bien parce qu'il l'a appelée ma puce. Il y a si longtemps qu'il ne l'a pas appelée ainsi. Ce gentil petit surnom remonte à son enfance. Inquiet, Michel insiste.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Monique a tenté de se suicider après avoir appris la mort de ma sœur. Elle est à l'hôpital, mais heureusement, elle est hors de danger.

— Qui le lui a dit?

— Une femme l'a appelée pour lui apprendre la nouvelle. Est-ce que vous croyez qu'il pourrait s'agir de Manuela Miller?

— J'en suis persuadé. Elle a perdu la trace de son fils Ian et tu as osé la défier devant les membres de son clan. Elle a donc voulu se venger. Et ton père, il sera là pour t'accueillir?

— Il doit aller chercher mon frère à son école, car il veut lui annoncer les mauvaises nouvelles en personne. Il rentrera plus tard.

— Dis-moi, intervient Réjean, pourquoi appelle-tu toujours ta mère par son prénom?

— Parce qu'elle m'a toujours ignorée. Jamais elle ne s'est intéressée à moi. Elle n'en a toujours eu que pour les jumeaux. Alors un jour, j'ai cessé de l'appeler maman.

— Ça ne l'a pas offusquée? s'étonne Michel.

— Pas le moins du monde. Comme je vous l'ai dit, elle se fout carrément de moi.

— Il y a quelque chose qui me chicote.

— Quoi?

— Pourquoi la cousine de Monique vit-elle avec vous?

— Parce que ma mère est vulnérable. Elle est alcoolique, elle doit prendre des médicaments et mon père ne veut pas qu'elle reste seule.

— Tu ne trouves pas étrange que ton père exige qu'elle soit constamment sous surveillance?

— Ça ne m'a jamais effleuré l'esprit, mais maintenant que vous posez la question, oui, c'est étrange. Qu'avez-vous en tête?

— Avant de te le dire, j'aimerais savoir s'il t'arrive de faire des cauchemars.

— Oui. Depuis peu.

— Est-ce toujours le même rêve?

— Chaque fois, je vis un drame épouvantable. J'entends toujours la même chanson, qui résonne dans ma tête comme un tambour. Puis, la musique se transforme et j'entends une bombe éclater. Je n'arrive pas à expliquer ce cauchemar. Assez étrangement, il me hante depuis le mois d'avril.

— Donc, bien avant le début de cette histoire.

— Oui. Mais... c'est le réveil qui est le plus troublant.

— Raconte.

— Ce que je vais vous dire, vous ne devez le répéter à personne, exige Frédérique.

— C'est une promesse, lancent en chœur ses trois interlocuteurs.

— Lorsque je me réveille, je suis complètement perdue. J'ai du mal à reconnaître ma chambre. Je suis recroquevillée dans un coin sombre de la pièce, figée au sol, et je dois me traîner difficilement jusqu'à mon lit. Heureusement, personne n'a jamais été témoin de cette faiblesse. Je veux m'étendre et tout oublier, mais je tremble. Je n'ai plus ni force ni énergie, ce qui ne me ressemble pas. Je suis si terrifiée, que je reste allongée au sol. J'ai envie de hurler et de pleurer, mais j'en suis incapable. Après l'explosion à la gare, je croyais que ces rêves s'arrêteraient, mais ça n'a pas été le cas.

— Je ne comprends pas ta réaction, signifie Michel. C'est un peu démesuré.

— Je sais, c'est anormal.

— C'est comme si la chanson déclenchait quelque chose en toi. Qu'est-ce que tu en penses, Réjean?

Sans trop savoir que dire, l'enquêteur jette un œil à Arnaud, alors concentré sur le tableau de bord. Réjean fixe les nuages qui défilent tout en réfléchissant à ce que Frédérique vient de confier. Quelle était la chanson qu'on diffusait à la radio avant l'accident? Si Robert Sirois a effectivement kidnappé le bébé de Linda Morin et de Rémi Blais et que le cauchemar de Frédérique se termine par une explosion, il y a matière à réflexion. Croyant avoir une bonne piste, Réjean entend se précipiter sur un appareil téléphonique dès qu'il sera en sol européen pour sonder l'opinion de ses collègues. Voilà qui pourrait être un grand pas dans la conclusion de ce dossier. Il jubile à cette seule idée. Il serait sensé de croire que dans ses cauchemars, Frédérique revit les derniers moments de la vie de sa mère. La question qui se pose est pourquoi cet épisode de sa vie ne refait surface que maintenant? C'est à la fois fascinant et terrifiant.

— J'ai une question à te poser, lâche le détective en se tournant vers Frédérique.

— Laquelle?

— Est-ce que Monique a toujours fait partie de ta vie?

— J'ai longtemps vécu seule avec papa. Je me souviens qu'il s'absentait souvent et que j'allais me réfugier chez les Després, qui sont devenus ma deuxième famille. Puis un beau matin, une femme, deux bébés et une certaine Anne sont apparus dans notre vie et nous sommes déménagés en Allemagne. J'ai perdu tout contact avec la famille Després, jusqu'à ce que je revienne au Canada pour y faire mes études. C'est peut-être hors sujet, mais quand j'étais jeune, papa m'appelait toujours ma puce. Et tout à l'heure, à la fin de notre conversation, j'ai été bouleversée quand il m'a dit: «*À plus tard, ma puce*».

— Un père surnomme souvent sa fille ainsi.

— Selon mes souvenirs, *ma puce* était mon surnom jusqu'à ce que je commence à fréquenter l'école. Depuis, on m'appelle Frédérique.

— Ça explique ma théorie.

— Qui est?

— Comme tu le sais, le 22 avril 1974, il y a eu un accident de la route. Selon le coroner, la conductrice aurait perdu le contrôle en traversant une mare d'eau. L'auto a fait quelques tonneaux avant de tomber à la renverse dans un fossé. Ensuite, il y a eu une énorme explosion.

— O.K.

— Le corps de Linda Morin-Blais a été éjecté de la voiture, ainsi que celui de Guillaume Veilleux.

— Je ne comprends pas...

— Le bébé de Linda Morin et de Rémi Blais, qui se trouvait également à bord du véhicule, n'a jamais été trouvé.

— Et vous pensez que c'est moi?

— Le rêve que tu fais semble correspondre à cette scène. Selon moi, tu étais dans la voiture et pour une raison que j'ignore, l'accident a refait surface dans ta mémoire.

— C'est impossible, puisque je suis née le lendemain de cette tragédie.

— Voilà l'hypothèse que nous considérons pour le moment... Selon ce que nous savons, l'ex-ami de cœur de Linda Morin, un détective privé nommé Robert Sirois, aurait difficilement accepté leur rupture. C'est pourquoi il la surveillait régulièrement. Probablement pour la protéger. Toujours selon notre théorie, il aurait été témoin de l'accident. Quand l'auto est tombée dans le fossé, il se serait précipité vers Linda. Après avoir constaté son décès et celui du bambin, il aurait possiblement entendu les pleurs d'un bébé, qu'il aurait emmené.

— Cela expliquerait pourquoi il t'appelait toujours *ma puce*, déduit Michel. Avant de te donner un prénom, il lui fallait entreprendre des démarches pour changer ton identité et la tienne.

— Nous avons d'ailleurs en notre possession un contrat passé entre Sirois et Raymond Miller, renchérit Réjean.

— Pourquoi m'aurait-il appelée Frédérique Coté? Et qui est ce Raymond Miller?

— C'est mon grand-père maternel, répond Arnaud. À l'époque, il avait découvert un truc capable de changer le monde.

— Quelles sont les clauses de leur entente?

— Sirois s'engageait à protéger la découverte de Miller, et ce dernier devait trouver un moyen de changer l'identité du détective et de son enfant, dévoile Réjean.

— Parmi les documents que j'ai pris dans le bureau de monsieur Després, il y avait de drôles de tableaux. Des croquis, aussi. Je les ai regardés, mais j'étais incapable de comprendre. Est-ce que ces documents aurait un lien avec la découverte?

— Nous l'ignorons pour le moment, indique Réjean. Nous les avons confiés à des experts et nous attendons qu'ils se prononcent.

— Pourquoi étaient-ils cachés dans les locaux de Roger Després? demande Arnaud.

— Sa femme est la sœur d'un journaliste qui à l'époque, enquêtait sur une série de faits inusités, explique le détective. Probablement qu'il avait découvert des trucs dérangeants pour le clan Miller. Est-ce que cela explique pourquoi les documents ont été trouvés dans le bureau de Després? On ne sait pas.

— Avez-vous l'intention d'interroger ce journaliste? s'enquit Frédérique, qui bien sûr, ignore que le père de Michel est le journaliste en question.

— Il a quitté le pays en 1982.

— Craignait-il pour sa sécurité?

— Oui, et pour celle de son fils, également, répond Michel.

— Quant à savoir pourquoi Robert Sirois t'aurait appelée Frédérique, enchaîne Réjean pour changer le cours de la conversation, eh bien, André Sévigny a mis la main sur des documents secrets faisant état d'un accident de la route qui a coûté la vie à deux personnes, soit Bernard Côté et son fils de deux ans... prénommé Frédérik.

— C'est drôle, car maintenant que vous me le dites, j'ai souvent entendu Monique dire qu'elle avait eu un fils, et non une fille. Elle disait aussi qu'il s'appelait Frédérik et que j'étais une intruse.

— As-tu déjà questionné ton père à ce sujet?

— Oui, et il m'a répondu que je ne devais pas écouter ma mère, car elle délirait. Elle a perdu la mémoire à la suite de son coma et aussi, son habitude de mélanger l'alcool et les médicaments lui font dire et croire n'importe quoi.

— L'accident dont je te parle s'est produit en septembre 1976. Il y avait aussi une passagère enceinte de jumeaux dans le véhicule. Comme elle était grièvement blessée, les médecins ont dû la plonger dans un coma artificiel pour assurer la survie des fœtus.

— Quelle est la date de naissance de Nicolas et Natalie? demande Michel.

— Le 28 octobre 1976. Est-ce que vous vous connaissez l'âge qu'avait le bébé qui aurait été enlevé lors du premier accident?

— Je peux vérifier auprès de l'épouse de Guy Veilleux, dit Réjean, mais je pense qu'elle avait un peu moins de deux ans.

— Quel était son nom?

— Émilie-Rose Blais.

— C'est joli.

— Comment vas-tu, Frédérique? s'informe Michel. Tu arrives à encaisser le coup?

— Ça va. En tout cas, ça explique le comportement malsain de Monique à mon égard. Je ne comprenais pas pourquoi ils m'aimaient différemment. Pour mon père, j'étais sa préférée, tandis que Monique ne se souciait jamais de moi.

— Crois-tu que la cousine de Monique saurait quelque chose? questionne Réjean.

— Hé! Mais attendez! s'exclame Frédérique. Je viens d'avoir une idée. Si ça fonctionne, vous aurez toutes les preuves qu'il vous faut pour agir.

— Je crois que j'ai deviné ton idée. Est-ce que tu accepterais de passer un test d'ADN?

— Oui, si ça peut vous être utile, je suis d'accord.

— Tu ressembles tellement à Linda Morin. Tu es son sosie.

— J'ai du mal à croire que je suis peut-être celle que vous cherchez depuis si longtemps! Est-ce que cette Linda Morin était mariée?

— Oui, avec un certain Rémi Blais... ton père. Elle était enfant unique. Sa mère collabore avec nous et justement, lorsque j'ai quitté le bureau, elle était à la réception avec Chantal, la conjointe de Guy Veilleux. Elle avait des choses qui ont appartenu à Émilie-Rose à nous remettre.

— Qu'est-ce que la conjointe de Guy Veilleux a à voir avec cette histoire?

— Elle était l'amie d'enfance de Linda Morin et la mère du petit Guillaume qui est décédé dans le même accident. Il n'avait que quatre ans.

— J'étais donc amie avec le fils de Guy Veilleux? s'étonne Frédérique.

— À cette période de l'année, reprend Réjean, Chantal doit faire beaucoup d'heures supplémentaires et ce n'était pas différent à cette époque. Pour cette raison, Linda ramenait souvent le petit Guillaume chez elle. Le jour de l'accident, elle était allée vous chercher

tous les deux à la garderie. Guy m'avait confié que tu croyais que son fils était ton grand frère. Enfin... s'il s'agit bien de toi.

— Oh, mon Dieu !

— Je suis désolé de vous déranger dans votre émouvante discussion, interrompt le pilote, mais nous arrivons à destination. Pouvez-vous boucler vos ceintures, s'il vous plaît ? Nous allons atterrir.

Le Cessna descend lentement, alors que la température est idéale. Frédérique ignore comment ses compagnons de voyage occuperont leur journée, mais pour sa part, elle sautera au plus vite dans un taxi pour se rendre chez ses parents. Sachant qu'ils seront absents, elle en profitera pour trouver des indices susceptibles de confirmer sa véritable identité. En son for intérieur, elle est bouleversée par ce qu'elle vient d'apprendre. Mais en même temps, elle ne peut qu'en retirer une certaine fierté. Elle qui au départ cherchait à expliquer le comportement inhabituel de monsieur Després, voilà qu'elle est sur le point de faire la lumière sur son passé. Or, elle ne doit pas encore tenir pour acquises les informations qu'on vient de lui divulguer. Encore faut-il pouvoir tout prouver, et elle compte bien y arriver. N'étant pas du genre à s'apitoyer sur son sort, elle tient à rester forte. Une fois chez elle, elle se devra d'agir comme l'aînée de la famille et rester humble jusqu'à la fin. Elle verse discrètement une larme lorsqu'elle songe à ses éventuelles retrouvailles avec ses grands-parents. « Qu'est devenu Rémi Blais ? s'interroge-t-elle. Espère-t-il toujours mon retour ? »

Lorsque le quatuor s'apprête à descendre de l'avion, une limousine est garée devant un hangar. Un homme vêtu d'un manteau noir et d'un chapeau de la même couleur se tient tout juste à côté. Visiblement, il attend quelqu'un. Réjean descend l'escalier, va à sa rencontre et discute avec lui quelques minutes, avant de retourner dans l'appareil pour annoncer à ses comparses que le client de Timothé leur offre les services de son chauffeur privé durant toute la durée de leur séjour.

— C'est gentil de sa part, dit Frédérique, mais je dois me rendre immédiatement chez mes parents. Puisque je vais avoir le champ libre, je veux en profiter pour fouiller la maison.

— D'accord, consent Réjean. On va demander au chauffeur de te déposer là-bas. Pour ma part, je dois tout de suite parler à André. Ce

que tu m'as confié au sujet de ton cauchemar récurrent mérite qu'on s'y attarde. Même que ça devient notre priorité.

— Pour ma part, indique Arnaud, je dois aller me reposer si je veux être en mesure de vous ramener à Sherbrooke en toute sécurité.

— Je vais demander au chauffeur de la limousine de nous conduire chez mon père, propose Michel. Ensuite, il pourra déposer Frédérique à la demeure de Bernard Coté. Ainsi, si elle a des problèmes ou qu'elle tarde à revenir au loft, on saura où habitent ses parents.

— Mes faux parents, le reprend la jeune femme.

— Tu ne dois pas t'emballer trop vite, Frédérique, la prévient Réjean, il nous manque encore des preuves pour confirmer nos soupçons.

Sur ce, les trois hommes marchent lentement vers la limousine. Michel s'assoit à l'avant, question de guider le chauffeur jusqu'à chez son père. Réjean prend place sur la banquette, tout juste derrière le conducteur, tandis qu'Arnaud s'assoit à sa droite. Il est quinze heures quarante-cinq et comme pas un n'a songé à dormir durant le vol, fortes sont les chances pour qu'ils soient vite rattrapés par le décalage horaire. Aussi, dès qu'il aura contacté son collègue, Réjean entend s'offrir quelques bonnes heures de sommeil dans un bon lit douillet. Pour Michel, par contre, un habitué des nuits courtes et des longues périodes de travail, il n'est pas question de s'assoupir avant le retour de Frédérique. En pensant à elle, il se retourne pour la voir, mais elle n'est pas là. Où est-elle?

André Sévigny ne tient plus en place depuis que Chantal Veilleux et madame Morin sont passées au poste pour remettre des objets ayant appartenu à Émilie-Rose et à sa mère. Puissent les tests effectués par Mireille être concluants ! Si c'est le cas, cela signifiera que l'enquête progresse dans le bon sens. Soudain, des bruits de pas font sursauter l'inspecteur. Un commis à la livraison entre et lance une enveloppe plastifiée sur son bureau, puis s'esquive comme un voleur. Si l'agent Sévigny est étonné de recevoir un colis qu'il n'attendait pas, il l'est encore plus par le comportement du livreur. Il ne l'a pas reconnu

et selon ce qu'il en sait, aucun nouvel employé n'a été embauché. D'un pas nerveux, il marche vers son espace de travail et examine le document sans y toucher. La forme est inhabituelle. Craignant qu'il s'agisse d'une bombe, il hésite à poser les doigts sur l'étiquette. Qui sait si une détonation ne s'ensuivra pas? Il fait peut-être preuve d'un peu trop d'imagination, mais vaut mieux être prudent. Il fixe l'enveloppe lorsque son téléphone sonne. Il répond d'un ton professionnel, et s'efforce de masquer sa nervosité.

— André Sévigny... Salut... Oui, je viens de recevoir un colis. Est-ce que c'est toi qui me l'as fait parvenir? . . . Oh! d'accord. . . Merci. . . Non, je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir . . . Oui, c'est noté . . . Je te remercie . . . Bye.

Au même moment, Georges Gilbert fait son entrée dans la pièce. Ce qu'il vient d'entendre lui semble incompréhensible, mais peu lui importe, si André le juge opportun, il lui dressera un résumé de la conversation. En attendant, il dépose un sac sur une table, entre les bureaux de Guy et de Réjean, pose le regard sur l'enveloppe et demande :

— De quoi s'agit-il?

— Un de mes contacts m'a envoyé le dossier complet de Hans Ogel. Est-ce que vous le connaissez?

— C'est le cousin de Manuella Miller. Autrefois, il était tireur d'élite pour l'armée allemande.

— Selon vous, est-ce qu'il travaille exclusivement pour le clan Miller?

— Non, il œuvre à son compte. On lui confie beaucoup de contrats pour éliminer des gens.

— Il est devenu tueur à gages?

— Oui. Depuis cet hiver, Manuella Miller fait appel à ses services.

— Oh, je vois! Je crois que la lecture de ce document peut attendre. Pour le moment, le plus important est de trouver Rémi Blais.

— Est-ce que vous avez du nouveau?

— Chantal Veilleux et madame Morin sont passées pour nous remettre des objets qui nous serviront peut-être à obtenir l'ADN de la

petite Émilie-Rose et de sa mère. Elles doivent d'ailleurs revenir plus tard, car Chantal a oublié un truc.

— J'ai hâte de connaître les résultats.

— Qu'est-ce que c'est que cette enveloppe? demande Guy Veilleux en entrant dans la salle.

— Le Service du renseignement m'a transmis le dossier de Hans Ogel. Louis m'a confié qu'il s'agit d'un tueur à gages et d'un ancien soldat.

— C'est charmant! Je ne serais pas surpris d'apprendre que c'est lui qui s'en est pris au chauffeur d'autobus.

— Qu'y a-t-il dans ce sac?

— J'ai apporté les pansements qui ont servi à soigner Frédérique, indique Georges. Elle a beaucoup saigné à la suite de l'agression dont elle a été victime. Je me suis dit que tout ce sang pourrait être utile pour démontrer qu'Émilie-Rose Blais est devenue Frédérique Coté.

— Je vais les remettre à Mireille, réplique Guy. J'espère que les analyses seront concluantes.

— Maintenant, annonce André, nous devons concentrer nos efforts sur Rémi Blais. Il faudrait commencer par savoir où il habite.

— Je n'ai jamais aimé cet homme et mon mari s'en méfiait comme de la peste! laisse entendre Adèle qui au même moment, fait irruption dans le bureau en compagnie de Chantal. On aurait dit qu'il cachait quelque chose. Nous avons toujours eu le sentiment qu'il jouait un double jeu et qu'il était malhonnête, mais ce n'est que l'avis de parents qui espéraient mieux pour leur fille.

— Vous n'étiez pas censées entendre cette conversation, mesdames, s'offusque André. C'est du domaine confidentiel.

— N'ayez crainte. Je sais me taire, le rassure la vieille dame. En passant, aux dernières nouvelles, mon ex-gendre habitait à Laval avec sa femme. Mais je n'ai pas son adresse exacte et son nom ne figure pas dans le bottin téléphonique.

— Pouvez-vous nous en dire plus à son sujet? demande André avec un vif intérêt.

— En 1981, lorsqu'Émilie-Rose a été déclarée officiellement morte, Rémi a organisé une cérémonie au cimetière. Il a eu l'audace de s'y présenter en compagnie d'une jolie demoiselle.

— Et vous avez pris cela comme un affront, je présume?

— Effectivement. D'autant plus que la femme a profité de l'occasion pour me confier qu'elle était enceinte, qu'elle en était très heureuse et qu'elle avait dû recourir à un programme de fertilité. Ou peut-être pas, finalement, je ne me souviens plus très bien. Par contre, je me souviens lui avoir demandé si elle connaissait le sexe du bébé.

— Et alors?

— Elle m'a répondu qu'elle attendait une fille et qu'elle espérait convaincre Rémi de l'appeler Rosalie.

— Bonjour à tous ! lance Mireille en se joignant au groupe.

— Oh ! Mireille ! Tu ne peux pas mieux tomber ! s'exclame Guy. Notre ami Louis, ici présent, a eu la bonne idée de nous apporter des pansements qui contiennent le sang de Frédérique Coté. Tu pourras les joindre aux objets que madame Morin nous a apportés plus tôt.

— Parfait. C'est justement à ce sujet que je suis venue vous voir. J'étais absente lorsque ces objets ont été amenés au laboratoire. Donc, avant de me mettre à la tâche, j'aimerais que vous me précisiez ce que vous voulez savoir.

— Démontrer que Frédérique Coté est Émilie-Rose, répond André. Le seul truc qui ne colle pas, entre les deux, est leur année de naissance.

— La date de naissance de ma petite-fille est le 21 août 1972, indique Adèle.

— Mais Claudette Després a affirmé que Frédérique est née le 23 avril 1974, dit André.

— En ce cas, pourquoi voulez-vous que je compare leur ADN?

— Il faudrait que tu établisses s'il y a des liens familiaux entre Frédérique Coté, Émilie-Rose Morin et Linda Morin, explique Guy. Et dis-moi, as-tu du nouveau sur Natalie Coté?

— Qui est-ce?

— L'adolescente dont le corps a été retrouvé calciné.

— Ah, oui. Je me souviens. Je vais devoir relire mes notes avant de vous répondre.

— Mon fils est médecin, intervient Georges, et il est actuellement en Allemagne avec Frédérique Coté. Si je parviens à le rejoindre, est-ce qu'il pourra faire les examens?

— Ce n'est pas tout le monde qui sait comment s'y prendre.

— Il travaille au service des urgences.

— À ce compte-là, son aide sera la bienvenue.

— D'accord. Je vais l'appeler à la maison. À cette heure, il doit être arrivé. Un ami à lui travaille à l'hôpital de Francfort. Il pourra lui donner les échantillons de salive de Frédérique et lui demander de vous transmettre les résultats. Ainsi, on pourra se baser sur deux échantillons plutôt que sur un seul.

Sans plus attendre, Louis prend le combiné et appelle son fils. Après quatre sonneries, il entend sa propre voix répondre: «*Bonjour ou bonsoir. Vous avez rejoint la boîte vocale de Louis Leblanc. Je ne suis pas disponible pour le moment, alors, après la tonalité, laissez-moi votre nom, votre numéro et un court message. Je vous re-téléphonerai dès que possible*». Puis, au bip, il dit: «*Salut, Michel. Rappelle-moi, c'est urgent*».

— Est-ce qu'il saura où te joindre? s'enquit Guy.

— Il va sûrement téléphoner chez lui.

— Donc, tu t'en vas?

— Oui. Je vais vous contacter dès que je lui aurai parlé. À plus tard.

— À plus tard.

Soudain, Armand Gélinas fait une entrée percutante dans le bureau. Il vient de recevoir un appel de Réjean Simard, qui l'a informé que Michel Leblanc, Arnaud Dupont et lui avaient été enlevés par Manuella Miller. Moyennant leur libération, la dame exige que son fils Ian rentre à la maison et que Frédérique lui remette les documents appartenant à Raymond Miller.

— J'ai aussi parlé avec la femme et nous avons 24 heures pour lui donner ce qu'elle veut. Elle va me téléphoner demain à la même heure pour nous transmettre le lieu et le moment de l'échange.

— Attendez une minute ! lâche André. Frédérique n'est pas avec eux.

— Eh ben... apparemment non, répond Gélinas. Pourquoi Miller nous demanderait-elle de lui réclamer les documents si la jeune Coté est avec elle ?

— Quelque chose cloche, s'inquiète Guy. Il faut la trouver, c'est urgent.

— Donc, résume André, Manuella Miller veut retrouver son fils et mettre la main sur les documents volés par Frédérique !

— Qu'importe ce qu'elle veut. Un de nos agents est prisonnier dans un pays étranger ! panique Guy.

— En plus d'Arnaud Miller et du fils de Georges Gilbert, rappelle Armand.

— Est-ce qu'on a des raisons de craindre pour leur vie ? s'inquiète André.

— Pas si Miller obtient ce qu'elle veut, réplique Armand. En revanche, si on ne veut pas qu'ils soient en danger, je vais devoir rapporter de bonnes nouvelles demain au clan Miller.

— Nous devons contacter Bernard Coté, propose Guy, Frédérique est peut-être là-bas.

— Mais pourquoi aurait-elle quitté le groupe ? questionne André.

— Je suis persuadé qu'elle a eu un mauvais pressentiment et qu'elle s'est cachée, présume Guy.

— En tout cas, indique le chef, Manuella Miller semble croire qu'elle est à Sherbrooke. Sûrement qu'elle a interrogé Réjean et les autres pour savoir où elle se trouvait et qu'ils lui ont fait croire qu'à la toute dernière minute, la jeune a décidé de ne pas faire le voyage.

— Frédérique est une experte pour jouer à cache-cache. Je vais chercher les coordonnées de son père. Si elle n'est pas chez lui, on

devra lui raconter ce qui s'est passé en espérant qu'il acceptera de nous aider.

— Il a pris beaucoup de risques pour garder cet enfant auprès de lui, souligne Sévigny. Il l'a toujours protégée et donc, c'est sûr qu'il va collaborer.

— Où est Ian Miller? interroge Armand.

— Il est chez lui, répond André. Je le préviens de la situation.

— Parfait. Et où sont les documents?

— Ici.

— Ne manque plus qu'à trouver la jeune Coté. Vous savez ce que vous avez à faire, les gars, et tenez-moi au courant des développements.

— Sans faute, monsieur Gélinas.

À Francfort-sur-le-Main, un chauffeur de taxi gare son véhicule devant une modeste maison. Frédérique paie la course en ajoutant un généreux pourboire, puis dit :

— On ne s'est jamais rencontré et vous n'êtes jamais venu à cette adresse.

Bien que surpris, l'homme promet de garder le silence. En avançant dans le stationnement, Frédérique remarque qu'aucune voiture ne s'y trouve. Parfait. Ainsi, elle pourra fouiller la maison à sa guise. Pour commencer, elle entend visiter les appartements de Monique, qui ne dort plus dans la même chambre que Bernard depuis de nombreuses années. Après avoir déposé l'urne de Natalie sur la commode installée dans le couloir menant au salon, elle monte à l'étage. Sans gêne, elle ouvre la porte de la chambre, entre dans le grand *walking* et prend une série de boîtes entassées sur les plus hautes tablettes. Puis, voyant un coffre transparent, elle s'en empare, le dépose au sol et retire le couvercle. À son grand bonheur, il est rempli de photographies. Sur l'une, elle reconnaît les jumeaux en pleurs, alors qu'ils sont dans une barboteuse. Sur une autre, encore les jumeaux, qui cette fois, posent fièrement devant un impressionnant monument. Frédérique ne peut

s'empêcher de fondre en larmes en apercevant le visage radieux et souriant de sa sœur. Elle pose l'image près d'elle en se disant qu'elle sera parfaite pour accompagner l'urne. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle prend conscience que plus jamais elle ne pourra parler avec sa benjamine. Elles ont certes eu leur lot de disputes, mais tout de même, Natalie lui manque. La jeune femme reste immobile un long moment, jusqu'à ce qu'elle ressente une douleur au ventre. Du coup, ses mains tremblent et elle est prise de nausées. Sa tête lui fait si mal, qu'elle en est étourdie. Pour éviter de s'évanouir, elle ferme les yeux. Ce faisant, elle ressent comme une présence invisible. Natalie? Serait-ce possible qu'elle soit là pour l'aviser d'un danger ou encore, l'aider à trouver les réponses qu'elle cherche? Soudain, elle lâche un hurlement lorsqu'un objet atterrit sur ses cuisses. Elle ouvre nerveusement un œil. Que se passe-t-il? Qu'est-ce qui a poussé cette chose? En essuyant ses larmes avec la manche de son chandail, elle est stupéfaite lorsqu'elle constate que l'objet en question est une enveloppe. Paniquée, elle la fixe. Elle a vraiment l'impression qu'elle n'est pas seule en ce lieu. Au bout d'un bref moment, une ombre apparaît sur le seuil de la porte, ce qui n'est pas sans lui soutirer un cri. Elle se touche le front, persuadée qu'elle est fiévreuse.

— Voyons, ma puce ! Qu'est-ce qui se passe? Je ne t'ai jamais vue dans cet état.

— Papa !

— Que fais-tu dans cette pièce?

— Je cherchais une photo de Natalie. Qu'est-ce que tu penses de celle-là? demande Frédérique en s'emparant du cliché mis de côté.

— Elle est magnifique. Son sourire nous montre qu'elle vit un moment heureux.

— Tu serais d'accord pour qu'on la dépose devant l'urne?

— Bonne idée. Qu'est-ce qu'il y a dans cette enveloppe?

— Je ne sais pas. Elle a volé jusqu'à moi. Sûrement un courant d'air.

— Il ne peut pas y avoir de courant d'air ici puisque nous sommes dans une garde-robe. D'autre part, je ne crois pas aux fantômes. Est-ce qu'on l'ouvre?

— Qu'est-ce que tu fais ici? Je croyais que tu allais chercher Nicolas?

— Finalement, j'ai demandé à Anne de le faire pour moi.

— Je suis contente que tu sois là, papa. J'ai tellement de questions à te poser.

— D'accord, mais ici, j'étouffe. Ce serait préférable de discuter ailleurs que dans la chambre de ta mère. Il y a aussi la sonnerie du téléphone qui commence à m'énervé! Une personne insiste et elle ne semble pas vouloir laisser un message. Je vais donc aller répondre. On se rejoint à la cuisine?

— D'accord.

Bernard réussit à répondre avant que le téléphone ne cesse de sonner.

— Bonjour, lance une voix masculine. Pourrais-je parler à Frédérique Coté?

— Bien sûr, qui la demande?

— Guy Veilleux.

— Frédérique! Monsieur Guy Veilleux te demande!

La jeune femme prend le combiné, pendant que Bernard, songeur, s'interroge sur ce fameux Guy Veilleux. Il est convaincu de connaître cet homme, mais n'arrive pas à se souvenir où et quand il l'a rencontré.

— Frédérique, commence Guy, comment s'est déroulé le voyage?

— Bien. Vous semblez inquiet.

— Réjean a téléphoné au poste. Les autres et lui sont retenus prisonniers par Manuella Miller. Elle menace de les tuer si son fils ne retourne pas à la maison et si tu ne lui rends pas les documents que tu as trouvés au bureau de monsieur Després. Est-ce que tu sais comment ça s'est passé?

— La dernière fois que j'ai vu cette dame, elle avait quitté la grange dans une longue limousine semblable à celle qui se trouvait près du hangar où nous avons atterri. Monsieur Simard est allé discu-

ter avec le chauffeur, qui lui a dit qu'il avait été envoyé par le client de Timothé afin de faciliter nos déplacements. Je ne croyais pas à cette histoire. Alors, pendant que tout le monde descendait de l'avion, je me suis cachée dans le compartiment à bagages. J'y suis restée jusqu'à ce que la voiture parte, puis j'ai fait venir un taxi pour me rendre chez moi.

— Ton flair t'a encore une fois bien servie.

— Qu'est-ce que je peux faire pour les aider? Est-ce que Manuella Miller sait que je suis ici?

— Elle semble croire que tu es à Sherbrooke. Elle doit rappeler demain matin pour nous informer de la suite des choses. Pour ce qui est de lui retourner son fils, je ne vois aucun problème. Je compte le faire conduire là-bas par Timothé Dupont. En ce qui concerne les documents, par contre, ça m'embête. Enfin... nous avons encore un peu de temps devant nous pour réfléchir à une stratégie. Je te demanderais donc de ne pas bouger de chez toi. Je vais te retéléphoner dès que possible.

Tout en écoutant les consignes de l'inspecteur, Frédérique prend l'enveloppe cachée dans la poche de son pantalon et l'ouvre. Elle est étonnée d'y trouver une vieille photo d'un homme et d'un gamin.

— C'est noté, dit-elle, mais je suis troublée par ce qui se passe.

— Promets-moi d'être sage.

— C'est promis, monsieur l'enquêteur, et n'hésitez pas à me téléphoner s'il y a de nouveaux développements.

La conversation terminée, Frédérique exhibe l'image sous les yeux de Bernard.

— Qui est-ce? exige-t-elle de savoir. Est-ce qu'il s'agirait du véritable Bernard Coté et de son fils Frédérik, par hasard?

— Quoi?

— Des enquêteurs de la Sûreté du Québec ont accumulé suffisamment de preuves pour t'accuser de rapt d'enfant. Pourquoi m'as-tu éloignée de mon père et pourquoi ma mère et le fils de Guy Veilleux sont-ils morts?

Après s'être laissé choir sur une chaise, Bernard raconte :

— Sache que j'aimais beaucoup ta mère. Elle était la femme que j'aimais le plus au monde. Je suivais sa voiture quand j'ai assisté à ses derniers moments. Lorsque j'ai vu qu'elle était décédée et que tu étais en vie, je me dis que j'allais prendre soin de toi en attendant l'arrivée de ton père. Puis, j'ai eu des doutes. J'ai longuement réfléchi au comportement de cet homme, qui au cours des derniers temps, s'était mis à rencontrer des personnes louches. J'en suis venu à croire que c'était lui qui avait provoqué l'explosion. Après tout, la Volvo lui appartenait et il savait que Linda devait l'utiliser pour faire des achats. Je t'en prie, cesse de me fixer de la sorte ! Mon seul crime a été de faire ce qu'il fallait pour empêcher ce démon de te tuer. D'ailleurs, j'ai en ma possession plusieurs pièces justificatives pour prouver que ce fou est un meurtrier. Qui est Guy Veilleux ?

— Un enquêteur. Son fils Guillaume est aussi mort dans l'accident.

— Ça me revient, maintenant. Je savais que je connaissais cet homme. Il était policier et sa conjointe était l'amie d'enfance de Linda. Pourquoi t'a-t-il appelée ?

— Il m'a appris que des amis à moi sont retenus en otages par Manuella Miller. Apparemment, elle n'hésitera pas à les tuer si je ne lui remets pas des papiers qui appartiennent à sa famille.

— Quels papiers ?

— C'est une longue histoire, et je préfère ne pas en parler pour le moment.

— Cette femme ne tuera pas tes amis. En revanche, il faut empêcher Hans Ogel de le faire.

— Qui est cet homme ?

— Un ancien soldat allemand. C'est le cousin de Manuella Miller et aussi, un tireur d'élite.

— Est-ce un grand gaillard avec une longue chevelure blonde ?

— Oui. Tu le connais ?

— Il a tenté de me tuer.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Comme toi pour ma mère, j'ai été témoin des derniers moments de la vie de monsieur Després. Quelques jours plus tard, je me suis présentée à son bureau et j'ai volé des documents qui avaient été camouflés dans une grande armoire.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Monsieur Després avait commencé à faire le ménage de son bureau afin d'aménager un espace de travail pour Charles. Ensuite, il était devenu étrange. Après sa mort, que je trouvais suspecte, j'ai voulu savoir s'il était possible que quelqu'un ait voulu s'en prendre à lui. J'ai donc fouillé, et c'est là que j'ai trouvé des documents compromettants pour la famille Miller.

— Oh, mon Dieu ! Est-ce que tu sais qui a assassiné Natalie ?

— Selon ce que je sais, elle aurait été droguée et violée par les cousins de Thierry Dupont, qui se fait également appeler Ian Miller.

— Pauvre enfant ! Une autre innocente victime de Rémi Blais et de Manuella Miller. Ils vont me payer ça !

— Mais toi, d'où connais-tu celle femme ?

— Elle travaille avec ton père biologique.

— Je veux que tu me dises tout ce que tu sais sur eux. Depuis le mois de mai, je m'acharne à prouver que des individus ont provoqué la mort de Roger Després et depuis, ma vie est devenue un véritable enfer.

— Raymond Miller, le père de Manuella, est décédé au mois de janvier dernier. Je pense que sa fille a découvert l'existence de différents travaux de cet excellent scientifique. Si elle tient tant à les récupérer, c'est certainement pour les vendre au plus offrant. Elle veut toucher le magot.

— Qui est au courant du décès de son père ? Je te pose cette question, parce que j'ai discuté avec les deux fils de cette femme et aucun ne semble savoir qu'il est mort.

— Il n'y a eu aucune annonce à ce sujet, mais je tiens l'information d'une source sûre.

— Est-ce que tu peux prouver ce que tu viens de dire ?

— Tu es sceptique?

— Depuis l'accident de monsieur Després, les drames se succèdent et ça me rend dingue. J'ai du mal à discerner le vrai du faux.

— Je comprends. Tu sais, dès le premier le jour que Linda a fréquenté Rémi, je me suis livré à une enquête sur cet homme, et crois-moi, je suis parvenu à accumuler plusieurs preuves contre lui. J'avais un mauvais pressentiment et j'ai eu raison de suivre mon instinct.

— Je ne veux pas que tu te fâches, mais avec tout ce que je viens de vivre, je ne sais plus où j'en suis. Et le fait d'avoir appris que ma vie n'a été qu'un mensonge ne m'aide en rien à t'accorder ma confiance.

— Je suis vraiment désolé, ma puce. Effectivement, ça doit être épouvantable, pour toi, d'apprendre que tu n'es pas celle que tu croyais être. Si j'ai agi comme je l'ai fait, c'est que je savais que le jour même de l'accident, ton père avait rencontré un journaliste pour lui remettre un dossier compromettant pour certaines personnes. Assez étrangement, il s'est ravisé à la dernière minute. Est-ce parce qu'il a eu peur, ou parce qu'il a flairé une bonne occasion de s'enrichir en vendant ces informations à une personne intéressée? J'avais tellement de doutes, à son sujet, que j'ai décidé de te garder avec moi.

— Dis-moi, est-ce que ma mère écoutait une chanson au moment de l'accident?

— Pourquoi?

— Depuis le mois d'avril, je fais un cauchemar récurrent. Je ne me souviens pas des images, mais ce que je sais, c'est que j'entends les premières notes d'une chanson, suivies d'une explosion.

— Quand elle entendait une chanson rythmée, Linda avait l'habitude de monter le volume de la radio. Même en conduisant, elle ne pouvait pas s'empêcher de danser et de chanter à tue-tête. Si ton rêve est vrai, je suis content de savoir qu'elle était joyeuse avant de mourir.

— Tu l'aimais beaucoup...

— Tu lui ressembles tellement. Il faut éviter que Rémi Blais te voie, car ta vie sera en danger.

— Je dois contacter Guy Veilleux à ce sujet. Pourquoi sommes-nous déménagés en Europe?

— Quand Émilie-Rose a officiellement été déclarée morte, Rémi Blais a reçu une énorme somme d'argent de la compagnie d'assurance. Idem pour sa femme. Plutôt que d'utiliser cet argent à bon escient, il s'en est servie pour monter une affaire illégale avec Manuella Miller.

— Je ne peux pas croire que cet homme-là soit mon père !

— Je suis prêt à divulguer à Guy Veilleux tout ce que je sais et à lui remettre tous les documents que je possède à propos de ce gars et de Manuella Miller. Demain matin, je vais me rendre au commissariat pour compléter une dénonciation et demander à ce qu'elle soit acheminée aux enquêteurs de Sherbrooke. Tu connais le nom du chef d'équipe?

— Je vais le demander à monsieur Veilleux.

— Est-ce que cet enquêteur t'a transmis des informations?

— Selon ce qu'il m'a dit, Manuella croit que je suis à Sherbrooke. Elle a accordé un délai de 24 heures pour qu'on lui ramène son fils Thierry et qu'on lui remette les documents que j'ai volés.

— Puisque pour elle, tu n'étais pas dans l'avion, elle ne sait pas que tu es à Francfort, et ça, c'est une excellente nouvelle. Est-ce que les enquêteurs savent où est son fils?

— Oui, il est chez lui avec son père et celui d'un de mes amis. Son autre fils est l'un des prisonniers.

— Manuella a deux fils? s'étonne Bernard.

— Oui. Il s'appelle Arnaud Dupont et vit à Vancouver avec son père Timothé. Ils sont pilotes d'avion. C'est d'ailleurs Arnaud qui nous a conduits jusqu'ici.

— Et pourquoi êtes-vous venus à Francfort?

— Parmi nous, il y a un enquêteur. Il compte t'arrêter et t'accuser de séquestration et d'enlèvement.

— Oh ! Mais puisqu'il fait partie des prisonniers, j'ai la voie libre.

— Voilà donc une belle occasion de prouver ton innocence. Est-ce que tu as une idée en tête?

— Ce soir, je vais appeler un de mes potes et établir un plan pour mettre un terme aux manigances de ce duo. Il est grand temps que Rémi Blais et Manuella Miller soient arrêtés pour leurs crimes.

— Il ne faut pas oublier le tueur à gages !

— Hans Ogel sera difficile à attraper.

— Mais avec ton aide, ils y arriveront, non?

— Je l'espère. On devra être méthodique et discret.

— Manuella veut que je lui apporte les documents. Comment dois-je procéder pour sauver mes amis?

— Il n'est pas question que tu t'impliques dans cette histoire.

— Il est trop tard et de plus, je suis une adulte. Je vais participer à la finale de cette enquête. Je pense que Louis Leblanc, le père de mon ami, a remis les documents aux enquêteurs.

— Comment cet homme est-il entré en possession des papiers?

— Il les a pris dans mon sac à dos.

Frédérique meurt d'envie de confier à son père que Louis a fouillé dans son sac pendant qu'elle était dans le coma, mais elle s'abstient. Il serait fou de rage s'il apprenait cette partie de l'histoire.

— Désolé de te l'apprendre, mais ces documents sont faux. En les cachant dans le bureau de Roger, je voulais brouiller les cartes, car j'avais signé un contrat avec Raymond Miller. Je protégeais ses plans et en échange, il me procurait une nouvelle identité.

— Il y a tellement de questions qui me viennent en tête. Je ne sais pas par laquelle commencer.

— Je comprends, mais d'abord, nous devons contrer Rémi Blais et Manuella Miller pour les empêcher de poursuivre leurs activités clandestines.

— J'appelle Guy Veilleux pour l'informer que tu lui feras parvenir des renseignements importants sur Rémi Blais et aussi, pour l'aviser qu'il devra agir discrètement. Cet homme est dangereux et il ne doit pas se douter que la police enquête sur lui.

— N'oublie pas de lui dire que les documents qu'ils ont n'ont aucune importance.

— Oui, comme ça, il n'aura aucun remords à les remettre à Manuella.

Pendant que Frédérique se retire pour téléphoner à Guy Veilleux, Bernard sort un petit carnet noir de son pantalon pour trouver les coordonnées de Marco Couture. Comme il n'a reçu aucune nouvelle du jeune détective depuis un bon moment, il ne peut que s'inquiéter, d'autant plus que Hans Ogel est à Sherbrooke. Qui sait si ce fichu tueur à gages ne l'a pas éliminé ! Voilà qui expliquerait pourquoi le détective ne retourne plus ses appels. Pour en avoir le cœur net, Bernard se dit que le mieux à faire serait peut-être bien d'appeler le père de Marco.

Guy Veilleux gribouille quelques notes pendant que Frédérique lui défile à vive allure les nombreuses informations qu'elle vient d'obtenir. Alors qu'il l'écoute sans l'interrompre, il ne peut que sourire devant l'enthousiasme dont elle fait preuve. Elle est en train de leur donner un sérieux coup de main ! Il y a encore quelques semaines, elle se méfiait de lui, et voilà qu'à présent, elle est devenue leur meilleure alliée. Il ne connaît pas Rémi Blais, mais les prétentions de Bernard Coté alias Robert Sirois peuvent s'avérer plus qu'intéressantes. Cet ancien détective privé a toujours été reconnu pour son flair et son expertise. Il se dévouait tellement pour Linda Morin, qu'il n'est guère étonnant qu'il se soit livré à une telle enquête sur Rémi Blais.

— On va s'occuper de Rémi Blais, promet Guy. Est-ce que ton père a accès à un télécopieur ? Ici, au Québec, il est six heures de moins qu'à Francfort et Manuella va appeler demain. Si je peux obtenir des preuves de ce que tu viens de me dire, ce sera plus facile d'agir.

— Mon père est près de moi, je vous le passe.

Guy se sent nerveux à l'idée de discuter avec Robert Sirois, qu'il connaissait jadis par l'entremise de sa femme, bien qu'il soit visé par plusieurs chefs d'accusation.

— Bonsoir, monsieur Veilleux. Je suis Bernard Coté. Ma fille vient de m'apprendre que votre collègue et des amis sont retenus en otages par Manuella Miller... Est-ce bien vrai ?

— Oui, mon coéquipier, Réjean Simard, a appelé mon patron pour l'informer de la situation.

— Monsieur Simard est toujours en poste? Je suis heureux de l'apprendre. Quel est le nom de votre chef de service?

— Armand Gélinas. Vous le connaissez?

— Oui, j'ai travaillé à quelques reprises avec lui lorsque j'habitais au Québec. Mais je doute qu'il se souvienne de moi. Il y a si longtemps.

— Frédérique m'a confié que vous avez enquêté sur Rémi Blais et que vous possédez un bon dossier sur lui et Manuella Miller...

— En effet. Je crois savoir que vous ignorez que Raymond Miller est décédé en janvier dernier. Depuis, sa fille cherche à vendre les plans d'une découverte qu'il a faite. Et soit dit en passant, les documents que vous possédez sont faux.

— D'accord! Où sont les vrais?

— En sûreté.

— Est-ce que vous avez déjà rencontré Georges Gilbert?

— Le journaliste?

— Oui.

— Bien sûr, nous avons collaboré à quelques reprises. Mais il y longtemps. Il effectuait des recherches sur Rémi Blais, car il était intrigué par l'accident de Linda.

— Avez-vous partagé vos informations?

— Non, mais nous avons eu plusieurs discussions téléphoniques qui nous ont permis d'éclaircir certains faits. Vous savez, lorsque deux passionnés comme lui et moi parlons ensemble, on en résout, des trucs!

— Avez-vous maintenu des liens avec lui après votre départ Canada?

— Non, répond Bernard, sans savoir que Louis Leblanc est Georges Gilbert. Puisque nous n'avons jamais pu échanger nos nouvelles coordonnées, ça n'a pas été possible.

— Nous avons une copie de l'entente que vous avez passée avec Raymond Miller, reprend Guy.

— J'ai tenu ma part du contrat.

— Puisqu'il est mort, vous n'avez plus à respecter cet engagement.

— Pour le cas où vous me soupçonneriez de l'avoir tué, sachez qu'il est décédé à l'hôpital des suites d'un cancer. Il vous suffit de consulter son dossier médical pour vous en assurer. Quoique... il y a plus important à faire, pour vous. Vous devriez vous lancer à la recherche du neveu de Manuella. Il s'appelle Hans Ogel et est très dangereux.

— Vous avez des preuves pour appuyer vos accusations contre Rémi Blais?

— Oui. Je vous enverrai tout ce que j'ai dès la première heure demain.

— Il sera trop tard. Manuella Miller doit nous contacter demain matin et nous devons être prêts. Vous devez aussi tenir compte du décalage horaire.

— Quelle heure est-il au Québec?

— Vingt-deux heures cinquante-deux.

— J'ai compris. Je vais me rendre au poste de police de Francfort-sur-le-Main dès ce soir. Ensuite, leur chef transmettra la documentation à l'officier Armand Gélinas. Ça vous convient?

— Tout à fait. Merci.

— Bienvenu, et à plus tard.

Après avoir raccroché, Guy jette un œil dans la pièce. Il fixe André Sévigny tout en pensant aux informations que Frédérique vient de lui transmettre. Le temps presse et il semble que les prochaines heures seront bien remplies. Il y a tant à faire. Mais avant de se rendre au bureau d'Armand pour tout lui raconter, il lui faut se préparer. Sachant qu'André a de nombreux amis au sein des divers départements de la police, il doit s'enquérir des priorités à respecter pour frapper un bon coup. Serait-ce une bonne chose de se rendre à Francfort avec Timothé Dupont? Georges Gilbert doit retourner chez lui avant qu'il ne soit démasqué et Manuella réclame son fils. Ce dernier accepterait-il de suivre son père jusqu'en Allemagne?

Avant de quitter son bureau, l'inspecteur compose le numéro de téléphone de Robert Sirois. Il est peut-être naïf, mais il est persuadé que l'ancien détective est uniquement coupable d'avoir voulu protéger un bébé. Rémi Blais n'a jamais cherché sa fille. Non seulement il a trop facilement renoncé à elle, mais de plus, il a réclamé une grosse somme d'argent à la compagnie d'assurance dès qu'Émilie-Rose a officiellement été déclarée morte. Même chose pour sa femme. Voilà un comportement inhabituel pour un père et un mari qui est censé aimer son enfant et son épouse. Inhabituel, et louche. À n'y rien comprendre. À titre de comparaison, Guy pense à lui-même. Son fils Guillaume est décédé et encore aujourd'hui, il espère trouver les coupables et découvrir les véritables circonstances de l'accident.

Au bout de trois sonneries, Robert Sirois répond.

— Bonjour, monsieur Coté, ici Guy Veilleux. Je viens de réfléchir et... je me demandais si vous n'auriez pas une idée qui pourrait nous permettre de libérer nos amis sans avoir à céder aux demandes de Manuella Miller?

— Sérieusement, je n'en vois pas l'utilité. Manuella ne souhaite qu'obtenir la libération de son fils et les documents de son père. Puisqu'elle n'arrivera pas à valider l'authenticité de ceux que vous lui remettrez avant un bon moment, nous aurons le temps d'élaborer un plan pour mettre un terme aux activités de cette ignoble femme et libérer vos amis.

— J'ai peur qu'elle décide de les éliminer même si nous lui donnons ce qu'elle veut.

— Je comprends. Hé... mais... attendez une minute ! hurle Bernard Coté.

Sa fille vient de s'effondrer au sol et sa jambe saigne abondamment. Sans tarder, il accourt vers elle et déchire le pantalon qu'elle porte. Il y a tellement de sang, qu'il panique.

Il retire le pansement, puis hurle à nouveau :

— Les points de suture se sont défaits. Que s'est-il passé? C'est quoi cette blessure?

— Un homme m'a poignardée, mais ça va aller. Je vais prendre soin de moi lorsque tout sera terminé. Mon docteur m'a accompagnée ici, mais Manuella Miller l'a enlevé en même temps que les autres.

—Bon ! Tu restes ici. Cette femme te cherche et je ne veux pas que celui qui t'a fait ça puisse te trouver pour terminer son travail. Je suis au téléphone avec Guy Veilleux... Je raccroche le plus vite possible et tu vas me raconter toute histoire.

—Monsieur Veilleux, explique Bernard en reprenant le combiné, je suis désolé, mais il faut remettre cette discussion. Je viens de voir que ma fille a une vilaine blessure à la cuisse et ce n'est pas joli du tout. Comme je ne peux pas la laisser seule, je dois attendre l'arrivée de la cousine de ma femme avant de me rendre au poste de police. Je vous rappelle dès que possible. Et n'oubliez pas, il est impératif que vous mettiez la main au collet de Hans Ogel.

— D'accord. Je vais discuter de tout ça avec mon supérieur.

Outre ce Hans Ogel, Guy devra également trouver Rémi Blais. De même, André et lui doivent accumuler le plus de preuves possible contre ce dernier. À cet effet, il lui faudra contacter la compagnie d'assurance pour valider les dires de Bernard Côté. Mais d'abord et avant tout, un entretien avec le chef s'avère urgent. Le détective se lève, puis lance à André :

— Suis-moi, s'il te plaît.

— Où allons-nous ?

— J'ai du nouveau. Je vais tout te raconter en même temps qu'à Armand.

D'un pas rapide, le duo se déplace vers le bureau de monsieur Gélinas et entre dans la pièce sans même frapper.

— Désolé de te déranger, Armand, mais y a urgence.

— De quoi s'agit-il, Guy ?

— Je viens d'avoir une discussion avec le père de Frédérique Côté. Apparemment, il a monté un dossier plus que complet sur Rémi Blais. Certaines des informations qu'il a accumulées remontent à aussi loin que le mois d'août 1973. Il doit nous faxer le tout sous peu.

— À quoi dois-je m'attendre ?

— Selon ce qu'il m'a dit, Blais aurait traficoté avec le clan Miller à diverses reprises. Aussi, Côté... ou plutôt, Robert Sirois, a réussi à obtenir une copie des contrats d'assurance-vie de son épouse et de son enfant. Il a une photocopie de chacun des chèques émis par la

compagnie d'assurance et une confirmation des dépôts effectués dans le compte bancaire de Blais. Le 22 avril 1974, l'homme a rencontré Georges Gilbert dans un casse-croûte de quartier. La rencontre s'est tenue à quatorze heures, soit quelque deux heures avant l'accident de Linda Blais. Le journaliste aurait remis à Sirois une copie de l'enregistrement de sa conversation avec l'avocat. Notre homme m'a également fait savoir qu'il a assisté à l'accident et aux derniers instants de vie de madame Morin. Il courait vers la voiture lorsque l'explosion est survenue et après avoir constaté les décès de la conductrice et de mon fils, il a entendu des pleurs. C'était ceux de Émilie-Rose ou plutôt... de Frédérique Coté. Il a pris le bébé sous son aile dans l'intention de le remettre à son père, mais avant de le faire, il voulait vérifier quelques trucs.

— Des trucs? Quels trucs? Tu sais comme moi que peu importe la raison, nul n'a le droit d'enlever un enfant à son parent.

— Il n'y a aucune logique dans son geste, j'en conviens, mais il affirme qu'il a agi pour le bien et la sécurité de l'enfant.

— Tu le crois?

— Oui. Je ne dis pas qu'il a bien fait, mais vu les circonstances, il a eu une réaction normale.

— Je vois...

— Ensuite, il m'a raconté que Raymond Miller Sr était inquiet parce que sa fille et un avocat entendaient s'emparer des plans d'une importante découverte qu'il avait faite dans le but de les vendre. Il les a donc mis en sécurité. Aussi, à ce qu'il paraît, l'homme serait décédé en janvier dernier et depuis, Manuella Miller et ses complices remuent ciel et terre pour obtenir les fameux plans.

— Vu ce qu'ils ont fait subir à Frédérique Coté, on voit qu'ils sont définitivement prêts à tout pour les obtenir. Et à part Blais, qui sont les complices de Miller?

— Hans Ogel... tueur à gages et neveu de Manuella. Autre chose, les documents que nous avons en notre possession et que nous devons remettre à Manuella Miller sont des faux.

— Qu'entendez-vous faire pour assurer la suite des choses?

— Nous ne sommes que deux et nous n'avons pas l'expertise requise pour agir à l'étranger. Sans compter que Miller doit bientôt nous contacter pour nous dire où et quand nous devons lui remettre ce qu'elle demande. Ma crainte est que même si nous lui donnons ce qu'elle veut, elle élimine Réjean et les autres. En revanche, comme me l'a indiqué Bernard Côté, il lui faudra un certain temps avant de découvrir que les documents sont faux.

— Dès que nous serons en mesure de pouvoir agir, fais-le-moi savoir. Je vais aviser les autorités d'Allemagne. Je vais également faire ce qu'il faut pour obtenir l'autorisation de rouvrir l'enquête sur l'accident de Linda Morin. Je vous remercie, les gars, vous avez fait un excellent boulot.

— Comme Manuella Miller doit appeler au début de la matinée, on peut s'attendre à une journée bien remplie.

— Il n'y a pas de temps à perdre, laisse entendre Gélina. Je vais vous mettre en contact avec le chef de la brigade allemande.

— D'accord.

— Est-ce tu connais l'heure à laquelle monsieur Coté doit te faire parvenir les documents?

— D'ici la fin de la journée. Il doit régler une urgence avec sa fille et ensuite, il se rendra au poste de police le plus près pour faire une déposition.

— Je vais demander à ma secrétaire de surveiller le télécopieur de près. À tantôt, les gars, ma porte est toujours ouverte.

Chemin faisant dans le couloir, André s'énervait lorsqu'il entend un téléphone sonner. Aussitôt, il court vers son bureau en espérant ne pas manquer l'appel. En entrant dans la salle, il se précipite vers le poste de travail de Guy, attrape le combiné et répond :

— Sévigny !

— Oups ! Désolée de vous avoir fait courir. Vous semblez essoufflé !

— Ça va ! Qui êtes-vous ?

— Frédérique Coté. J'ai un service à vous demander.

— Lequel?

— Pendant que mon père est au poste de police pour vous envoyer les documents que vous attendez, j'ai tenté de téléphoner à Louis Leblanc, mais il ne répond pas. Est-ce que vous pourriez vous rendre à la résidence de son fils, je commence à craindre le pire.

— Pourquoi donc?

— Il était en compagnie de l'ex-mari et du fils de Manuella Miller. Comme cette femme a visiblement été informée de notre arrivée à Francfort, je m'interroge sur l'identité de la personne qui l'a avisée de notre arrivée.

— Je m'en occupe. Est-ce que tu peux me donner l'adresse?

— Les immeubles de la tour, sur la rue Mc Manamy. L'appartement est le 402.

— Est-ce que ces gens pourraient être armés?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que monsieur Dupont est pilote d'avion et qu'il a de nombreux contacts.

— Que veux-tu dire?

— Il peut emprunter un avion à tout moment pour aller où bon lui semble. Alors, qui dit qu'il ne s'apprête pas à débarquer en Allemagne avec son fils Thierry? Pour prévenir le coup, il faudrait que la police de Francfort soit envoyée au domicile de Louis Leblanc. On ne sait jamais... Peut-être qu'il y a des trucs, là-bas, que le clan Miller aimerait récupérer. Et comme je sais que Timothé Dupont connaît l'adresse de monsieur Leblanc... ce serait dommage de perdre de précieux documents. C'est le travail de toute une vie qui risque d'être détruit.

— Merci beaucoup, Frédérique. Est-ce que tu peux me transmettre les coordonnées de Louis Leblanc?

— Je vous les faxe dès que possible. Je ne les ai pas sous la main.

— C'est parfait. De toute façon, Louis pourra nous le dire.

— À condition qu'il soit toujours en vie lorsque vous arriverez chez son fils.

Ne sachant trop que dire pour rassurer son interlocutrice, Sévigny s'abstient de poursuivre la conversation. C'est pourquoi il se contente d'ajouter simplement : « On se tient au courant. À plus tard ».

Dès qu'il raccroche, il s'empresse de dévoiler à son collègue les propos de la jeune femme. Guy Veilleux réfléchit à la situation, pour en venir à la conclusion qu'il n'y a aucune chance à prendre. Ils doivent vite se rendre sur place.

En sachant ce qui se trame à Sherbrooke et craignant que Hans Ogel tue son complice et collaborateur, Bernard tente d'analyser la situation. Le pauvre ne peut qu'avoir des sueurs froides dans le dos. La mort de Natalie et les atrocités qu'a vécues Frédérique le rendent muet. Dire que cette dernière ne lui a jamais rien dit. Tout ce qu'il est parvenu à savoir, c'est ce que Marco Couture lui a raconté. Mais comment confronter sa fille sur le sujet, sans être forcé de lui avouer qu'il l'a fait suivre? Sûr que ça ne passerait pas ! Sa puce est sérieusement blessée et malgré tout, elle continue de se battre.

Le 22 avril 1974, devant le corps inerte de sa belle Linda, il avait juré de s'occuper de sa fille comme s'il s'agissait de la sienne, mais à l'époque, il était loin de se douter que cette promesse lui coûterait aussi cher. Néanmoins, il doit agir pour le bien de tous et en finir une fois pour toutes avec cette histoire. Un peu plus tôt, Anne l'a appelé pour l'informer qu'elle venait tout juste de quitter l'école avec Nicolas. Apparemment, elle a eu du mal à obtenir les autorisations de sortie. Bien qu'il ait hâte de revoir son fils, Bernard se doit de retarder leurs retrouvailles. Il n'a pas le choix. Une mission d'une importance capitale l'attend.

Soudain, le téléphone sonne. Après avoir décroché, il fait vite de reconnaître la voix de son interlocuteur.

— Marco ! s'exclame-t-il d'une voix chevrotante. Content de te savoir en vie !

— Bonjour, patron. Mon père vient de m'informer que vous me cherchiez. Écoutez... je sais que je vous ai déçu en disparaissant de la sorte, mais avant de vous emporter, laissez-moi vous expliquer ce qui s'est passé. Dans la soirée du vendredi 27 mai, j'étais installé au volant de mon auto pour surveiller la maison des Després, car j'étais persuadé que Frédérique s'y pointerait pour réclamer l'aide à Claudette.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où elle se cachait. Alors, pendant que je faisais le guet, un grand gaillard m'a surpris et m'a agressé. Par la suite, il m'a laissé pour mort dans un dépotoir. Par chance, un bon samaritain m'a aperçu et a tout de suite contacté les secours. J'ai dû être hospitalisé quelques semaines, sans aucune possibilité de pouvoir vous appeler, du fait que mon portable avait disparu durant l'agression. Lorsque j'ai obtenu mon congé, j'ai décidé de suivre la fille de Roger Després, qui cohabite avec Frédérique. Dans ce cas-ci, j'ai agi différemment pour éviter qu'elle se méfie de moi. J'ai donc provoqué une rencontre avec elle et maintenant, nous nous fréquentons. Comme elle m'a dit que Frédérique était retourné chez vous avec les cendres de Natalie, j'ai pensé que mes services n'étaient plus requis. D'ailleurs, je vous offre mes plus sincères condoléances. Je regrette de n'avoir pu éviter ce décès. Comment puis-je vous aider pour la suite des choses?

— Je suis très heureux d'avoir eu de tes nouvelles, Marco, car j'étais très inquiet. Écoute, je dois me rendre au travail. On se reparle plus tard, d'accord?

— Sans problème. Si vous avez un autre boulot pour moi, n'hésitez pas.

L'entretien terminé, Bernard s'empare d'une valise, puis l'ouvre, avant d'être surpris par Frédérique.

— Qu'est-ce que tu fais? questionne-t-elle en le voyant examiner tout un attirail d'objets habituellement réservés aux espions.

— Je vais arrêter les méchants.

— Euh... tu ne devrais pas laisser faire les professionnels?

— Pour ton information, je suis lieutenant-détective et j'ai parfaitement le droit d'accomplir ce boulot.

— Quoi? s'étouffe pratiquement Frédérique. Tu fais le même travail que Guy Veilleux et André Sévigny?

— Oui, et ne me juge pas.

— Je suis surprise, c'est tout. Je ne comprends pas pourquoi tu as changé de métier à notre insu.

— Tu croyais que j'étais du côté des malfaiteurs, pas vrai?

— Pourquoi nous as-tu menti au sujet de ton véritable métier?

— J'ai mes raisons. Par contre, je tiens à te dire que j'ai dû suivre une formation en bonne et due forme pour obtenir le poste que j'occupe depuis quelques années et que comme tout le monde dans ce pays, j'ai dû gravir les échelons un à un. Il faut dire que mon ancien métier et mon expertise m'ont grandement aidé.

— Je t'accompagne ! lance Frédérique d'un ton qui n'admet aucune réplique.

— Il n'en est pas question, refuse malgré tout son père.

Sur ce, le cellulaire de ce dernier résonne. Tout en répondant, il longe un long couloir, entame une discussion avec son interlocuteur et entre dans la pièce qui lui sert de bureau. Discrètement, Frédérique le suit et colle une oreille contre la porte close. Qui sait si elle n'en apprendra pas davantage sur l'opération policière qu'est à préparer son paternel ? Peu importe ce qu'il planifie, elle se dit que ce sera passionnant de le voir évoluer dans son monde que jusque-là, il a gardé secret. Elle tient mordicus à assister aux arrestations pour ensuite s'approcher de Manuella et célébrer sa victoire en la regardant droit dans les yeux. Mais en attendant d'en arriver là, elle doit trouver une façon de convaincre son père de l'emmener.

Armand Gélinas examine consciencieusement les documents que sa secrétaire vient de déposer sur son bureau. Il met les feuilles sur une pile, qu'il classe par sujets. Le dossier bien étoffé qu'il a entre les mains démontre que Bernard Côté est un professionnel. Clair que cet homme a une grande expérience. En lisant le titre figurant sur l'un des documents, il est estomaqué. Cette copie du contrat d'assurance-vie au nom de Linda Morin sera rangée à part. Voilà une preuve irréfutable qui contribuera certainement à obtenir un mandat d'arrêt contre Rémi Blais. Le montant réclamé est énorme pour l'époque. Il y a la date, aussi, à prendre en compte, soit le 28 mars 1974. Gélinas note les renseignements les plus pertinents et poursuit sa lecture. Ce qu'il a à présent sous les yeux n'est pas sans le perturber. Il s'agit d'un autre contrat d'assurance-vie, mais cette fois, au nom d'Émilie-Rose Blais. Il y est mentionné que si l'enfant meurt dans un accident de la route, son père, Rémi Blais, touchera la somme d'un million en dollars. Ceci

peut parfaitement suffire à démontrer les mauvaises intentions de cet homme. Sans tarder, le capitaine appelle le responsable du département des fraudes. Une enquête s'impose.

Arrivés devant la résidence de Michel Leblanc, Guy Veilleux et André Sévigny se hâtent vers l'entrée de l'édifice. Ils sont surpris de voir que l'immeuble est déjà cerné par des policiers qui en bloquent l'accès. Les deux se glissent sous le ruban rouge et se dirigent vers le hall.

— Où comptez-vous aller? les intercepte un agent.

— Nous sommes enquêteurs pour la Sûreté du Québec, répond Guy. Il s'est passé quelque chose?

— Oui.

— Des victimes? interroge André.

— Une.

— À quel étage?

— Au quatrième.

— Oh... nous nous rendions justement au 402. Une personne qui avait de bonnes raisons de s'inquiéter nous a appelés pour nous demander de nous assurer que tout était normal.

— D'accord.

Pour donner la chance aux ambulanciers qui viennent d'arriver sur les lieux de faire leur travail, les inspecteurs utilisent l'escalier de service, ce que fait vite de regretter Guy, qui devient rapidement essoufflé.

— Va devant moi, dit-il à son confrère, je te rejoins là-haut.

Sans se faire prier, André gravit les marches à la course, jusqu'à ce qu'un bruit sourd l'oblige à ralentir. Levant la tête en direction de l'endroit d'où cela provient, il reconnaît le son. Des bottes qui se déplacent sur du métal. En apercevant une silhouette, il se tient aux aguets. Il prend son fusil, puis le pointe devant lui en avançant lentement. Bientôt, il aperçoit une ombre. Vu la corpulence, il pourrait

s'agir de Timothé Dupont. Même s'il ignore encore si l'homme a quelque chose à se reprocher, il n'y a aucune chance à prendre. En se retournant vers son coéquipier, il lui dit discrètement pour ne pas faire fuir Dupont dans une autre direction :

— Attention, Guy ! Je crois que c'est Timothé Dupont. Je vais essayer de le freiner, mais tiens-toi prêt.

En faisant le moins de bruit possible, Guy va dans le corridor et approche son émetteur radio de sa bouche pour informer les policiers déjà en place de la situation. *« Nous sommes dans l'escalier de service et quelqu'un vient vers nous. Nous ignorons s'il s'agit d'un suspect, mais si c'est le cas, il nous faut du renfort. »*

— De qui s'agit-il ? demande un enquêteur.

— Nous n'en sommes pas encore certains, mais nous croyons qu'il s'agit de Timothé Dupont.

— Ici, il y a deux hommes. Le plus jeune a été ligoté sur une chaise et enfermé dans une garde-robe, tandis que le deuxième, beaucoup plus âgé, a été sauvagement battu.

— Dupont aurait agressé son propre fils ? Pourquoi ?

— Aucune idée.

— Des policiers seront bientôt là pour nous prêter main-forte.

— Il ne faut pas qu'il quitte la cage d'escalier.

— Il aura du mal, puisqu'il y aura bientôt des agents devant chaque issue.

André est à proximité de la porte donnant accès au deuxième étage lorsqu'il entend un grincement. Le possible suspect vient d'entrer dans le couloir du troisième. Il ne lui reste plus qu'à espérer qu'un policier parviendra à l'immobiliser. Sans perdre de temps, l'inspecteur se précipite au deuxième plancher, là où habite Frédérique. En ouvrant la porte, il est heureux de constater que Timothé Dupont est étendu au sol, menottes aux poignets. Les paroles prononcées par l'agent sont douces à ses oreilles. « Vous êtes en état d'arrestation et serez conduit au poste de police pour y être interrogé ». Arrivé à son tour, Guy examine brièvement la scène, puis fait un signe à son ami pour lui indiquer qu'il se rend au 402. Il entend discuter avec le détective Eugène Blanchard et poser quelques questions à Thierry Dupont. Lui qui était

persuadé que ce dernier était l'auteur de l'agression, il s'explique mal ce qui a pu se passer.

Dans les environs d'un vaste terrain, Bernard s'approche du hangar que Frédérique lui a décrit. Connaissant bien l'emplacement, il veut vérifier si un Cessna s'y trouve avant d'aviser le chef de l'escouade spécialisée en libération d'otages. Aux dernières nouvelles, Manuella n'a pas encore contacté Guy Veilleux. Il n'a donc aucune idée de l'endroit où aura lieu la rencontre. Mais pour l'heure, la question est de savoir si Arnaud Dupont s'est envolé vers le Canada avec sa mère et les prisonniers. Dès qu'il saura si l'avion se trouve, ou pas, dans le hangar, il pourra contacter ses collègues et se lancer à la recherche des malfaiteurs. Seule bonne nouvelle du jour : il a pu convaincre sa fille de rester à la maison.

Alors qu'il se préparait à aller interroger Timothé Dupont avec André, Guy Veilleux entend téléphone sonner. « Veilleux », répond-il d'un ton neutre. « Oui. Je vous remercie. Je serai là dans une demi-heure ».

— Qui était-ce? se montre curieux de savoir André.

— Louis Leblanc veut que je passe le voir.

— Comment est-ce possible? Il vient à peine d'arriver à l'hôpital et il était inconscient!

— Il vient de se réveiller. Il a peut-être des trucs urgents à me dire.

— Comment peux-tu être aussi calme?

— Probablement parce que tout se passe trop vite et que je n'ai pas le temps de tout assimiler.

— Réjean et toi l'avez aidé à changer de vie et il est revenu pour terminer un travail. Il doit survivre. Je veux absolument qu'il assiste à l'arrestation de cette bande d'escrocs.

— Sans compter qu’il pourra renouer avec sa famille. Sa sœur sera tellement heureuse de le revoir. Je vais lui rappeler qu’il doit être prudent. À l’époque, il était journaliste d’investigation et il en a payé le gros prix. Ce serait bien qu’il puisse profiter de la vie et de sa famille pour le reste de ses jours.

— Au risque de passer pour un être sans-cœur, il doit connaître l’issue de cette enquête et participer à sa conclusion. De plus, son témoignage sera primordial pour le procès.

— Tu as raison. Est-ce que je t’accompagne?

— Oui, on interrogera Dupont au retour.

— Je vais chercher ma voiture pendant que tu avises Armand de notre départ.

Sévigny est assis au volant de son automobile quand son confrère sort de l’édifice de la Sûreté du Québec. Il démarre l’auto, déverrouille les portes, attend que Guy s’installe sur le siège du passager, puis emprunte le trajet menant à Fleurimont. La distance entre la rue King Ouest et le centre hospitalier leur semble interminable. Les deux s’interrogent sur la pertinence de cette rencontre avec Louis Leblanc. Le silence règne dans la voiture. Non seulement l’ex-journaliste a-t-il été sérieusement blessé, mais de plus, ils craignent pour sa vie. Selon les médecins, l’attaque dont il a été victime était d’une rare violence. Pour sa part, le fils de l’agresseur a été ligoté à une chaise. De même, un morceau de tissu avait été inséré dans sa bouche, qui elle, était recouverte de ruban adhésif. Une fois libéré de sa fâcheuse position, le jeune homme a refusé de collaborer et a réclamé la présence de son avocat. À l’heure qu’il est, donc, nul ne sait strictement rien sur ce qui s’est passé à l’appartement de Michel Leblanc.

En 1981, Réjean Simard et Guy Veilleux avaient contribué à fournir une nouvelle identité à Georges Gilbert. Depuis, ils ne l’avaient plus revu, jusqu’à son récent retour. Pour sûr, il n’a pas réfléchi aux conséquences que pouvait engendrer cette imprudence.

Une fois à l’hôpital, le conducteur gare son véhicule près de la porte des urgences, puis son collègue et lui courent jusqu’à l’ascenseur, se rendent au 4^e étage et se pressent jusqu’au poste des infirmières.

— Je suis l’enquêteur Guy Veilleux et on m’a dit que monsieur Louis Leblanc souhaitait me parler.

— Oui, messieurs, il vous attend. Suivez-moi.

En longeant le long couloir, Guy est bouleversé. Son partenaire et ami de longue date a été pris en otage et maintenant, il ne lui reste plus qu'à espérer que Georges lui transmettra des informations qui leur permettront de le libérer.

— André, est-ce que tu as ce qu'il faut pour enregistrer ce que Georges a à nous dire?

— Zut ! J'ai oublié l'enregistreuse. C'est dans le coffre de ma voiture. J'y retourne et je reviens bientôt.

André emprunte l'escalier au bout du couloir, puis dévale les marches comme s'il était en situation d'urgence.

— Bonjour, Louis, lance Guy en entrant dans la chambre du blessé, comment vas-tu?

— Je pourrais me porter plus mal. Heureusement que Thierry s'est porté à ma défense. Il ne pouvait pas supporter que son père m'agresse avec autant de violence.

— Pourquoi t'a-t-il défendu contre son père?

— Mon fils est son ami d'enfance. Michel et lui sont inséparables depuis le pensionnat.

— Est-ce que tu peux m'expliquer ce qui s'est passé? Pourquoi Timothé s'est attaqué à toi?

— D'après ce que j'ai compris, il est de mèche avec Manuella et il cherche les documents lui aussi. Il était furieux, car il les a vus. Il aurait pu les prendre, mais il ne s'attendait pas à ce que je vous les remette.

— Il vit à Vancouver, il est propriétaire d'une entreprise et en apprenant que le vieux était mort, il a voulu sa part du gâteau !

— C'est ce que je crois aussi. Et puisqu'il a joué le rôle du chic type qui a secouru Frédérique, aucun d'entre nous ne s'est méfié de lui. Il parlait constamment contre Manuella.

— Bon... merci pour ces précisions. Écoute, André est retourné à sa voiture pour prendre l'enregistreur. Ça ne t'ennuie pas de l'attendre?

— Pas du tout.

— Ta sœur sera émue de te revoir. J'ai su que Roger et elle refusaient de déménager, car ils espéraient toujours te voir frapper un jour à leur porte.

— Je ne suis pas surpris. J'en aurais fait autant. J'ai tellement hâte de serrer Claudette dans mes bras. Mes discussions avec mon beau-frère me manquent.

— Charles Després est un véritable gentleman et Sadie est merveilleuse. Elle étudie à l'université et s'entraîne. Quant à Didier, c'est un adorable adolescent. Il est charmant, intelligent et plein de bon sens.

— Dès que cette affaire sera terminée, je compte emménager chez ma sœur pour reprendre le temps perdu et apprendre à connaître ma nièce et mes neveux. Michel sera content de les côtoyer.

Sur ce, on frappe à la porte. Bien sûr, il s'agit d'André Sévigny.

— Alors ! s'exclame-t-il. Prêts pour nous dévoiler vos secrets?

— Oui, on peut commencer, consent Georges. Eh bien... voilà. Dans la soirée du 22 avril 1974, une personne est venue frapper violemment et de façon insistante à la porte de ma demeure. Il était vingt et une heures trente. Je savais que Linda Morin et le fils d'un policier étaient morts dans un accident de la route et qu'il y avait eu une explosion. Je savais aussi que l'enfant de Rémi Blais avait disparu.

— Est-ce que tu connaissais cet homme?

— Comme je vous l'ai déjà dit l'après-midi précédant la tragédie, il m'avait approché en me disant qu'il avait un scoop pour moi et nous nous étions rencontrés dans un casse-croûte. Je croyais donc que c'était lui qui paniquait derrière ma porte.

— Ce n'était pas lui?

— Non. À ma grande surprise, c'était Robert Sirois. Il tenait un bébé dans ses bras et ne savait pas quoi faire. Il ne cessait de répéter que la petite est en danger. Il disait que Rémi Blais était responsable de la mort de Linda, qu'il avait de solides preuves et qu'il avait besoin de mon aide.

— Il avait kidnappé un bébé et tu ne l'as pas dénoncé?

— Il avait été témoin de l'accident. Il a tout vu. Le pauvre homme venait d'assister aux décès de la femme qu'il aimait et d'un gamin. En entendant les pleurs d'un bébé, il n'a pas pu s'empêcher de le prendre. Il ne comprenait pas comment cet enfant vivait toujours. Pour lui, c'était pratiquement un miracle.

— Donc, tu l'as accueilli chez toi en sachant qu'il venait de commettre un crime?

— Relaxe, Guy. Nous savions tous que Robert était encore amoureux de Linda, qu'il la suivait régulièrement, qu'il n'avait aucune confiance en Blais et qu'il craignait le pire pour sa douce !

— N'empêche...

— Écoute ! J'étais un journaliste, pas un flic ou un enquêteur. De plus, je venais de rencontrer Rémi Blais et je t'avoue que ma première impression rejoignait celle du détective privé.

— C'est vrai que Robert Sirois était reconnu pour avoir du flair.

— Je l'ai questionné et quelques jours plus tard, il m'a montré des copies d'un contrat d'assurance-vie. Il y était stipulé que si la femme de Rémi Blais décédait d'un accident de la route, il obtiendrait 500 000 \$ et que si sa fille Émilie-Rose devait mourir accidentellement, il toucherait la somme d'un million de dollars.

— C'est un excellent point à considérer.

— Sirois m'a aussi précisé qu'il savait que l'avocat m'avait rencontré au cours de l'après-midi et que Rémi Blais avait vu Manuella Miller à quelques reprises. Il le soupçonnait de manigancer un truc pas très net. Puis lorsque la Volvo a explosé, il a compris que l'homme avait piégé sa propre voiture. Il m'a également confié qu'après l'accident, il a vu la limousine de Manuella Miller. Apparemment, elle a ouvert une vitre pour mieux constater les dégâts.

— Et comment Sirois a-t-il su pour le contrat d'assurance?

— Il connaissait les allées et venues de Linda Morin, alors je pense qu'il pouvait entrer dans la maison du couple en son absence. Qui sait? Il est peut-être tombé sur l'agenda de Blais.

— Mais on ne peut pas entrer ainsi chez les gens, s'indigne André, c'est une infraction.

— Sauf si la personne a une clé, indique Guy. Robert Sirois était un détective privé et aussi, un ami de Linda Morin. Soit il savait qu'une clé était cachée quelque part, soit Linda lui en avait donné une.

— Pourquoi aurait-elle fait ça? s'étonne André.

— Malgré leur rupture, ils étaient restés très proches l'un de l'autre. C'était d'ailleurs un fait notoire, répond Georges.

— Si je suis bien vos propos, reprend André, Linda Morin et Robert Sirois se sont séparés, mais seraient restés amis...

— Exact.

— Après leur rupture, donc, Sirois s'est mis à suivre son ex. Elle n'a pas porté plainte contre lui, mais elle est partie parce qu'elle avait besoin de retrouver sa liberté ! Est-ce qu'il y a quelque chose que je n'ai pas compris?

— Je ne peux pas vraiment vous aider, André, réplique Georges, puisque j'ai toujours eu du mal à comprendre les relations amoureuses.

— Mon fils est mort ce jour-là, intervient Guy pour tenter de ramener la conversation dans le sens qu'il voulait, et je cherche à trouver le coupable.

— Comment Sirois a-t-il fait pour s'occuper d'un bébé? interroge André. Non seulement il devait se cacher, mais il devait travailler pour gagner sa vie !

— Il a vidé son compte bancaire et a utilisé ses économies pour survivre, explique Georges.

— Qui l'a mis en contact avec Raymond Miller? demande Guy.

— Moi.

— Tu as dit que Rémi Blais trafiquait avec Manuella. Ce n'était pas imprudent de ta part de les avoir présentés l'un à l'autre?

— Oui, sauf que je savais que Robert Sirois était en mesure de protéger la découverte de ce scientifique et que Raymond Miller pouvait procurer une nouvelle identité au détective.

— Robert a dû attendre un peu plus de deux ans avant d'obtenir une nouvelle identité. Du moins, si l'on se fie à la date de naissance du garçon dont Émilie-Rose a pris la place.

— Effectivement.

— Qu'est-ce que vous pouvez nous apprendre sur Rémi Blais, monsieur Gilbert? demande André.

— C'est un joueur compulsif. De même, il était jaloux. Donc, s'il a su pour sa femme et Robert Sirois, c'est peut-être ce qui l'aurait poussé à provoquer l'accident. Tout comme il se peut qu'il se soit endetté au point de faire chanter Manuella Miller avec les documents compromettants qu'il avait en sa possession.

— Je ne l'ai jamais rencontrée, mais elle semble être une femme plutôt mauvaise.

— Elle n'a pas joué le jeu, enchaîne Georges, bien au contraire ! Elle a fait de Blais sa marionnette. Il avait besoin de liquidités, alors, il n'a pas eu d'autre choix que de faire ce qu'elle lui disait. Selon moi, il travaille toujours avec elle.

— Est-ce qu'elle l'aurait mandaté pour tuer Roger Després? demande André. Et si oui, pourquoi?

— Bernard Côté nous a annoncé que Raymond Miller est mort au mois de janvier dernier, dit Guy. C'est fort probablement ce qui a déclenché cette saga. Manuella a appris que monsieur Després avait ce qu'elle voulait et comme elle craignait qu'il en sache trop, elle l'a fait éliminer. Elle est prête à tout pour mettre la main sur les plans de son père. Et maintenant qu'il était décédé, toutes les ententes qu'il a signées sont tombées à l'eau. Puis, quand la femme a appris que Frédérique avait mis la main sur les documents, elle a tout fait pour l'ébranler et la forcer à les lui remettre. Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'est que la gamine se montre aussi coriace.

— C'est vrai que cette jeune femme est brave, souligne André.

— Sauf qu'elle a mis sa vie et celle des autres en danger, signale Guy. Au départ, elle refusait de collaborer avec nous. Ça lui a valu un coup de poignard dans la cuisse et puis quoi, encore ! Elle voulait agir seule en croyant que c'était le meilleur moyen de protéger ses proches, alors que c'est tout le contraire qui s'est produit.

— Si je résume, poursuit André à l'endroit de Georges, Robert Sirois et vous avez changé d'identité et de pays. Thierry Dupont était

le meilleur ami de votre fils et sachant qu'il était le garçon de Manuella Miller, vous vous êtes livré à votre propre enquête. C'est bien ça?

— C'est bien ça.

— Comment Robert Sirois gagne-t-il sa vie? demande Guy.

— Il a fait toutes les études requises et passé tous les tests pour devenir policier, répond Georges. Ensuite, il a franchi les échelons un à un et aujourd'hui, il est lieutenant-détective. Et un excellent. Malheureusement, il se met en péril en ce moment!

— Pourquoi? questionne André.

— Il est en train de risquer tout ce qu'il a acquis pour faire tomber Manuella Miller, Rémi Blais et Hans Ogel. Natalie est morte et il l'aimait, vous savez. Aussi, Manuella a menacé, blessé et tenté de tuer Frédérique, sans parler qu'il y a fort à parier que c'est elle qui a appelé Monique pour l'informer de la mort de Natalie. La pauvre aurait pu mourir si Bernard n'était pas arrivé à temps.

— Robert Sirois était un chic type, indique Guy. Il était professionnel et pour nous, il représentait un précieux collaborateur. Il nous a souvent aidés à arrêter des voyous.

— Par amour pour Linda, il a fait de gros sacrifices. Il m'a confié qu'il lui avait promis de toujours s'occuper de sa fille.

— En tout cas, il a tenu parole. Tout comme il a respecté les engagements qu'il a contractés avec Raymond Miller, convient André.

— Je te remercie pour toutes ces informations, Georges, termine Guy, dont le téléphone sonnait depuis un petit moment. Je dois répondre à cet appel. La personne insiste beaucoup. Ici Guy Veilleux...

— Guy? C'est Armand Gélinas. Est-ce que ça va?

— Oui. Nous venons d'apprendre que Rémi Blais avait assuré la vie de sa femme et celle de sa fille et qu'il aurait reçu un million et demi de dollars à la suite de l'accident.

— Je viens de l'apprendre aussi. Bernard Côté nous a transmis une copie de ces contrats. Parmi les autres documents qu'il a envoyés, il y en a qui donnent froid dans le dos. Est-ce que je dois ordonner son arrestation?

— Non, il est des nôtres.

— Quoi?

— Il est lieutenant-détective et travaille à Francfort-sur-le-Main, en Allemagne. Selon Georges Gilbert, il a protégé Émilie-Rose, car il soupçonnait son père de vouloir la tuer. Nous avons aussi appris que Rémi Blais a tenté de faire chanter Manuella Miller, sauf qu'il s'est fait prendre à son propre jeu. Et à présent, c'est elle qui le manipule. L'individu est un joueur compulsif et apparemment, il devait une grosse somme d'argent à des gens pas très nets.

— C'est bon. Je vais donc transmettre ces renseignements au département des fraudes. Euh... tu m'as dit que tu avais appris que Raymond Miller était décédé et que depuis, sa fille cherche activement des documents. Ce que j'aimerais savoir, c'est... où sont ces papiers, puisque ceux que nous avons sont des faux?

— Bernard Coté les dissimule quelque part. Georges m'a confié que si Frédérique est toujours en vie, c'est parce que son père menaçait de les détruire si l'un des membres du clan la tuait.

— À la dernière page de la déposition de Coté, il est mentionné que des enquêteurs et des policiers sont actuellement en route vers un hangar situé près d'un petit aéroport. Selon lui, c'est là que sont retenus les otages.

— En ce cas, vous devez arrêter Rémi Blais. Sa dernière adresse connue est à Laval. S'il apprend que Manuella Miller, Arnaud Dupont et Hans Ogel ont été arrêtés, on va le perdre. La vie de sa femme ainsi que celle de sa fille sont en danger. Il faut agir vite, très vite.

— Parfait. Je vais confier cette tâche à notre escouade spéciale et demander à nos collègues de Laval s'ils peuvent localiser notre homme. Dès que ce sera fait, je vais voir à ce qu'un mandat d'arrestation soit lancé contre Rémi Blais. Je vous tiens au courant.

— D'accord, lance Guy avant de raccrocher.

— Qu'est-ce qui se passe? demande André.

— C'était Armand Gélinas. Bernard Coté et sa bande seraient sur le point de libérer les otages et d'arrêter Miller et sa bande. Aussi, un mandat d'arrêt sera bientôt lancé contre Rémi Blais.

— Il faut éviter que les médias s’emparent de cette nouvelle. Sinon, ça pourrait gêner la suite de l’opération, s’inquiète Georges.

— Il faut faire confiance à Coté, réplique André.

— Repose-toi, George, conseille Guy. On va voir si on peut aider nos collègues à retrouver Blais.

— Quel est le lien entre la mort de Roger Després et Rémi Blais? questionne André.

— Armand a dit qu’il fera le nécessaire pour rouvrir le dossier sur l’accident de la route survenu en 1974. En revoyant les circonstances des deux accidents, on pourra sûrement établir des liens et qui sait, prouver l’implication de Rémi Blais dans chacun d’eux.

— Guy n’a pas tort, approuve Georges.

— Un retour à la case départ est souvent nécessaire pour remettre les pendules à l’heure, admet Sévigny.

— Je vous souhaite bonne chance, les gars.

— Merci, Georges. On te tient au courant, réplique Guy avant de s’éclipser avec son collègue.

Chapitre 14

Vendredi 18 juin 1994

En début de soirée, Bernard Coté reçoit un appel. Des policiers ont été avisés par des citoyens qu'il y avait de la lumière, de l'activité et une limousine aux abords d'une grange abandonnée. Après des vérifications effectuées sur les lieux, un agent est parvenu à lire le numéro de la plaque d'immatriculation, enregistré au nom de Manuella Miller. L'idée de savoir que cette dernière, son neveu et son fils seront bientôt mis hors d'état de nuire et que les otages seront enfin libérés suffit à faire monter le taux d'adrénaline du lieutenant-détective. S'il ne veut pas de tuerie, il ne veut pas non plus que les deux criminels lui échappent. Manuella a assez causé de dégâts. Cette fois, pas question de laisser gagner cette sadique.

Dès que Bernard et ses hommes sont sur place, ils se tiennent aux aguets. En un rien de temps, le bâtiment est entouré par des policiers armés. En entendant des coups de feu, Bernard se penche pour se protéger, bientôt imité par ses confrères. Après un bref examen des lieux, il semble évident que les tirs ne proviennent pas de l'intérieur du hangar. À la droite du lieutenant, à quelque cinq cents mètres de sa position, se trouve un boisé. Il est prêt à parier sa chemise que leurs adversaires s'y cachent. Alors qu'il s'apprête à s'y rendre, une voix sortant de son radio émetteur l'avise que deux suspects viennent d'être arrêtés et que les otages sont hors de danger. Puis il entend : « *Les services d'urgence viennent d'être appelés sur les lieux. Un homme de race blanche est grièvement blessé* ». S'agit-il de Arnaud Dupont ou de Hans Ogel?

Bernard Coté se lève doucement. Il fixe le hangar et malgré la distance, il reconnaît Manuella Miller. À côté d'elle, debout, se tient son fils Arnaud. Du coup, il est persuadé que le blessé ne peut être que Hans Ogel. Puisse-t-il survivre à ses blessures et être condamné pour ses nombreux crimes ! Bernard n'a jamais rencontré ce type, mais aux dires de Frédérique, il s'agirait d'un homme sans âme. Pas l'ombre d'une seule étincelle ne se décèle dans ses yeux. Il est si vide d'émotions, qu'en sa présence, on a l'impression de faire face à un robot.

En voyant Frédérique, conduite sur place par un policier, courir vers l'homme qu'elle aime pour l'enlacer, Bernard ne peut retenir ses larmes. La vie de sa protégée est maintenant sauve. À présent, toutefois, il devra accepter de passer le flambeau à un autre, mais puisqu'il s'agit du fils de Georges, il ne peut qu'en être heureux. À cette pensée, il en vient à se dire que cette triste histoire ne se terminera malheureusement pas sur cette note. Encore faut-il que lui-même se livre aux autorités. Il sera accusé d'enlèvement, de séquestration et d'usurpation d'identité. Il aurait dû remettre Émilie-Rose à son père, mais il ne l'a pas fait. Il devra assumer ses actes, même si ses raisons étaient des plus louables. Il marche vers un collègue et lui tend son revolver en disant :

— Tu dois m'arrêter.

— Pour quel motif?

— Enlèvement d'enfant et usurpation d'identité.

— Quoi?

— Emmène-moi au poste et je vais tout t'expliquer. Je suis prêt à payer pour mes fautes.

Même si l'autre ne comprenait absolument rien, il s'exécuta.

— Bernard Coté, tu es en état d'arrestation, dit le policier, avant de réciter les droits de son collègue.

Assis sur la banquette arrière de l'autopatrouille, Bernard regarde sa fille, heureux de savoir que Michel Leblanc va l'aimer et la protéger. En apercevant une ombre derrière le conducteur de la voiture de police, Réjean s'approche et frappe sur la vitre en faisant signe au policier de la baisser.

— Qui avez-vous arrêté? s'enquit-il.

— Bernard Coté.

— Quel est le chef d'accusation?

— Il m'a dit lui-même que je devais le conduire au poste pour enlèvement d'enfant et usurpation d'identité.

— Je suis Réjean Simard, lieutenant-détective pour la Sûreté du Québec, au Canada. Cet événement est survenu sur notre territoire et j'étais justement venu ici pour procéder à l'arrestation de monsieur

Coté. De ce fait, j'ai le pouvoir de l'emmener pour qu'il soit jugé au Québec.

— Il y aura d'abord des formalités à remplir. Je le conduis au poste, où il sera en garde à vue jusqu'à ce que tout soit prêt.

Guy reçoit un appel de la secrétaire de son supérieur, qui désirait l'informer qu'elle venait de recevoir le dossier de l'accident de la route du 22 avril 1974. André et lui entendent donc se rendre au poste plus tard pour prendre possession des documents.

— Quelle est notre prochaine destination? s'enquiert André en démarrant son automobile.

— On va chez Claudette Després.

— Quoi? Mais ce n'est pas le bon moment, tu ne crois pas? On a plus important à faire.

— Cette femme n'a pas eu de nouvelles de son frère depuis l'automne 1981. Je pense qu'elle a le droit de savoir qu'il est revenu.

— Ce n'est pas un peu risqué de le lui dire maintenant?

— Pas du tout. Grâce au témoignage de Georges, nous pourrions vite mettre un terme à cette histoire. De plus, ce serait dommage que le clan Miller l'élimine avant qu'il ne puisse retrouver sa sœur. Je m'en voudrais à mort, si c'était le cas. Tu comprends?

— Tout à fait.

Cela dit, André file à vive allure sur l'autoroute, jusqu'à la sortie du boulevard Portland. Dès qu'il y est, il se dirige vers la rue Prospect. Après quoi, Guy le guide jusqu'à la maison de Claudette Després. Une fois à destination, le chauffeur gare sa voiture devant la demeure, sort de l'automobile et suit son coéquipier, qui l'arrête d'un signe de la main en disant :

— Je préfère être seul avec elle. Attends-moi.

Acceptant sans broncher, Sévigny retourne à son véhicule, appuie son séant sur le capot, prend son cellulaire et compose le numéro d'un de ses contacts.

— Saurais-tu me dire où habite Rémi Blais? demande-t-il.

Sadie ouvre la porte à l'enquêteur et crie : « Maman ! C'est pour toi ».

Puis, sans même proposer à leur invité de se rendre au salon, elle le laisse en plan sur le pas de la porte et retourne vaquer à ses occupations. Au bout d'un bref moment, fidèle à elle-même, madame Després l'accueille tout en douceur.

— Veuillez excuser le comportement de ma fille, dit-elle. Elle devait croire qu'il s'agissait de son nouveau petit ami.

— Je comprends. Comment s'appelle-t-il?

— Marco Couture. Il semble être un chic type. Par contre, il est plus âgé qu'elle. Est-ce qu'il y a du nouveau dans votre enquête? Il y a si longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles.

— Frédérique va bien. Elle a été blessée sérieusement, mais elle se remettra vite sur pied.

— Oh ! Que je suis heureuse de l'apprendre ! Où est-elle?

— À Francfort-sur-le-Main.

— Chez ses parents?

— Oui.

— Vous allez bien, monsieur Veilleux? Vous semblez nerveux.

— Est-ce que nous pouvons nous asseoir au salon?

— Bien sûr. Est-ce que vous voudriez un verre d'eau?

— Ce serait gentil, merci.

— Installez-vous sur le divan, je reviens dans quelques secondes.

Une fois assis, Guy examine les photographies accrochées aux murs de la grande pièce. En reconnaissant le visage radieux de Frédérique Coté, alors qu'elle avait environ sept ans, l'image de Robert Sirois lui vient en tête. Du coup, les larmes lui montent aux yeux. Cet homme a sacrifié toute sa vie pour cette enfant, qui est devenue une femme exceptionnelle. Sans lui, elle serait probablement morte. Ensuite, Guy songe à Georges Gilbert. Les informations transmises par ce dernier sont précieuses et il ne faudrait pas qu'il soit assassiné du-

rant son sommeil. Cet homme est fragile et le centre hospitalier n'est pas un lieu sécuritaire pour lui. Perdu dans ses pensées, l'inspecteur sursaute lorsque madame Després lui présente un verre.

— Est-ce que ça va? questionne-t-elle.

— Oui.

— Pourquoi pleurez-vous?

— Il s'agit de votre frère.

— Georges? s'exclame Claudette, qui peine à croire ce qu'elle vient d'entendre. Est-ce qu'il est en vie?

— Oui, il est actuellement à l'hôpital.

— Quoi? Mais qu'est-ce qu'il a?

— Un homme l'a tabassé, mais le personnel hospitalier s'occupe de lui.

— Puis-je le voir?

— Seulement si vous êtes accompagnée.

— Mais pourquoi donc?

— Il y a tellement longtemps que vous vous êtes vus, que vos retrouvailles risquent d'être très émotives. C'est pourquoi je vous conseille de ne pas y aller seule.

— Où était-il, tout ce temps?

— En Allemagne. Sa vie et celle de son fils étaient menacées et il a été contraint de recourir au programme de protection des témoins.

— C'est vous qui l'avez aidé à prendre la fuite?

— Effectivement, mais j'ignorais où il habitait. Il valait mieux ne pas le savoir.

— Je vais demander à Charles de me conduire à l'hôpital. Quand nous serons en route, je lui dirai que son oncle est de retour.

— Georges sera heureux de vous revoir. Ah oui... Il s'appelle maintenant Louis Leblanc.

— Comment va Paul?

— Il va bien.

— Le ton de votre voix et votre allure ne concordent pas avec ce que vous venez de dire...

— Je suis désolé. Je ne sais pas comment il se porte, car il est en Allemagne et je n'ai aucune nouvelle de lui, ment Guy pour épargner la pauvre femme.

— D'accord.

— Je dois y aller. Mon coéquipier va s'impatienter. Nous devons retrouver un certain Rémi Blais.

— C'est drôle, Charles m'a confié qu'il a parlé à un avocat de ce même nom. C'est une étrange coïncidence, n'est-ce pas?

— Quoi? s'exclame Guy. Croyez-vous qu'il acceptera de nous transmettre des renseignements sur cet homme?

— Je ne sais pas, les conversations qu'il a eues avec lui sont peut-être confidentielles. Il va certainement me demander pourquoi vous souhaitez l'interroger au sujet de cet homme.

— C'est un assassin.

— En ce cas, ce n'est certainement pas le bon Rémi Blais, puisque celui que mon fils connaît pratique le droit!

— Nous savons que le Rémi Blais que nous cherchons était avocat dans les années 70. Et s'il n'a pas de dossier criminel, il peut pratiquer.

— Attendez un peu. Comme il s'agit d'une urgence, je vais insister auprès de Charles pour qu'il vienne immédiatement à la maison. Y a-t-il un lien entre ce Rémi Blais et la mort de mon époux?

— Effectivement.

Pendant que madame Després appelle son fils, Guy s'empresse de rejoindre André pour l'informer de ce véritable coup de chance. En revanche, il est étonnant que Rémi Blais ait approché Charles Després. Est-ce pour des raisons professionnelles ou parce qu'il mijote quelque chose? Sait-il que Manuella a enlevé des gens et que Frédérique manque à l'appel? A-t-il fait le lien entre cette dernière et Émilie-Rose? De l'avis de Guy, l'individu n'est sûrement pas si futé, mais s'il a vu une photo de la jeune femme, fortes sont les chances pour qu'il l'ait reconnue.

— Et alors? Comment a-t-elle pris la nouvelle au sujet de son frère? questionne André dès qu’il aperçoit son confrère.

— Bien.

— En ce cas, pourquoi es-tu si blême?

— Rémi Blais a parlé avec Charles Després.

— Quoi?

— Ce sont deux avocats. Peut-être qu’ils travaillent sur un dossier commun.

— Sauf que le jeune n’a pas encore l’autorisation de pratiquer. Selon toi, c’est un piège?

— Écoute... si Blais a vu une photo de Frédérique, il sait qui elle est. Alors oui, ce pourrait être un piège.

— Comment un père peut-il agir de la sorte?

— Notre homme a obtenu une rondelette somme d’argent pour compenser la mort d’Émilie-Rose. Il ne peut pas se permettre de la savoir en vie.

— C’est cruel.

— Un individu qui n’hésite pas à tuer sa femme et son enfant pour rembourser une dette de jeu n’a ni cœur ni scrupules.

— Qu’est-ce qu’on fait?

— Madame Després vient d’appeler son fils pour lui demander de s’amener au plus vite. On en saura plus lorsqu’il sera là.

— En tout cas, on sait maintenant qu’il pratique toujours le droit.

— Pas nécessairement. Il peut avoir menti. Comme Charles est tout nouveau dans la profession, il n’a pas de mentor.

— Ça sent le traquenard à plein nez!

— Est-ce qu’on informe le responsable du département des fraudes?

— Tu parles de Blanchard, j’imagine? Non, attendons de voir ce que Charles va nous dire. Ensuite, on évaluera la situation.

Au même moment, la sonnerie du mobile d'André se fait entendre. Il répond, puis écoute en émettant quelques monosyllabes. Pendant ce temps, Guy surveille les allées et venues des voitures qui circulent devant la résidence de madame Després.

— C'était un de mes contacts, dit André. Rémi Blais habite bien à Laval. Je vais aviser le lieutenant Blanchard pour qu'il le place en état d'arrestation.

— On devra lui remettre une copie du témoignage de Georges Gilbert. Cela permettra à son équipe de l'ajouter aux autres preuves.

— Sans problème.

— J'espère que Manuella Miller et Hans Ogel seront mis en état d'arrestation et que les otages seront bientôt libérés.

Cette fois, c'est au tour de Guy de recevoir un appel, auquel il s'empresse de répondre.

— Ici Veilleux. O.K. Est-ce que tout le monde va bien?

Normalement, André n'écoute pas les conversations téléphoniques de ses collègues, mais cette fois, il déroge à cette règle et tente de se concentrer sur les expressions de Guy. Alors qu'il croit deviner que les otages ont enfin été libérés, une automobile roulant lentement sur le côté opposé de la demeure des Després surprend les enquêteurs. Au bout d'un bref moment, des coups de feu surgissent. Aussitôt, André s'empare de son revolver et tire en direction de l'automobile. Tout en marchant dans la rue, il continue de faire feu, jusqu'à ce que le véhicule noir s'arrête. Après quoi, il lance un appel à l'aide par l'entremise de l'émetteur radio. « Envoyez des renforts sur la rue Prospect et une ambulance », hurle-t-il.

La Cadillac est immobilisée depuis quelques secondes et le conducteur ne bouge pas. Avec prudence, les deux inspecteurs s'approchent en pointant leurs fusils vers l'individu. Il semble qu'il soit seul, mais vaut mieux ne prendre aucun risque. Qui sait si une personne n'est pas cachée sur la banquette arrière. Ils longent l'auto en examinant l'intérieur, pour finalement se rendre compte que l'homme est bel et bien seul. André ouvre la portière du conducteur. En voyant le corps inerte d'un homme à la chevelure noire, il examine son poulx. « Il est mort », annonce-t-il en jetant un œil à Guy.

— Est-ce qu'il a une pièce d'identité sur lui?

André retire une paire de gants de la poche de sa veste, les enfle et fouille le cadavre.

— Attends, l'arrête Guy. Tu ne dois pas le bouger de là. Je vais ouvrir le coffre à gants ; son portefeuille s'y trouve peut-être.

Cela dit, il s'exécute. Il ne voit aucun portefeuille, mais aperçoit un bout de papier. Il le saisit et constate qu'il s'agit d'un certificat d'immatriculation émis au nom de Rémi Blais.

— Qui t'a appelé avant que cette voiture n'arrive ? cherche à savoir André.

— C'était Réjean. Les autres et lui sont libres et en sécurité, et selon ce qu'il m'a raconté, Hans Ogel a essayé de s'enfuir, ce qui fait qu'on a dû lui tirer dessus. Quant à Manuella Miller et ses acolytes, ils sont en direction du poste de police. Les pauvres vont crouler sous les chefs d'accusation.

— Est-ce que ce tireur d'élite va s'en tirer ?

— Non, il est mort.

— Nous devons attendre la suite des événements.

— Je crois que Rémi Blais a paniqué lorsqu'il a appris tout ce qui vient de se passer en Allemagne.

— Mais qui l'en aurait informé ? Peut-être, aussi, qu'il a tenté d'appeler sa collaboratrice et qu'il était incapable de l'avoir au bout du fil. Du coup, il s'est senti seul et démun.

— En tout cas, c'était suicidaire de s'attaquer à nous.

— Heureusement que nous étions présents. Je crois qu'il cherchait à s'en prendre aux Després.

Sur ce, Guy Veilleux distingue trois ombres sur le terrain de la maison de la famille Després. Il court vers elles, craignant que ces pauvres gens soient en état de choc après avoir entendu les coups de feu.

— Est-ce que ça va ? hurle la dame en allant à sa rencontre.

— Qui est-ce ? questionne Charles.

— L'auto appartient à Rémi Blais. On saura sous peu s'il s'agit bien de lui.

— Est-ce qu’il est mort?

— Malheureusement, oui. Mon collègue voulait l’empêcher de fuir.

— J’ai reçu un appel téléphonique d’un homme qui portait ce nom. Il m’a dit qu’il voulait absolument me rencontrer aujourd’hui. Nous avions rendez-vous dans une heure.

— Est-ce qu’il a précisé la raison de cette demande?

— Il a spécifié que c’était important, qu’il était question du meurtre de mon père.

— Guy, coupe André, excuse-moi, mais je dois te parler en privé.

Sans plus attendre, les deux inspecteurs s’éloignent.

— À la radio, ils ont annoncé qu’une voiture a explosé sur l’autoroute 15, près de Laval. Ils sont en train d’examiner la carcasse, mais on sait déjà que la Volvo appartient à Rémi Blais.

En entendant cela, Guy s’écroule au sol. Incapable de se relever, il a l’impression de revivre le même cauchemar qu’en 1974. Il s’en veut de n’avoir pu sauver la vie de la conjointe de cet assassin. Avec tout ce que Bernard Côté lui a transmis, il avait tout pour arrêter cet homme ignoble. Or, il ne l’a pas fait à temps. Alors qu’il pleure, tremble et hurle, tous les regards sont tournés vers lui et un ambulan-
cier s’amène sur place.

— Qu’est-ce qui l’a mis dans cet état? s’enquit-il.

— Une autre victime, répond André, peut-être plus.

— Est-ce qu’il la connaissait?

— Non, mais les circonstances de l’accident sont en tous points identiques à celui qui a mis fin à la vie de son fils. Le hic, c’est qu’on soupçonne qu’un seul et même individu a planifié ces catastrophes.

— Je comprends sa douleur.

Sur ce, un policier se mêle au trio.

— Le médecin légiste m’a demandé de vous remettre ceci, dit-il en tendant un portefeuille.

— Merci, réplique André en s’en emparant.

Celui-ci l'ouvre, en retire une carte, puis lit à voix haute :

— Rémi Blais, domicilié au 425, rue Steven à Laval. C'est notre homme et je viens de l'abattre. On ne saura donc rien de sa vie, de ce qu'il a fait, pas plus que nous saurons s'il est responsable des accidents de 1974 et de ce soir. Il y a de fortes possibilités que sa nouvelle conjointe soit décédée de la même manière que la précédente. Je me suis énervé et je regrette de ne pas avoir visé les pneus au lieu de cet individu.

— J'ai assisté à la scène et je vais informer les autorités que vous avez agi en véritable héros, intervient Claudette en s'approchant. Il a tiré dans ma direction. Il a essayé de me tuer comme il n'a sûrement pas hésité à assassiner mon mari. Est-ce que vous pouvez m'expliquer pourquoi votre collègue est dans cet état?

— Il vient d'apprendre qu'une auto a explosé et on a de sérieux doutes sur l'identité du conducteur. Un accident identique est survenu il y a vingt ans et on craint que ce soit le même individu qui ait planifié les deux événements.

— Les tueurs finissent toujours par commettre une erreur, indique Charles Després. Vous n'avez peut-être pas résolu le premier cas, mais avec ce que vous savez aujourd'hui, vous parviendrez sûrement à faire éclater la vérité au grand jour.

— Sauf que d'innocentes victimes sont décédées et qu'on aurait pour éviter ces drames.

— Vous ne pouvez pas sauver tout le monde, monsieur l'enquêteur.

— Vous avez raison, Charles, mais on doit mettre un terme aux activités d'un clan diabolique. Excusez-moi, je dois répondre à cet appel.

Sur ces mots, André prend son téléphone et répond calmement :

— André Sévigny à l'appareil, qu'est-ce qui se passe?

— Salut, André, c'est Réjean. Je suis désolé de te déranger, mais Guy ne répond pas. Est-ce que tu sais où il est?

— Il est effondré. Des ambulanciers sont avec lui.

— Pourquoi, qu'est-il arrivé?

— Nous venons d'apprendre qu'une Volvo appartenant à Rémi Blais vient d'exploser dans la région de Laval et il a l'impression de revivre le même drame qu'en 74.

— C'est sûrement un ami de Manuella qui a fait le coup et c'est probablement Rémi Blais qui est décédé.

— Il est effectivement décédé, mais c'est moi qui viens de le tuer.

— Comment est-ce arrivé?

— Il s'est pointé devant la demeure de madame Després. Et ce matin, il avait pris rendez-vous avec son fils Charles. Il circulait en voiture et a tiré dans leur direction. J'ai donc dû sortir mon revolver. J'ai visé l'auto, mais dans l'énervement, j'ai atteint notre homme à la tête et dans le dos. Un médecin légiste vient de constater son décès.

— Ah...

— Où es-tu?

— Michel et moi sommes en sécurité. Bernard Coté a remis son badge et son arme à un collègue et a demandé à être arrêté pour rapt d'enfant et usurpation d'identité. Je viens de faire le nécessaire pour qu'il soit expatrié au Canada.

— Dans son témoignage, Georges Gilbert affirme que cet homme a tout fait pour protéger Frédérique. Il était persuadé que Rémi Blais souhaitait sa mort.

— On n'a pas à décider de l'avenir de ce type. On doit procéder à son arrestation, le conduire en prison et laisser le procureur faire son travail.

— Je sais, je voulais simplement te transmettre les derniers développements. D'accord, alors, on se voit plus tard. Est-ce que Frédérique restera en Allemagne avec Michel Leblanc?

— Non, ils rentrent avec moi. Ils ont su que Georges Gilbert était blessé et Michel tient à être à son chevet.

— Il vient d'être changé de chambre. Il n'est plus aux soins intensifs.

— Enfin une bonne nouvelle ! Lorsqu'il y en a une, il faut s'y attarder.

— Tu as bien raison. Allez... à plus tard.

Tout le monde se disperse, alors que le corps de Rémi Blais est transporté à la morgue et que sa voiture est conduite dans un garage pour être inspectée. Un périmètre de sécurité est établi pour permettre au lieutenant Blanchard et ses hommes de faire leur boulot.

Après avoir interrogé Claudette, Sadie et Charles Després, Eugène Blanchard s'entretient avec Guy Veilleux. Si l'homme s'inquiète d'abord de l'attitude de ce dernier, il fait vite preuve d'empathie lorsqu'on lui apprend qu'une autre Volvo appartenant à Rémi Blais vient d'exploser. Prenant la chose au sérieux, il contacte l'enquêteur affecté à cet accident. Après quoi, il devra tenter d'appeler la femme de l'avocat pour s'assurer que sa fille et elle sont bien vivantes et si tel est le cas, lui annoncer le décès de son époux. Ne sachant plus par où commencer, l'inspecteur est abasourdi lorsque André lui dresse un résumé des événements survenus en Allemagne. « Quelle journée ! » s'exclame-t-il « Et ça commence tout juste ». À force de regarder les policiers qui fourmillent autour de lui, le pauvre devient étourdi. Ce n'est pas une mince affaire. Libération d'otages, tentative de meurtre, explosion d'une voiture et arrestation d'un enquêteur qui s'accuse lui-même d'avoir enlevé un bébé et voler l'identité d'un autre. Tout ça en moins de vingt-quatre heures ! Si cette jeune femme de 21 ans pouvait au moins être là. Elle était présente sur les lieux de tellement d'événements, que son témoignage ne pourrait être que le bienvenu. La bonne nouvelle est qu'apparemment, elle serait en route vers Sherbrooke en compagnie de Réjean Simard et Michel Leblanc. Lorsqu'on l'a impliqué dans cette affaire, Blanchard ne s'attendait certes pas à de tels rebondissements. La Volvo venant d'exploser sera amenée au même garage que l'automobile de Rémi Blais. Il serait pertinent de lire le rapport de cet accident, et de comparer les faits avec ceux qui ont été relevés lors de l'explosion du 22 avril 1974, question de vérifier si ce dernier incident ne résulterait pas d'une nouvelle tentative frauduleuse de la part de Rémi Blais. À ce chapitre, une rencontre avec André, Guy et Armand s'avère nécessaire. Sans perdre de temps, donc, Eugène les convoque tous les trois pour une importante réunion qu'il souhaite tenir dans une heure.

Dès qu'ils obtiennent la permission de quitter les lieux, Claudette, Charles et Sadie partent en direction de l'hôpital. Si les jeunes ignorent tout de la personne qu'ils vont visiter, leur mère, elle, est terriblement bouleversée. Ce n'est qu'une fois dans la voiture qu'elle leur annonce que leur oncle est en vie et qu'il a été gravement blessé par un homme.

— Où était-il durant toutes ces années? demande Charles.

— Il travaillait sur une affaire dangereuse et la police a dû recourir au programme de protection des témoins pour assurer sa survie.

— Mais normalement, ces gens-là ne sont pas censés revenir en arrière.

— Je le sais, Charles, mais le décès de ton père a chamboulé bien des choses.

— Tu veux plutôt dire que Frédérique ne s'est pas mêlé de ses affaires et qu'à cause de son acharnement, des personnes sont mortes ! riposte Sadie qui visiblement, en voulait énormément à sa colocataire.

— Votre père, explique Claudette, effectuait des recherches au sujet d'un bébé disparu lors d'un étrange accident de la route et c'est ce qui a déclenché cette série de malheurs.

— À quand remonte cet enlèvement?

— Au 22 avril 1974. Je te comprends, Sadie, d'en vouloir à Frédérique, mais sans elle, les enquêteurs n'auraient jamais découvert l'assassin.

— Un homme a tué le bébé?

— Non, un bon samaritain l'a pris sous son aile. Il lui a sauvé la vie, car je viens d'apprendre que le père de la gamine voulait sa mort et celle de sa femme pour toucher d'importantes primes d'assurance. Il avait tout prévu, sauf qu'un témoin de l'accident s'empare de la petite.

— Ce témoin connaissait-il le couple et les intentions du père?

— Je pense que oui, Charles, mais je n'en suis pas certaine. On ne m'a pas tout dit.

— Pourquoi as-tu été mise au courant de cette histoire?

— Quand j’ai vu que Guy Veilleux était dans tous ses états, je me suis assise près de lui et il s’est confié à moi. Il m’a raconté que son fils était décédé dans un étrange accident de la route et qu’il venait d’apprendre qu’un accident similaire est survenu aujourd’hui à Laval. Dans les deux cas, le propriétaire des véhicules accidentés est le même individu. Il pense que la femme et l’enfant de cet homme sont décédés... encore une fois pour une question de primes d’assurance.

— C’est épouvantable ! Tout ça pour de l’argent ! s’étonne l’avocat.

— C’est bizarre que l’enlèvement d’un enfant qui remonte à si longtemps soit toujours d’actualité, soulève Sadie. Est-ce parce qu’il est encore en vie ?

— Il semble que oui. On devrait connaître son identité sous peu.

— Guy Veilleux n’a pas voulu te le dire ?

— Mais voyons, Sadie. Si le témoin a voulu protéger l’enfant, il a probablement été contraint à changer de nom et de vie.

— C’est difficile d’imaginer qu’un homme ait pu risquer sa vie pour un bébé.

— Sauf si ce monsieur était amoureux de la mère. Ou un ami intime, qui sait ?

— Ouf ! C’est à la fois romantique et effrayant.

— Est-ce que nous risquons nos vies en allant voir ton frère ? interroge Charles. En fait, comment s’appelle-t-il, maintenant ?

— Louis Leblanc. À ce qu’on m’a dit, il a vécu en Allemagne avec son fils Michel. Comme vous pouvez le constater, votre cousin Paul a dû lui aussi changer de nom.

— Je me souviens d’avoir joué avec lui, relate Charles. Aussi, j’étais jaloux, car il avait une idylle avec Frédérique. Il se passait quelque chose d’unique entre eux.

Chemin faisant vers la porte d’entrée du centre hospitalier, Claudette remarque au loin un jeune homme. Plus elle avance, plus elle est certaine qu’elle connaît cet adolescent, qu’elle fixe sans arrêt. En apercevant les trois membres de sa famille marcher dans sa direction, Didier est tout content. Enfin, il saura pourquoi sa sœur l’a appelé pour

lui donner rendez-vous à l'hôpital. C'est que Sadie tenait à ce qu'il prenne part à ces retrouvailles fort peu banales, bien qu'elle ignore s'il a gardé des souvenirs de son oncle Georges et de son cousin Paul. Dans sa tête, toute la famille Després se devait être là, ne serait-ce que pour soutenir Claudette, qui n'a jamais cru un seul instant que son frère était mort.

— Papa me manque, laisse entendre Didier.

— Je ressens la présence de Georges, confesse Claudette en ignorant la dernière phrase de son fils. Il est au quatrième étage, devine-t-elle en appuyant sur le bouton numéro quatre de l'ascenseur. Cette journée sera gravée à jamais dans ma mémoire.

Dès que le quatuor se pointe dans le couloir, l'émotion et une surcharge d'énergie se font sentir chez toutes les personnes présentes à l'étage. Bras dessus, bras dessous, la famille marche fébrilement vers le poste des infirmières.

— Puis-je vous aider? lance l'une d'elles.

— Nous venons voir Louis Leblanc.

— Un médecin l'examine, en ce moment. Il est à la chambre numéro 402. Vous pouvez vous y rendre, mais vous devrez attendre que le docteur vous donne l'autorisation d'entrer.

— C'est d'accord. Merci, madame.

Puis la petite famille attend dans le corridor triste de l'hôpital. Après avoir formé un cercle de solidarité, tous pleurent en se jurant que rien ni personne ne viendra les séparer. En voyant sortir le médecin de la chambre, ils lui réclament la permission de se rendre au chevet de leur parent, mais hélas, l'homme annonce que celui-ci est mal en point. De ce fait, il refuse que tous soient présents.

— Écoutez, docteur, argumente Charles, ma mère n'a pas vu son frère depuis presque vingt ans et elle a besoin de nous près d'elle.

— On ne restera pas longtemps, promet Claudette, et nous ne ferons pas de bruit.

— Vous avez dix minutes, pas une seconde de plus.

— C'est compris.

— En réalité, rectifie une voix masculine en provenance de la chambre, je suis parti en 1981 et si mon calcul est bon, il y aura bientôt treize ans que je n'ai pas serré ma petite sœur dans mes bras.

Les larmes aux yeux, Georges se redresse péniblement. Sans dire un mot, Charles remonte le dossier du lit et Sadie replace les oreillers. Leur oncle est effectivement en mauvais état. Il a des cicatrices au visage, sa tête est recouverte d'un grand morceau de tissu blanc et son bras droit est en écharpe.

— Qu'est-il arrivé, mon oncle? questionne Sadie.

— Un homme que je croyais mon allié m'a sauvagement attaqué. Il m'a pris par surprise et je n'ai pas pu me défendre.

— Est-ce que les policiers l'ont arrêté?

— Oui, ma belle Sadie. Tu es magnifique, tu sais. Tu ressembles à ta mère.

— Je te remercie, répond la jeune femme. Je ne veux plus jamais que tu t'éloignes de nous.

— Je regrette tellement d'être resté si longtemps loin de vous. Il n'y a pas une seule journée où je n'ai pas pensé à vous. Je suis vraiment désolé pour Roger. Il ne méritait pas de mourir.

— Personne ne mérite de mourir.

— Tu as raison, Charles. Et toi, tu dois être Didier?

— Oui.

— Est-ce que vous avez des nouvelles de mon fils?

— Les otages ont été libérés. Guy Veilleux m'a confié que Paul revient au pays en compagnie de Réjean Simard, Frédérique et Bernard Côté, précise Claudette.

— C'est excellent.

— Est-ce que tu es ici pour rester? s'enquit Didier.

— Tout dépendra.

— De quoi?

— De l'enquête en cours. Si les méchants vont en prison, je serai libre de mes actes et je pourrai revenir chez moi.

— On ne sait pas grand-chose, mais ça bouge beaucoup. Il y a eu pas mal d'arrestations et de décès, informe Charles.

— Tu dois te reposer, Georges, intervient Claudette. Les enquêteurs font du très bon boulot et selon eux, cette histoire sera bientôt terminée. Nous allons nous relayer pour veiller sur toi. Partez, les enfants, avant que le médecin ne nous ordonne de quitter les lieux. Sadie, je te propose d'aller dormir. Ensuite, tu viendras me remplacer pour la nuit.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Georges.

— Tu n'es pas en sûreté, réplique Claudette. Les *méchants*, comme tu dis, n'ont pas tous été arrêtés et d'ici à ce qu'ils le soient, il n'est pas question de te laisser seul.

— Est-ce que Marco pourra m'accompagner? demande Sadie.

— Bien sûr que ton ami pourra venir.

Les enfants de Claudette laissent le duo en tête-à-tête en promettant de revenir bientôt. S'ils ignorent de quels sujets discuteront le frère et la sœur, ils ne doutent pas que la conversation sera très animée.

Chapitre 15

Vendredi 30 septembre 1994

Guy Veilleux et Réjean Simard se présentent à la prison de Bordeaux, à Montréal, pour rencontrer Bernard Côté, à qui ils ont une excellente nouvelle à annoncer. L'ancien détective retrouvera sa liberté, puisqu'aucune accusation n'a été retenue contre lui. Frédérique a appris tout ce qui concerne Robert Sirois lors d'une discussion avec Georges Gilbert, qui lui a tout raconté. De la relation amoureuse entre son père et sa mère, jusqu'à la fatidique journée du 22 avril. Elle comprend que la décision prise par Robert à la suite de l'accident n'était pas un geste de cruauté envers Rémi Blais et les parents de Linda. Il s'en faisait plutôt pour elle. Et ses craintes étaient fondées, puisque les enquêteurs ont pu démontrer que son véritable père avait assuré à fort prix la vie de Linda, ainsi que celle de son enfant. Ils ont également mis la main sur deux primes d'assurance, celles-là aux noms de la dernière conjointe de Blais et de sa fille Rosalie. L'homme avait pris cette décision dès qu'il a su que Manuella Miller n'entendait rien lui donner de la forte somme qu'elle souhaitait réclamer pour céder les plans relatifs à la découverte de son père. Or, étant un joueur compulsif, Rémi Blais avait dû se résoudre à hypothéquer sa maison pour rembourser une importante dette de jeu à un puissant homme d'affaires.

Conduit par des gardiens dans le hall de la prison, Bernard Côté est étonné d'y voir les deux enquêteurs sherbrookoïs.

— Salut, Bernard ! l'accueille Guy.

— Bonjour à vous deux. Que faites-vous ici?

— Tu es libre.

— Quoi? Mais... ce n'est pas possible... J'ai du mal à vous croire, lance l'homme en versant des larmes.

— Frédérique s'est entretenue avec le procureur de la couronne et s'est montrée tellement convaincante, que tous les chefs d'accusation sont tombés. Il faut dire, aussi, que l'aide que tu nous as apportée pour résoudre cette affaire a compté pour beaucoup.

— Qu'est-ce qu'elle a bien pu lui raconter?

— Voici la copie de son témoignage.
Bernard saisit le document et lit :

Durant toute mon enfance, mon adolescence et ma jeune vie d'adulte, j'ai eu droit à la plus belle des vies. Bernard Coté s'est toujours montré très attentionné à mon égard et a toujours veillé à ce que je ne manque jamais de rien. Il s'inquiétait à ce point pour moi, qu'il a engagé un détective afin qu'il me surveille en permanence. Ce que je regrette, c'est que ma sœur Natalie n'ait pas eu droit à cette même protection. J'en veux à mon père de ne pas avoir protégé la bonne personne. Moi, je suis une grande fille et je sais me défendre, ce qui n'était pas le cas de ma petite sœur. Malgré tout, celui que je considérerai toujours comme mon père mérite tous les honneurs et mon respect.

Frédérique Coté, 28 juin 1994

— C'est une fille courageuse, laisse entendre Bernard.

— Elle est comme toi, réplique Guy, brillante, calme... Elle analyse, elle réfléchit et examine les faits avant de prendre une décision. Elle se fie à son intuition et fonce dès qu'elle est convaincue que son choix est le meilleur. Ensuite, elle va jusqu'au bout.

— Il faut croire qu'à force de fréquenter une personne, enchaîne Réjean, elle finit par déteindre sur nous. Cela dit, Guy a fait analyser les ADN de Rémi Blais et de Frédérique.

— Pourquoi?

— On devait savoir si Émilie-Rose Blais était bien Frédérique. Les tests ont été effectués à partir d'échantillons fournis par la mère de Linda et les résultats se sont avérés concluants. Madame Morin pourra bientôt retrouver sa petite-fille.

— Frédérique ressemble terriblement à Linda, que la pauvre femme sera sous le choc lorsqu'elle la verra pour la première fois.

— Cette rencontre a déjà eu lieu, explique Guy, et c'était extrêmement émouvant. Ma femme Chantal, qui était la meilleure amie de Linda, a été tout aussi émue que Frédérique et sa grand-mère. Elles sont tout de suite devenues de grandes amies.

— Par curiosité, reprend Réjean, Guy a aussi demandé à notre analyste de comparer l'ADN de Rémi Blais à celui d'Émilie-Rose et... il n'y avait aucune corrélation. Elle a donc insisté pour refaire le test, mais cette fois, avec ton ADN. Tu m'excuseras, mais... comme j'étais au courant de la chose, je me suis permis de prendre quelques cheveux à toi que j'ai trouvés dans l'avion qui nous a ramenés au Québec. Un verre dans lequel tu avais bu, aussi...

— Et?

— Tu as agi avec elle comme si tu étais son véritable père et... c'est le cas.

— QUOI? s'étouffe pratiquement Bernard.

— Émilie-Rose est ta fille. Je me suis souvenu que les gens prétendaient que vous étiez toujours amoureux, Linda et toi. Comme tu continuais à veiller sur son bien-être après votre rupture, il y a certainement eu un moment de rapprochement entre vous deux, suppose Guy en souriant nerveusement.

— Je suis sans mot. Est-ce que Frédérique le sait?

— À toi l'honneur. Voici le résultat des examens qui prouve que tu es bien son père.

— Quoi?

— Tout ce que je regrette, c'est que tu ne l'apprennes qu'aujourd'hui.

— Tu n'as pas à avoir de regrets. Tu te rends compte? Tu viens de m'apprendre qu'Émilie-Rose est ma véritable fille!

— Si tu l'avais su à l'époque, ce que tu as fait n'aurait pas constitué un enlèvement.

— Maintenant que Rémi Blais est mort, on ne saura jamais s'il était au courant. Si c'est le cas, ça pourrait expliquer pourquoi il a fait ce qu'il a fait. Sinon, c'est à n'y rien comprendre. Quoique... il a refait le même coup avec sa deuxième famille. Il est décédé en emportant son secret.

— Tu peux désormais vivre en paix et prendre soin de Frédérique.

— Elle a un amoureux et c'est le fils d'un bon ami. Comme je sais qu'il sera à la hauteur de mes attentes, je le laisse prendre le relais.

Guy et Réjean quittent la prison, heureux du dénouement de cette enquête hautement complexe. À présent, Guy sait dans quelles circonstances son fils a perdu la vie. Certes, jamais il ne pourra l'oublier et la douleur sera toujours aussi présente, mais au moins, il pourra dorénavant retrouver une certaine sérénité.

Pour sa part, Bernard doit rentrer chez lui et réfléchir à son avenir. Chose certaine, il devra avoir une longue discussion avec Nicolas et Monique. Comme il s'en veut, à présent, de leur avoir menti et fait vivre une vie qui n'était pas la leur. S'il n'est pas réellement surpris que Frédérique ait refusé de porter plainte, il est loin d'être libre pour autant. Lorsqu'il confessera ses crimes à son épouse, il sera certainement accusé d'usurpation d'identité. Néanmoins, il est prêt à subir les conséquences de ses actes, sachant que sa belle Frédérique sera toujours là pour lui. En sortant de l'enceinte de la prison, il ne peut s'empêcher de se remémorer cette fabuleuse soirée du 12 novembre 1971 avec sa splendide Linda. Cette date était déjà gravée dans sa mémoire, mais maintenant, elle vient de prendre un tout autre sens.

Fin

